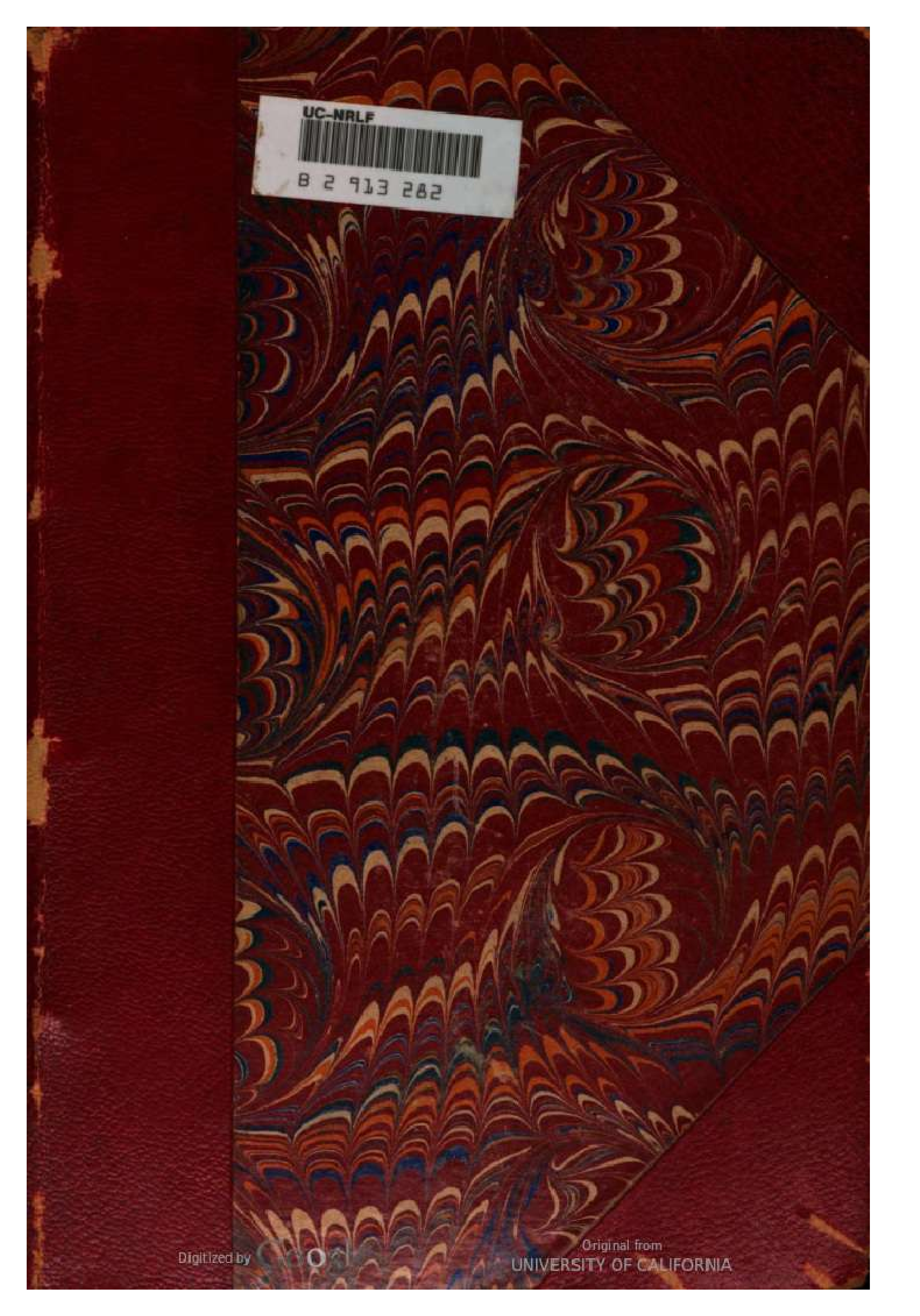
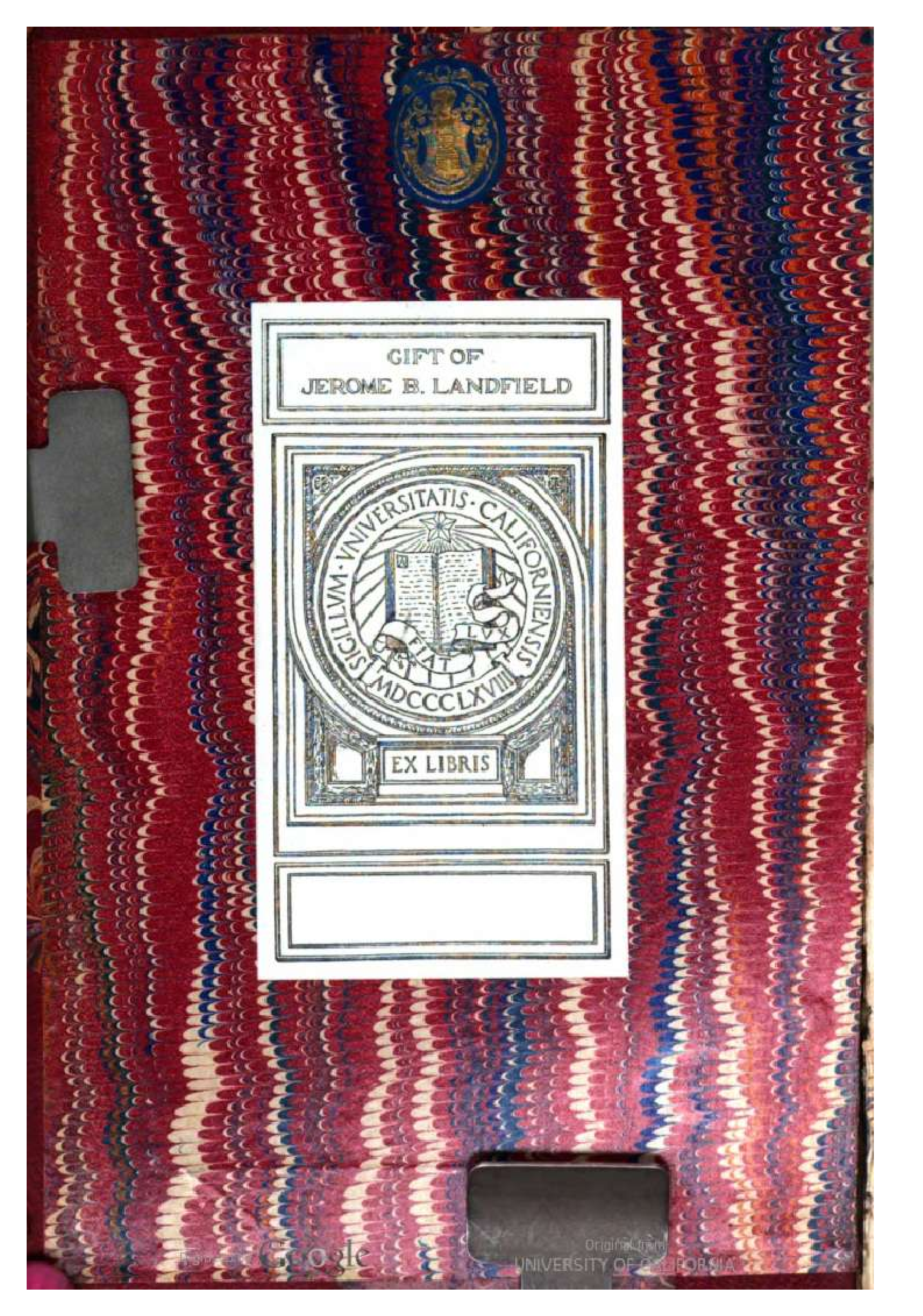

UC-NRLF
B 2 913 282


GIFT OF
JEROME B. LANDFIELD
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

HISTOIRE

DE LA VIE ET DU RÈGNE

DE

NICOLAS IER

EMPEREUR DE RUSSIE



Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.



HISTOIRE
DE LA VIE ET DU RÈGNE
DE
NICOLAS I[ER]
EMPEREUR DE RUSSIE

PAR

PAUL LACROIX

(BIBLIOPHILE JACOB)

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

TOME QUATRIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET COMPAGNIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1867





CXI

Pendant la longue et douloureuse journée qui suivit le décès de l'impératrice Marie Féodorovna, l'empereur revint souvent s'agenouiller auprès du lit de son auguste mère. Il ne pouvait se persuader qu'elle eût cessé de vivre, tant la mort avait mis de calme et de sérénité sur le noble visage de la défunte. Par moments, il n'était pas éloigné de croire qu'elle respirait encore et que ses yeux fermés allaient s'entr'ouvrir. Ce fut sans doute sous l'influence de cette pieuse et touchante préoccupation, qu'il ordonna de remettre au lendemain les premiers apprêts du cérémonial funèbre.

L'impératrice-mère avait succombé à une attaque d'apoplexie séreuse, que son médecin ordinaire, Jean de Ruhl, eut le malheur de ne pas prévoir, et qui fut traitée dès l'origine comme une simple fièvre intermittente. Le docteur de Ruhl, il est vrai, après douze jours de ce traitement inoffensif, mais inutile, avait compris tout à coup la gravité du mal, lorsque les effets de la congestion cérébrale n'étaient déjà que trop apparents. C'est alors seulement que, troublé, épouvanté, il appela en consultation le second médecin du corps de Sa Majesté impériale, William Crichton, et le docteur Bluhm, à qui l'impératrice Marie avait confié

la surveillance médicale de tous les établissements de bienfaisance qu'elle dirigeait. Ces deux habiles médecins, avertis trop tard, n'avaient pu, malgré tous leurs soins, retarder que de quelques heures l'issue fatale de la maladie.

Il y avait donc, au palais d'Hiver, une indignation générale contre le malheureux Ruhl; on l'accusait tout haut d'avoir, par un inexplicable aveuglement, laissé le mal s'aggraver et devenir incurable; on le regardait avec une sorte d'horreur; on le fuyait comme un pestiféré : lui, restait à l'écart dans un salon attenant à la chambre mortuaire, et ses larmes n'avaient pas cessé de couler depuis qu'il avait perdu sa bonne et vénérée protectrice.

L'empereur eut pitié de cette douleur si profonde et si vraie; il vint droit à Ruhl et lui prit la main :

— Vous avez fait, je n'en doute pas, lui dit-il sans amertume, tout ce que la science et le dévouement vous ont prescrit de faire; vous auriez donné votre vie, je le sais, pour sauver celle de l'auguste malade, mais cela était écrit, et la Providence l'a voulu! Inclinons-nous devant les décrets de la Providence.

L'empereur s'était souvenu de l'affection que l'impératrice-mère portait à son premier médecin, et il tint compte à celui-ci de ses longs et fidèles services auprès de la défunte. Il fit plus; il ordonna que le bulletin des trois médecins qui avaient soigné l'impératrice, et qui relataient dans ce document toutes les circonstances de sa dernière maladie, fût publié dans le journal officiel. Les rumeurs hostiles de la cour à l'égard de Ruhl s'apaisèrent aussitôt.

Le jour même de la mort de l'impératrice Marie, l'empereur, par un ukase adressé au Sénat-dirigeant, avait créé une commission de deuil, chargée de faire les apprêts des obsèques dans la cathédrale des saints apôtres Pierre et



Paul. Le grand-échanson Moussine-Pouschkine-Bruce était nommé maréchal suprême des funérailles; il devait être assisté, dans ses fonctions, par le grand-maître des cérémonies de la cour, comte Stanislas Potoçki. La commission se composait, en outre, de trois membres, le prince Gagarine, maître des cérémonies, et les conseillers d'Etat Komaroff et Akhlopkoff. Une somme de 50,000 roubles était mise provisoirement à la disposition des commissaires du deuil.

La première pensée de l'empereur se tourna vers les établissements d'éducation et de bienfaisance, confiés à la direction de l'impératrice Marie Féodorovna, qui les avait fait prospérer pendant tant d'années : il ne crut pas pouvoir mieux honorer la mémoire de cette vertueuse et charitable princesse, qu'en se chargeant de diriger lui-même ces établissements, placés désormais sous sa protection immédiate. Ce fut l'objet d'un ukase, daté du 26 octobre (7 novembre), où il exprimait le désir que la maison impériale des Enfants-trouvés, la communauté des Demoiselles nobles, les instituts de l'ordre de Sainte-Catherine, l'hôpital de Paul à Moscou, et tous les autres établissements analogues continuassent, sous ses yeux et sous ses auspices, après la mort de leur auguste gouvernante, à être utiles à l'État et à l'humanité, en suivant les mêmes principes et en jouissant des mêmes priviléges. En conséquence, le conseiller privé Willamoff était nommé secrétaire d'État spécial pour les affaires de l'administration des établissements de l'impératrice Marie, et cette administration devait former à l'avenir la quatrième section de la chancellerie particulière de l'empereur.

Deux jours après, un nouvel ukase, daté du 28 octobre (9 novembre), rendait un hommage solennel à l'active et inépuisable bienfaisance qui avait rempli la vie entière de



feu l'impératrice : « Pour consacrer à jamais, disait l'empereur, le souvenir de la sollicitude maternelle dont feu Sa Majesté l'impératrice Marie Féodorovna, Notre mère bien-aimée, était animée pour l'humanité souffrante, et à laquelle les hôpitaux pour les pauvres, qui se trouvent sous la direction des Conseils de tutelle, doivent leur existence et leur prospérité, Nous ordonnons qu'ils portent dorénavant le nom d'*hôpitaux de Marie.* »

Le testament de l'impératrice-mère avait été ouvert : il contenait une immense quantité de legs en faveur des instituts et des hôpitaux, que leur auguste directrice avait voulu, en quelque sorte, développer et perfectionner encore après sa mort. L'empereur déclara que les dernières volontés de sa mère bien-aimée seraient exécutées avec un scrupule religieux. Il n'oublia, en effet, aucune des personnes que l'impératrice, dans son testament, lui avait recommandées. Le docteur sir James Wylies, inspecteur-général de ses armées, fut le premier auquel il paya une dette de reconnaissance, au nom de l'illustre défunte.

En examinant lui-même les papiers qui étaient dans le cabinet de l'impératrice-mère, l'empereur apprit qu'elle avait entretenu une correspondance régulière avec sir James Wylies durant la campagne de Turquie, et qu'elle se faisait rendre compte minutieusement de la situation des hôpitaux de l'armée. L'ancien médecin de l'empereur Alexandre, dans ses lettres confidentielles adressées à Marie Féodorovna, ne dissimulait pas les pertes énormes que l'armée avait faites en quelques mois, par suite des maladies plutôt que par le fait de la guerre elle-même. Nicolas fut instruit ainsi de beaucoup de détails douloureux qu'on lui avait tenus cachés, et, plus d'une fois, en parcourant les rapports de James Wylies, il sentit ses yeux se



mouiller de larmes. Longtemps après, l'empereur se rappelait encore l'émotion qu'il avait éprouvée à la lecture d'une lettre où le docteur racontait que, dans une de ses visites nocturnes sur un champ de bataille, pour y chercher des blessés, la nécessité de défendre sa vie l'avait obligé de mettre l'épée à la main contre des bandits bulgares qui dépouillaient les morts : « J'en ai blessé deux assez grièvement, écrivait-il, pour me donner le plaisir de les soigner à notre hôpital de Kustendgi. Ces coquins guériront, et tant de braves gens meurent tous les jours! »

L'empereur ne parla que plus tard des lettres curieuses et intéressantes qu'il avait trouvées parmi les papiers de sa mère, mais il fit connaître sur-le-champ ses sentiments à l'égard du charitable et courageux docteur Wylies, en lui adressant le rescrit suivant :

« Dans tout le cours de la campagne actuelle contre les Turcs, vous vous êtes trouvé à l'armée active, et, par vos soins infatigables, par vos sages dispositions dans la partie qui vous est confiée, vous avez assuré les secours de l'art à nos guerriers blessés et malades; vous-même, vous offriez l'exemple de la sollicitude dont ils doivent être l'objet, et votre intrépidité sur le champ de bataille est venue animer le zèle de vos subordonnés dans l'accomplissement de leurs devoirs. Ces nouveaux services doivent être ajoutés à ceux que vous n'avez cessé de rendre avec tant de distinction. Je me plais à vous en témoigner ma reconnaissance et suis à jamais votre affectionné.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 29 octobre (10 novembre) 1828. »

Dès que l'empereur eut permis de toucher au corps de l'illustre défunte, la chambre à coucher, où elle avait rendu



le dernier soupir, fut transformée en chambre de parade : le lit était drapé en velours cramoisi, avec galons et glands d'or, portant les chiffres de l'impératrice-mère, Marie Féodorovna, et les armes de l'Empire en broderie d'or et de soie. Après le cérémonial de la toilette mortuaire et de l'embaumement, le corps avait été revêtu de l'habit russe à longue traîne en drap d'argent et du manteau impérial en drap d'or parsemé des armoiries de l'Empire et doublé d'hermine. Puis, quand le corps se trouva placé sur le lit de parade, l'impératrice Alexandra posa de sa propre main la couronne sur la tête de son auguste belle-mère.

L'impératrice défunte resta quatre jours exposée, le visage découvert, dans sa chambre à coucher, où le service de cour était fait par deux demoiselles d'honneur, deux chambellans et deux gentilshommes de la chambre. Au chevet et au pied du lit, on avait dressé deux lutrins recouverts de velours cramoisi, pour lire les Évangiles et pour montrer une sainte image étincelante de pierreries, image très-ancienne que l'impératrice-mère avait en grande vénération. On récitait à voix basse, deux fois par jour, l'office des morts selon le rite grec, et l'empereur y assistait souvent avec l'impératrice Alexandra et le grand-duc héritier.

La salle du trône ayant été préparée pour recevoir le corps, la translation se fit le 9 novembre, à six heures du soir, en présence de la cour et des personnes appartenant aux deux premières classes. Le clergé ouvrait la marche, en psalmodiant les prières d'usage ; le lit de parade sur lequel était couchée la défunte fut transporté à bras par huit chambellans, aidés de quatre gentilshommes de la chambre qui soutenaient les pans du manteau impérial. L'empereur, l'impératrice et le grand-duc héritier, en grand habit

de deuil, marchaient immédiatement derrière le corps, et les invités, tous astreints à l'étiquette la plus sévère du deuil de cour, venaient ensuite à la file, chacun suivant son rang et sa charge.

Dès que le lit de parade eut été placé sous le dais, dans la salle du trône toute tendue de noir et faiblement éclairée par des lampes funèbres, la famille impériale alla baiser la main de l'impératrice-mère, et les assistants s'approchèrent successivement pour rendre le même hommage à la défunte. Un nouveau cérémonial commença dès lors, qui devait se continuer jusqu'au transport du corps dans la chapelle ardente. Le régiment des cuirassiers de feu l'impératrice avait eu l'honneur d'être désigné pour monter la garde dans la salle du trône : deux capitaines de ce régiment étaient toujours en faction près du lit de parade, aux deux côtés duquel se tenaient immobiles, à quelque distance, six grenadiers de la compagnie du palais, l'arme à terre; au pied du lit, quatre pages debout; deux sous-officiers du régiment de feu l'impératrice gardaient la porte d'entrée; un piquet du même régiment et un piquet de chevaliers-gardes faisaient la haie dans la salle voisine. Le service auprès du corps était fait, nuit et jour, par huit dames des quatre premières classes et par huit cavaliers, dont un chambellan et un gentilhomme de la chambre, qui se relevaient d'heure en heure.

Le lendemain et les jours suivants, les fonctionnaires et les employés de toute classe et de tout grade furent admis, sans distinction, depuis onze heures du matin jusqu'à sept heures du soir, à baiser la main de feu l'impératrice, dans la salle du trône.

On attendait l'arrivée des grands-ducs Constantin et Michel pour procéder à la cérémonie de l'ensevelisse-

ment du corps et à son exposition dans la chapelle ardente.

Le grand-duc Constantin avait été prévenu de la mort de sa mère par une lettre désolée de l'empereur; il s'était mis en route aussitôt après la réception de ce message, et, malgré le mauvais état des chemins déjà interceptés par les neiges, il avait fait si grande diligence, tantôt à cheval et tantôt en traîneau, qu'il arriva, le 16 novembre au matin, douze jours après la mort de Marie Féodorovna, et quatre jours après avoir eu la nouvelle de ce fatal événement.

L'empereur accueillit le césarévitch avec la plus sincère et la plus cordiale amitié : les deux frères mêlèrent leurs larmes en s'embrassant dans une longue et muette étreinte.

Le césarévitch avait été profondément atteint par la perte cruelle qu'il venait de faire : ses traits altérés portaient les traces d'une immense douleur. L'attachement profond et respectueux qu'il avait depuis l'enfance témoigné pour sa mère ne s'était jamais démenti; la tendre affection que lui rendait en échange cette excellente mère n'avait fait que s'accroître avec l'âge : la dernière pensée, les dernières paroles de l'impératrice Marie avaient été pour son fils Constantin.

L'empereur prit la main du césarévitch et le conduisit en silence dans la salle du trône où le corps de l'auguste défunte était encore exposé : ils s'agenouillèrent simultanément devant le lit de parade et y restèrent absorbés dans leur affliction filiale, pleurant et priant d'intelligence, sans se quitter la main.

Le soir du même jour, les préparatifs de la chapelle ardente étant terminés, la translation du corps de feu l'impératrice eut lieu avec le cérémonial en usage d'après les rites de l'église grecque. L'empereur avait décidé, à regret, qu'on n'attendrait pas davantage le retour du grand-duc



Michel, qui pouvait avoir été arrêté en route par les neiges et les grandes eaux, et qui ne serait peut-être pas à Saint-Pétersbourg avant plusieurs jours.

A sept heures du soir, le grand-maître des cérémonies alla successivement avertir l'empereur, l'impératrice, le grand-duc héritier et le césarévitch, qui sortirent de leurs appartements et trouvèrent réunis, dans le salon d'attente, les membres du haut clergé et les personnes de la cour, qui avaient été mandés pour accompagner Leurs Majestés. Le cortége se dirigea silencieusement vers la salle du trône : quand tout le monde y fut entré, on ferma les portes, et il fut procédé à l'ensevelissement. Les personnes attachées au service de feu l'impératrice enlevèrent son corps de dessus le lit de parade et le placèrent dans le cercueil de bois précieux garni de velours pourpre, pendant que les prêtres récitaient les prières, auxquelles répondaient à voix basse les assistants, au milieu d'un murmure de sanglots. Quand le cercueil eut reçu la dépouille mortelle de l'impératrice Marie, le cortége se remit en marche, au bruit des psalmodies religieuses, en se dirigeant lentement vers la salle des chevaliers-gardes, où la chapelle ardente attendait le corps. Les personnes qui avaient eu la douloureuse mission d'ensevelir l'impératrice ne cédèrent pas à d'autres le lugubre privilége de porter le cercueil qui restait ouvert; quatre gentilshommes de la chambre portaient le couvercle de ce cercueil; quatre autres soutenaient la queue du manteau impérial; quatre chambellans suivaient, avec le drap mortuaire en étoffe d'or doublé d'hermine.

La décoration funèbre de la chapelle ardente avait été magnifiquement exécutée d'après les dessins de C. Rossi, architecte du cabinet de l'empereur. Cet artiste italien distingué, établi en Russie sous le règne d'Alexandre I[er], s'y



était fait connaître avantageusement par la construction de plusieurs beaux édifices dans le goût architectural de son pays. La salle des chevaliers-gardes était entièrement tendue de draperies noires, frangées d'argent, ornées de croix qu'environnaient des couronnes d'étoiles, et surmontées des chiffres en or et des armes en couleur de feu l'impératrice. La voûte, également tendue de noir, se divisait en caissons, formés de branches de cyprès et de palmes d'argent, au centre desquels on avait répété les mêmes chiffres et les mêmes armoiries. Quatre statues dorées, la Foi, l'Espérance, la Modestie et la Charité, occupaient des piédestaux argentés, aux quatre coins de la chapelle éclairée par une multitude de cierges que supportaient des candélabres et des lampes d'argent. Au milieu de la vaste salle, quatre piliers massifs de bronze, imitant des sarcophages antiques, soutenaient, avec des embrasses et des glands d'or, les tentures de drap d'argent doublé d'hermine, qui descendaient de la voûte et formaient un vaste dais au-dessus du catafalque; quatre statues dorées, adossées aux quatre piliers et représentant des anges dans l'attitude de la douleur, faisaient face au cercueil. Le catafalque, étincelant de lumières, se composait d'un socle de velours cramoisi, au sommet d'une large estrade de trois marches tapissées de drap noir.

Ce fut sur le socle de cette estrade qu'on plaça le cercueil de l'impératrice, et l'on recouvrit le corps avec le drap mortuaire, en ne laissant à découvert que le visage et la main droite. Sur la marche inférieure de l'estrade, à la tête du cercueil, la couronne impériale fut déposée sur des coussins, avec les insignes des ordres de Saint-André et de Sainte-Catherine; les insignes des autres ordres russes ou étrangers, que feu l'impératrice avait portés de son

vivant, étaient étalés, à ses pieds, sur cinq tabourets dorés.

La famille impériale, à son entrée dans la chapelle ardente, y avait trouvé les membres du corps diplomatique occupant les places qui leur avaient été assignées autour du catafalque. La chapelle pouvait à peine contenir les dignitaires et les personnes de distinction invités à la cérémonie. Le clergé célébra l'office des morts et commença la lecture des Évangiles, laquelle devait continuer jour et nuit sans interruption jusqu'aux funérailles.

C'était la première fois que la famille impériale se montrait en public, c'est-à-dire hors du cercle restreint des personnes de l'entourage et de la maison ; tous les assistants s'associèrent à sa morne douleur, et chacun se retira en silence après avoir jeté l'eau bénite. À partir de ce moment, le service fut fait auprès du corps, la nuit et le jour, par deux dames d'honneur, deux dames de l'ordre de Sainte-Catherine, quatre dames des troisième et quatrième classes et quatre demoiselles d'honneur, ainsi que par huit cavaliers des quatre premières classes, deux chambellans et deux gentilshommes de la chambre. Il y avait toujours en faction, auprès du cercueil, six capitaines de la garde, et autour du catafalque douze porte-enseignes de la garde, deux sous-officiers de la compagnie des grenadiers du palais et douze pages. Les portes étaient gardées par les grenadiers de la garde.

Le lendemain, 17 novembre, le peuple devait être admis dans la chapelle ardente depuis onze heures du matin jusqu'à sept heures du soir, excepté pendant la célébration de l'office des morts. Les portes n'étaient pas encore ouvertes au public, lorsqu'un personnage, en grand deuil de cour, se présenta et fut introduit à l'instant sans s'être nommé.

C'était le grand-duc Michel qui venait d'arriver de l'ar-



mée le matin même, après avoir fait le plus pénible et le plus périlleux voyage à travers toute la Russie, sans se laisser arrêter en route, un seul instant, par le chasse-neige ni par les fleuves débordés, depuis qu'un courrier lui eut apporté la douloureuse nouvelle de la mort de sa mère. Sa première entrevue avec l'empereur et le césarévitch eut lieu devant le cercueil de Marie Féodorovna.

— Votre Majesté est plus heureuse que moi, dit-il à l'empereur en sortant de la chapelle ardente : elle a pu du moins recevoir le dernier soupir de notre mère bien-aimée.

— Peu d'instants avant de perdre connaissance, elle parlait encore de toi, reprit Nicolas : elle me demandait si j'avais de tes nouvelles et si tu arriverais bientôt. Puis, ajouta-t-il en se tournant vers le césarévitch qui restait morne et accablé, elle m'a fait ses adieux et n'a pu prononcer que ton nom, Constantin!

La foule se pressait aux portes pour être admise à l'honneur de rendre un pieux et suprême devoir aux restes mortels de la vertueuse princesse, qui avait laissé dans tous les cœurs un souvenir ineffaçable de vénération et de reconnaissance. Chacun voulait contempler encore une fois les traits chéris de l'auguste mère des deux empereurs Alexandre et Nicolas.

Les habitants de Saint-Pétersbourg n'étaient pas seuls à attendre, pendant des heures, sous la neige et la bise, le moment d'être introduits dans la chapelle ardente. On était venu de cinquante werstes et de plus loin, pour apporter des larmes, des regrets et des prières, à la défunte impératrice. Il y avait là bien des infortunes qu'elle avait secourues, bien des misères qu'elle avait consolées. Durant sept jours consécutifs, ce funèbre pèlerinage amena près du cercueil impérial une multitude recueillie ou éplorée, qui se

renouvelait sans cesse, et qui allait toujours croissante, à mesure que s'approchait le terme de ces hommages publics rendus à l'impératrice Marie.

Le 24 novembre, dès le matin, la commission du deuil faisait publier une proclamation de l'empereur, annonçant que les funérailles seraient célébrées le lendemain avec le cérémonial qui avait été fixé d'avance. Les hérauts, en grand uniforme, avec des écharpes de crêpe noir attachées par des cocardes blanches, parcoururent la ville, montés sur des chevaux caparaçonnés de deuil, accompagnés de deux secrétaires du Sénat et suivis d'un détachement du régiment de la garde : ils s'arrêtaient aux endroits désignés, et, après avoir fait sonner une fanfare par les trompettes, ils lisaient à haute voix la proclamation.

Personne ne manqua de se rendre à ce lugubre appel : avant le jour, la population entière de Saint-Pétersbourg avait envahi les rues que le cortége devait suivre depuis le palais d'Hiver jusqu'à la cathédrale des saints apôtres Pierre et Paul. La voie publique était encombrée autant que le permettait la double haie de troupes qui s'étendaient sur tout le parcours du cortége. Ce cortége se formait déjà par sections, sous les yeux des maîtres de cérémonies, aux lieux de réunion que le maréchal suprême de deuil avait assignés à tous les fonctionnaires appelés à y figurer.

A sept heures du matin, trois coups de canon tirés de la forteresse annoncèrent le commencement de la cérémonie. Le palais d'Hiver était rempli de monde : les membres du Saint-Synode et le clergé de la cour se tenaient dans la chapelle ; les autres membres du clergé métropolitain, dans les galeries voisines ; les membres du Conseil de l'Empire, dans la salle des dames d'honneur ; les sénateurs, dans la salle Blanche ; les aides de camp généraux et les aides de



camp de l'empereur, ainsi que les dignitaires de la cour, dans la chambre de service de feu l'impératrice. Chacun s'était rendu ponctuellement à son poste, lorsque parurent l'empereur et l'impératrice, suivis du grand-duc héritier et des deux grands ducs Constantin et Michel.

Trois nouveaux coups de canon saluèrent l'entrée de leurs Majestés et de Leurs Altesses impériales dans la chapelle ardente. Le maréchal suprême de deuil les introduisit, et le métropolitain de Novogorod et de Saint-Pétersbourg, Séraphim, entouré du haut clergé, vint à leur rencontre, en leur offrant l'eau bénite. Après une courte litanie, quatre chambellans enlevèrent le drap mortuaire qui recouvrait en partie le cercueil ; deux autres relevèrent le manteau impérial et le replièrent sur le cadavre. Quatre gentilshommes de la chambre ayant apporté, avec l'aide des valets de chambre de feu l'impératrice, le couvercle du cercueil, le posèrent dessus et l'y fixèrent au moyen de vis et d'écrous dorés, pendant que les personnes désignées pour porter la couronne impériale et les insignes des ordres allaient, à tour de rôle, les prendre sur les coussins et les tabourets où ces objets avaient été déposés. Un profond silence régnait dans la chapelle et n'était interrompu que par des sanglots mal étouffés, qui s'éteignaient aussitôt en vagues murmures sous la contrainte de l'étiquette.

Le cercueil, transporté par plus de trente personnes qui avaient été attachées au service particulier de la défunte, fut placé sur le char funèbre qui stationnait dans la grande cour du palais, au bas du perron d'honneur, et les chambellans étendirent sur le cercueil le drap mortuaire. Aussitôt, trois coups de canon donnèrent le signal du départ ; toutes les cloches des églises de la capitale s'ébranlèrent à la fois, et la forteresse ne cessa plus de tirer un



coup de canon par minute pendant la marche du cortége.

Ce cortége énorme, qui comprenait plusieurs milliers d'individus en grand deuil, et dont le défilé dura plus de deux heures, se composait de quatorze sections, chacune conduite par un maître des cérémonies, à cheval, portant en bandoulière une écharpe de crêpe noir et blanc.

Les étendards des armes de tous les gouvernements de l'Empire, portés par des officiers militaires ou civils en manteaux de deuil avec chapeaux rabattus garnis de longs crêpes, étaient répartis dans les cinq premières sections. A la suite de ces étendards, deux généraux-majors, en grand uniforme et en deuil, portaient l'écusson des armes de l'Empire, environné d'une escorte d'officiers supérieurs. La septième section réunissait les paysans des domaines de feu l'impératrice, précédés de leurs anciens, le corps des Yamstchiks dans leur costume ordinaire, les maîtres des corps de métiers avec les emblèmes de leurs professions, le corps des bourgeois et celui des négociants. On remarquait dans la septième section les sociétés commerciales et philanthropiques autorisées par le Gouvernement, et tout le personnel des établissements littéraires relevant du ministère de l'instruction publique. Les comptoirs de la cour impériale, le département des apanages, les maréchaux de la noblesse de Saint-Pétersbourg et de ses districts, appartenaient à la huitième section. La neuvième avait été réservée à tous les officiers généraux qui n'avaient pas alors de commandement. La dixième mettait en ligne, sur trois de front, les secrétaires d'État de l'empereur, ceux du grand-duché de Finlande et du royaume de Pologne, les sénateurs, les ministres et les membres du Conseil de l'Empire. La onzième section représentait les divers établissements d'éducation et de charité, que l'impératrice-mère avait eus sous sa direc-



tion suprême. La douzième section étalait les insignes de tous les ordres étrangers et des ordres de Russie que la défunte avait reçus de son vivant, et que les premiers personnages de l'Empire portaient sur des coussins de velours cramoisi : le général prince Labanoff-Rostowsky avait en mains la couronne impériale; le vice-chancelier de Nesselrode, l'ordre de Marie-Louise d'Espagne. Le char funèbre se trouvait au centre de la treizième section.

Les chantres du couvent de Saint-Alexandre-Newsky précédaient tout le clergé de la capitale portant des cierges allumés, et les chantres de la chapelle impériale précédaient le clergé de la cour, en tête duquel on voyait l'archiprêtre Krinetzky, confesseur de feu l'impératrice, portant une sainte image. Le char, attelé de huit chevaux à housses de deuil traînantes, conduits à la main par des chambellans qui tenaient les glands attachés au cercueil, s'avançait lentement, entouré des dames de l'ordre de Sainte-Catherine et des demoiselles d'honneur de feu l'impératrice, au milieu de soixante pages avec des torches. Un peu en arrière se tenaient les personnes qui avaient eu l'honneur de porter le cercueil : valets de chambre, hussards et cosaques de la chambre, un sous-officier et un soldat du régiment des cuirassiers de l'impératrice Marie.

A quelques pas, immédiatement après le char, l'empereur, en grand deuil, marchait seul, le visage tout à fait caché sous un grand chapeau rabattu; on ne voyait pas sa figure, mais on devinait qu'elle était inondée de larmes, qui tombaient par moments sur son manteau. L'empereur avait pour assistant le ministre de sa maison, prince Pierre Wolkonsky.

Derrière lui, le grand-duc héritier, les grands-ducs Constantin et Michel; puis le duc Alexandre de Wurtemberg,



neveu de l'impératrice-mère, et son fils le prince Ernest; l'adjoint du chef de l'état-major général, l'inspecteur du corps du génie, le quartier-maître général et le général de service du jour, en avant des aides de camp généraux et des aides de camp de l'empereur. L'impératrice Alexandra était seule, avec la princesse Marie de Wurtemberg, dans un carrosse de deuil, attelé de huit chevaux, que suivait à cheval le grand-écuyer prince Dolgorouky. Vingt-quatre porte-enseignes de la garde, sur deux files, complétaient la treizième section.

La quatorzième et dernière s'ouvrait par un cortége de dames en grand deuil, marchant à pied sur deux de front et ayant à leur tête les reines d'Iméréthie, la régente de Mingrélie et la grande-maîtresse de la cour : c'étaient les dames d'honneur, les demoiselles d'honneur et les dames des quatre premières classes. Après elles, on avait groupé tous les cavaliers de la cour, n'ayant pas de fonctions dans la cérémonie. Le service du corps de feu l'impératrice, ses femmes de chambre, ses valets de chambre, ses médecins et ses chirurgiens, devançaient sa voiture de deuil, attelée de huit chevaux houssés de noir et conduits à la main par des valets de pied en livrée de deuil. Venait ensuite le maréchal suprême de la commission de deuil, suivi des membres et employés de cette commission; une compagnie du régiment des gardes Semenowsky fermait le cortége, les soldats portant leurs armes renversées, les tambours battant une marche funèbre.

Les troupes qui faisaient la haie rendirent les honneurs militaires au corps de feu l'impératrice, lorsqu'il passa devant leurs rangs. A ce moment-là, toute la foule s'agenouillait et se prosternait la face contre terre en se signant. Tant que dura la marche du cortége, dans les rues et aux

fenêtres des maisons, toutes les têtes restèrent découvertes par un froid de cinq ou six degrés.

La cathédrale des saints apôtres Pierre et Paul, déjà remplie d'invités en costume de deuil, suivant les lois de la plus rigoureuse étiquette, ne put recevoir qu'un petit nombre de personnes qui avaient figuré dans le cortége. Le cercueil, transporté dans l'église et placé sur le catafalque, fut de nouveau découvert, au bruit d'une salve de coups de canon, et le métropolitain, assisté du haut clergé, récita l'office des morts.

L'office se termina par les adieux à l'auguste défunte : quand la famille impériale eut donné le baiser de paix à ce cadavre chéri qu'on allait abandonner à la tombe, le cercueil fut soigneusement refermé, et les personnes qui avaient eu le douloureux privilége de le porter à plusieurs reprises dans l'intérieur du palais, le portèrent encore avec le même cérémonial jusqu'au caveau où il devait être descendu, après les dernières prières des morts.

En ce moment, toutes les troupes qui étaient sous les armes exécutèrent un feu roulant, et tous les canons de la forteresse, partant à la fois, répondirent par une salve générale au fracas prolongé de la mousqueterie.

La veuve de Paul Ier, la mère d'Alexandre, reposait pour toujours auprès de son fils et de son époux.

Cette imposante cérémonie des funérailles de Marie Féodorovna laissa une impression profonde chez tous ceux qui en avaient été témoins; ce fut l'unique entretien de Saint-Pétersbourg et de la Russie entière pendant plusieurs jours.

Le grand-duc Michel, en écrivant à la grande-duchesse Hélène, que sa santé altérée força de passer l'hiver, avec sa fille Marie, dans le midi de l'Europe, lui faisait le récit des obsèques et lui disait avec cette franchise simple et parfois naïve, qui était une des qualités de son caractère : « L'empereur, Constantin et moi, nous avons pleuré notre mère bien-aimée, ainsi que l'auraient pu faire de pauvres orphelins. Au reste, ajoutait-il, je suis bien sûr que, dans cette triste journée du 13/25 novembre, vous avez pleuré et prié comme nous, car Sa Majesté feu l'impératrice faisait grand cas de vous et vous aimait comme sa propre fille. »

Le grand-duc Constantin ne resta que deux jours à Saint-Pétersbourg après les obsèques de son auguste mère, et ces deux jours suffirent à peine aux longues conférences qu'il eut avec l'empereur, non-seulement sur les affaires



particulières du royaume de Pologne, mais sur la situation générale de la politique.

Le césarévitch, comme toujours, évitait de s'engager dans des questions qui touchaient au gouvernement de l'Empire, mais en revanche il se montrait, plus que jamais, jaloux de faire accepter à son frère les idées qu'il lui exposait à l'égard de l'administration intérieure de la Pologne. L'empereur, de son côté, mettait une réserve délicate dans l'appréciation des projets qui lui étaient soumis par Constantin : il se bornait, en général, à quelques observations sommaires et il approuvait tout.

— Tu sais bien, disait-il quelquefois quand son opinion était contraire à celle du grand-duc, tu sais bien que je n'ai accepté la couronne que pour obéir à notre bienfaiteur Alexandre et à notre vénérée mère. Je suis empereur de nom, mais, quoique mis sur le trône et couronné à ta place, je me regarde toujours comme ton représentant et comme ton mandataire.

Dans ces conférences intimes, il fut décidé, entre les deux frères, et, il faut le dire, à la prière instante du césarévitch, que le couronnement de Nicolas comme roi de Pologne aurait lieu dans le cours de l'année 1829, mais que la réouverture de la diète polonaise serait renvoyée à l'année suivante et même retardée encore, si les circonstances l'exigeaient, car le césarévitch ne paraissait pas trop désireux de donner à la Pologne les moyens de faire abus des institutions et des libertés constitutionnelles.

— Les Polonais, disait-il, sont comme des chevaux de pur sang, ardents, braves, généreux, mais un peu fantasques et ombrageux : il ne faut jamais leur lâcher la bride.

L'empereur essaya encore, par des prières et par des raisonnements, d'amener Constantin à prendre un rôle actif



et important dans la politique du gouvernement russe; il lui représenta que, privé désormais des conseils et de l'appui moral de l'impératrice Marie Féodorovna, il avait besoin de trouver dans sa famille une tête et un bras pour l'aider à porter le fardeau du pouvoir. Il proposait donc à son frère d'accepter le commandement de l'armée de Turquie, à laquelle serait réunie pour la campagne prochaine une partie de l'armée polonaise; il crut lui avoir fait comprendre les résultats avantageux que sa présence à la tête de l'armée d'opération aurait pour lui-même non moins que pour le pays.

Constantin parut ébranlé, mais indécis; il ne promit rien, se renferma dans des atermoiements vagues, devint soucieux et embarrassé, et partit, de grand matin, le 28 novembre, en disant à l'empereur que le commandement de l'armée russe revenait de droit à leur frère Michel, attendu qu'il n'était, lui, que commandant en chef de l'armée polonaise.

Le testament de l'impératrice-mère était rempli de témoignages de son affection prédominante pour le grand-duc Constantin, mais celui-ci avait refusé péremptoirement de se prêter à l'exécution de certaines clauses qui accusaient des préférences marquées en sa faveur, préférences qu'il ne voulait pas reconnaître, par respect pour l'empereur et par amitié pour son frère Michel. On ne put le faire revenir sur sa résolution à cet égard.

Tous les autres legs que l'impératrice Marie avait faits en si grand nombre, soit à des établissements publics, soit à des personnes privées, furent religieusement acquittés. Six semaines plus tard, deux ukases adressés au Sénat lui faisaient savoir que la feue impératrice avait, par testament, légué le palais de Gatchina à l'empereur et à ses des-



cendants en ligne directe masculine, et le palais de Pavlowsky au grand-duc Michel et à ses descendants mâles. En conséquence, l'héritage du palais de Gatchina devait revenir au grand-duc héritier, et, dans le cas où ce dernier ne laisserait pas de descendance masculine, au grand-duc Constantin et à ses descendants mâles ; à défaut desquels les descendants mâles du grand-duc Michel auraient le droit de revendiquer la propriété de ce palais que la feue impératrice s'était plu à embellir et à orner avec tant de goût et de magnificence. L'empereur rendait ainsi hommage aux volontés testamentaires de sa mère.

Deux jours avant la signature de ces ukases, Nicolas avait rendu un hommage encore plus éclatant à la mémoire de l'impératrice Marie Féodorovna, en publiant un manifeste, dont l'intention et le but sont exposés de la manière la plus touchante dans les prolégomènes des statuts de la nouvelle décoration qu'il créait, en souvenir de son auguste mère.

« Par la grâce de Dieu, Nous Nicolas Ier, Empereur et Autocrate de Toutes les Russies, etc., etc.

« Dans Notre sollicitude pour le bien de l'Empire que Dieu Nous a confié, Nous Nous plaisons à distinguer par des marques de Notre satisfaction tous les genres de services et de talents qui peuvent concourir à son avantage ou à sa gloire ; les modestes efforts de la charité chrétienne en faveur des êtres souffrants ou dans l'indigence, efforts que Nous regardons comme aussi importants pour la société, ont également attiré Notre constante attention. Au nombre de ceux qui, animés de cette charité ardente, consacrent toutes leurs forces, leurs facultés et leur vie entière, au soulagement du malheur ou à l'éducation morale des orphelins, les personnes du sexe qui se vouent à cette pé-

nible carrière, n'avaient jusqu'à présent été encouragées par aucune marque solennelle de l'estime publique. Satisfaites de la plus assurée des récompenses, la bénédiction du ciel et le témoignage de leur conscience, elles n'en ambitionnent certainement aucune autre ; mais Nous désirons, tant en Notre nom qu'au nom de la patrie, signaler par une institution spéciale Notre gratitude pour leur utile activité, et, afin d'ajouter encore aux témoignages de cette gratitude, Nous désirons que les marques en soient réunies à la mémoire sacrée de feu Notre mère bien-aimée, dont les actes et les fondations seront, à jamais, le modèle le plus accompli d'une sage bienfaisance. A ces fins, et à l'exemple de la marque d'honneur pour le service irréprochable des employés civils et militaires, que Nous avons instituée le 25 août (6 septembre, nouv. st.) 1827, Nous instituons pour les personnes du sexe une nouvelle décoration, qui portera le nom de : ***Marque d'honneur de Marie pour le service irréprochable.***

« Saint-Pétersbourg, 14 (26, nouv. st.) décembre 1829. »

Cette nouvelle décoration devait donc, dans la pensée de l'empereur, être attribuée exclusivement aux dames qui auraient rempli leurs devoirs avec une exactitude invariable dans les fonctions de surveillantes, maîtresses, inspectrices ou directrices d'un ou de plusieurs établissements protégés naguère par feu l'impératrice. La marque d'honneur de Marie ne pouvait être accordée qu'après quinze ans de service, pour la seconde classe de l'ordre, et de vingt-cinq ans de service, pour la première. Elle se composait, suivant la classe, d'une croix ou d'un médaillon en or émaillé de bleu, au chiffre de Marie Féodorovna, à porter, avec le ruban de l'ordre de saint Vladimir, sur la poitrine ou sur l'épaule gauche. Les



dames décorées de cette marque d'honneur, en récompense de leurs longs travaux et de leur moralité exemplaire, étaient tenues de n'en jamais quitter les insignes, qui, après leur mort, seraient restitués aux Chapitres des ordres. Enfin la date de la fixation de cet ordre se trouvait reportée au 14 octobre, pour la faire coïncider avec l'anniversaire de la naissance de l'impératrice Marie, au souvenir de qui son auguste fils avait voulu rendre cet hommage de piété filiale.

Les préoccupations exclusives que la mort de l'impératrice-mère avait entraînées après elle firent presque oublier, pendant deux mois, la guerre de Turquie. La campagne, il est vrai, ne s'était pas terminée aussi heureusement que les généraux russes l'avaient espéré.

Silistrie, dont la chute semblait assurée et imminente au moment où l'empereur quittait Varna, avait été protégée, par la rigueur extraordinaire d'un hiver prématuré, contre les conséquences inévitables du siége régulier et du bombardement. Cependant les dispositions pour s'emparer de cette place paraissaient si bien prises, que Nicolas n'avait aucun doute quant au résultat des dernières opérations de la campagne. Il ne s'inquiétait donc nullement des nouvelles désastreuses qu'on avait répandues à dessein, par toute l'Europe, sur l'état critique où se trouvait l'armée russe à Varna, à Schumla, à Silistrie.

L'officine où se fabriquaient ces fausses nouvelles était, dit-on, à Vienne, et le but qu'on se proposait en les faisant circuler dans les journaux eût été atteint si les Puissances alliées de la Russie avaient pu croire que la Turquie serait assez forte pour tenir en échec son puissant ennemi dans une seconde campagne. On annonçait, sur la foi de correspondances particulières, que les Russes, après avoir levé le



siége de Schumla, avaient été poursuivis jusque sous les murs de Silistrie et que, devant cette ville, ils avaient éprouvé une défaite sanglante. On parlait de dix-huit mille hommes qui auraient mis bas les armes. D'après ces bruits alarmants, il ne restait plus, de l'armée formidable qui s'était avancée jusqu'au pied du Balkan, que des corps de troupes désorganisés, affaiblis par les privations et les maladies, sans bagages, sans chevaux, sans munitions, mourant de faim et de froid au milieu des neiges de la Bulgarie.

La première nouvelle que l'empereur avait reçue de Bukharest, depuis son retour à Saint-Pétersbourg, était loin de faire pressentir un pareil malheur.

Le pacha de Widdin, qui concentrait de nouvelles forces à Kalafat dont il avait fait sa place d'armes, en sortit tout à coup avec la majeure partie de la garnison, pour obéir au sultan qui l'appelait au quartier-général d'Aïdos. Le lieutenant-général baron Gheismar fut averti du brusque départ du pacha de Widdin : il réunit à la hâte quelques milliers d'hommes et se dirigea, à marche forcée, sur Kalafat : à son apparition imprévue devant la place, les Turcs, épouvantés, n'essayèrent pas de se défendre ; ils s'enfuirent en désordre, et beaucoup se noyèrent dans le Danube. Gheismar occupa donc Kalafat et s'y installa solidement, en y construisant de nouveaux ouvrages qui devaient garantir la petite Valachie des irruptions continuelles du pacha de Widdin. L'empereur, appréciant toute l'importance de cet heureux événement, adressa une lettre flatteuse au baron Gheismar et le nomma son aide de camp général.

On attendait d'un jour à l'autre la nouvelle de la prise de Silistrie. Le grand-duc Michel, à son arrivée à Saint-Pétersbourg, s'était étonné même que cette nouvelle ne l'eût pas devancé. On attribua le retard des courriers au



débordement des fleuves et à la quantité de neige qui était tombée en Bessarabie.

L'empereur, sans se préoccuper de l'absence de nouvelles, continuait à récompenser les services rendus à la patrie dans le cours de la campagne : il ne se bornait pas à distribuer des grades, des décorations et des épées d'honneur, aux chefs qui s'étaient distingués par de brillants faits d'armes ; il témoignait aussi sa satisfaction aux sous-officiers et même aux soldats qui avaient rempli plus obscurément leur devoir, en donnant l'exemple de l'obéissance passive, du zèle infatigable et de la plus entière abnégation. Il ne dédaignait pas de s'intéresser aux moindres détails de la vie militaire de ses compagnons d'armes, ainsi qu'il appelait tous ceux qui avaient pris part à la guerre de Turquie. C'est ainsi qu'il eut connaissance de plusieurs belles actions que ni les bulletins ni les rapports n'avaient recueillies, et qu'il rendit publiques lui-même, en offrant à leurs auteurs des dons en argent, des médailles d'honneur, et des emplois dans les administrations civiles, quand les blessures de ces braves les forçaient de quitter les drapeaux.

La Gazette de Tiflis avait raconté, par exemple, un héroïque épisode de la prise de Kars en Asie-Mineure (5 juillet). Quand le régiment des carabiniers d'Erivan reçut l'ordre d'emporter d'assaut le faubourg fortifié qui défendait la ville, un jeune soldat dit à ses camarades qu'il se chargeait d'enlever le drapeau turc arboré sur le rempart. Il y arriva le premier, en effet, mais un coup de feu le renversa au moment où il s'emparait de ce drapeau. « Mes amis, adieu! cria-t-il en mourant : le drapeau est pris; maintenant, prenez la ville ! » Les assistants, exaltés par cette espèce de prophétie, firent des prodiges de valeur, et la ville fut prise. L'empereur ordonna de rechercher la famille de ce brave :



elle était pauvre; il l'enrichit et il envoya à la vieille mère du soldat une croix d'or, avec cette inscription en langue russe : ***Ton fils est mort en héros; qu'il soit béni!*** NICOLAS.

Un autre trait de courage, qui s'était passé à l'affaire du 6 octobre devant Schumla, fut publié dans tous les journaux de l'Empire, par ordre de l'empereur. Une grenade lancée par l'ennemi tomba sur un caisson d'avant-train et y mit le feu. Une explosion terrible était presque inévitable. Mais le sous-officier Kolokoloff n'hésite pas à s'approcher du caisson enflammé et à en retirer de ses propres mains les charges qui s'y trouvaient. Trois artilleurs accourent pour le seconder, au risque de périr avec lui, et, grâce à leurs efforts réunis, le feu est éteint, le parc d'artillerie sauvé. Le feld-maréchal comte de Wittgenstein avait signalé cet acte d'intrépidité à l'empereur, qui nomma lieutenant le sous-officier Kolokoloff, et accorda la marque d'honneur de l'ordre militaire aux trois soldats.

— Si je savais, dit-il tout haut à cette occasion au général Alexandre Benkendorf, si je savais qu'un de mes sujets a fait une belle action, par dévouement à la patrie, et qu'il n'en a pas été récompensé, je n'aurais pas un moment de repos avant d'avoir réparé un pareil oubli. Il faut donc que je sois instruit de tout ce qui arrive dans mes États : un père n'a pas le droit d'ignorer si ses enfants se conduisent bien ou mal.



CXIII

En ce moment, on affirmait, à Vienne, à Londres et à Paris, que les Turcs, commandés par Omer Vrione, avaient repris Varna; mais cette nouvelle, dont on faisait beaucoup de bruit dans les journaux, ne pouvait être vraie, car le grand-duc Michel n'était parti pour Saint-Pétersbourg, qu'après avoir mis la place en état de soutenir un long siége : les fortifications avaient été réparées et refaites, comme par enchantement; on y travaillait jour et nuit, et Diebitsch avait établi à Varna le quartier-général de l'état-major de l'armée. La garnison était suffisante pour garder la ville, qui se trouvait approvisionnée pour six mois, ainsi que les autres villes ou forteresses, occupées par les Russes : Braïlow, Matchine, Issaktcha, Hirsova, Kustendgi et Toultcha. Ces forteresses pouvaient, au besoin, se donner la main et former une ligne de défense inexpugnable. Le prince Eugène de Wurtemberg, fortement établi sur la rive gauche du Kamtckik, laissait la rive droite au pouvoir d'Omer Vrione et se contentait de l'observer : deux fois le général turc avait essayé de passer de l'autre côté du fleuve, et deux fois il avait été rejeté avec perte dans ses retranchements. On se flattait donc encore à Saint-Péters-



bourg que l'armée d'opération finirait promptement la campagne en se rendant maîtresse de Silistrie.

Le comte de Wittgenstein, dès son arrivée au camp d'observation sous les murs de Schumla, s'était hâté de tout disposer pour la levée du siége. Une partie des chevaux du train et des équipages étant morts, on les remplaça par des bœufs qui emportèrent l'artillerie et le matériel qu'on jugeait utile de conserver; on enterra les canons hors de service; on brûla tout ce qu'on se voyait obligé de laisser. Le troisième corps du général Roudzevitch commença sa retraite le 15 octobre, sans que la garnison de Schumla fît mine de s'y opposer par des sorties immédiates.

Cette retraite, que rendait difficile le mauvais état des routes, à la suite de pluies torrentielles, continua lentement, mais paisiblement pendant trois jours. L'ennemi ne se montrait que de loin et en petit nombre. Ce n'est que le 19 octobre qu'il se jeta tout à coup sur l'arrière-garde russe, lorsque la tête de colonne allait s'engager dans un défilé boisé près du village d'Ardokhdou. L'attaque fut d'autant plus vive, que les Turcs croyaient avoir affaire à des adversaires démoralisés, épuisés de fatigue et de faim; mais les huit mille hommes d'infanterie et de cavalerie, que commandait en personne le pacha de Schumla, n'eurent pas même le temps de se déployer et de se servir de leurs canons de campagne : ils furent repoussés avec une vigueur extraordinaire, en perdant beaucoup de monde, et ils n'essayèrent plus d'inquiéter le mouvement rétrograde de la division russe, qui poursuivit sa marche pénible, sous un déluge glacial, à travers des chemins presque impraticables.

Le troisième corps se réunit enfin au deuxième et au sixième corps qui assiégeaient Silistrie. Mais le général en



chef trouva que les travaux du siége étaient beaucoup moins avancés qu'il ne l'eût supposé. Le terrain détrempé par les pluies opposait des obstacles insurmontables au transport des matériaux, et les tranchées étaient remplies d'eau. Cependant le grand parc d'artillerie, que l'empereur avait fait expédier de Kiew, avait pu parvenir sans accident devant la place. Le général Tscherbatoff, tombé gravement malade, s'était fait transporter à Bukharest. Il avait été remplacé par le général Langeron qui attendait que le général Roth vînt prendre la direction du siége. Les troupes avaient fait des pertes énormes en hommes et en chevaux, et l'effectif du deuxième corps se trouvait diminué de plus d'un tiers : les vivres devenaient plus rares de jour en jour ; le fourrage manquait tout à fait. Les pluies ne cessaient pas, un froid intolérable ajoutait aux souffrances du soldat qui travaillait dans l'eau et dans la boue ; des ouragans terribles renversaient les tentes, les baraques et les abris.

Wittgenstein comprit que la continuation d'un siége en règle n'était plus possible, à moins de se prolonger plusieurs mois, bien que la garnison n'eût pas à supporter moins de privations et d'épreuves que les assiégeants. Il se décida donc à bombarder la place, dans l'espoir de réduire les habitants à demander une capitulation.

Le bombardement dura deux jours et deux nuits : il avait fait bien du mal à la population qui était prête à se rendre, lorsque, dans la nuit du 4 novembre, la température descendit tout à coup à huit degrés de froid ; le vent du nord souffla par tourbillons, couvrant d'une neige épaisse les batteries et les huttes des soldats ; le Danube charriait déjà d'énormes glaçons. C'était le prélude d'un hiver rigoureux et prématuré, qui menaçait d'interrompre d'un mo-



ment à l'autre les communications entre les deux rives du fleuve et d'arrêter complétement l'arrivée des convois de vivres et de munitions de guerre. Dans cette nuit désastreuse, cinq cents hommes étaient morts de froid!

Wittgenstein tint conseil avec le chef de l'état-major général qui était venu le rejoindre dans l'espoir d'assister à la prise de Silistrie : il fut convenu qu'on lèverait le siége immédiatement et que la retraite commencerait le jour même.

Cette retraite aurait pu être une déroute, mais, grâce aux sages dispositions prises par le comte de Diebitsch, elle s'effectua plus heureusement qu'on ne devait l'espérer. Il ne fallait pas songer à emmener toute l'artillerie; les chevaux manquaient et les bœufs qu'on avait pu rassembler ne suffisaient pas. On encloua donc une partie des canons; on brûla une partie des équipages. Les troupes, embarquées sur la flottille du Danube, traversèrent le fleuve à Kalarasch et à Hirsova et se dirigèrent en deux colonnes sur la Moldavie et la Valachie, pour y occuper leurs quartiers d'hiver.

Le bombardement avait laissé les défenseurs de Silistrie sous l'impression de la terreur : ils n'osèrent pas se mettre à la poursuite de l'armée de siége. Une partie de la flottille russe, il est vrai, demeurait en observation devant la place, et des redoutes, défendues encore par quatre ou cinq mille hommes, avaient été fortement établies sur la rive gauche du fleuve. La retraite était d'ailleurs protégée par la sixième division d'infanterie et par le peu de cavalerie qui restait encore sur pied. Les débris du deuxième et du troisième corps, commandés par Wittgenstein et Diebitsch, se traînèrent péniblement à travers les Principautés, sans rencontrer d'autres ennemis que le froid, la faim et des



fatigues intolérables. Quant au sixième corps, le général Langeron n'avait pas eu de peine à le ramener à Bukharest, en ne perdant qu'un petit nombre d'hommes et de chevaux.

Wittgenstein et Diebitsch ne furent pas moins de huit jours en route, au milieu des neiges : les chevaux et les bœufs tombaient à chaque pas, et il fallait abandonner les canons et les bagages; la mortalité était grande parmi les soldats qui périssaient d'inanition et dont les cadavres gelés jonchaient les chemins. Enfin, l'état-major général arriva, le 29 novembre, aux portes de Jassy, ayant à sa tête le feld-maréchal Wittgenstein, qui par son énergie et sa paternelle sollicitude avait soutenu le moral des troupes. Toutes les autorités de la ville vinrent au-devant de lui, pour le complimenter :

— Messieurs, leur dit-il sévèrement, je vous ramène de braves gens qui ont beaucoup souffert et qui ont bien fait leur devoir; faites en sorte, je vous prie, qu'ils ne manquent de rien. J'ai le regret de vous rappeler que les Principautés n'ont pas toujours subvenu, comme elles le devaient, aux subsistances de l'armée d'opération.

Une enquête était ouverte alors à ce sujet et des plaintes très-vives avaient été adressées à l'empereur, car les boyards se montraient impatients d'être délivrés de l'occupation étrangère et se refusaient souvent à obéir aux réquisitions du service des subsistances militaires. On avait lieu de craindre que la malheureuse issue du siége de Silistrie ne les rendît encore plus obstinés dans leur mauvais vouloir.

Les bruits les plus sinistres couraient déjà dans la ville de Jassy sur le sort de l'armée russe : on annonçait tout haut que les Turcs avaient repris Varna, et que, depuis la levée du siége de Silistrie, Hussein-Pacha n'avait cessé de

harceler la retraite des assiégeants, qui auraient perdu toute leur artillerie, tous leurs bagages, tous leurs chevaux et plus de trente mille hommes. On voyait, en effet, revenir en désarroi et dans le plus triste état les régiments qui quatre mois auparavant avaient une si belle tenue et présentaient un aspect si imposant : presque tous les cavaliers étaient démontés; les soldats, couverts de haillons, portaient sur leurs traits amaigris l'empreinte des privations et des fatigues qu'ils avaient subies; ils pouvaient à peine soutenir le poids de leurs armes; beaucoup d'entre eux paraissaient minés par la fièvre. Cette lugubre procession continua, sans interruption, pendant vingt-quatre heures.

Cependant, le jour de son arrivée, le général en chef avait fait chanter un *Te Deum* dans la cathédrale de Jassy et tirer des salves d'artillerie à l'occasion de la fête du grand-duc Michel. Le soir, la ville était illuminée, et un banquet d'apparat réunissait aux officiers de l'état-major général les principaux habitants de la ville. Après avoir porté la santé de l'empereur et celle du grand-duc Michel, l'aide de camp général comte de Diebitsch prononça un discours, dans lequel il se plut à résumer les succès de la campagne de Turquie :

— Nous n'avons accompli que la moitié de notre tâche, dit-il, mais nous pouvons en citer avec orgueil les heureux résultats. Notre armée a planté ses aigles sur les remparts de Braïlow, de Matchine, d'Issaktcha, d'Hirsova, de Kustendgi, de Toultcha et de cette fameuse forteresse de Varna qu'on regardait comme imprenable et qui devait être, comme on l'affirmait, le tombeau de notre gloire. L'armée, il est vrai, combattait sous les yeux de son auguste souverain. Nous sommes fiers de rappeler qu'elle a pris neuf cent cinquante-

sept canons et cent quatre-vingts drapeaux. Ce n'est pas tout : dix-sept grands bâtiments turcs et dix-sept petits ont été coulés à fond ou capturés; neuf pachas et vingt-trois mille hommes ont déposé les armes; des milliers de familles bulgares ont été délivrées de l'esclavage; enfin, les Principautés danubiennes, que nous occupons pacifiquement, seront bientôt réorganisées sous le régime de l'administration russe. Eh bien! tous ces avantages, obtenus dans l'espace de cinq mois, que nous ont-ils coûté? Six mille hommes tués sur le champ de bataille et huit canons perdus devant Schumla! »

Dans cette énumération des pertes de l'armée russe, Diebitsch ne tenait pas compte de vingt à trente mille malades, morts dans les hôpitaux; il passait sous silence les désastres de la retraite du corps de siége, qu'il avait ramené de Silistrie, et ne parlait pas des ravages que la peste avait faits parmi les troupes cantonnées en Valachie. Le feld-maréchal Wittgenstein prit ensuite la parole avec tristesse, pour annoncer aux assistants que sa carrière militaire lui semblait terminée, et qu'il avait demandé à l'empereur la permission de transmettre le commandement à des mains plus jeunes et plus fortes que les siennes.

— La campagne prochaine, si elle a lieu, dit-il, prouvera mieux que des raisonnements les avantages obtenus dans celle qui vient de s'achever, car l'armée russe a fait plus, dans l'espace de cinq mois, qu'elle n'avait jamais fait en Turquie dans l'espace de plusieurs années de campagne. Je regretterai de ne pas voir les grandes choses qui s'exécuteront alors sous un autre général : la prise de Silistrie et de Schumla, le passage des Balkans, et une paix glorieuse signée devant Constantinople.

Le comte de Wittgenstein, dont la santé se trouvait très-



affaiblie, n'attendait, pour se retirer dans ses terres, qu'une autorisation de l'empereur; mais sa démission ne fut point acceptée, ou du moins l'empereur le pria de ne pas quitter son commandement jusqu'à ce que l'armée eût été réorganisée en vue de la campagne prochaine. Le chef de l'état-major général devait, dans ce but, se rendre à Saint-Pétersbourg et prendre verbalement les ordres de l'empereur. Quoique le général Paskewitch eût été mis au nombre des successeurs qu'on donnait au vieux feld-maréchal, on croyait savoir que la nomination de Diebitsch était arrêtée en principe; on savait aussi qu'il avait désigné déjà le général Kisseleff pour diriger, en son absence, l'état-major général. Au reste, la réorganisation de l'armée de Turquie commençait à s'effectuer avec rapidité, par les soins de Diebitsch : il avait ordonné d'acheter des chevaux en Russie pour la remonte de tous les régiments de cavalerie; il avait fait venir, des magasins de l'intendance, une énorme quantité d'approvisionnements en tout genre : on assurait que l'armée, entièrement reconstituée et considérablement augmentée, serait en état d'entrer en campagne au 1er janvier 1829. Telle était la volonté expresse de l'empereur.

L'armée russe, que les nouvelles de Constantinople et de Vienne représentaient comme anéantie, comprenait encore, à la fin de novembre, plus de quatre-vingt mille hommes, sans compter la garde impériale qui avait été cantonnée en Bessarabie. Il y avait sept à huit mille hommes dans la petite Valachie, sous les ordres du général Gheismar, et vingt-cinq mille dans les deux Principautés. Le reste se trouvait distribué dans les places fortes de la rive droite du Danube, ou échelonné de Babadagh à Varna, de manière à se porter secours en cas d'attaque.



Le corps du général Roth, dans lequel étaient fondus le sixième et le septième corps, réunissait trois divisions d'infanterie, une de cavalerie, quatre régiments de cosaques, trois bataillons de pionniers et une nombreuse artillerie. Son avant-garde était fortement établie à Pravodi; le quartier-général, à Varna, dont les fortifications avaient été relevées et complétées. Cette petite armée, composée d'excellentes troupes, se trouvait dans le meilleur état possible : elle aurait donc pu, au besoin, tenir campagne et continuer la guerre.

Mais l'armée turque, avec des forces bien supérieures, qui ne cessaient de s'accroître, allait prendre ses quartiers d'hiver à Andrinople, à Schumla et à Aïdos. C'est à peine si quelques faibles détachements de cette armée, commandée par le grand-vizir en personne, se montrèrent vis-à-vis des postes russes, sur différents points : ils se retirèrent après des escamouches insignifiantes. La garnison de Giurgewo et celle de Jourja tentèrent plusieurs sorties qui furent toujours repoussées avec la même vigueur; la garnison de Silistrie n'osa rien entreprendre contre la flottille et le corps d'observation, que les Russes, en levant le siége, avaient laissés devant la place. La rigueur de la saison, le danger de s'aventurer dans un pays marécageux couvert de neige, et l'impossibilité de faire mouvoir de l'artillerie par des chemins épouvantables, forcèrent les deux partis à se renfermer dans leurs cantonnements respectifs jusqu'au printemps.

La campagne était close également dans la Turquie d'Asie, où les grandes pluies et le froid excessif ne permettaient pas de continuer des opérations actives et régulières. Cependant, le pacha de Mouschk avait reçu des renforts considérables et de l'artillerie légère; il envoyait sans cesse des



expéditions destinées à fatiguer et à décimer les détachements russes, disséminés dans les villages du pachalik de Bajazet. Le général-major prince Tchevtchévadzé, qui s'était distingué par de brillants faits d'armes dans l'occupation de ce pachalik, où ses troupes restaient cantonnées, eût été incapable de reprendre l'offensive contre les attaques d'un ennemi toujours de plus en plus fort, et de plus en plus agressif. Il avait même beaucoup de peine à lui résister, en se tenant sur la défensive.

Le général comte Paskewitch voulut faire cesser cet état de choses; il donna ordre au général-major Pankratieff, qui commandait une division dans le district de Khoï, de se porter avec toutes ses forces sur le pachalik de Bajazet et de s'entendre avec le général Tchevtchévadzé pour mettre ce pachalik à l'abri des insultes de l'ennemi. Les deux généraux se rejoignirent, le 23 novembre, dans la ville de Bajazet, et, malgré les obstacles que leur opposait la saison avancée, ils s'épuisèrent en marches forcées, par des routes effroyables, sans parvenir à rencontrer les Turcs. Ceux-ci s'étaient retirés en toute hâte vers Mouschk et Erzeroum, et ils n'osèrent pas renouveler leurs incursions dans les provinces soumises aux armes russes.

Ces provinces, conquises depuis peu de temps et à peine pacifiées, se pliaient facilement aux nécessités de l'occupation militaire. Elles acceptaient sans effort et sans lutte la métamorphose organique que leur imposait l'administration russe. Les chefs qu'on leur avait choisis, et qui savaient réunir la douceur à la justice, inspiraient aux populations autant de confiance que d'attachement pour le Gouvernement auquel les avait assujetties le sort de la guerre.

Les habitants des villes surtout appréciaient déja, par la simple comparaison des choses, les avantages qu'ils de-



vaient retirer de la protection de la Russie. Ils témoignaient de bonnes dispositions envers les Russes, en prenant part aux fêtes nationales et religieuses de ceux-ci, et en mêlant leurs acclamations à celles que le soldat poussait en l'honneur du tzar. Ils admiraient le soldat russe, ils reconnaissaient sa supériorité sous le rapport de la discipline et de l'instruction, mais ils ne se croyaient pas inférieurs à lui en courage.

La fête de l'empereur fut célébrée avec pompe dans tous les pachaliks, le 18 décembre, et l'on put constater que le monarque de la Russie était déjà cher à ses nouveaux sujets. Pendant le repas que donnait à cette occasion le général-major prince Beboutoff, chef du pachalik d'Akhaltsykh, un derviche, poëte et chantre populaire, improvisa une sorte de *chanson de geste* sur la dernière campagne des Russes dans la Turquie d'Asie; il raconta en détail, avec une minutieuse exactitude, les merveilleux exploits qui avaient signalé cette campagne, le passage de l'Arpatchaï, la prise de Kars, d'Akhalkalaki et de Herwiss, etc. Il fit un éloge délicat de l'empereur Nicolas, en exaltant l'habileté et l'audace du général Paskewitch, le courage et le dévouement de son armée : « Le maître, dit-il, peut s'enorgueillir d'avoir de tels serviteurs; les serviteurs sont fiers d'avoir un pareil maître. »

Le moment approchait où les troupes russes allaient évacuer le territoire conquis, qu'elles occupaient encore dans les provinces appartenant à la Perse et que le traité de Tourkmantchaï avait restitué à ce royaume. Les préparatifs de l'évacuation, qui devait être effectuée le 1er janvier 1829, étaient terminés, et les autorités russes ne songeaient point à prolonger d'un jour leur présence dans le pays où elles avaient fait tant de bien, en y apportant la civilisation eu-

ropéenne. On disait néanmoins que le schah de Perse levait des troupes et s'apprêtait à la guerre, pour venir en aide au sultan dans la campagne prochaine.

Le conseiller d'Etat Griboiédoff, que l'empereur de Russie avait envoyé comme ministre plénipotentiaire à la cour de Tehéran, était enfin arrivé à son poste et n'avait pas été accueilli avec tout l'empressement et tous les égards qu'il était en droit d'attendre d'une puissance nouvellement alliée à la Russie. Les ministres et les familiers du schah semblaient l'éviter et le tenir le plus possible à distance de leur souverain; on ajournait sans cesse, sous les prétextes les plus futiles, son audience de présentation, et, pour la retarder encore, on avait imaginé d'en discuter épineusement le cérémonial. L'ambassadeur ne fut pas longtemps sans apprendre la cause de ces étranges procédés.

Le sultan Mahmoud avait envoyé à Tehéran un agent secret, qui poussait le schah de Perse à la guerre contre la Russie et qui lui promettait l'appui de la Porte Ottomane. Des nouvelles fausses et ridicules avaient été constamment transmises de Constantinople en Perse pendant la dernière campagne de Turquie : il n'était question que de victoires des Turcs et de défaites des Russes; on racontait même à Tehéran, que l'armée de l'empereur Nicolas n'existait plus et que les misérables débris de cette armée, vaincue dans les combats, décimée par la peste et la famine, avaient été complétement détruits sous les murs de Schumla et de Silistrie. On disait tout haut, avec une incroyable assurance, que le grand-seigneur entrerait en Russie, au printemps, à la tête de deux cent mille hommes et que la Perse pourrait alors prendre sa revanche contre les ennemis de la race musulmane.

Le ministre russe Griboiédoff avait cru devoir avertir



son Gouvernement, des tendances de l'esprit public dans le royaume de Perse et demander de nouvelles instructions. Le comte de Nesselrode lui répondit que l'empereur, confiant dans la parole de son allié, ne réclamait, n'exigeait rien de plus que la stricte exécution du traité de Tourkmantchaï dans toutes ses clauses et dans ses moindres détails.

Le général comte Paskewitch était, au reste, sur ses gardes, et il pouvait, au premier signal, mettre sur pied une armée nombreuse et admirablement organisée, dont les cantonnements avaient été, avec une habile prévoyance, distribués le long des frontières de la Perse. Cette armée du Caucase, endurcie aux fatigues, aguerrie contre tous les périls, exercée à la guerre de montagnes, réunissait, en quelque sorte, les qualités du soldat russe à celles du guerrier indigène. Elle était capable d'accomplir des entreprises militaires qui eussent été impossibles avec d'autres troupes.

Ainsi, le général Emmanuel, qui commandait en chef sur la ligne du Caucase, venait de terminer de la manière la plus heureuse une expédition locale, qu'on devait regarder comme une folie avant qu'elle eût réussi. Il était allé chercher, dans leurs retraites inaccessibles, les Karatschesew, peuples nomades du mont Elborus, qui causaient beaucoup de dommages au pays par leurs incursions incessantes; il les avait battus, il les avait forcés à se soumettre : les anciens et le peuple avaient prêté serment à l'empereur de Russie; le chef de cette tribu farouche et intrépide, Vali Isslam Krim Schawkolow, avait livré des otages de sa famille, avec lesquels le général Emmanuel était rentré triomphalement, le 11 novembre, à Stawropol, en ramenant victorieux les braves qui l'avaient suivi dans les défilés du mont Elborus.





CXIV

Le cabinet russe connaissait bien le caractère opiniâtre et résigné des Turcs ainsi que la politique dilatoire et tenace du Divan; il avait d'avance la certitude que le sultan continuerait la guerre avec plus de vigueur, et que la prise de Varna n'aurait pas d'autre effet que de surexciter le sentiment national et religieux parmi les populations musulmanes. Cependant, il avait fait savoir au ministre des Pays-Bas, qui le représentait officieusement à Constantinople, que l'empereur de Russie, malgré les avantages obtenus dans une première campagne, n'avait pas varié sur le désir de conclure la paix aux conditions modérées, mais formelles, exprimées dans son Manifeste avant le commencement des hostilités :

« Il est à souhaiter, écrivait le comte de Nesselrode, que les cabinets de l'Europe mettent à profit l'armistice naturel imposé aux belligérants par la saison d'hiver, pour éclairer la Porte sur sa véritable position, qu'elle ne semble pas comprendre. La reprise des hostilités, au printemps, ne pourra que lui être funeste, à ce point qu'il ne dépendra peut-être plus d'elle alors d'en appeler à la modération,



dont S. M. l'empereur ne s'est pas départi, nonobstant le succès de ses armes. »

Les conseils et les représentations du ministre des Pays-Bas, M. de Zuylen, trouvèrent le reïss-effendi entièrement sourd et inaccessible. Le blocus des Dardanelles, par les escadres russes, n'avait pas même ébranlé l'obstination du Divan. Quand ce blocus avait été dénoncé au gouvernement turc, le 27 octobre, le reïss-effendi s'était contenté de répondre à M. de Zuylen : « Quand bien même la Sublime Porte désirerait la paix et voudrait acquiescer aux propositions des trois Puissances, elle en serait empêchée par la ferme résolution de ne pas céder aux exigences particulières de la Russie. »

— Les trois Puissances n'ont rien à voir dans le blocus des Dardanelles, reprit le ministre des Pays-Bas; c'est un fait de guerre que la Russie prend sous sa responsabilité personnelle et dont elle ne doit compte qu'à elle-même.

L'Angleterre, en effet, avait accueilli avec un vif déplaisir ce projet de blocus; mais elle ne s'y était opposée qu'indirectement, en essayant de faire intervenir l'Autriche dans une question où cette puissance paraissait plus intéressée que les autres Etats de l'Europe. La France, au contraire, avait tout d'abord reconnu le droit incontestable de la Russie, qui, se trouvant en guerre avec les Turcs, pouvait employer, vis-à-vis de ses ennemis, tous les moyens de force et de contrainte que la guerre mettait à sa disposition. En conséquence, la France déclarait qu'elle acceptait en principe le blocus des Dardanelles, pourvu qu'il fût effectif et réel.

On devait craindre, en effet, que ce blocus, dans une si mauvaise saison et sur une mer si difficile, eût bien de la peine à s'établir d'une manière régulière et continue.



Ainsi, une partie de la flotte russe avait quitté le mouillage de Varna pour se rendre dans le Bosphore; mais elle fut assaillie par des tempêtes qui la forcèrent de rentrer au port, après avoir perdu plusieurs bâtiments échoués sur les côtes d'Europe et d'Asie. A peu de jours de là, l'amiral Greig reprenait la mer et se montrait, avec toute sa flotte, aux embouchures du Bosphore. En ce moment même, le blocus des Dardanelles était réalisé par le fait de l'arrivée de l'amiral Ricord avec un vaisseau de ligne et trois frégates, en vue de l'île de Ténédos, à l'entrée de l'Hellespont.

La flotte turque n'était point assez nombreuse, ni assez bien équipée, pour s'exposer à une rencontre avec l'une ou l'autre escadre russe; elle resta donc, sous les ordres du capitan-pacha, enfermée dans le détroit des Dardanelles. Si elle avait réussi à forcer le blocus, elle n'eût pas même été capable de donner la chasse aux corsaires qui avaient reçu des lettres de marques du gouvernement grec et qui infestaient l'Archipel. On renforça pourtant la station navale que protégeait le canon du château de Ténédos, et le gouvernement turc fit annoncer qu'il fermait le Bosphore à tous les bâtiments de commerce, quel que fût leur pavillon. Il dut se relâcher bientôt de cette rigueur, qui avait causé un mécontentement général, en consentant à laisser entrer dans la mer Noire autant de navires que la flotte russe en laisserait passer dans le Bosphore : quelques bâtiments sardes et autrichiens parvinrent ainsi à Constantinople où la disette ne se faisait pas encore sentir; mais ils ne portaient aucun chargement de grains.

L'amiral Greig notifia aux consuls étrangers, à Constantinople, qu'il dénoncerait le blocus du Bosphore, le 31 décembre, si la situation des belligérants n'avait pas changé



à cette époque. Cette menace ne fit aucun effet sur le gouvernement turc, qui prenait ses dispositions pour mettre la capitale en état de soutenir un siége et de ne pas craindre un blocus. Des approvisionnements considérables de céréales, venant d'Egypte et d'Asie, avaient été rassemblés dans la capitale, dont la population fut diminuée de vingt-cinq mille âmes par l'expulsion brutale des Grecs et Arméniens non mariés. Le camp d'observation, établi aux Dardanelles plusieurs mois avant le commencement de la guerre, avait été plus que doublé, et on en confia le commandement à un ancien grand-vizir.

Le sultan Mahmoud était toujours dans son camp de Ramisch-Tschifflick. Vêtu comme un simple soldat, s'imposant la nourriture la plus frugale, se refusant le repos et le sommeil, il n'avait pas d'autre occupation que d'instruire et d'exercer ses troupes régulières; il ne quittait le champ de manœuvre, que pour tenir conseil avec ses généraux et ses ministres. En toutes occasions, il répétait à haute voix qu'il se mettrait à la tête de son armée, en dépit de l'opposition des oulémas qui le retenaient malgré lui dans son camp; mais, néanmoins, il paraissait assez peu empressé d'imiter l'exemple de l'empereur de Russie, qu'il louait fort d'avoir partagé les fatigues et les dangers de ses soldats.

Le sultan avait donné ordre que tous les prisonniers russes qu'il faisait interner à Chalcis fussent d'abord envoyés au camp de Ramisch-Tschifflick; il ne manquait jamais, à leur arrivée, de les passer en revue; quelquefois il les faisait manœuvrer sans armes devant lui; il leur distribuait lui-même de l'argent, en les assurant qu'ils seraient bien traités. Quant aux officiers, il les accueillait avec distinction, il les interrogeait sur les détails du service militaire, et il leur demandait avis sur la tenue de ses troupes



et sur leur instruction. « Votre empereur, disait-il à un de ces officiers, est bien heureux d'avoir une armée telle que la sienne : il n'a pas eu la peine de la former. J'ai sans doute de braves soldats; mais vous voyez tout le mal que je me donne pour en faire de bonnes troupes. Il leur faut encore une campagne ou deux avant qu'elles sachent vous battre. »

Le sultan avait eu d'abord l'intention de faire une campagne d'hiver et de pousser la guerre à outrance; il fut exaspéré de la prise de Varna, mais son énergie semblait s'accroître avec le péril de la situation. Il déclara solennellement qu'il voulait reprendre à tout prix la principale forteresse de la Bulgarie. En conséquence, il ordonna une levée générale de tous les Musulmans en état de porter les armes, depuis l'âge de treize ans jusqu'à soixante. Vingt mille hommes de nouvelles recrues furent dirigées sur le Balkan, avec des munitions et des trains d'artillerie. Quelques milliers de cavaliers, amenés d'Anatolie par leurs beys, se portèrent à la hâte sur les bords du Danube.

L'opinion publique demandait vengeance contre Ioussouf, pacha de Sères, qu'on accusait d'avoir livré Varna, et contre le grand-vizir, à qui l'on reprochait de n'avoir pas secondé les opérations d'Omer Vrione qui aurait pu secourir la place et en faire lever le siége :« La chute de Varna, disait le reïss-effendi aux ministres étrangers présents à Constantinople, n'est pas aussi désastreuse que l'indignation générale des Osmanlis semblerait l'annoncer; la place, d'ailleurs, sera bientôt reprise. Mais chaque membre du Divan est profondément indigné qu'un musulman ait pu trahir son Dieu et sa patrie, comme l'a fait Ioussouf-Pacha. »

Celui-ci, par bonheur pour sa tête, était fixé dans les États du tzar; la colère du sultan ne put l'atteindre que



dans ses biens, qui furent mis sous le séquestre. Quant au grand-vizir, Mahmoud lui fit grâce de la vie, en le destituant et en le remplaçant par Izzet-Mehemet-Pacha, qui avait défendu Varna avec tant de courage et de dévouement.

Izzet-Mehemet-Pacha avait espéré un moment qu'il rentrerait dans cette place, avant que les Russes eussent achevé d'en réparer les fortifications. Son quartier-général était fixé à Aïdos, et il y attendait, pour agir, la réunion de tous les chefs de corps qu'il avait mandés : Hussein-Pacha et Omer Vrione obéirent à son appel et reçurent ses instructions ; mais le projet d'une campagne d'hiver fut abandonné, quand la saison devint trop rigoureuse pour permettre de poursuivre les opérations militaires. On savait, d'ailleurs, par des avis certains, qu'il ne fallait songer à aucune entreprise contre Varna, qui était à l'abri d'un coup de main et qui pouvait soutenir un siége en règle. Les Russes avaient alors renoncé à s'emparer de Schumla et de Silistrie. Izzet-Mehemet-Pacha suivit leur exemple, en prenant ses quartiers d'hiver et en ajournant à l'année suivante la continuation de la lutte. Le grand-seigneur lui-même quitta son camp de Ramisch-Tschifflick, pour aller se reposer jusqu'au printemps dans sa belle résidence d'Eyoub.

Le champ était ouvert, en ce moment, à la diplomatie qui, depuis le commencement de la guerre, n'avait pas cessé de chercher à suspendre les hostilités entre la Porte et la Russie. Le traité du 6 juillet 1827 avait toujours été le prétexte des conférences qui se tenaient à Londres et qui semblaient n'avoir pour objet que l'émancipation de la Grèce. Les trois ministres plénipotentiaires, lord Aberdeen, le prince de Lieven et le prince de Polignac, s'abouchaient fréquemment avec les ambassadeurs d'Autriche et de



Prusse : la question d'Orient se présentait à eux avec tous ses développements et toutes ses conséquences. Mais chaque Puissance, intéressée dans cette question pleine de difficultés et de menaces, dans le présent comme dans l'avenir, se tenait sur la réserve et s'abstenait de se prononcer, fût-ce d'une manière indirecte.

Le même travail diplomatique s'exécutait à la fois à Paris, à Vienne et à Constantinople, sans arriver à une solution satisfaisante, en passant par les phases les plus diverses et en accusant les tendances les plus opposées. Il s'agissait, pour l'Angleterre et pour l'Autriche, de mettre fin, d'une manière ou d'autre, à la guerre que l'empereur de Russie avait déclarée à la Porte Ottomane, sans tenir compte des efforts combinés que ces deux Puissances avaient faits inutilement pour l'en dissuader. L'Autriche et l'Angleterre n'étaient donc pas éloignées de s'entendre et d'envoyer, l'une sa flotte, l'autre son armée, au secours du sultan Mahmoud.

On aurait proclamé que l'équilibre européen exigeait la conservation de l'Empire Ottoman et que les grandes Puissances se posaient comme médiatrices, de gré ou de force, entre le tzar et le sultan. Mais il fallait que la France consentît à entrer dans cette triple alliance offensive, qui avait pour but d'empêcher l'empereur Nicolas de signer la paix à Constantinople; car, en dépit des fausses nouvelles qu'on ne cessait de répandre en Europe sur les prétendus échecs éprouvés par l'armée russe, les cabinets de Vienne et de Londres n'ignoraient pas que cette armée avait eu constamment l'avantage dans la dernière campagne, et qu'une seconde campagne lui ouvrirait le passage des Balkans et le chemin de Constantinople.

La Porte, il est vrai, ne refusait plus de se soumettre



aux conditions du traité de Londres du 6 juillet 1827, si dures qu'elles fussent pour son orgueil : elle avait déjà renoncé à disputer aux Hellènes leur indépendance ; la Morée était conquise par les armes françaises, et le gouvernement grec, sous la présidence du dictateur Capo d'Istria, commençait à pacifier le pays, à l'ombre du drapeau blanc. Peu s'en était fallu pourtant que le sultan Mahmoud, à l'occasion de l'expédition de Morée, ne déclarât la guerre à la France, qui s'était faite généreusement l'exécutrice belliqueuse des décisions de la Conférence de Londres. On proposait maintenant à la France de s'allier avec l'Angleterre et l'Autriche, pour protéger le sultan contre l'empereur de Russie et pour forcer ce dernier souverain à s'arrêter au milieu de ses victoires, en acceptant l'arbitrage des Puissances alliées. Le cabinet des Tuileries repoussa cette proposition insidieuse et déloyale, ou plutôt il fit semblant de ne l'avoir pas comprise. Il en résulta, dans les rapports diplomatiques européens, un peu de froideur, de tension et de défiance réciproques.

Le ministre des affaires étrangères, en France, à cette époque, était le comte de la Ferronnays, esprit droit et sage, mais indécis et timoré. Il jugea, cependant, que la France se trouvait dans une admirable position politique, vis-à-vis des grandes Puissances ses alliées qui étaient plus ou moins intéressées dans la question d'Orient : l'Angleterre, par son commerce et ses possessions dans l'Inde ; l'Autriche, par sa situation territoriale et sa prépondérance en Europe ; la Russie, par l'extension de ses frontières en Asie, par l'accroissement de sa marine et par les aspirations de sa foi religieuse. La France seule n'avait pas d'intérêt direct et particulier dans les affaires de la Turquie : elle pouvait donc devenir l'arbitre pacifique de ce grave débat ; elle pouvait



à son gré garder la neutralité ou se déclarer pour tel ou tel parti, selon le temps et les circonstances.

C'est ainsi que le rôle de la France avait été envisagé par le comte de la Ferronnays; et son ami, le comte de Chateaubriand, alors ambassadeur à Rome, l'avait fortifié dans cette ligne de conduite, en lui adressant, à sa demande, un mémoire détaillé sur la nécessité d'une alliance avec la Russie. Cette alliance avait toujours été l'idée fixe de Chateaubriand, qui s'était flatté plus d'une fois de la faire admettre en principe par son Gouvernement, lorsqu'il tenait en mains le portefeuille des affaires étrangères. Il ne manquait jamais, à l'occasion, d'exprimer avec son éloquence chaleureuse les sympathies qu'il avait de longue date pour l'empereur de Russie.

— Si on vous laissait faire, lui dit un jour un de ses collègues, l'empereur Nicolas daterait bientôt ses ukases de Constantinople !

— Pourquoi pas? reprit vivement Chateaubriand. L'espèce humaine ne peut que gagner à la destruction de l'Empire Ottoman. Mieux vaut mille fois la domination de la Croix à Constantinople, que celle du Croissant.

Une autre fois, le roi Charles X lui demanda, en souriant, s'il s'obstinait encore à prêcher une croisade contre la Turquie.

— Sire, répondit vivement Chateaubriand, il serait à désirer, pour la religion et la civilisation, que les Turcs fussent jetés dans le Bosphore, mais nous ne sommes pas chargés de l'expédition qui revient de droit au tzar de Russie. Au reste, ajouta-t-il, craignant d'être allé trop loin, l'heure du mahométisme n'a peut-être pas encore sonné.

Quoiqu'il ne fît plus partie du cabinet, le comte de Chateaubriand eut une influence très-caractérisée sur la poli-



tique française dans les affaires étrangères, et notamment en tout ce qui concernait la question d'Orient.

Un des ministres qu'il avait mis au pouvoir (car c'était lui qui avait aidé son ami le comte de la Ferronnays à former le ministère) lui écrivit que la France était vivement sollicitée de s'associer aux projets hostiles de l'Angleterre et de l'Autriche contre la Russie : « A merveille ! répondit-il dans une lettre qui arriva jusque sous les yeux du roi Charles X, nous aurons donc une armée à Athènes pour protéger les Grecs contre les Turcs, et une armée à Andrinople pour protéger les Turcs contre les Russes. Nous mitraillerons les Osmanlis en Morée, et nous les embrasserons aux Dardanelles. »

Charles X fut frappé de cet ingénieux contraste et il prononça ces paroles que Chateaubriand eut l'adresse de s'approprier, dans sa note à M. de la Ferronnays : « Ce qui manque de sens commun dans les affaires humaines ne réussit jamais. » En effet, l'alliance offensive des trois Puissances, au profit de la Turquie, avait été aussitôt abandonnée.

Voici en quels termes Chateaubriand préconisait une alliance exclusive entre la France et la Russie, alliance qui fut dès lors ébauchée et qui se serait sans doute accomplie avant la fin de l'année 1830, si la Révolution ne s'était pas déchaînée tout à coup sur l'Europe :

« Il y a sympathie entre la Russie et la France ; la dernière a presque civilisé la première, dans les classes élevées de la société ; elle lui a donné sa langue et ses mœurs. Placées aux deux extrémités de l'Europe, la France et la Russie ne se touchent point par leurs frontières ; elles n'ont point de champ de bataille où elles puissent se rencontrer ; elles n'ont aucune rivalité de commerce, et les ennemis na-

turels de la Russie (les Anglais et les Autrichiens) sont aussi les ennemis naturels de la France. En temps de paix, que le cabinet des Tuileries reste l'allié du cabinet de Saint-Pétersbourg, et rien ne peut bouger en Europe. En temps de guerre, l'union des deux cabinets dictera des lois au monde.

« L'alliance de la France avec l'Angleterre et l'Autriche contre la Russie ne serait qu'une alliance de dupe, où nous ne trouverions que la perte de notre sang et de nos trésors. L'alliance de la Russie, au contraire, nous mettrait à même d'obtenir des établissements dans l'Archipel et de reculer nos frontières jusqu'aux bords du Rhin. »

Ainsi donc, à Chateaubriand revient l'honneur d'avoir compris le premier la véritable solution de cette fatale question d'Orient, qui devait encore, sans résultat, répandre tant de flots de sang et mettre en péril les destinées de l'Europe. Le comte de la Ferronnays n'eut pas de peine à faire entrer dans ses vues le roi Charles X, qui était naturellement porté pour l'alliance russe, et les négociations secrètes, qui commencèrent à se traiter, dans ce sens, avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, avaient pour base les principes posés par Chateaubriand dans sa correspondance particulière avec M. de la Ferronnays. La diplomatie tint à peu près le langage qu'il conseillait de tenir en ces termes à l'empereur Nicolas :

« Vos ennemis nous sollicitent ; nous préférons la paix à la guerre, nous désirons garder la neutralité. Mais enfin, si vous ne pouvez vider vos différends avec la Porte par les armes, si vous voulez aller à Constantinople, entrez avec les Puissances chrétiennes dans un partage équitable de la Turquie européenne. Celles de ces Puissances, qui ne sont pas placées de manière à s'agrandir du côté de l'Orient,

recevront ailleurs des dédommagements. Nous, nous voulons avoir la ligne du Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Cologne. Telles sont nos justes prétentions. La Russie a un intérêt (votre frère Alexandre l'a dit) à ce que la France soit forte; si vous consentez à cet arrangement et que les autres Puissances s'y refusent, nous ne souffrirons pas qu'elles interviennent dans votre démêlé avec la Turquie. Si elles vous attaquent, malgré nos remontrances, nous les combattrons avec vous. »

Si la France s'était attachée à cette politique habile et raisonnable, que de malheurs et de désastres elle eût épargnés à l'Europe et à elle-même!

CXV

Pendant que l'Angleterre et l'Autriche cherchaient à entraîner la France dans une intervention armée en faveur de la Turquie, le prince de Polignac, ministre plénipotentiaire auprès de la Conférence de Londres, annonça, de la part de son Gouvernement, que l'expédition de Morée avait rempli son but, en faisant cesser les hostilités dans cette contrée et en obtenant l'évacuation définitive des troupes turco-égyptiennes. En conséquence, il invitait ses collègues à s'entendre avec lui, pour mettre les pays pacifiés à l'abri d'une nouvelle invasion musulmane, au moment où le corps expéditionnaire français se disposait à rentrer en France.

Le plénipotentiaire anglais, lord Aberdeen, essaya de reculer devant l'exécution pure et simple du protocole du 19 juillet 1828, en rejetant ou en ajournant tous les projets présentés par le plénipotentiaire de France; mais le plénipotentiaire de Russie, le prince de Lieven, se prononça irrévocablement en faveur d'un de ces projets, et il fut décidé, séance tenante, qu'avant même le départ des troupes françaises, la Morée et les îles des Cyclades seraient placées sous la garantie provisoire des trois Cours



alliées, sans rien préjuger toutefois sur les limites de la Grèce indépendante, ces limites ne pouvant être fixées que de concert avec la Turquie.

L'arrivée d'un secrétaire de légation française, M. Bois-le-Comte, à Constantinople, dans le courant de novembre 1828, avait donné prétexte à beaucoup de conjectures. On disait que sa mission secrète, auprès du ministre des Pays-Bas, concernait le blocus des Dardanelles, dénoncé par la Russie aux Puissances européennes. Le bruit courut que ces Puissances avaient protesté contre ce blocus, et que l'Angleterre s'était chargée d'y faire obstacle, si elle y était contrainte, par la force des armes. Il y eut alors de fréquents conciliabules entre le reïss-effendi et le ministre des Pays-Bas; mais on apprit bientôt que les menaces de l'amiral russe comte de Heyden se réalisaient et que ce blocus était un fait accompli.

L'émotion devint plus vive à Constantinople, quand arriva un nouvel agent français, M. Jaubert, qui apportait à la Sublime-Porte la déclaration signée à Londres le 16 novembre par les ministres plénipotentiaires d'Angleterre, de France et de Russie. Il était dit dans cette déclaration, que le but de l'expédition de Morée se trouvait atteint, puisqu'elle avait fait cesser l'effusion du sang et ramené le calme dans cette malheureuse contrée. « Mais l'ouvrage des Puissances serait imparfait, ajoutait le document, si, par le départ de leurs troupes, les habitants de la Morée se voyaient exposés à de nouvelles invasions : elles doivent à leur propre dignité de les en préserver. C'est dans cette vue, qu'au moment où les forces alliées se disposent à se retirer de la Morée, après y avoir accompli leur mission pacifique, les trois Cours déclarent à la Sublime-Porte, que, jusqu'à ce qu'un arrangement définitif, fait de commun

accord avec elle, ait réglé le sort des provinces que l'Alliance a fait occuper militairement, elles placent la Morée et les îles des Cyclades sous leur garantie provisoire. »

Ce document se terminait par des paroles conciliantes, qui faisaient un singulier contraste avec l'état de guerre existant entre la Russie et la Porte Ottomane : « La France, la Grande-Bretagne et la Russie, disait-on, aiment à reconnaître l'esprit de sagesse avec lequel la Porte a évité de prolonger sans utilité les maux de la guerre en Morée. Elles espèrent que, guidée par le même esprit, elle se sentira animée du désir de mettre un terme enfin à des questions qui depuis huit ans tiennent toute l'Europe dans un état d'inquiétude et d'agitation, et qu'elle s'entendra avec les trois Cours dans une négociation tout amicale et bienveillante sur le sort et la pacification définitive de la Grèce. »

L'Angleterre et la France s'abstenaient donc absolument d'intervenir dans le différend du sultan avec l'empereur de Russie, et l'alliance des trois Cours continuait à couvrir de sa protection l'indépendance de la Grèce. On pouvait trouver, il est vrai, dans le dernier paragraphe émané de la Conférence de Londres, un conseil indirect adressé à la Porte, d'en venir à un arrangement conciliant avec la Russie et de mettre ainsi un terme à une des questions les plus délicates qui tenaient depuis huit ans toute l'Europe dans un état d'inquiétude et d'agitation. Ce conseil ne fut ni entendu ni compris par les ministres de Mahmoud II, qui étaient prêts à céder sur la question de l'affranchissement des Grecs et qui ne songeaient plus à reprendre du terrain que dans la délimitation des frontières du nouvel État chrétien, royaume ou république, que l'Europe allait créer comme une protestation et une menace permanentes contre la présence des Turcs en Europe.

Le sultan ne désespérait pas de rattacher, un jour ou l'autre, la Grèce à l'Empire Ottoman, grâce à l'aide officieuse et souterraine de l'Autriche; il s'inclinait seulement devant la nécessité, et il renonçait momentanément à résoudre par les armes la question grecque, mais il n'en était que plus inflexible dans sa résolution de pousser la guerre à outrance contre la Russie.

Le gouvernement russe ne pouvait mettre en doute les intentions hostiles de la Porte Ottomane, et pourtant il ne se montrait pas plus irrité contre elle : il avait fait savoir à tous les cabinets de l'Europe, que les avantages importants qu'il avait obtenus dans une première campagne ne le rendraient pas plus exigeant à l'égard de la Turquie, et qu'il accepterait toujours la paix aux conditions que l'empereur avait fixées lui-même dans sa Déclaration de guerre. Il exposa très-clairement, avec la plus rare modération, ses vues politiques et ses plans militaires, dans une brochure qu'il fit paraître sous ce titre : *Observations d'un Officier russe sur la dernière campagne de Russie*, brochure que le *Journal de Saint-Pétersbourg* reproduisit tout entière dans un supplément, à la date du 5 janvier 1829.

Cette brochure eut surtout pour objet de répondre aux calomnies des gazettes étrangères, qui n'avaient cessé, depuis cinq ou six mois, en vertu d'un mot d'ordre général, de travestir et de dénaturer tous les faits relatifs à la guerre de Turquie, et qui représentaient, avec obstination, la campagne que les Russes venaient de faire, comme manquée, insignifiante dans ses résultats, fatale à la Russie et déplorable pour ses intérêts ainsi que pour sa gloire.

Suivant les rédacteurs de ces gazettes, le plan du cabinet de Saint-Pétersbourg ne tendait à rien moins qu'à la conquête de Constantinople et au démembrement de l'Em-



pire Ottoman. « Le gouvernement russe, qui ne saurait partager les visions de ses détracteurs, répondait l'Officier russe anonyme, a publié les vues qui le dirigeaient en entreprenant cette guerre. Il en a fait connaître les motifs et le but. C'est afin d'arriver à des résultats simples, naturels, qui ne peuvent porter atteinte à l'équilibre de l'Europe et qui favorisent ses intérêts commerciaux; c'est afin de venger ses traités mis à néant et d'obtenir la réparation d'outrages manifestes, que la Russie a pris les armes. »

La conclusion de ce document, émané de la chancellerie impériale, ne laissait subsister aucun malentendu sur les dispositions conciliantes de l'empereur, qui n'avait pas varié dans ses offres de paix. « Espérons, disait le représentant anonyme du cabinet russe, espérons que le sultan Mahmoud, revenu à des sentiments plus modérés, reconnaîtra ces vérités et qu'un traité solide ramènera pour longtemps la bonne intelligence entre deux Etats qui n'ont plus les mêmes sujets de rivalité, qu'ils avaient jadis, lorsque l'acquisition du littoral de la mer Noire n'avait pas encore assuré à la Russie un débouché essentiel à l'existence de ses provinces méridionales. Si ce vœu ne s'accomplissait pas, tout ce que nous désirons, c'est une campagne manquée comme la précédente, qui nous donne encore quatorze places fortes et quatre provinces. Alors, nous pourrons nous féliciter des résultats d'une guerre entreprise pour la plus sainte des causes. »

Cette réfutation péremptoire des mensonges colportés, par la presse européenne, de Constantinople et de Vienne à Londres et à Paris, ne découragea pas cependant les fabricateurs de fausses nouvelles. « Les véritables auteurs de ces mensonges, disait le document destiné à les réfuter, ne sont pas inconnus, et la honte qui s'attache toujours aux ef-



forts impuissants de la calomnie saura les atteindre. » Le gouvernement russe eut la générosité de ne pas les démasquer. Ils continuèrent donc impunément leurs manœuvres perfides et malhonnêtes. Ils allèrent jusqu'à répéter partout que douze mille Russes, à la levée du siége de Silistrie, avaient jeté leurs armes et s'étaient rendus à discrétion, et que les assiégeants avaient dû abandonner toute leur artillerie!

La malveillance des nouvellistes ne s'arrêta pas, lorsque l'hiver eut mis fin à toutes les opérations de guerre : ils annoncèrent que la Russie s'occupait de réparer ses désastres, en vue de la campagne prochaine, et que, pour refaire son armée de terre et de mer, elle avait chargé ses agents d'ouvrir à Paris, en son nom, un emprunt de cent millions. Cette nouvelle inopinée produisit une vive émotion sur toutes les Bourses de l'Europe; mais les capitalistes furent bientôt désabusés, en apprenant qu'il s'agissait seulement de la seconde série de l'emprunt, que la Russie avait contracté en Hollande au mois de septembre 1826, et qui n'avait été alors négocié qu'en partie, l'état prospère des finances russes rendant inutile, à cette époque, l'émission de la totalité des titres de l'emprunt. La seconde série de cet emprunt fut couverte aussi promptement que l'avait été la première au taux le plus avantageux, et la maison Hope, qui avait eu la concession de l'emprunt de 1826, annonça au ministre des finances Cancrine, qu'elle était sûre de remplir aux mêmes conditions tous les nouveaux emprunts que le gouvernement russe voudrait émettre pour les besoins de la guerre.

Des dépenses considérables, en effet, avaient été nécessaires pour faire face aux immenses préparatifs que les départements de la guerre et de la marine se hâtaient d'ache-

ver, en prévision d'une nouvelle campagne sur terre et sur mer. Ces dépenses n'absorbaient pas toutes les ressources du Trésor; mais on pouvait prévoir qu'elles donneraient lieu à des emprunts extraordinaires, si la guerre devait encore se prolonger pendant une année entière.

Il avait fallu remonter toute la cavalerie de l'armée active et recréer, sur une plus grande échelle, tous les arsenaux et tous les magasins. Grâce à l'admirable exécution des mesures ordonnées par l'administration de la guerre, l'armée se trouvait entièrement réorganisée avant la fin de 1828, plus nombreuse et plus forte qu'elle ne l'était à l'ouverture de la dernière campagne. Quant à l'armement maritime, il avait pris de telles proportions, dans les ports du nord comme dans ceux du midi, que la Russie semblait vouloir se faire une marine capable de rivaliser avec celles de l'Angleterre et de la France. Dans le cours de l'année 1827, trois vaisseaux de ligne, trois frégates et sept bricks avaient été construits, dans les chantiers de Saint-Pétersbourg, d'Okhta, d'Arkhangel et d'Astrakan; mais, en 1828, la flotte russe s'était augmentée de six vaisseaux de ligne et de vingt-cinq bâtiments de diverses grandeurs. Le ministre de la marine avait fait établir des chantiers couverts, qui n'existaient pas auparavant en Russie et qui permettaient de poursuivre les travaux de construction navale, en toute saison, même par les plus grands froids.

L'empereur, qui avait provoqué ce redoublement d'activité dans tous les chantiers de l'État et dont les vues avaient été si bien comprises et si bien secondées par l'amiral Moller, se promettait d'avoir, en 1829, trois grandes flottes en état d'agir à la fois sur la mer du Nord, sur la mer Noire et sur la Méditerranée. Tous les mois, on lançait, du chantier de l'Amirauté, plusieurs navires, en présence de l'em-



pereur ou du grand-duc héritier, et ces navires, qu'on amenait immédiatement à Cronstadt, étaient armés et équipés avec tant de célérité, que, pour n'en citer qu'un exemple vraiment incroyable, trois vaisseaux de ligne : *l'Empereur Alexandre, l'Impératrice-Alexandra* et *le Grand-Duc-Michel,* furent doublés en cuivre dans l'espace de quatre jours et demi!

L'empereur Nicolas n'avait donc qu'à se louer du zèle infatigable de ses ministres de la marine et de la guerre, pour l'exécution de ses ordres; ses autres ministres n'étaient pas au-dessous de la tâche qu'il leur avait imposée à chacun, mais aucun d'eux, cependant, si assidus qu'ils fussent au travail, ne pouvait se tenir au courant des affaires, que l'empereur examinait lui-même, sans en laisser jamais une seule en arrière. Il était véritablement « le ministre de ses ministres, » ainsi que l'avait qualifié un jour l'impératrice Alexandra, qui, dans sa sollicitude conjugale, lui reprochait souvent de donner trop de temps et trop de préoccupations à ses devoirs de souverain.

— Je ne sais pas, disait-elle à une de ses dames d'honneur qui l'a souvent raconté, je ne sais pas comment l'empereur peut supporter cette vie pénible et fatigante : avoir l'esprit toujours tendu et absorbé, s'agiter sans cesse dans un dédale d'affaires d'État, se faire un scrupule de tout voir par ses yeux ou du moins d'être informé de tout et de décider de tout, c'est à en mourir, rien que d'y penser. La vie, ainsi faite, devient un fardeau et un supplice.

Lorsque l'impératrice adressait quelquefois à son auguste époux ces affectueux reproches, en le suppliant de prendre plus de soin de sa santé, l'empereur fixait sur elle un œil serein et doux :

— C'est vrai, lui disait-il, nous étions plus tranquilles et

plus heureux dans notre maison d'Anitchkoff; mais Dieu m'est témoin que je n'ai pas désiré la couronne, et que j'ai tout fait pour ne la pas accepter!

Le lendemain d'un de ces entretiens intimes, où l'empereur s'était souvenu que son avénement au trône n'avait été qu'un acte de soumission aux volontés de son frère Alexandre et aux décrets de la Providence, il travaillait dans son cabinet avec le conseiller privé prince H. Galitsyne, directeur du département des postes. L'impératrice entra tout à coup, pour rappeler à l'empereur qu'il avait été souffrant la veille et qu'il s'était engagé à se reposer pendant quelques jours.

— Galitsyne, dit Nicolas, je vous prie de vous porter garant, vous qui étiez dans la confidence de l'empereur Alexandre et de mon frère Constantin, que j'ai fait tout ce qu'il était possible de faire pour refuser la succession impériale?

— Sire, répondit le vieil ami d'Alexandre Ier, l'empire était perdu, si Votre Majesté avait persisté, un jour encore, dans ses refus, en ce moment solennel où la Russie n'avait plus de maître et allait tomber entre les mains des conspirateurs. Je demanderai la permission d'ajouter que la renonciation du césaréwitch à tous ses droits au trône, a toujours été fraternelle, franche, loyale et irrévocable, sans hésitation et sans arrière-pensée.

Le rescrit suivant, que Nicolas adressa presque immédiatement au prince Galitsyne, fut ainsi une délicate et reconnaissante allusion aux circonstances qui avaient accompagné le choix de l'héritier du trône, choisi et désigné par Alexandre Ier, avant sa mort.

« Prince Alexandre Nicolaïéwitch! vous ayant constamment employé, dès les premiers jours de Mon règne, dans



des affaires non moins difficiles qu'importantes, J'ai constamment aussi reçu de nouvelles preuves de votre zèle et de votre dévouement à l'État et à Ma personne. Vos sentiments, de même que vos actions, vous assurent de justes titres à Ma bienveillance spéciale et entière. Désirant vous en donner nn témoignage, ainsi que de toute Ma gratitude pour vos services, Je vous ai conféré les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André, que Je vous adresse ci-joints, en vous ordonnant de les revêtir et de les porter conformément aux statuts.

« Je suis votre affectionné, « NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 5 (17, nouv. st.) décembre 1828. »

Nicolas rédigeait lui-même ordinairement les rescrits de cette espèce, qu'il destinait aux personnes de son entourage et de son affection. Il y mettait toujours l'expression sincère du sentiment qui les lui dictait. Le rescrit au prince Galitsyne s'adressant à un des membres du ministère, il crut devoir, en même temps, en adresser un autre, sous la même date, au président du conseil des ministres, comte Kotchoubeï, dont l'âge avancé n'avait pas ralenti l'ardeur au travail, et qui s'était constamment efforcé de rivaliser d'activité avec son auguste maître :

« Comte Victor Pavlovitch ! Connaissant depuis longtemps vos talents distingués ainsi que votre zèle constant, qui ne s'est jamais démenti dans la longue carrière de vos services, J'ai cru devoir vous investir de toute Ma confiance, en vous nommant au poste de président du Conseil et du Comité des ministres. Malgré les occupations multipliées que vous imposaient les devoirs de cette place, vous n'avez cessé de donner tous vos soins, avec une activité infatigable, aux affaires non moins importantes, dont Je vous ai particulière-

ment chargé, et la sagesse de vos mesures a toujours répondu à Ma juste attente. Voulant récompenser ces travaux et vous donner une marque éclatante de Mon entière bienveillance, Je vous envoie Mon portrait pour être porté sur un ruban bleu, suivant l'usage établi.

« Je suis toujours votre affectionné,

« NICOLAS. »

C'était le comte Victor Kotchoubeï, qui, dans le comité des ministres, centralisait toutes les affaires et personnifiait la volonté impériale. Son emploi éminent, quoique revêtu d'une suprématie plus apparente que réelle, consistait surtout dans un contrôle approbatif des actes de ses collègues, actes presque toujours inspirés et préparés par l'empereur lui-même. Cependant, parmi ces actes administratifs, exposés plutôt que discutés en Conseil, on ne voyait apparaître que bien rarement les décisions du souverain relatives à la politique extérieure.

Le ministre des affaires étrangères ne communiquait qu'avec la chancellerie particulière de l'empereur, et généralement tout ce qui avait été résolu entre Nicolas et le comte de Nesselrode ne sortait pas du secret de la diplomatie. Le comité des ministres n'était instruit, souvent, de l'état des négociations entamées avec telle ou telle cour de l'Europe, qu'après la signature d'un protocole ou la conclusion d'un arrangement international. Le comte de Nesselrode assistait toujours aux réunions des membres du cabinet, sous la présidence de l'empereur; mais il se renfermait, d'ordinaire, dans un mutisme absolu, à moins que l'empereur ne lui demandât son avis sur des questions qui touchaient le moins possible à la politique générale.

Les affaires de la guerre se traitaient en Conseil, de même

que les affaires des finances et de l'intérieur. Dans une séance où le comte Tchernycheff, par ordre de l'empereur, énuméra en détail toutes les dispositions qui avaient été prises durant l'espace de trois mois, pour que deux formidables armées fussent prêtes à entrer en campagne, s'il le fallait, au 1er janvier 1829, l'une dans la Turquie d'Asie, l'autre dans la Turquie d'Europe, tous les ministres étaient émerveillés des prodigieux efforts que le département de la guerre avait dû faire à l'effet de rassembler, en si peu de temps et sur des points de l'empire aussi éloignés, tant de ressources militaires, en hommes, en chevaux, en artillerie, en matériel; ils félicitèrent l'empereur qui voulut bien rapporter l'honneur de ces importants résultats à son ministre Tchernycheff. Voici le rescrit qu'il lui adressa, par lettre autographe, à cette occasion :

« *A l'aide de camp général de cavalerie, comte Tchernycheff.*

« En dirigeant le ministère de la guerre à Notre entière satisfaction, vous avez complétement justifié Notre confiance. L'infatigable activité et le zèle qui ont constamment accompagné vos utiles services ne se sont pas démentis dans la nouvelle et vaste carrière où vous avez eu à pourvoir en temps opportun aux nombreux besoins de l'armée, à lui assurer ses approvisionnements pour l'avenir, et simultanément à améliorer la situation intérieure du ministère de la guerre. Pour vous donner un témoignage de Notre juste et parfaite reconnaissance, Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir de première classe, dont Nous vous envoyons ci-joint les insignes, et sommes toujours votre affectionné,

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, le 6 (18, nouv. st.) décembre 1828. »



CXVI

Le comte Tchernycheff, ministre de la guerre, n'avait jamais été favorable aux colonies militaires, que l'empereur croyait destinées à rendre les plus grands services, non-seulement à la défense territoriale, mais encore à la production agricole.

Ces colonies semblaient avoir été comprises dans la disgrâce du comte Araktchéïeff. Le comité des ministres témoignait à cet égard, en toutes circonstances, une indifférence dédaigneuse, sinon une prévention hostile. Depuis l'ukase du 30 octobre (11 nov., nouv. st.) 1826, qui avait profondément modifié la création d'Araktchéïeff, rien n'avait été fait pour développer ces colonies et pour en tirer les avantages qu'on avait espérés.

Il semblait acquis à l'expérience, en effet, que si les colonies militaires du midi, qui ne comprenaient que des corps de cavalerie, étaient en pleine prospérité, grâce à l'habile direction du général comte de Witt; les colonies militaires du nord, exclusivement réservées à la formation de régiments d'infanterie, n'avaient pas réussi, aussi bien qu'on pouvait l'espérer, sous le rapport fiscal et militaire. Le mélange des paysans avec les soldats ne servait qu'à



exciter entre eux un antagonisme, une antipathie, qui n'étaient que de l'envie réciproque : les paysans devenaient querelleurs et batailleurs; les soldats vicieux et indisciplinés.

Le but principal qu'on s'était proposé dans ce système de colonisation ne se trouvait pas même atteint; car les premiers frais d'établissement des villages avaient été énormes, et il fallait sans cesse renouveler ces frais pour la subsistance des hommes et des chevaux ; la terre cultivée, et mal cultivée, ne produisant pas assez pour les nourrir. Chaque habitation avait 60 dessatines de terre (environ 5 hectares et demi) à faire valoir, et la moitié restait en friche ; les bœufs, les vaches et les brebis, que l'État attribuait à chacune de ces habitations, étaient mal soignés, et loin de se multiplier, ils ne tardaient pas à périr, après avoir langui et souffert. La colonisation ne venait donc pas en aide au Trésor, pour payer la solde et l'habillement des troupes colonisées, qui avaient bien de la peine à vivre des produits du sol.

Il y avait là peut-être une mauvaise administration, avec des abus de toute espèce.

L'empereur n'en persistait pas moins dans l'opinion, trop avantageuse peut-être, qu'il avait des colonies militaires, qui devaient, dans sa pensée, former un jour les armées des frontières et présenter immédiatement, au premier coup de tambour, un effectif de cent mille hommes aguerris, prêts à marcher contre l'ennemi. Ces armées stationnaires et purement défensives se seraient accrues progressivement, sans rien coûter à l'État, en augmentant la population rurale et en diminuant les charges du recrutement. Mais cependant, jusqu'alors, les colonies, celles d'infanterie du moins, n'avaient fourni, pour le service, que des troupes

inférieures, en instruction, en discipline et même en courage, aux troupes régulières de l'armée active. Déplorable résultat, quand on songe que l'équipement d'un régiment colonisé exigeait une dépense de cinq millions de roubles-argent!

L'empereur, néanmoins, se préoccupait de l'avenir de la colonisation, qu'il se promettait d'étendre, un jour ou l'autre, sur une grande ligne, de la Baltique à la mer Noire. C'était là, suivant lui, le meilleur moyen et le plus facile pour réduire le budget de l'armée, pour avoir à peu de frais une réserve nombreuse et bien exercée, pour répandre dans les campagnes l'amour du drapeau, et surtout pour changer des steppes incultes en plaines fertiles.

Le général comte de Diebitsch, que l'ukase de 1826 avait placé à la tête des colonies militaires comme chef de l'état-major, partageait ou feignait de partager les idées de l'empereur à l'égard de ces colonies; il lui avait mis sous les yeux, plus d'une fois, des plans nouveaux d'organisation, qui étaient ajournés à des temps plus propices; mais il ne cherchait pas à introduire la moindre amélioration dans le régime de ces établissements, qu'il voyait dépérir sous ses ordres, ou qui du moins, n'accusaient pas un progrès sensible dans la condition du soldat, ni dans celle du paysan. Toutefois, Diebitsch, en revenant du quartier-général de Jassy, à la fin de décembre, avait visité plusieurs colonies militaires du gouvernement de Novogorod, dans l'intention d'apporter à l'empereur quelques renseignements sur la situation de ces colonies durant l'hiver, alors que les travaux des champs étaient suspendus et que le colon vivait côte à côte avec le paysan au même foyer domestique.

L'empereur fut très-satisfait d'apprendre que le comte de Diebitsch avait trouvé ces colonies dans un état complet



de prospérité : la bonne intelligence régnait entre les colons et les paysans; la tenue des corps colonisés était excellente; les hommes et les chevaux jouissaient de la meilleure santé; les villages ne laissaient rien à désirer, au point de vue de l'ordre, de la propreté et de l'économie; les greniers regorgeaient d'approvisionnements, et, fait unique dans l'histoire des colonies militaires, le régiment d'Araktchéïeff avait pu suffire à tous ses besoins, avec le produit des terres qu'il cultivait.

Nicolas témoigna sa satisfaction au colonel-major von Fricken, commandant de ce régiment, en lui adressant ce rescrit :

« Désirant accorder une juste récompense aux soins que vous avez donnés à ce qu'un nombre considérable d'hommes du régiment du comte Araktchéïeff, sous votre commandement, parvinssent à tirer tous leurs approvisionnements du produit de leurs terres, Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de la première classe.

« En vous transmettant ci-joint les insignes de cet ordre, en vous ordonnant de les revêtir et de les porter conformément aux statuts, Nous espérons que cette récompense sera pour vous un motif de redoubler de zèle dans l'intérêt du service, et pour les autres commandants de régiments colonisés, une preuve qu'ils sont certains d'acquérir des titres à Notre bienveillance et à Notre faveur, en atteignant le but auquel tendent les colonisations militaires.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 1er (13, nouv. st.) janvier 1829. »

Le comte de Diébitsch avait été mandé à Saint-Péters-

bourg, par ordre de l'empereur, pour préparer le plan de la campagne qui, selon toutes les apparences, allait s'ouvrir au printemps. Son retour de l'armée et l'accueil empressé qu'on lui avait fait au palais d'Hiver ne laissèrent plus de doute sur le rôle qui lui était destiné dans cette campagne, à laquelle l'empereur, disait-on, ne devait pas prendre part. On prétendait même que Diébitsch avait déjà reçu ses pouvoirs de général en chef.

Cependant, le comte de Wittgenstein, dont la démission n'avait pas été acceptée, était encore à son quartier-général, et le bruit courait de nouveau que le grand-duc Constantin accepterait le commandement en chef de l'armée russe, à laquelle il réunirait l'armée polonaise. Constantin, dont on avait annoncé, à plusieurs reprises, la prochaine arrivée à Saint-Pétersbourg, ne vint pas plus que les années précédentes passer les fêtes de Noël et du 1er de l'an, au milieu de la famille impériale.

La cour, il est vrai, était toujours en grand deuil, et quoique ce deuil eût été suspendu quelques jours, à l'occasion de Noël, il devait reprendre ensuite avec toute sa rigueur et continuer sans interruption jusqu'au mois d'octobre de l'année suivante. Au deuil de l'impératrice-mère, on avait joint deux autres deuils de cour, ceux de la reine douairière de Wurtemberg (Charlotte-Auguste-Mathilde, fille du roi Georges II, roi d'Angleterre) et de la reine douairière de Saxe (Marie-Amélie-Auguste, fille de Frédéric, prince des Deux-Ponts), toutes deux parentes de l'empereur Nicolas et de l'impératrice Alexandra.

Ces deuils de haute étiquette donnaient alors à la cour de Russie un aspect triste et sévère; l'absence de la grande-duchesse Hélène, qui voyageait en Italie pour sa santé, ajoutait à la monotonie des réunions particulières de la famille



impériale. Il y eut, au palais d'Hiver, quelques grandes réceptions officielles; mais pas de bals, ni de concerts, ni de spectacles.

Un deuil de cour, à Saint-Pétersbourg, répand dans la ville entière une sorte de stagnation lugubre et silencieuse. La capitale se mit en fête, néanmoins, pour célébrer le retour d'un régiment de la garde, qui revenait, d'étape en étape, des frontières de la Perse, après avoir fait la campagne glorieuse terminée par la paix de Tourkmantchaï. Le passage de ce régiment à travers toute la Russie avait été une longue ovation, qui s'était renouvelée avec plus d'enthousiasme à son entrée à Saint-Pétersbourg.

Le 30 décembre, le corps du commerce donna un repas de seize cents couverts aux sous-officiers et soldats de ce régiment, dans l'immense salle d'exercice, voisine du palais d'Hiver. La salle avait été décorée des portraits des souverains et souveraines de l'auguste maison de Romanoff et des bustes de tous les grands capitaines qui avaient commandé les armées russes sous les règnes de Catherine, de Paul et d'Alexandre. Le grand-duc Michel, commandant le corps de la garde, présidait ce magnifique festin, auquel furent invités un grand nombre d'officiers généraux. Ce fut lui qui porta une santé au comte Paskewitch d'Erivan, au héros de la guerre de Perse.

Le lendemain, un nouveau banquet, offert également par le corps de commerce, dans la grande salle de l'hôtel de ville, réunit aux officiers du régiment revenu de Tauris tous les généraux de la garde et beaucoup de hauts fonctionnaires civils. Le grand-duc Michel assistait encore à ce festin, où les toasts, acclamés par les convives, ne firent mention que des victoires remportées en Perse.

Cependant, à la suite des toasts, le grand-duc Michel, se



penchant vers son voisin de droite, qui était un des principaux négociants de Saint-Pétersbourg, lui dit, avec cette franche cordialité et cette bonne humeur qu'on trouvait souvent dans ses relations d'intimité :

— Si vous avez, par hasard, des intérêts d'affaires à Odessa et dans nos ports de la mer Noire, je puis vous annoncer qu'aujourd'hui même l'amiral Greig a dénoncé le blocus du Bosphore.

C'était là une grande nouvelle.

Le blocus des Dardanelles n'avait pas eu les résultats qu'on en espérait, ce blocus ne pouvant pas être effectué d'une manière absolue et continue, à cause des courants qui empêchent souvent les navires de stationner à l'entrée du détroit. Les vaisseaux du vice-amiral Ricord avaient donc subi des avaries, sans parvenir à fermer le passage aux petits bâtiments qui apportaient des grains et des denrées à Constantinople. Plus d'une fois même, le blocus s'était trouvé interrompu par force majeure, le vent et la mer forçant l'escadre russe à chercher un abri dans les ports.

La déclaration de blocus, d'ailleurs, telle que le vice-amiral comte de Heyden l'avait notifiée aux officiers commandant des vaisseaux de guerre des Puissances neutres dans le Levant, n'était point assez rigoureuse pour avoir un effet immédiat et définitif sur la situation commerciale et alimentaire de Constantinople. L'escadre russe, en effet, était autorisée : 1° à permettre l'entrée des Dardanelles à tout bâtiment neutre se soumettant à la visite et qui n'aurait à bord ni vivres ni contrebande de guerre ; 2° à laisser sortir tous les bâtiments venant de Constantinople et allant en Europe, à moins qu'ils ne portassent des troupes ou des munitions destinées à quelque place du littoral de la

Turquie ou de la Grèce; 3° à ne faire usage de la force, qu'à la dernière extrémité, contre les bâtiments neutres qui tenteraient de violer le blocus.

Le commerce de Constantinople n'avait donc que peu souffert de ce blocus mitigé, et si les grains n'arrivaient plus régulièrement par mer dans la capitale, des convois de terre y apportaient en abondance les approvisionnements qu'on y amassait, en prévision d'un blocus plus étroit et d'un siége en règle. Les vivres étaient rares, il est vrai, en Bulgarie et en Roumélie, dans les cantonnements turcs; mais Constantinople en avait plus que sa population n'en pouvait consommer. Quant au mouvement des affaires, il s'y trouvait sans doute ralenti, mais non pas arrêté.

L'amiral Greig, qui, malgré les rigueurs de la saison, n'avait presque pas cessé de tenir la mer sans s'éloigner du quartier-général de Varna, faisait enlever par ses croiseurs tous les navires turcs, chargés de vivres ou de munitions, qui essayaient d'entrer dans le golfe de Bourgas. Il eut avis que l'île d'Anastase, située dans ce golfe, avait été fortifiée et qu'on y rassemblait les dépôts du matériel destiné à l'armement des fortifications voisines. Le contre-amiral Koumani fut envoyé, avec trois vaisseaux de guerre, pour s'emparer de l'île et pour y détruire les redoutes qu'on y avait élevées : le 14 décembre 1828, la garnison turque, qui défendait ces redoutes, mit bas les armes, dès que le canon de l'escadre eut dispersé un corps d'infanterie et de cavalerie, chargé de s'opposer au débarquement; on trouva, dans les magasins, des approvisionnements considérables de vivres, de poudre et d'armes.

Cette expédition imprévue et vigoureuse causa d'autant plus d'impression sur tout le littoral, que le pavillon du Croissant n'osait plus se montrer nulle part sur la mer



Noire, et que les places maritimes qui restaient encore en la possession de la Porte Ottomane ne devaient espérer aucun secours de la flotte turque, à peine suffisante pour garder les approches de Constantinople.

L'amiral Greig avait reçu de l'empereur l'ordre de recourir aux mesures les plus sévères pour fermer le Bosphore. En conséquence, il déclara le Bosphore en état de blocus, à partir du 31 décembre 1828, en annonçant aux consuls des Puissances neutres, dans tous les ports du Levant, que la flotte russe ne laisserait sortir du canal de Constantinople ou y entrer, que les vaisseaux qui voudraient se rendre directement dans un des ports russes de la mer Noire, ou qui, expédiés d'un de ces ports, n'auraient à bord ni blés ni contrebande de guerre. Le blocus fut établi sur-le-champ et observé d'abord de la manière la plus rigoureuse.

Les négociants de Constantinople, étrangers ou indigènes, éclatèrent en cris et en plaintes contre un état de choses, qui leur était si préjudiciable; les uns s'adressèrent aux consuls de leur nation, les autres firent des démarches auprès des autorités turques et même du reïss-effendi. On répondit à ces derniers, qu'ils feraient sagement de se résigner et de s'abstenir de toute protestation dangereuse, car le sultan ne céderait jamais à la Russie. Les consulats en furent pour leurs représentations et leurs menaces auprès du ministre des Pays-Bas, qui avait accepté officieusement le titre de mandataire du gouvernement et des sujets russes. Tous les pavillons durent se soumettre sans distinction aux lois du blocus, que la marine de guerre des trois Puissances alliées semblait protéger de concert.

Les trois ambassadeurs de ces Puissances, lord Strafford, le général Guilleminot et M. de Ribeaupierre, étaient reve-



nus à Malte où ils attendaient les événements, sans trop compter sur le résultat des négociations conciliatrices, qui se continuaient officieusement à Constantinople par l'entremise des ministres des Pays-Bas, de Prusse et d'Autriche.



CXVII

Pendant que l'armée turque, loin de se préparer à une campagne d'hiver, comme les journaux étrangers le répétaient à satiété, restait immobile et dispersée dans les villages entre Aïdos et Schumla, enfermée au milieu des neiges, manquant de vivres et de fourrages, décimée par les maladies; l'armée russe, répartie dans ses cantonnements retranchés, en Bulgarie, depuis Braïlow jusqu'à Varna, n'avait jamais été en meilleur état de santé, de force et de bien-être.

La ville de Varna, où le général Roth avait établi son quartier-général, était alors mieux fortifiée et plus facile à défendre, qu'elle ne l'était avant le siége. Les travaux de l'administration russe l'avaient assainie et complétement transformée; l'ordre, la propreté, la bonne discipline y régnaient; une des mosquées était devenue une église grecque, et deux vastes hôpitaux, admirablement organisés et pouvant contenir deux cents lits, ne renfermaient pas alors plus d'une centaine de malades. Le jour anniversaire de la fête de l'empereur, l'office divin avait été célébré dans la nouvelle église : c'était la première fois depuis



plus de trois siècles que le son des cloches chrétiennes se faisait entendre dans Varna.

Le général Roth, chargé du commandement en chef de toutes les troupes cantonnés sur la rive droite du Danube, avait fait fortifier avec soin Bazardjik, Dewno, Ghebedji et Pravodi, qui formaient une ligne presque inattaquable vis-à-vis des Turcs.

Dans ces localités, dont la population indigène avait en partie disparu, des redoutes garnies d'artillerie étaient toujours prêtes à recevoir les Turcs, qui ne se montraient pas souvent. Ici la garnison occupait les maisons que les habitants avait abandonnées; là, elle avait construit des baraques en bois, ou creusé des huttes sous terre, pour s'y loger le plus commodément possible. Ces casernes provisoires, bien chauffées et bien éclairées à l'intérieur, offraient au soldat une résidence salubre et même agréable; chaque homme avait son lit de camp, dans des chambres propres et aérées. La nourriture était saine et abondante; on distribuait tous les jours des rations de viandes fraiches, de légumes et d'eau de vie.

Tout manifestait la prévoyante sollicitude du Gouvernement, le zèle vigilant des chefs et l'habile direction de l'intendance militaire. On avait partout créé des hôpitaux, sagement ordonnés, qui ne le cédaient en rien à ceux des grandes villes de la Russie : par ordre spécial de l'empereur, on y avait construit des fenêtres garnies de vitres et calfeutré les portes avec des feutres; mais le nombre des malades diminuait sans cesse, au lieu de s'accroître. Les soldats, toujours en uniforme et dans la plus exacte tenue, se présentaient, aux exercices et aux revues, dans les mêmes conditions que s'ils sortaient de leurs quartiers en temps de paix. Ces revues et ces exercices se renouvelaient assez

souvent pour constater que l'ennemi ne songeait pas à venir troubler les loisirs de cette vie de garnison.

Les Turcs essayèrent pourtant, à diverses reprises, d'intercepter les communications du général Roth avec le quartier-général de Jassy. Ils avaient plus d'une fois attaqué les convois russes, sur les routes de Schumla et de Kozloudji; ils avaient eu beaucoup de peine à protéger leurs propres convois, qui leur amenaient des bestiaux pour l'approvisionnement de leur quartier-général d'Aïdos.

Halil-Pacha sortit de Schumla, avec un corps nombreux de cavalerie, et vint à l'improviste se jeter sur Kozloudji, qui n'était défendu que par un poste de Cosaques : Kozloudji fut donc occupé pendant quelques jours par les Turcs; mais, au moment où Halil-pacha, encouragé par ce succès, se disposait à tenter un coup de main contre Bazardjik, le général Ragowsky, rassemblant à la hâte quatre régiments de chasseurs et quelques compagnies de Cosaques, alla reprendre Kozloudji et en chassa les Turcs, qui se retirèrent laissant sur la route de Schumla beaucoup de morts et de blessés (23 janvier 1829).

Le général Rudiger, commandant les troupes cantonnées à Bazardjik et aux environs, envoya plusieurs petits détachements, pour faire des reconnaissances au delà des avant-postes et pour déloger des villages voisins l'ennemi qui semblait préparer une nouvelle attaque. En effet, le lieutenant-colonel Patone, qui n'avait avec lui qu'un bataillon du 35e régiment de chasseurs et cinquante Cosaques, se vit entouré tout à coup par quinze cents hommes de cavalerie musulmane : il forma son détachement en carré et soutint pendant trois heures les assauts réitérés de cette horde acharnée, qu'il finit par culbuter et par poursuivre à la baïonnette.



Ce furent là les seuls faits de guerre qui précédèrent la reprise des hostilités en Bulgarie, où les pluies et les brouillards avaient succédé au froid et à la neige. La profondeur des boues empêchait tout mouvement de troupes. Aussi, les forteresses du Danube, qui étaient encore au pouvoir des Turcs, ne recevaient plus ni approvisionnements ni munitions; leurs garnisons, déjà épuisées par la famine et la mortalité, se débandaient tous les jours pour retourner dans leurs foyers. Les dix mille hommes de cavalerie asiatique, que le pacha Tchapan-Oglou avait amenés d'Anatolie, servirent à renforcer ces garnisons et furent employés à la garde des forteresses turques, de Roustchouk à Widdin, jusqu'à ce que la belle saison eût reconstitué l'armée du sultan sous les ordres de Reschid-Pacha, qui devait avoir le commandement en chef à la place du grand-vizir Izzet-Mehemet-Pacha.

Les Russes avaient beaucoup à souffrir dans dans les Principautés danubiennes, où ils rencontraient de la part des boyards une malveillance systématique et déguisée : ils devaient être nourris et entretenus aux frais du pays, qui aurait pu suffire largement aux réquisitions; mais on imaginait tous les prétextes, toutes les ruses, pour leur refuser même le strict nécessaire. Les chefs militaires étaient forcés, à chaque instant, d'exercer une pénible pression sur les autorités locales et les plus riches habitants, en menaçant de les faire fusiller s'ils ne subvenaient pas aux besoins des soldats. Ce mauvais vouloir des Moldaves et des Valaques se rattachait sans doute aux incursions que les cavaliers asiatiques de Tchapan-Oglou osaient pousser insolemment jusque sous le canon des quartiers russes.

Le général Langeron, qui commandait les troupes d'occupation en Valachie, résolut d'assurer la tranquillité de



ses cantonnements, en s'emparant de Kalé et de Turnow, forteresses situées sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis de l'ancienne ville de Nicopoli. Ces trois places fortes servaient de retraite aux coureurs et aux pillards que la cavalerie russe avait mis en fuite. Les généraux-majors Malinowsky et German furent chargés de l'expédition; ils n'avaient, sous leurs ordres, que sept régiments d'infanterie, quatre escadrons de dragons de Moscou et cent Cosaques, avec vingt pièces de canon, mais ils devaient être soutenus par le général Gheismar, qui manœuvrait, au milieu des neiges, à la tête de quelques milliers d'hommes, pour cerner à la fois Kalé et Turnow. Il faisait un temps épouvantable; les garnisons de ces deux forteresses ne s'attendaient guère à voir l'ennemi.

Le 25 janvier, à la pointe du jour, trois colonnes d'attaque, conduites par Malinowsky et par deux de ses plus braves officiers, descendirent dans le fossé de Kalé, sans avoir été aperçues. Les remparts étaient déserts; tout le monde dormait dans la place. A un signal donné, les assiégeants enfoncent leurs baïonnettes dans les fentes des pierres et se font ainsi des espèces d'échelles pour escalader la muraille ou atteindre les embrasures, avant de tirer un coup de fusil. Malinowsky donne l'exemple à tous : il monte le premier à l'assaut et plante de sa main le drapeau russe sur le parapet. Mais la garnison est déjà sur pied et oppose une résistance désespérée.

On se bat dans les rues, dans les maisons. Cette lutte terrible, souvent corps à corps, commence et s'achève à l'arme blanche. Quatre cents Turcs restent sur le carreau. Le pacha Ibrahim, commandant de Kalé, s'était retiré avec cinq cents hommes et ses principaux officiers dans une mosquée où il espérait pouvoir tenir encore, mais la mosquée est envahie de toutes parts, et il se rend prisonnier de



guerre avec ses compagnons d'armes. Six drapeaux, trente-quatre canons et une quantité de munitions sont les trophées de cette audacieuse entreprise, qui n'avait coûté qu'un petit nombre d'hommes aux vainqueurs.

Pendant que le général-major Malinowsky pénétrait ainsi avec ses braves soldats dans la forteresse de Kalé, le lieutenant-colonel Wychkowsky, commandant du neuvième régiment de chasseurs, surprenait les faubourgs fortifiés de Turnow et y mettait le feu. Une partie de la garnison essaya de se défendre et fut taillée en pièces; l'autre partie s'était renfermée dans la citadelle et paraissait déterminée à y soutenir un siége; une sortie qu'elle fit, le soir même, fut vigoureusement repoussée.

La saison ne permettait pas d'assiéger cette citadelle, mais on pouvait la réduire par famine, puisque ses communications avec Nicopoli étaient coupées par suite de la prise de Kalé. Le général Gheismar resta en observation aux environs de Turnow, fit élever une redoute sur le bord du fleuve, en face de Nicopoli, et attendit, l'arme au bras, que les défenseurs de la citadelle demandassent à capituler. Tchapan-Oglou avait envoyé de Nicopoli plusieurs canonnières qui ne réussirent pas à s'approcher de Kalé et qui faillirent se perdre au milieu des glaces que charriait le Danube. Après quinze jours de blocus (11 février), le drapeau blanc fut arboré sur la citadelle de Turnow et le commandant Achmet-Selim en remit les clefs au baron Gheismar. Les malheureux qui se rendirent prisonniers avec leur chef avaient prolongé leur résistance jusqu'à la dernière extrémité, dans l'espoir d'être secourus : ils étaient à demi morts d'inanition.

La redoute, que les Russes avaient construite en face de Nicopoli, mettait obstacle désormais aux agressions des



bandes sauvages de Tchapan-Oglou, qui cessèrent de venir fondre sur la rive gauche du Danube. Cette redoute complétait les défenses de Turnow et de Kalé, où le général Langeron avait laissé des garnisons capables de déjouer toutes les entreprises de l'ennemi.

Sur ces entrefaites, il y eut une recrudescence subite de froid, et les glaçons mobiles qui couvraient le Danube s'étaient soudés l'un à l'autre, en livrant le passage du fleuve à quiconque oserait s'aventurer sur ce champ de glace encore peu solide et prêt à s'entr'ouvrir. L'intrépide Malinowsky, à qui Langeron avait confié la garde des deux forteresses, eut l'idée de détruire une flottille turque qui hivernait à l'embouchure d'une petite rivière près de Nicopoli : deux cents volontaires, tirés des régiments de chasseurs qui avaient pris Kalé, furent placés sous les ordres de Stépanoff, major du régiment des grenadiers de Géorgie; ils traversèrent silencieusement le fleuve pendant la nuit, chargés d'artifices et de matières incendiaires. Des trente bâtiments qui composaient la flottille, vingt-neuf furent brûlés avec tous les approvisionnements qu'on y avait accumulés pour ravitailler les forteresses turques.

Ce hardi coup de main, dont l'exécution n'avait pas coûté la vie d'un homme, jeta la terreur dans Nicopoli et dans tous les campements turcs. Le général Langeron obtint ainsi le résultat qu'il attendait de ces différentes expéditions, qui avaient été combinées, sinon effectuées par lui-même : l'ennemi cessa dès lors d'envahir les Principautés et de menacer les Russes dans leurs quartiers d'hiver.

L'empereur Nicolas dut rapporter l'honneur de la prise de Kalé et des faubourgs fortifiés de Turnow, au général d'infanterie, comte de Langeron, qui commandait en chef dans les Principautés : il lui adressa donc ce rescrit,



après avoir fait chanter en sa présence un *Te Deum* solennel à l'occasion de ce fait d'armes, dans lequel le général-major Malinowsky avait montré tant de bravoure et d'héroïsme.

« Le brillant fait d'armes qui vient d'illustrer les troupes que vous commandez, en ajoutant un nouvel éclat à leur bravoure, est un témoignage de plus du zèle que vous mettez à vous acquitter des fonctions dont Je vous ai chargé. C'est avec un vrai plaisir que J'ai vu la manière distinguée dont se sont comportés les régiments qui ont pris part à la prise de la forteresse de Kalé et à celle des faubourgs de Turnow. Attribuant ce succès à vos sages dispositions, il M'est agréable de vous en exprimer toute Ma reconnaissance, en témoignage de laquelle Je vous nomme chef du régiment d'infanterie de Riajsk, qui s'est plus d'une fois distingué sous votre commandement; en outre, Je vous fais don d'un des canons pris dans la forteresse de Kalé, en mémoire de cette glorieuse conquête et comme marque de Mon affection particulière.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 3 (15, nouv. st.) février 1829. »

Un second *Te Deum* fut chanté en actions de grâces pour la reddition de la citadelle de Turnow, mais le vieux comte de Langeron ne reçut pas, comme il l'espérait, une nouvelle récompense de l'empereur : il fut tellement désappointé, qu'il envoya sa démission, en rappelant qu'il avait donné au service de la Russie les plus belles années de sa vie, et en disant avec amertume qu'il cédait la place à de plus jeunes, qui avaient sur lui l'avantage d'être nés sujets russes.

— Je regrette, dit Nicolas, de ne pouvoir témoigner ici



ma reconnaissance à Malinowsky, lequel n'a fait que remplir les ordres de son général en chef, mais je n'oublierai pas sa belle action et j'apprécie les services qu'il doit un jour rendre à la patrie.

Ce fut le grand-duc Michel qui se chargea d'envoyer, en son propre nom, à Malinowsky, un sabre d'honneur avec l'inscription : ***Pour la bravoure***, et qui lui écrivit, au nom de l'empereur, de désigner ceux de ses soldats qu'il jugeait les plus dignes d'être récompensés.

Le général-major Malinowsky répondit que tous ses compagnons d'armes s'étaient comportés comme des héros, à la prise des forteresses de Kalé et de Turnow, et qu'il demandait à les récompenser tous également, en élevant un monument à la mémoire de leurs camarades morts dans le combat. L'autorisation lui fut accordée par ordre de l'empereur, qui lui envoya une somme d'argent destinée à être répartie entre tous les hommes de son corps, proportionnellement à leur conduite dans l'affaire du 25 janvier.

Ce fut le 19 mars que Malinowsky procéda, en présence de ses troupes réunies sous les armes, à la fondation du monument qui devait éterniser le souvenir de la prise de Kalé et de Turnow. Il leur avait adressé la veille cet ordre du jour :

« Braves guerriers ! Par la prise d'assaut de la forteresse de Kalé, ainsi que des faubourgs de Turnow, vous avez fait preuve d'une valeur héroïque. Cette noble conduite vous a concilié la bienveillance de notre auguste monarque et la gratitude de vos chefs. Chacun de vous a été récompensé selon son mérite ; mais beaucoup de vos camarades, de vos compagnons de gloire, sont tombés sur le champ de bataille, victimes de leur intrépidité ; ils méritent aussi



notre reconnaissance, même au delà de leur brillante carrière. Oui, braves compagnons, la mémoire des braves doit être honorée, et, pour atteindre ce but, élevons un monticule de terre, près du lieu où se trouvait la redoute de communication entre Kalé et Nicopoli. Quel monument plus durable pouvons-nous leur ériger? Le temps, qui détruit et le marbre et le bronze et le granit, respectera ce tumulus, qui, pendant une longue série de siècles, rappellera les exploits de ces braves et le souvenir de notre victoire. Braves compagnons, je vous appelle à ce travail : que chacun de vous y consacre une journée et remplisse ainsi ce devoir sacré d'un chrétien, d'un vrai soldat russe; demain, je vous donnerai l'exemple et mettrai la première main à l'érection de ce pieux monument. »

Au centre de l'emplacement que le tumulus allait occuper, on scella une large pierre portant cette inscription en russe : *Sous le règne de S. M. I. Nicolas premier, empereur de toutes les Russies, les soldats russes des régiments d'infanterie de Schlusselbourg et de Ladoga, des 9e et 10e de chasseurs, et du régiment des dragons de Moscou, ainsi que de l'artillerie desdits régiments, ont érigé ce tumulus en l'honneur de ceux de leurs braves compagnons d'armes qui ont succombé à l'assaut donné aux forteresses de Kalé et de Turnow, le* 13 (25, nouveau st.) *janvier* 1829.

Le général prit une pelle, que lui présenta le plus ancien officier du détachement, au bruit d'une salve d'artillerie et de la musique militaire, et il apporta plusieurs pelletées de terre à l'endroit où tous les officiers vinrent successivement en apporter aussi pour former la base du monticule, qui rappelle encore aujourd'hui les héroïques exploits des vainqueurs de Kalé et de Turnow.

Un autre fait d'armes non moins important, sinon aussi remarquable, s'était accompli dans le cours du mois de février. L'amiral Greig, ayant décidé que la ville fortifiée de Sizopoli, dans le golfe de Bourgas, était un point du littoral qu'il fallait occuper avant l'ouverture de la campagne, le contre-amiral Koumani, qui avait dirigé l'expédition contre l'île de Saint-Anastase, reçut l'ordre d'aller attaquer Sizopoli. Le 27 février, l'escadre qu'il commandait commença le feu et fit taire bientôt celui des batteries turques. Le pacha Benderli-Hali, chargé de défendre la place, avait répondu au parlementaire, qui le sommait de se rendre, que ses soldats étaient résolus comme lui à se faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de mettre bas les armes. Le bombardement eut pour effet de changer cette résolution : au moment où les troupes de descente se préparaient à venir à terre, le pacha fit savoir au contre-amiral Koumani qu'il acceptait une capitulation. Le contre-amiral exigeait que la garnison se rendît sans condition. Les hostilités auraient recommencé le lendemain; mais, pendant la nuit, toute la garnison ayant pris la fuite, le pacha, se voyant sans un seul soldat, arbora lui-même le drapeau blanc sur les murs de la forteresse et se soumit aux lois de la guerre, avec tous ses officiers qui lui étaient restés fidèles.

La prise de Sizopoli mit au pouvoir des Russes onze pièces de canon, quantité de munitions de guerre et un grand nombre de chevaux. La ville fut immédiatement placée sous la protection d'une garnison russe, qui s'y établit et en répara les fortifications. Le contre-amiral Koumani compléta cette opération, en brûlant des bâtiments turcs qui avaient amené des approvisionnements aux forteresses voisines et en s'emparant d'une partie de leurs cargaisons.

Les Turcs, campés aux environs d'Aïdos, sous les ordres

de Hussein-Pacha, ne se croyaient plus en sûreté dans leurs retranchements et commençaient à se débander. On apprit, en effet, le 1er mars, que l'ennemi avait abandonné à la hâte le camp retranché qu'il occupait sur les bords du Kamtchik et que la crue inopinée du fleuve venait d'inonder. Le lieutenant-colonel Kouteïnikoff fut envoyé avec trente Cosaques, pour s'assurer du fait. Les Cosaques passèrent la rivière à la nage et trouvèrent le camp rempli d'eau et laissé sans défense. Ils mirent le feu aux tentes et emportèrent tout le butin qu'ils y avaient trouvé.

En ce moment, l'armée turque n'avait pas de chef, le grand-vizir ayant donné sa démission, et les succès des Russes avaient jeté la terreur jusque dans les places fortes de Schumla et de Silistrie, de Giurgewo et de Roustchouk, que l'ennemi se préparait à défendre jusqu'à la dernière extrémité.

CXVIII

On pouvait prévoir que la campagne commencerait plutôt que celle de l'année précédente, quoique les ministres d'Autriche et d'Angleterre poursuivissent activement les négociations avec la Porte Ottomane pour amener une réconciliation ou du moins un armistice entre les parties belligérantes. L'armée russe était prête à marcher en avant, avec des forces considérables, dans la Turquie d'Europe comme dans la Turquie d'Asie.

L'empereur Nicolas jugea qu'il était temps d'accepter la démission du feld-maréchal comte de Wittgenstein, qui avait passé l'hiver, malade et inactif, à Jassy. Il lui adressa donc ce rescrit comme un hommage public d'estime, d'affection et de reconnaissance :

« Conformément au désir que Je vous en avais témoigné par mon rescrit du 11/23 novembre dernier, vous avez, malgré le mauvais état de votre santé, conservé jusqu'à présent le commandement de l'armée qui vous était confiée, et Je vois avec plaisir que, grâces à vos soins infatigables, les plans que J'avais formés pour amener cette armée à un état



qui corresponde au but et aux projets de la campagne prochaine, ont été réalisés pour la plus grande partie. Guidé par votre longue expérience, vous avez assuré par vos dispositions les succès futurs de nos armes.

« Vous avez ainsi terminé le cours de vos longs efforts et de vos pénibles travaux, dont Je ne saurais, sans injustice, exiger de vous la prolongation. Je consens donc à accepter votre démission du commandement de l'armée d'opération.

« Dans l'espoir que votre santé, rétablie par quelque temps de repos, vous permettra, par la suite, de vous rendre utile encore à la patrie, il ne Me reste qu'à vous réitérer, à cette occasion, les expressions de Ma sincère reconnaissance pour vos services distingués dans la carrière de la gloire, des fatigues et des dangers.

« J'ai donné ordre de vous conserver en entier le traitement que vous recevez en qualité de commandant en chef.

« Je suis toujours votre affectionné,

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, 6 (18, nouv. st.) février 1829. »

L'illustre feld-maréchal, dont les services militaires remontaient aux grandes guerres européennes de 1807 et de 1812, n'était pas très-avancé en âge, car il était né en 1769; mais sa mauvaise santé l'avait forcé de demander sa retraite. Comblé des bienfaits de l'empereur et entouré de vénération, il se retira dans sa terre de Kamenka, en Pologne, où il ne s'occupa plus que d'agriculture et du soin d'améliorer le sort de ses paysans, jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1843.

Le chef de l'état-major général, comte de Diebitsch, avait déjà quitté Saint-Pétersbourg pour venir prendre le



commandement en chef de la seconde armée, avec tous les droits, pouvoirs et prérogatives attachés à ce commandement.

Il arriva, le 27 février, au quartier-général de Jassy, porteur d'un ukase impérial qui autorisait le comte de Wittgenstein à résigner le commandement, en raison du fâcheux état de sa santé, « que les fatigues de la dernière campagne avaient entièrement dérangée, » et d'un second ukase, qui le nommait lui-même commandant en chef, au lieu et place de l'illustre feld-maréchal.

Le jour même de son arrivée, Diebitsch adressait cette proclamation à l'armée :

« Soldats,

« Il a plu à Sa Majesté l'empereur, de me confier le commandement de la seconde armée. Je comprends, dans toute son étendue, l'importance de cette tâche, et j'espère, avec l'aide de la divine Providence, un heureux succès.

« Plein de confiance en vous, élevé dans vos rangs, devant tout à vos exploits, je sais ce que je dois attendre de votre vaillance et ne redoute pas les peines de la guerre. Mon amour pour vous égalera celui que vous portait mon respectable prédécesseur, dont l'âge avancé m'enlève le bonheur de le voir encore une fois battre nos ennemis. J'ai été témoin, sous un pareil chef, de vos actions éclatantes et de votre attachement à votre digne général.

« J'espère, d'après la volonté sacrée de notre auguste monarque, qu'une sévère justice et les soins infatigables que je prendrai pour votre bien-être m'acquerront aussi votre confiance.

« Puisse Dieu nous être en aide, et nous prouverons qu'avec les braves guerriers de l'armée russe, rien n'est



impossible, quand cette armée combat pour sa foi, son empereur et sa patrie.

« Le général en chef de la deuxième armée, adjudant-général, général d'infanterie,

« Comte DIEBITSCH. »

Le feld-maréchal était alors trop souffrant pour prendre congé des troupes et recevoir leurs adieux dans une revue solennelle ; avant son départ, il leur adressa cet ordre du jour, qui fut accueilli par ses anciens compagnons d'armes avec une vive et respectueuse reconnaissance :

« Soldats,

« Sa Majesté l'empereur, ayant égard à mes demandes réitérées, a daigné me retirer le fardeau du commandement de l'armée, et par son ukase du 9 février (21, nouv. st.), nommer pour mon successeur le chef de son état-major, le général d'infanterie, comte Diebitsch.

« En quittant la carrière des armes, dans laquelle j'ai combattu pendant quarante ans pour le trône et pour la patrie, il m'est agréable de pouvoir m'adresser une dernière fois à ceux qui ont servi sous mes ordres, et leur témoigner ma reconnaissance illimitée pour leur zèle dans le service de Sa Majesté l'empereur. Je dois surtout faire connaître toute ma satisfaction à l'égard de M. le chef de l'état-major de l'armée, l'adjudant-général de Kisseleff, et de M. le lieutenant-général baron de Lœwenstern, qui, pendant dix ans, par leur louable sollicitude et par leurs pénibles travaux, m'ont rendu facile l'accomplissement des devoirs qui m'étaient imposés.

« Les résultats importants, suite des grandes actions de



la dernière campagne sur le Danube, ont attiré sur vous l'attention de notre auguste monarque : les étendards russes qu'on voit briller au pied du Balkan, et nos troupes qui, pendant l'hiver, sont cantonnées sur le sol ennemi, témoignent de la solidité de nos conquêtes. Dans les déserts de la Bulgarie, sur les rives du Danube, dans la lutte avec des difficultés inouïes et même avec le fléau de la peste, nos guerriers, animés du zèle et du courage les plus ardents, ont su défier la rigueur du climat : ils se sont même, pendant leur repos, distingués par la prise de deux forteresses, par l'incendie de la flotte de Nicopoli et par des succès continuels sur les phalanges ennemies.

« C'est à vous, braves soldats, qu'appartient cette gloire immortelle. Eh ! qui peut mieux connaître vos hauts faits, que celui qui en est témoin depuis longtemps ! Mon âge avancé me force à me séparer de vous, mais je me consolerai de la douleur que j'éprouve à vous quitter, quand j'entendrai le récit de vos nouveaux exploits sous la direction de mon digne successeur, et, par ces hauts faits, vous montrerez au monde votre ardent amour pour l'empereur et pour la patrie.

« Le feld-maréchal comte DE WITTGENSTEIN.

« Jassy, 15 (27, nouv. st.) février 1829. »

Un ordre du jour de l'empereur, en date du 9/21 février, venait d'effectuer de grands changements dans le personnel et l'administration de la première et de la seconde armées.

L'aide de camp général baron de Toll, chef de l'état-major de la première armée, était nommé chef de l'état-major de la seconde armée, en remplacement de l'aide de



camp général Kisseleff, chargé du commandement du quatrième corps de la cavalerie de réserve. Le général-major Boutourline, quartier-maître général de la première armée, passait avec le même grade dans la seconde armée, à la place du général-major de Berg, laissé en disponibilité. Le lieutenant-général Oldekoff, général de service de l'état-major de la première armée, obtenait un congé pour rétablir sa santé et cédait ses fonctions au général-major Karpoff. Le général-major baron d'Offenberg devenait commandant du régiment des gardes, et le colonel Weirauth était nommé quartier-maître général de la première armée. Ces changements notables n'avaient eu lieu que sur la demande expresse du comte de Diebitsch.

En même temps, le vieux général Langeron, qui avait commandé en chef le corps d'armée d'occupation en Moldavie et en Valachie, prenait sa retraite, emportant avec lui les regrets de ses troupes et le témoignage des sympathies de son souverain. Il était remplacé dans son commandement par le général comte Pierre Pahlen, frère du comte Frédéric, administrateur des Principautés, qu'un ordre de l'empereur avait rappelé à Saint-Pétersbourg.

Un autre rescrit, en date du même jour (9/21 février), avait autorisé l'aide de camp général Paskewitch à prendre le titre de commandant en chef de l'armée du Caucase et à s'attribuer tous les droits, pouvoirs et prérogatives d'un commandant en chef de grande armée en campagne.

Il y avait donc ainsi deux grandes armées distinctes et deux commandants en chef, l'un, pour la campagne d'Europe, et l'autre, pour la campagne d'Asie. L'empereur se réservait de donner lui-même, aux opérations entièrement distinctes de ces deux armées, la concordance et l'entente, que les circonstances pouvaient rendre nécessaires. Ainsi

les deux campagnes ne devaient pas commencer simultanément : celle d'Asie avait été ajournée au mois de mai, et, quoique celle d'Europe fut annoncée comme immédiate, les hostilités ayant déjà repris sur différents points, il était convenu que le général en chef ne quitterait pas son quartier-général de Jassy, avant le 15 mars.

Les terribles nouvelles qu'on avait reçues de Perse ne furent probablement pas étrangères au retard de l'ouverture de la campagne. Le 12 février, le ministre plénipotentiaire de Russie, M. de Griboiédoff, avait été massacré, par le peuple, à Tehéran, avec tout le personnel de l'ambassade russe.

Le ressentiment profond que le traité de Tourkmantchaï avait laissé dans le cœur des Persans s'était aigri encore par suite des rigueurs inouies que les agents du schah de Perse avaient été forcés d'employer pour la perception d'un impôt extraordinaire, destiné à subvenir aux paiements successifs de l'indemnité de guerre, stipulée en faveur de la Russie. Le second paiement s'effectua cependant, à la fin de 1828, sans le moindre embarras, et aussitôt que cette contribution (330,000 tomans 8 kouroures) eut été acquittée, en lingots et en monnaies d'or de toutes les époques et de tous les pays, les troupes russes qui occupaient encore la province de Khoï s'étaient retirées sur le territoire russe, pour aller renforcer le corps d'armée que commandait le général Pankratieff dans le pachalik de Bajazet. Aucun symptôme hostile ou menaçant ne se manifestait parmi les populations persanes, et la plus parfaite tranquillité continuait à régner dans les pays nouvellement annexés à l'empire de Russie.

On pouvait donc ne pas ajouter foi à des rumeurs inquiétantes qui accusaient la Perse d'entretenir des intelligences



avec le sultan et de préparer une diversion en faveur de la Turquie. Le général Paskewitch avait été averti et il se tenait sur ses gardes, quoique le schah n'eût pas mis d'armée sur pied, du moins ostensiblement, et que ses frontières fussent même dégarnies de troupes.

Le ministre russe, à la cour de Tehéran, avait reçu des instructions très-rigoureuses, à l'égard de l'extradition des sujets arméniens et géorgiens, soit chrétiens, soit musulmans, nés dans les provinces persanes cédées à la Russie par le traité de Tourkmantchaï ; cette extradition, il la poursuivait, il l'exigeait avec une inflexible persistance, et il se préoccupait peu des sentiments de haine et de colère, qu'il pouvait soulever dans les masses, par la manière rigide et dure dont il remplissait sa mission. De sérieuses difficultés s'étaient déjà produites sur divers points du traité, entre M. de Griboiédoff et le gouvernement persan, lorsqu'une circonstance inopinée fit éclater la vindicte populaire contre toute la légation russe.

Deux femmes arméniennes, naguères esclaves turques et professant la religion mahométane, étaient réclamées par l'ambassadeur, comme sujettes de l'empereur de Russie. Ces deux femmes avaient été conduites à l'hôtel de la légation, où on les retenait de force, en attendant qu'elles fussent rapatriées sur le territoire russe. Elles réussirent à s'échapper, après avoir éprouvé, dit-on, quelques mauvais traitements de la part des gens de l'ambassade, et elles parcoururent la ville, les vêtements en désordre et le visage sans voile, en criant vengeance.

Une foule de peuple, en fureur, se porta devant la résidence de l'ambassadeur et voulut y pénétrer. L'hôtel était gardé par trente Cosaques et par cent hommes de la garde particulière du schah : ils obéirent à leur consigne et à la



voix de leurs chefs, en se disposant à faire usage de leurs armes. Ils furent contraints, pour leur propre défense, de faire feu contre la populace qui cherchait à briser les portes. Six hommes avaient été tués par cette décharge de mousqueterie, et la vile multitude se dispersa plus furieuse, emportant ses morts qu'elle alla exposer tout sanglants dans six mosquées différentes.

Aussitôt, du haut des minarets, les mollahs appelèrent les vrais croyants à venger les victimes des infidèles. En moins de dix minutes, trente mille individus, de tout âge et de tout rang, se réunirent au grand bazar et se précipitèrent, avec des cris de rage, sur l'ambassade russe. La garde d'honneur, chargée de la défendre, fit encore une fois usage de ses armes, sans pouvoir arrêter tout un peuple déchaîné. Malgré les efforts désespérés du poste de Cosaques qui périrent tous, écrasés et déchirés par la foule; malgré la généreuse résistance des soldats persans, qui la plupart payèrent de leur vie ce dévouement militaire, les portes furent enfoncées : une populace fanatique envahit l'hôtel et fit main basse sur tout ce qu'elle y rencontra. M. de Griboiédoff fut égorgé, ainsi que toutes les personnes de sa suite, à l'exception du premier secrétaire de la légation, M. Malzoff, et de trois autres personnes qui eurent le bonheur de s'enfuir. Le schah était accouru avec un de ses fils, gouverneur militaire de Tehéran, pour s'opposer aux excès de l'émeute. Malheureusement, il arriva trop tard : il ne trouva plus que des cadavres mutilés.

Une consternation générale, succédant à l'effervescence populaire, après l'horrible massacre, se répandit de Tehéran dans tout le royaume. On s'attendait à de terribles représailles de la part de la Russie. On ne doutait pas que le commandant du corps d'armée détaché du Caucase ne

marchât avec ses troupes contre la capitale de la Perse, dès qu'il apprendrait cette sanglante violation du droit des gens.

Le schah Feth-Ali alla le premier au-devant de la juste réparation que la Russie était en droit de lui demander. Il ordonna un deuil public de huit jours dans tous ses États, pour expier le crime de quelques-uns de ses sujets. Il fit partir, en toute hâte, pour Tiflis, un des grands officiers de sa cour, qui devait porter au gouverneur-général des provinces du Caucase les premiers témoignages de sa douleur personnelle, en attendant qu'il pût donner lui-même à son puissant allié, l'empereur de Russie, toutes les satisfactions que ce souverain jugerait convenable d'exiger. Paskewitch répondit froidement à l'envoyé persan, qu'il s'abstiendrait d'agir, avant d'avoir reçu les ordres de son Gouvernement, mais qu'il ne pensait pas que son auguste maître se contentât d'un simple désaveu des actes abominables accomplis par la population de Tehéran.

Le ministre anglais près de la cour de Perse, M. Macdonald, se trouvait à Tauris, ainsi que le prince héritier Abbas-Mirza, au moment où le massacre de la légation russe avait lieu dans la capitale. Abbas-Mirza s'était écrié, en apprenant ces odieux assassinats : « Plût à Dieu que ma vie pût racheter celle des victimes! » Il retourna aussitôt à Tehéran, avec le ministre anglais, qui s'empressa de prendre sous sa protection M. Malzoff et les trois autres Russes échappés au carnage. M. Macdonald fit faire, aux frais de la légation anglaise, de magnifiques funérailles au malheureux ambassadeur et à tous ceux qui avaient succombé avec lui, et, par ordre du schah, la population de Tehéran assista tout entière à cette triste et imposante cérémonie, où le ministre anglais conduisait le deuil : ce qui n'empêcha la

calomnie d'attribuer aux intrigues de l'Angleterre l'horrible drame du 12 février.

Le drapeau russe, salué de vingt et un coups de canon, avait été arboré solennellement, en présence d'Abbas-Mirza, sur la façade de l'hôtel désert de la légation, dans lequel régnait le silence de la mort. Mais ce n'était pas encore assez pour prouver à l'Europe, que le gouvernement persan n'avait pas trempé dans le complot des meurtriers. M. Macdonald se rendit auprès du schah et lui fit comprendre qu'il ne pouvait pas se borner à désavouer un pareil attentat, et que les auteurs du crime devaient être immédiatement recherchés, jugés, et punis du dernier supplice. « Prenez-y garde! lui dit-il avec l'autorité que donnait à ses paroles la prépondérance de l'Angleterre dans les conseils de Feth-Ali : si votre gouvernement n'est pas en mesure de se laver complétement d'une participation quelconque à ce crime, ce n'est pas seulement la Russie, c'est l'Europe entière, c'est le monde civilisé qui vous en demandera raison. »

Le schah et le prince-héritier Abbas-Mirza étaient d'accord sur le projet d'accorder toute espèce de satisfaction à la Russie, mais ils n'osaient pas, disaient-ils, irriter le sentiment national et religieux, en ayant l'air de céder à une pression étrangère et en se faisant les instruments dociles de la puissance russe. Les meurtriers restèrent donc inconnus et impunis, mais il fut décidé que Khosrew-Mirza, un des fils du prince-héritier, irait à Saint-Pétersbourg porter au pied du trône impérial les regrets, les excuses et les assurances d'amitié du schah de Perse.

CXIX

La prospérité croissante de la Russie se manifestait à des signes trop éclatants, pour qu'il fût possible de la croire factice ou incertaine.

Après deux grandes guerres soutenues contre la Perse et la Turquie, au moment de l'ouverture d'une seconde campagne plus gigantesque et plus décisive que la précédente, aucun trouble, aucun embarras ne s'était produit dans les finances et les revenus du pays. L'empereur Nicolas avait à peine employé à d'immenses préparatifs de guerre les deux premières séries de l'emprunt de Hollande, et il ne songeait pas à recourir à de nouveaux impôts pour faire face aux dépenses extraordinaires que son gouvernement avait alors à supporter.

Le numéraire, il est vrai, était devenu rare en Russie, par suite de l'envoi de sommes considérables, en espèces, pour le payement des troupes en Asie et en Turquie ; mais les métaux précieux abondaient à l'hôtel de la Monnaie de Saint-Pétersbourg, et le taux de l'argent avait beaucoup diminué, car le crédit public n'avait pas offert, depuis longtemps, une situation aussi favorable. La circulation du papier-monnaie n'était donc nullement entravée par défaut de confiance et de sécurité.

Le témoignage le plus incontestable de cet état de prospérité générale se rattachait au développement des travaux publics, qui s'exécutaient sans interruption à Saint-Pétersbourg et sur différents points de l'empire. L'empereur prenait un vif intérêt à ces travaux, et il avait ordonné qu'on leur attribuât tous les fonds nécessaires, indépendamment des sommes énormes, consacrées chaque année, depuis dix ans, à la nouvelle cathédrale de Saint-Isaac, qui s'élevait lentement sous la direction de l'architecte français Montferrand.

On allait commencer, au printemps, le nouvel hôtel des Douanes, à Saint-Pétersbourg. Ce vaste bâtiment à trois étages, se développant sur une façade, de quarante-trois sajenes de longueur, surmontée d'un dôme, devait compléter l'ensemble de la vaste place de la Bourse, au centre de laquelle on avait le projet d'établir un square planté d'arbres. L'hôtel de l'Académie impériale des sciences, sur le quai de la Newa, était à peu près terminé, et les salles provisoires, bâties pour la première Exposition des produits de l'industrie manufacturière russe, n'attendaient plus que leur aménagement intérieur. On préparait aussi l'installation des différents services du ministère des finances, dans les bâtiments neufs de l'État-major général, qui avaient été achevés avec une prodigieuse rapidité.

Le printemps devait voir encore entreprendre la construction de plusieurs nouveaux bâtiments destinés à l'agrandissement de l'Institut forestier, et celle d'un Institut technologique pratique, qui, aux termes de l'ukase de sa fondation, recevrait comme élèves pensionnaires, désignés et recommandés par les municipalités des villes, cent trente-quatre orphelins de la classe des bourgeois, et ouvrirait des cours de dessin et des ateliers d'arts industriels.

D'autres édifices publics étaient alors en construction dans les principales villes de l'empire : à Cronstadt, la nouvelle Douane, et la Bourse aux bois, entourée d'un canal ; à Riga, le grand entrepôt des marchandises d'importation ; à Kiakhta, de vastes magasins en pierre, pour remplacer les anciens magasins en bois ; à Moscou, plusieurs nouveaux établissements de bienfaisance et d'éducation.

C'étaient souvent de simples particuliers qui consacraient une partie de leur fortune à ces créations de pieuse philanthropie. Ainsi, le sieur Starkoff, marchand à Bougoulma (gouvernement d'Orenbourg) avait fait bâtir, à ses frais, dans cette ville, un hôpital en pierre, et l'avait pourvu de tout ce qui était nécessaire au service ; les sieurs Théodore et Basile Nabilkoff, marchands de Friedricksham, avaient également donné à la ville de Moscou un vaste terrain pour y construire un hôpital, et onze mille roubles pour subvenir aux premières dépenses de leur fondation. L'empereur leur fit témoigner sa satisfaction personnelle et ordonna, pour les récompenser, que ces œuvres de charité fussent officiellement portées à la connaissance de tous ses sujets.

L'empereur et son auguste épouse, fidèles aux nobles exemples que l'impératrice-mère leur avait laissés, ne cessaient de montrer les mêmes sympathies et le même zèle pour les établissements de bienfaisance et d'éducation.

A la suite des examens qui eurent lieu à l'Institut patriotique, dans les derniers jours de janvier 1829, en présence d'une brillante assemblée, l'impératrice Alexandra, accompagnée de sa fille, la grande-duchesse Olga, vint elle-même distribuer des marques d'honneur ornées de son chiffre et des médailles d'or et d'argent, aux jeunes filles qui s'étaient le plus distinguées dans ces examens comprenant toutes les branches de l'instruction élémentaire. Elle embrassa en-

suite, avec la tendresse d'une mère, celles qui allaient rentrer dans leurs familles après avoir terminé leurs études. L'empereur arriva tout à coup à l'improviste et voulut assister au dîner des élèves de ce superbe établissement placé sous la protection immédiate de l'impératrice.

Nicolas se faisait un devoir de suivre religieusement les instructions que sa vénérée mère avait déposées dans son testament, pieuse et touchante récapitulation de bonnes œuvres et de projets utiles. Pour obéir à un article de ce testament, il avait donc placé le docteur Ruhl, premier médecin de la défunte impératrice, à la tête du service médical des établissements charitables; il continua aussi, à l'Hospice pour les maladies d'yeux et à d'autres institutions hospitalières de Saint-Pétersbourg, les dons annuels que l'impératrice Marie leur accordait de son vivant.

On peut juger de la sollicitude qu'il mettait à remplir les intentions de son auguste mère, en lisant ce rescrit adressé au Conseil de curatelle des établissements de charité.

« D'après le compte rendu de l'année 1828, qui M'a été soumis pour les quatre établissements de charité placés sous la direction du Conseil, J'ai vu, avec une satisfaction particulière, la prospérité croissante de ces établissements, ainsi que la sollicitude dont ils sont l'objet et dont J'ai eu lieu de Me convaincre personnellement. En témoignant à ce sujet Ma sincère reconnaissance au Conseil de curatelle, et remerciant particulièrement les curateurs de leurs soins assidus pour les établissements qui leur sont confiés, Je ne doute pas que la mémoire de la Protectrice de ces établissements, qui a posé les fondements de leur bonne organisation, ne soit pour le Conseil le plus puissant motif de continuer ses travaux avec zèle, afin d'amener ces établissements



à la perfection, dont Elle a montré la route et qui a été l'objet de tous ses désirs et de toutes ses pensées.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, 24 mars (5 avril) 1829. »

La dernière pensée de l'impératrice Marie avait été pour les blessés qui remplissaient les hôpitaux militaires d'Odessa. Le don qu'elle envoya, en quelque sorte, de son lit de mort, à ces hôpitaux, fut un immense bienfait, en ce qu'il excita une pieuse émulation dans le cœur des habitants de la Crimée, et que des dons innombrables vinrent de toutes parts répondre à l'appel posthume de la vertueuse impératrice.

Le gouverneur-général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie s'était mis à la tête de cette généreuse propagande, qu'il encourageait par l'exemple de ses propres libéralités. Il favorisa la création, à Odessa, d'une Société de bienfaisance des dames de la Nouvelle-Russie, Société fondée sur les bases de la Société patriotique des dames de Saint-Pétersbourg, et ayant pour objet d'adoucir le sort des orphelins, des vieillards, des infirmes et des familles privées de toutes ressources. En même temps, le digne et vénérable comte Worontzoff continuait à donner les soins les plus attentifs à l'administration du grand hôpital, dans lequel les hôpitaux temporaires de l'armée avaient versé leurs malades et leurs convalescents. Il visitait sans cesse les services de ce vaste établissement, qu'il avait organisé avec une ingénieuse intelligence des mesures les plus propices au soulagement de l'humanité souffrante.

L'empereur ne fut pas le dernier à entendre le concert de bénédictions qui s'élevaient, de toutes parts, en l'hon-



neur de cet homme de bien, de cet habile et sage administrateur ; il lui adressa le rescrit suivant :

« S. A. I. le grand-duc Michel, à son retour de Toultchine à Saint-Pétersbourg, M'a informé des soins remarquables dont les malades et les blessés sont l'objet à l'hôpital établi près la ville d'Odessa, dont les officiers et un grand nombre d'individus de tous grades du corps de la garde, qui l'ont quitté pour reprendre leur service, ne cessent de faire l'éloge. N'attribuant ces heureux résultats qu'aux soins particuliers que vous donnez aux établissements d'utilité publique, dont la direction vous est confiée, il M'est agréable de vous en témoigner Mon entière reconnaissance. Je vous charge, en même temps, d'assurer de Ma bienveillance spéciale les habitants d'Odessa, pour le zèle distingué qu'ils mettent à soulager les souffrances de nos braves guerriers, et, en particulier, ceux qui s'occupent de l'administration des hôpitaux et du traitement des malades.

« Je suis votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 10 (22, nouv. st.) avril 1829. »

Dans ce rescrit, l'impératrice-mère n'était pas nommée, mais le souvenir de cette charitable princesse se trouvait toujours au fond des décisions prises par l'empereur, en vue de continuer des œuvres de bienfaisance que l'auguste veuve de Paul Ier avait favorisées pendant plus de cinquante ans.

Ce fut aussi pour accomplir un vœu de sa mère, que Nicolas, durant son règne, profita de toutes les occasions qui s'offrirent à lui pour rendre hommage à la mémoire de son père. Il ne manquait jamais d'assister, avec la famille impériale,



au service funèbre qu'on célébrait tous les ans, le 11 mars, dans la chapelle du palais, pour le repos de l'âme de l'empereur Paul Ier. Il se plaisait souvent à rappeler, devant témoins, avec autant de justice que de respect filial, les véritables bienfaits que ce souverain avait prodigués à la Russie, par la création d'une foule d'établissements utiles.

— Feu l'empereur Paul, disait-il, un jour, à une personne de sa maison, avait au plus haut degré le sentiment du bien, et son unique préoccupation était toujours d'arriver au mieux en toutes choses; de là sont venues les erreurs et les fautes qu'on lui reproche. Au reste, il ne faut pas le juger d'après les actes de la dernière année de sa vie, où il fut constamment malade. Hélas! les souverains ne sont pas plus exempts des infirmités humaines que les autres hommes.

On comprendra donc sous quelle inspiration l'empereur avait adressé ce rescrit au grand-duc Constantin :

« Désirant honorer la mémoire de l'empereur Paul Ier, Notre père, J'ai résolu de donner à la maison des orphelins militaires, instituée par Sa Majesté Impériale, le nom de *Corps des cadets de Paul.* En portant le nom de son auguste fondateur, cet établissement d'éducation sera, aux yeux de la postérité, un monument de ses soins paternels pour le sort des enfants des fidèles serviteurs du trône et de la patrie. Pleinement persuadé que Votre Altesse Impériale partage avec Moi les mêmes sentiments, Je lui laisse le soin de faire connaître et exécuter Ma présente volonté, dans l'administration des établissements militaires qui se trouvent sous ses ordres.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 19 février (3 mars, nouv. st.) 1829. »

Peu de jours avant la date de ce rescrit, l'Université de Dorpat, une des plus belles fondations d'Alexandre Ier



(1802), avait failli être détruite de fond en comble par un incendie qui éclata dans la nuit du 11 au 12 février; mais, grâce aux efforts réunis de la police, des étudiants, des professeurs et des habitants, malgré le froid qui s'élevait à vingt degrés, le feu fut bientôt éteint, sans avoir causé de graves dommages dans l'établissement. L'empereur apprit avec émotion le péril auquel venaient d'échapper les précieuses collections de l'Université; il donna l'ordre de faire réparer les dégâts, aux frais de sa cassette particulière, et, par un sentiment de touchante délicatesse qui lui inspirait une pieuse feinte, il annonça au régent de Dorpat, que l'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, avait laissé entre ses mains un fonds spécial destiné à subvenir aux dépenses urgentes et imprévues de l'Université.

Nicolas, de même qu'Alexandre, avait à cœur l'accroissement des institutions scientifiques, et il ne cessa, dans tout le cours de son règne, de les protéger et de les multiplier. Celles dont il laissait l'initiative et la direction au zèle collectif des fondateurs, recevaient toujours, après avoir été approuvées et autorisées par lui, un don plus ou moins considérable sur sa cassette.

Ainsi, la Société d'économie rurale, dont le comte Worontzoff accepta la présidence, quoique ses fonctions de gouverneur-général de la Nouvelle-Russie le tinssent éloigné de la capitale, avait ouvert sa première séance, au mois de janvier 1829, en faisant savoir à ses membres que l'empereur s'intéressait particulièrement à leurs travaux et leur accordait comme encouragement une subvention annuelle de cinq mille roubles. Il faut dire que l'empereur se montrait non moins jaloux de contribuer au progrès de l'agriculture, que de favoriser le développement de l'industrie et du commerce.



Les préoccupations de la politique générale n'empêchaient pas l'empereur Nicolas d'entrer dans tous les détails de l'administration intérieure de son empire. Ce fut au milieu même des émouvantes péripéties de la dernière campagne, que l'idée lui vint, tout à coup, d'étendre et d'enrichir les collections des musées de la Russie.

Pendant qu'il se reposait à Odessa des fatigues de la guerre, au mois d'août 1828, on vint à parler devant lui des nombreuses antiquités qu'on découvrait journellement dans les *tumuli* de la Crimée, l'ancienne Chersonèse Taurique; on lui fit voir quelques-uns des objets d'or, d'argent, de bronze et d'ivoire, trouvés dans ces tombeaux. Il ordonna aussitôt au gouverneur-général de la province, de faire réserver pour l'Ermitage tout ce qu'on trouverait de plus précieux en ce genre et de laisser le reste au musée de Kertch, où devaient être réunis les monuments de grande dimension, tels que les bas-reliefs, les statues, les vases.

Le comte Worontzoff prit à cœur le désir de l'empereur, et dès lors les fouilles, mieux dirigées et mieux surveillées, produisirent une quantité innombrable d'objets antiques rares et curieux, qui allèrent augmenter les belles collections créées au palais de l'Ermitage sous le règne de Catherine II. Worontzoff profita même de son séjour à Varna, comme général en chef de l'armée de siége, pour faire rechercher, par le savant docteur Blaramberg, toutes les inscriptions et les médailles grecques et romaines qu'on put rassembler dans le pays et qui furent adressées au musée d'Odessa, en mémoire de la conquête des anciennes villes du Pont-Euxin par les Russes.

Le trésor du Kremlin de Moscou et la Bibliothèque publique impériale de Saint-Pétersbourg eurent part aussi au partage des glorieuses dépouilles que les campagnes d'Asie



avaient livrées au pouvoir de Paskewitch : les objets d'art et de curiosité, quelques-uns d'un travail admirable et d'un intérêt tout historique, furent, par ordre de l'empereur, envoyés à Moscou; les livres et les manuscrits, notamment ceux de la bibliothèque de la mosquée du Scheikh-Séfy à Ardebil et de la bibliothèque d'Akhaltsykh, les premiers remarquables par leur ancienneté et la beauté de leurs miniatures, accrurent les richesses de la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg; les armes persanes et turques, la plupart montées en or et garnies de pierres précieuses, passèrent dans le musée d'armes anciennes, que Nicolas avait fondé au milieu des jardins du palais impérial de Tzarskoé-Sélo.

Le musée et la bibliothèque, légués récemment à la ville de Saint-Pétersbourg par le feu comte Roumiantzoff, chancelier de l'Empire, et acceptés par ukase, avec les maisons et les rentes destinées à subvenir à leur augmentation et à leur entretien, n'eurent rien à prétendre dans cette distribution de livres et d'objets d'art; mais l'empereur en fit entrer un certain nombre dans les collections de l'Académie des beaux-arts, qu'un ukase du 9 (21) février venait de placer sous la direction supérieure du ministre de sa maison.

On ne saurait donc pas être surpris de voir l'empereur Nicolas s'intéresser vivement à des expéditions scientifiques, qui avaient pour but d'agrandir le domaine de la science et surtout d'élever la Russie au premier rang des nations de l'Europe.

Ainsi, durant son court séjour à Odessa, en 1828, il avait pris le temps d'examiner lui-même le projet détaillé d'un grand voyage archéographique en Russie, que le savant archéologue Stroïeff avait présenté à l'Académie impériale des sciences, et il avait approuvé ce projet, en y faisant, de



sa propre inspiration, quelques modifications excellentes.

Ce voyage littéraire, destiné à former, avec celui de Muller en Sibérie accompli en trois années, un vaste ensemble d'observations locales en tout genre, ne devait pas durer moins de sept ans. Il avait pour objet de dresser un catalogue général et systématique de toutes les bibliothèques, de toutes les archives et de toutes les collections scientifiques de la Russie. L'expédition, dirigée par Stroïeff, partit de Moscou à la fin de mars.

Une autre expédition, moins colossale, mais non moins neuve et curieuse, dont le plan tracé par Parrot, professeur de physique à l'Université de Dorpat, avait été approuvé également par l'empereur, s'était mise en route, dans les derniers jours de février, pour explorer le mont Ararat, sur lequel, suivant les traditions de l'Asie-Mineure, s'arrêta l'arche de Noé, à la suite du Déluge. L'impératrice Marie Féodorovna, peu de jours avant son décès, avait accordé une subvention particulière aux jeunes savants, minéralogistes, astronomes et botanistes, désignés pour accompagner le professeur Parrot. Tous les frais de cette lointaine expédition, y compris l'achat des instruments d'astronomie et de physique, étaient supportés, d'ailleurs, par la Trésorerie impériale.

Quant à l'expédition minéralogique aux monts Ourals et Altaï, projetée en même temps, l'empereur en avait eu l'initiative, et il avait fait proposer à l'illustre voyageur Alexandre de Humboldt, de s'en charger, sous les auspices du gouvernement russe. Le baron de Humboldt, dont le dévouement à la science ne s'était ni lassé ni refroidi dans ses périlleux voyages aux régions équinoxiales de l'Amérique, avait accepté la proposition de l'empereur de Russie et promis de se rendre à Saint-Pétersbourg, pour y prépa-



rer, de concert avec l'Académie des sciences, le plan de son nouveau voyage.

Humboldt arriva, en effet, au mois d'avril, peu de jours avant que Nicolas eût quitté sa capitale, et il fut reçu, avec autant de distinction que de cordialité, par la famille impériale, comme savant et comme ami particulier du roi de Prusse. Il était accompagné de deux professeurs de Berlin, Ehrenberg et Rose, qu'il emmenait avec lui dans son expédition aux monts Ourals, et il ne voulut pas, nonobstant toutes les instances qu'on lui fit, accepter d'autres compagnons de voyage que Menschenine, employé du corps impérial des mines, et le comte de Polier, chambellan de l'empereur.

— Tous les savants sont un peu despotes, dit en riant l'empereur à cette occasion, mais le voyage de Humboldt n'en sera pas moins avantageux pour nous par ses résultats. Notre savant prussien, qui ne se loue pas trop de son association avec M. de Bonpland dans ses voyages en Amérique, ne veut pas qu'on lui prenne la moitié des nouvelles mines d'or et de platine qu'il compte bien découvrir dans mes États.

Ces expéditions scientifiques promettaient d'avoir tôt ou tard une influence favorable sur le commerce et l'industrie russes, qui, depuis l'avénement de Nicolas, semblaient tendre à une amélioration générale.

Le commerce d'exportation s'était développé et accru d'une manière sensible, mais le commerce intérieur avait subi, à plusieurs reprises, un trouble réel, par suite de la baisse du prix des marchandises indigènes, bien que toutes les facilités possibles eussent été accordées aux guildes dans les deux capitales et dans plusieurs gouvernements. On cherchait la cause de cette diminution dans la valeur des objets,

diminution qui avait affecté gravement différentes fabriques, et comme elle ne provenait pas de la disette d'argent, on en avait cherché la cause dans un préjugé vraiment inexplicable, qui discréditait, au profit des marchandises importées de l'étranger, les marchandises de fabrication russe. Ce préjugé était tellement enraciné, surtout parmi les classes aisées, que les fabricants, pour obtenir l'écoulement des produits de leur fabrication, leur attribuaient une origine étrangère et les exposaient de la sorte à être saisies comme marchandises prohibées. Cependant les fabriques russes de coton, de laine et de soie, envoyaient à la foire de Leipzig d'excellentes étoffes, qui pouvaient lutter avantageusement avec les meilleurs produits de l'industrie allemande, française et anglaise.

L'empereur était indigné de cette injuste prévention de ses sujets contre les marchandises russes et il y voyait une nécessité impérieuse de maintenir les rigueurs du système prohibitif contre les marchandises d'importation étrangère, jusqu'à ce que le commerce national eût trouvé dans le pays même ses débouchés naturels. Il avait autorisé, dans ce but, à titre d'essais, diverses mesures économiques qui avaient pour objet de favoriser la vente au détail et d'augmenter le nombre des consommateurs dans les villes. Pour ces motifs, l'entrée de Moscou fut permise aux juifs, qui en avaient été toujours éloignés par de sévères ordonnances de police. En outre, des priviléges et des indemnités furent accordés aux inventeurs, et quelques grandes fabriques, que l'état des affaires avait mises en souffrance, obtinrent des prêts hypothécaires sur le Trésor. On attendait, à Saint-Pétersbourg, l'Exposition des produits de l'industrie russe, qui ne devait être ouverte qu'à la fin de mai, et qui s'annonçait comme pouvant offrir aux yeux des étran-

gers une multitude de richesses indigènes, qu'ils n'eussent jamais soupçonnées appartenir à la Russie.

Le Conseil des manufactures, créé l'année précédente sous le patronage de l'empereur, et correspondant avec une section établie à Moscou et des comités dans tous les gouvernements, était appelé à servir de centre aux efforts de l'industrie manufacturière et à propager les connaissances techniques utiles aux fabricants. L'Institut technologique pratique, fondé simultanément pour former des maîtres et des directeurs de fabrique, ne fonctionnait pas encore, puisque les constructions de cet immense établissement ne pouvaient être commencées que dans le courant de 1829. Mais déjà l'industrie, grâce à l'impulsion que l'empereur lui donnait, en manifestant la ferme intention de l'améliorer, avait fait, par ses propres forces, des progrès notables.

Un établissement, très-utile aux manufactures de tissus, avait été créé, à Moscou, pour l'assortiment régulier des laines, et cet établissement-modèle, où le triage des laines devait être exécuté par douze ouvriers d'élite, sous les ordres d'un habile contre-maître venu de Saxe, reçut de la munificence de l'empereur un subside de 128,000 roubles.

Un autre établissement analogue, fondé dans la Nouvelle-Russie, sous le nom de Colonie d'Anhalt, réunissait à l'élève des moutons et à l'agriculture la fabrication des étoffes de laine. Toutes les fabriques de drap avaient beaucoup augmenté leurs produits, même au delà des besoins de la consommation ordinaire, mais l'administration de la guerre en avait acheté, il est vrai, des quantités considérables pour les fournitures de l'armée et de la flotte.

L'empereur jugea nécessaire, à cette occasion, pour empêcher l'invasion des laines étrangères, de les frapper d'un



droit d'entrée plus élevé, et, en même temps, de diminuer le droit d'exportation sur les laines indigènes.

Les manufactures de soieries obtenaient, la plupart, des résultats très-satisfaisants, surtout dans la fabrication des étoffes unies ; mais les fabriques d'étoffes de lin n'avaient pas eu tout le succès qu'on devait espérer de leurs travaux de plus en plus perfectionnés, à l'exception peut-être de la fabrique de Neuenhahn, où l'on confectionnait du linge de table comparable aux plus belles toiles damassées de l'Allemagne.

La Russie pouvait donc déjà, sur quelques points, soutenir avantageusement la concurrence avec l'industrie des autres États de l'Europe, et ses marchandises de fabrication indigène, quoique dédaignées par la classe riche, alimentaient presque exclusivement le commerce d'importation dans une partie de l'Asie, surtout dans la Perse et les pays situés au delà du Caucase. Or, ce commerce extérieur avait été, en 1828, plus étendu et plus prospère que le commerce intérieur, malgré les obstacles de toute nature que la guerre de Turquie apportait aux transactions commerciales.

Il était aisé de comprendre, en voyant le prodigieux développement du commerce de la mer Caspienne, quels intérêts dirigeaient la politique de l'Angleterre, qui pouvait constater, sur les grands marchés de l'Orient, le ralentissement et la diminution de son propre commerce au profit des marchands russes.

L'empereur Nicolas ne se contentait pas d'avoir donné à sa marine militaire une extension et une force qu'elle n'avait jamais eues; il voulait que la marine marchande ne restât point en arrière dans cette marche ascendante de la puissance navale de son empire. Il s'était donc attaché à mettre à la portée du commerce maritime toutes les faci-



lités possibles pour la construction des navires, non-seulement dans les chantiers appartenant à l'industrie privée, mais encore dans les chantiers de l'État. Le nombre des navires de commerce, construits dans les ports du Nord et du Midi, avait été en 1828 deux fois plus considérable que les années précédentes.

Cependant, quoique les bois de charpente fussent assez abondants pour que la Russie pût en fournir à toutes les marines étrangères, l'empereur avait songé aux moyens de multiplier et de régulariser la production forestière, que la routine des particuliers laissait entièrement abandonnée aux hasards du terrain et aux caprices de la nature. Pour la première fois en Russie, où l'on ne s'occupait auparavant que de défrichements, pratiqués même à l'aide du feu, on vit aménager les forêts et conserver des arbres destinés à fournir des bois de construction navale. L'empereur encouragea la plantation des bois, en promettant des secours et des récompenses aux particuliers et aux communes, qui se distingueraient dans ce genre de culture.

Sur la proposition du comte de Worontzoff, appuyée par le comité des ministres et approuvée par l'empereur, la culture des bois devint bientôt une des richesses de la Nouvelle-Russie, qui offrait un sol et un climat favorables à toutes les cultures. La vigne, les mûriers et tous les arbres fruitiers y avaient prospéré, et le jardin impérial de Nikita renfermait d'inépuisables pépinières, qui pouvaient produire autant de graines, de semences et de plants, qu'on voudrait en distribuer aux paysans, sous la surveillance des gardes-forestiers de la couronne.

Les gardes-forestiers se formaient à l'Institut forestier de Saint-Pétersbourg, l'unique établissement de cette espèce qui existait en Russie. Sa création ne remontait qu'à l'année 1823,



bien qu'une classe forestière eût été créée, par ordre de Paul Ier, dans le corps des cadets de la marine, dès 1800; mais cette classe et les deux écoles forestières qui lui succédèrent n'avaient pas rendu le moindre service à l'État. Ce fut le ministre des finances Cancrine qui organisa l'Institut forestier sur le modèle de l'Académie forestière de Berlin.

Cependant l'Institut manquait encore de bons professeurs : au lieu d'en faire venir d'Allemagne ou de France, l'empereur décida que les quatre meilleurs élèves de l'Institut, après avoir fini leurs études, seraient envoyés à Berlin, pour s'y perfectionner sous la direction du célèbre professeur Pfeil. Ils devaient, à leur retour, se consacrer au professorat dans l'Institut forestier, qui reçut dès lors d'importantes améliorations et qui entra dans une sphère d'activité toute nouvelle. L'examen public des élèves eut lieu, cette année, en présence du ministre des finances, et prouva que leur instruction, aussi solide qu'étendue, promettait d'excellents employés à l'administration des forêts de l'État.

La silviculture avait été plus négligée en Russie que les autres branches de la science agronomique, qui n'avait pas cessé d'être en progrès depuis le commencement du siècle. L'empereur Nicolas eut toujours à cœur de la répandre parmi les masses, et il donnait l'exemple à ses sujets, en ordonnant d'expérimenter tous les procédés d'agriculture dans les domaines de la couronne. Il était, aussi, grand partisan des colonies agricoles et il autorisait le comte Worontzoff à encourager de la manière la plus large l'établissement des colons suisses et allemands en Crimée et en Bessarabie. Ces colonies prenaient, tous les jours, de nouveaux accroissements.

L'année précédente, l'empereur avait accordé au colonel en retraite Schélékhoff la permission de fonder une Compa-



gnie agronomique pour l'introduction et la propagation du système d'assolements sans jachères et à changement de culture. Il ne s'était pas borné à en approuver les statuts, il avait invité les plus grands personnages de son entourage à devenir les premiers fondateurs de cette Société, qui compta parmi ses vice-présidents la comtesse Sophie Strogonoff, l'aide de camp général Balascheff, le conseiller privé Lanskoï, etc., etc. Le but de la Compagnie était d'introduire en Russie l'agriculture perfectionnée, en créant aux environs de Saint-Pétersbourg une espèce d'école pratique dans une propriété-modèle, cultivée par des paysans sous la direction de savants et habiles agriculteurs.

Cette Société, qui devait se réunir à la Société impériale agronomique, ne fut autorisée à recevoir dans son sein comme actionnaires, que des nobles, des ecclésiastiques et des négociants de la première guilde. Il existait déjà depuis 1821, à Moscou, une autre Société agronomique qui avait fondé aussi une école agricole et une ferme-modèle, et qui rendait d'utiles services en propageant les connaissances, les inventions et les perfectionnements relatifs à l'agriculture. L'empereur avait accepté la présidence nominative de la Société agronomique de Saint-Pétersbourg.

— Je m'intéresse beaucoup au progrès de l'agriculture, dit-il en remerciant la comtesse Sophie Strogonoff de tout ce qu'elle avait fait pour réaliser le capital social de la Compagnie ; j'espère que votre Société ne tardera pas à établir d'autres propriétés-modèles dans divers gouvernements de l'empire, mais j'exige que votre système d'agriculture perfectionnée adapte toutes ses opérations aux mœurs et aux coutumes nationales. Imitons les étrangers dans leurs arts et leurs procédés industriels ou agricoles ; mais restons Russes comme nos pères.



CXX

La campagne n'allait pas tarder à s'ouvrir en Turquie, et l'on négociait encore à Constantinople et à Londres, sans espoir de conclure même un armistice entre les deux puissances belligérantes.

Le sultan Mahmoud et l'empereur Nicolas étaient également inflexibles dans leurs prétentions réciproques. L'Autriche et l'Angleterre avaient épuisé toutes les combinaisons diplomatiques, qui pouvaient, de gré ou de force, faire cesser la guerre en Orient. La France se refusait à exercer une pression quelconque sur la Russie, et elle approuvait tacitement la politique russe, en se relâchant par degrés de sa vieille politique traditionnelle, qui l'avait toujours engagée, sans intérêt et sans raison, à soutenir l'existence du gouvernement turc.

Le cabinet des Tuileries commençait à se familiariser avec cette idée, exposée avec tant d'éloquence par le comte de Chateaubriand : que l'équilibre européen ne serait pas mis en péril, si un empire grec indépendant avait son siége à Constantinople, et si les Turcs étaient refoulés en Asie par les armées victorieuses de la Russie. « Un peuple dont l'ordre social est fondé sur l'esclavage et la polygamie,



avait dit hautement l'illustre Chateaubriand, est un peuple qu'il faut renvoyer aux steppes des Mongols. »

Le comte de la Ferronnays, ministre des affaires étrangères, s'était rallié ouvertement à ce système radical, et il l'aurait sans doute fait adopter par le roi Charles X, si une attaque d'apoplexie, qui l'éloigna des affaires, n'eût arrêté tout à coup la réalisation du vaste projet qu'il avait conçu pour rendre à la France ses frontières protectrices des bords du Rhin. La question avait été toutefois posée en principe, comme une rectification nécessaire des erreurs et des injustices du Congrès de Vienne, et le duc de Mortemart, chargé spécialement de s'entendre sur cette question dominante avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, fut envoyé, en qualité d'ambassadeur de France, à ce poste, que le départ de M. de la Ferronnays avait laissé vacant près de la cour de Russie.

Le duc de Mortemart, désigné par M. de la Ferronnays lui-même et recommandé à l'avance comme le continuateur des desseins politiques de ce ministre, était attendu avec impatience à Saint-Pétersbourg dans les premiers jours de mars. Le lendemain de son arrivée, l'empereur lui adressait la lettre la plus flatteuse, en lui faisant savoir qu'il l'avait nommé chevalier de l'ordre de Saint-André, et, deux jours après, le nouvel ambassadeur de France eut l'honneur d'être reçu en audience particulière par Leurs Majestés impériales.

Dans cette audience, l'ambassadeur présenta au tzar une lettre autographe du roi Charles X, pleine d'assurances d'amitié et de dévouement. Nicolas fut très-sensible à ce témoignage de sympathie personnelle, qui devait être le point de départ d'une alliance particulière entre la France et la Russie. Il pria l'ambassadeur d'être son interprète

auprès de son bon frère de France, en attendant qu'il pût répondre de sa main à la lettre si noble et si cordiale, que le roi lui avait adressée. Il y eut, à dater de ce jour, une entente réciproque dans les relations diplomatiques des deux gouvernements.

Cette entente ne tarda pas à se manifester dans la Conférence de Londres, où le cabinet britannique se montrait fort impatient de terminer les affaires de la Grèce, qui avaient motivé la formation de la Triple-Alliance. On attribuait cet empressement inquiet du ministère anglais, à un désir caché de retrouver toute sa liberté d'action dans la question d'Orient et de pouvoir se prononcer entre la Porte et la Russie.

Les deux plénipotentiaires russe et français ne firent aucune difficulté d'accéder au vœu du cabinet de Saint-James, et ils signèrent, le 22 mars, avec le secrétaire d'Etat, comte Aberdeen, un protocole qui avait pour objet de déterminer, d'une manière fixe et précise, l'existence territoriale et politique que les Puissances médiatrices voulaient assurer à la Grèce. Ce protocole établissait les bases sur lesquelles les ambassadeurs de France et d'Angleterre devaient rouvrir les négociations à Constantinople.

Il était dit qu'on fixerait d'abord la délimitation du continent et des îles de la Grèce, en traçant une ligne de frontières depuis le golfe de Volo jusqu'à l'embouchure du fleuve de l'Aspro-Potamos dans le golfe d'Ambrasie, et en comprenant dans l'État hellénique toutes les contrées au sud de cette ligne, ainsi que les îles adjacentes, les Cyclades et l'île d'Eubée. Le tribut annuel que la Grèce devrait payer à la Porte, comme droit de suzeraineté, serait de 1,500,000 piastres, avec réduction d'un tiers dans les quatre premières années, eu égard à la pénurie du pays

épuisé par la guerre de l'indépendance. Au reste, la suzeraineté de la Porte se bornerait à prendre part, de concert avec les trois Puissances, au choix d'un chef ou prince chrétien, dont l'autorité, revêtue des formes monarchiques, deviendrait héréditaire par ordre de primogéniture.

Les ambassadeurs de France et d'Angleterre, en retournant à Constantinople, avaient mission de traiter avec le gouvernement turc, au nom de l'empereur de Russie, seulement pour la question grecque, et étaient invités à employer tous les moyens en leur pouvoir, pour obtenir, dans le plus court délai, l'accession de la Porte aux propositions formulées dans le protocole.

On ne sait à quelle cause attribuer le retard que subirent les négociations relatives à ce protocole, qui ne fut notifié au gouvernement grec que deux mois après la signature des plénipotentiaires de Londres. Il faut supposer que le cabinet de Saint-Pétersbourg avait exigé ce délai, pour laisser à Diebitsch le temps d'ouvrir la campagne, et pour faire entendre par là au sultan Mahmoud, que, dans aucun cas, l'action personnelle de l'empereur de Russie, pour le redressement de ses propres griefs contre la Porte Ottomane, ne se confondrait avec l'action collective des trois Puissances en faveur de la Grèce.

Nicolas n'avait pas annoncé à ses peuples que la campagne de Turquie fût sur le point de commencer, et l'on pouvait supposer qu'elle était suspendue, sinon ajournée indéfiniment, par suite des négociations auxquelles prenaient part toutes les grandes Puissances de l'Europe. On savait aussi que l'empereur, cédant aux instances de son frère Constantin et obéissant aux dernières volontés de son auguste mère comme à celles de l'empereur Alexandre, s'était déterminé enfin à se couronner roi de Pologne. On di-

sait même que des ordres avaient été déjà envoyés à Varsovie pour faire travailler aux préparatifs du couronnement, qui devait avoir lieu dans les premiers jours du mois de juin.

L'empereur avait donc renoncé à se mettre à la tête de ses armées et à diriger en personne les opérations d'une nouvelle campagne en Turquie. On avait lu, il est vrai, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg* le rescrit impérial adressé au feld-maréchal comte de Wittgenstein, dont la démission était acceptée, et l'on ne doutait pas que le comte de Diebitsch, appelé au commandement en chef de la seconde armée, n'eût pris sous sa responsabilité exclusive la direction de la guerre. Les changements qui s'étaient déjà effectués dans le personnel des principaux chefs de cette armée témoignaient de l'initiative directe de Diebitsch dans les choix que l'empereur accepta sans hésitation. On reconnut encore mieux son influence, lorsque son ami, le lieutenant-général Krassowsky, qui était chef de la septième division d'infanterie, fut chargé du commandement du troisième corps, à la place du général Roudzevitch.

Ce général, dont la santé chancelante n'avait pas résisté aux fatigues de la dernière campagne, s'était vu forcé de quitter son commandement. On l'avait transporté à Odessa, où il n'avait pas tardé à succomber à la maladie qui le minait depuis plusieurs mois. L'empereur, apprenant la nouvelle de la mort d'un de ses meilleurs généraux, adressa cette belle lettre de condoléance à la veuve de ce brave et regrettable officier :

« J'ai appris avec un vif regret la nouvelle du décès de votre digne époux. Le zèle et l'éclat qui avaient signalé sa carrière au champ d'honneur, les talents distingués dont il était doué, et ses éminents services pendant la guerre ac-



tuelle, rendent sa perte aussi sensible pour Moi, qu'elle doit être douloureuse pour sa famille. Prenant à votre affliction la part la plus vive et la plus sincère, Je ne puis que vous témoigner l'espoir de vous voir supporter, avec la pieuse résignation d'un chrétien, le coup qui vous a frappée, et trouver dans les promesses de notre sainte religion un adoucissement à votre juste douleur.

Désirant signaler Mon entière gratitude pour les services de votre défunt époux, J'ai ordonné de vous maintenir le traitement dont il jouissait. »

« Saint-Pétersbourg, 14 (26, nouv. st.) avril 1829. »

L'empereur avait signé un grand nombre de promotions que le comte de Diebitsch lui avait soumises dans le but de réorganiser l'armée; mais, parmi ces promotions qui furent rendues publiques à l'occasion de la fête de Pâques, on remarqua la nomination de sept généraux de division, Benkendorff, Loewenstern, Zakrewsky, Pozzo di Borgo, de Witt, Lewitsky et Ignatieff, qui n'avaient pas de commandement dans l'armée placée sous les ordres de Diebitsch.

La fête de Pâques avait été célébrée au palais d'Hiver avec la solennité ordinaire, mais non sans être attristée par l'absence de la grande-duchesse Hélène, qui avait passé l'hiver en Italie et qui devait au printemps se rendre aux eaux d'Ems pour achever le rétablissement de sa santé.

L'empereur fut bien agréablement surpris de voir paraître comme un spectre, après la messe de la Résurrection, le vice-amiral prince Menchikoff, qui, à peine convalescent, et arrivé d'Odessa, cette nuit-là même, venait, en s'appuyant sur des béquilles, présenter ses félicitations à son au-



guste maître et à l'impératrice, au moment où Leurs Majestés recevaient selon l'usage les respectueux hommages du Conseil de l'Empire, des ministres, des sénateurs, des généraux et de la cour.

— Je remercie la divine Providence de m'avoir conservé un de mes plus braves et de mes plus fidèles serviteurs ! lui dit Nicolas en l'embrassant. Ta présence au milieu de nous, mon cher Menchikoff, ajoute à la joie et à la solennité de ce grand jour, car nous t'avions pleuré comme mort, et voici que tu sors du tombeau pour répéter pieusement avec nous la sainte formule : Christ est ressuscité !

La fête de Pâques amena, comme toujours, avec son innombrable cortége de grâces et de faveurs émanées de la munificence impériale, un mouvement notable dans les hautes charges de la cour. Le prince Labanoff-Rostowsky fut nommé grand-chambellan; C. Naryshkine, grand-maréchal de la cour; le conseiller d'État L. Perowsky, maître de la cour; le prince S. Galitsyne, grand-veneur. Ces nominations avaient été faites en vue du couronnement, qui devait avoir lieu à Varsovie au mois de juin, et qui était annoncé par un ukase en date du 4 (16 nouv. st.) avril, dans lequel l'empereur proclamait sa résolution de se couronner roi de Pologne.

Cet ukase ne fut connu en Russie qu'après avoir été publié dans tout le royaume de Pologne et lorsque l'empereur et la famille impériale avaient déjà quitté Saint-Pétersbourg avec toute leur cour, se rendant à Varsovie, où leur prochaine arrivée causait une immense et indéfinissable émotion.

Le départ de l'empereur avait été précédé de quelques modifications peu importantes dans différents départements ministériels.



Le secrétaire d'Etat D. Daschkoff, adjoint du ministre de l'intérieur, avait passé au ministère de la justice pour y remplir les mêmes fonctions auprès du ministre, qui était toujours le sénateur prince Dolgorouky. Il avait été remplacé, au ministère de l'intérieur, par le secrétaire d'État Novossiltzoff. La haute capacité de Daschkoff, comme jurisconsulte, l'avait désigné pour prendre la direction des affaires ecclésiastiques, direction que le savant Bloudoff venait d'abandonner pour des raisons de santé.

Le ministre de l'intérieur, le général Zakrewsky, avait fait valoir des raisons analogues pour demander aussi un congé, mais il ne voulut pas livrer son portefeuille au nouvel adjoint qu'on lui avait donné, et il obtint de l'empereur, par une faveur exceptionnelle, que le secrétaire d'État Engel serait chargé de l'intérim. En l'absence du vice-chancelier qui accompagnait le tzar à Varsovie, le conseiller privé sénateur Divoff fut appelé, par le comte de Nesselrode lui-même, à diriger le collége des affaires étrangères. Le ministre de la maison de l'empereur, le comte Wolkonsky, devait aussi assister au couronnement : la direction du cabinet impérial fut confiée, jusqu'à son retour, au général Séliavine, dont l'infatigable activité avait eu l'occasion de se déployer depuis qu'il dirigeait par intérim l'état-major général, à la place du comte de Diebitsch.

L'empereur, avant son départ, avait signé les statuts de l'ordre de Sainte-Anne, en adressant au Sénat un manifeste qui les mettait en vigueur. Cet ordre, exclusivement militaire jusqu'à cette époque, n'avait jamais eu de statuts, à l'instar des ordres de Saint-Georges et de Saint-Vladimir. Institué, en 1735, par Charles-Frédéric, duc de Schleswig-Holstein, en l'honneur de sa femme Anne, fille du tzar Pierre Ier, il représentait encore, dans sa devise : *Amantibus*

Iusticiam, *Pietatem*, *Fidem*, les initiales du nom de cette princesse (*Anna imperatoris Petri filia*). Paul I[er] en avait fait un ordre russe, par ukase de l'année 1797, et l'avait divisé en trois classes : la première portant la grande croix de l'ordre suspendue à un large ruban rouge liseré de jaune en bandoulière ; la seconde portant au cou la croix suspendue à un ruban semblable, mais plus étroit, et la troisième ayant seulement la croix en émail incrustée sur la garde de l'épée. Une marque d'honneur, reproduisant la croix de l'ordre sur une médaille dorée, avait été créée simultanément pour les sous-officiers et soldats.

L'empereur Alexandre ne fit que quelques modifications à l'ordre de Sainte-Anne, en y ajoutant une classe intermédiaire portant la croix à la boutonnière. L'empereur Nicolas s'était borné, dans son ukase du 6/18 juillet 1828, à joindre une rosette au ruban de cette décoration, en faveur des chevaliers qui l'auraient méritée pour un fait de guerre. Mais il avait l'idée d'admettre aussi les fonctionnaires civils dans l'ordre de Sainte-Anne, qu'il se proposait de propager avec éclat dans l'administration aussi bien que dans l'armée.

Il établit donc les statuts, en décidant que personne à l'avenir ne pourrait être présenté, pour faire partie de l'ordre, avant d'avoir servi, sans reproche, quinze ans au moins, soit comme militaire, soit comme employé civil : « La décoration de l'ordre de Sainte-Anne, disait-il en tête de ces statuts, sera un témoignage public de notre gracieuse complaisance pour le dévouement et le zèle dans le service, pour la régularité ainsi que l'infatigable assiduité et la probité irréprochable dans l'accomplissement de ses devoirs. » L'article 49 des statuts déterminait les actions et les services qui donneraient droit à être admis dans l'ordre

de Sainte-Anne, que l'empereur honora toujours d'une prédilection particulière.

Il y eut une foule de promotions dans cet ordre, en vertu des nouveaux statuts, à l'époque de Pâques; mais, trois jours auparavant, l'empereur avait nommé au premier grade le général-major prince Beboutoff, en récompense de son héroïque défense de la forteresse d'Akhaltsykh, et il lui avait adressé le rescrit suivant :

« Les sages dispositions que vous avez prises, ainsi que la bravoure que vous avez déployée pendant la défense de la forteresse d'Akhaltsykh contre le corps de Turcs nombreux qui en avait formé le siége et que vous avez mis en déroute au moment de sa retraite, vous ont acquis des droits à Notre bienveillance particulière. Voulant vous en donner un témoignage, Nous vous avons nommé chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de la première classe, dont Nous vous adressons les insignes.

« Je suis votre affectionné,

« NICOLAS. »

« Saint-Pétersbourg, le 29 mars (11 avril, nouv. st.) 1829. »

Ce fait d'armes qui avait ouvert la campagne dans la Turquie asiatique était, en effet, bien digne d'attirer l'attention de l'empereur.

Dans la nuit du 3 au 4 mars, un corps de vingt mille Turcs sous les ordres d'Akhmet-Beg-d'Ajar avait essayé de surprendre la garnison russe, que commandait le prince Beboutoff. L'ennemi s'était emparé déjà des faubourgs de la ville et commençait à escalader les murailles de l'enceinte fortifiée, lorsque Beboutoff, à la tête de ses troupes peu nombreuses, mais animées par sa parole et son exemple, arrêta l'ennemi et parvint à le repousser, en lui faisant



éprouver de grandes pertes. Il envoya demander des renforts au général Paskewitch, en lui promettant de tenir jusqu'à leur arrivée.

La place était bloquée étroitement, et tous les jours, toutes les nuits, l'ennemi renouvelait ses attaques avec des troupes fraîches. Pendant treize jours consécutifs, la garnison d'Akhaltsykh ne quitta pas les remparts et soutint cette lutte inégale avec une admirable énergie. Beboutoff communiquait à ses soldats sa confiance et sa bravoure.

Le comte Paskewitch avait envoyé, au secours de la forteresse, deux régiments d'infanterie, un régiment de Cosaques et dix pièces de canon. Mais un détachement turc considérable fermait le passage à la colonne, commandée par le colonel Bourtzoff, qui eut beaucoup de peine à se faire jour à travers ces hordes de cavalerie asiatique et à traverser sur des radeaux une rivière rapide et profonde qu'il avait devant lui. En apprenant l'approche des Russes, l'ennemi qui bloquait Akhaltsykh se hâta de lever le siége dans la matinée du 16 mars.

Le prince Beboutoff, sans attendre l'arrivée du renfort que lui envoyait Paskewitch, se mit à la poursuite des Turcs qui se retiraient en désordre, leur tua quelques centaines d'hommes, leur fit douze cents prisonniers et leur enleva plusieurs canons et deux drapeaux. Le même jour, les renforts amenés par le colonel Bourtzoff entraient dans la forteresse d'Akhaltsykh, que l'intrépide et opiniâtre résistance du prince Beboutoff avait mise désormais à l'abri d'une nouvelle agression.

Un autre fait d'armes, non moins éclatant, acheva de déconcerter les entreprises des Turcs qui semblaient avoir voulu prendre l'offensive en ouvrant les premiers la campagne en Asie.

Le pacha de Trébizonde, Keya-Oglou, avait rassemblé dix-huit mille hommes sur les frontières de la Géorgie et s'était solidement établi, entre la ville de Kindriaki et le fort Saint-Nicolas, dans un camp retranché, que protégeaient des fossés, des abattis d'arbres et des ouvrages en terre; il ne cessait d'inquiéter la province du Gouriel; on disait qu'il attendait, pour s'en emparer, une diversion du côté de la Perse, et que son mouvement avait coïncidé avec l'émeute de Tehéran, dans laquelle la légation russe avait été si lâchement massacrée.

Le général-major Hesse, qui commandait dans le Gouriel, ne laissa pas à l'ennemi le temps de concentrer ses forces; il prit avec lui deux mille hommes de troupes indigènes, qui servaient sous le drapeau russe et qui pourtant, dans la campagne précédente, combattaient encore dans les rangs de l'armée turque; il adjoignit à ces miliciens trois compagnies de chasseurs et quelques pièces d'artillerie légère; puis, divisant ce faible détachement en deux corps, qu'il dirigea sur le camp de Keya-Oglou, par deux routes différentes, il vint, à travers les bois et les marais, attaquer cette espèce de place d'armes qui pouvait soutenir un siége.

Après un combat acharné, qui n'avait pas duré moins de quatre heures, le général-major Hesse fit renverser à coups de canon les palissades de l'enceinte du camp retranché et ordonna un assaut général : il marchait le premier à la tête de ses soldats, et tous le suivirent. Le camp fut emporté de vive force, et ceux qui l'avaient si vaillamment défendu se dispersèrent dans les forêts voisines, en laissant sur le terrain un millier de morts ou de blessés, et, dans les mains du vainqueur, bagages, armes, canons et tout le matériel d'une armée en campagne. Le général-major Hesse abandonna le butin à la milice du Gouriel, qui l'avait brave-

ment secondé dans cette audacieuse expédition contre un ennemi cinq ou six fois supérieur en nombre.

L'empereur fut très-satisfait d'apprendre comment s'était comportée l'infanterie indigène sous les ordres du général-major Hesse, auquel il accorda, pour récompense, en souvenir de cette action mémorable, un des drapeaux pris à l'attaque du camp du pacha de Trébizonde.

Ces beaux faits d'armes ne furent peut-être pas inutiles pour maintenir la tranquillité dans les provinces du Caucase, où la Turquie avait envoyé des émissaires et répandu des armes, de l'argent et des promesses. Ces appels à l'insurrection n'eurent aucun effet sur des populations guerrières, qui commençaient à répondre aux bienfaisants efforts de l'administration russe, incessamment occupée de les amener à des habitudes paisibles et sociales. Leurs chefs avaient la plupart prêté serment au tzar et se montraient fiers de se trouver attachés par la conquête à l'empire de Russie.

On venait de voir cent six anciens Tchetchenzes, au nombre desquels se trouvait le fameux chef Beïboulat, donner une preuve de leur dévouement à leur nouvelle patrie, en demandant à être placés sous les ordres immédiats du schamkhal de Tarki, un des chefs les plus puissants du Daghestan et le plus dévoué à la Russie. Ce schamkhal de Tarki, lequel faisait partie de l'armée russe, avec le grade de lieutenant-général, avait sollicité l'autorisation de se rendre à Saint-Pétersbourg, pour y déposer, aux pieds de l'empereur, l'hommage de la fidélité inviolable que ses ancêtres avaient gardée, depuis près de deux siècles, à la couronne de Russie, après avoir reçu des lettres-patentes de naturalisation, signées par le tzar Michel, premier souverain de la dynastie des Romanoff.



Le général en chef de l'armée du Caucase, l'aide de camp général comte Paskewitch d'Érivan, était toujours à Tiflis et ne paraissait plus aussi impatient de se mettre en campagne. On avait craint, un moment, une agression subite du côté de la Perse, et le prince Tchevtchévadzé, gouverneur de l'Arménie, eut l'ordre de former plusieurs camps d'observation sur la frontière.

L'empereur ajourna, par prudence, toute opération militaire dans la Turquie asiatique, jusqu'à ce que la Perse eût donné des gages de ses intentions pacifiques. On sut, en effet, que les contingents de troupes persanes, appelées au service actif pour le printemps, avaient été congédiés sans bruit; on sut aussi que tout se préparait à Tehéran pour la mission du jeune prince Khosrew-Mirza auprès du tzar.

L'empereur avait reçu, par l'intermédiaire de Paskewitch, une lettre missive du prince-héritier Abbas-Mirza, qui le suppliait de vouloir bien accueillir favorablement son propre fils, à qui le schah avait remis le soin de porter à son auguste allié le désaveu solennel des malheureux événements du 12 février. Nicolas chargea Paskewitch de répondre, en son nom, qu'il consentait à recevoir amicalement l'ambassade de Khosrew-Mirza, aussitôt après son retour dans sa capitale, vers le mois d'août. Or, dès la fin du mois d'avril, Khosrew-Mirza s'était mis en route avec une suite nombreuse et magnifique : il arriva le 20 mai à Tiflis, où le commandant en chef de l'armée du Caucase lui fit une pompeuse réception. Peu de jours ensuite, le général Paskewitch devait se mettre à la tête de son armée, et la campagne d'Asie allait s'ouvrir.

La campagne s'était ouverte, un mois plus tôt, dans la Turquie d'Europe, quoique, à vrai dire, la guerre n'eût pas encore recommencé d'une manière sérieuse. Le général en

chef comte de Diebitsch avait bien quitté Jassy, le 14 avril, avec son quartier-général, qu'il transporta d'abord à Galatz; mais il resta immobile dans cette ville, achevant ses préparatifs et complétant ses dispositions, jusqu'au 29 avril, où il se rapprocha du Danube, pour en effectuer le passage avec son corps d'armée. L'ennemi n'avait fait aucune tentative pour empêcher les Russes de traverser le fleuve, qui, après avoir débordé et inondé ses deux rives, n'était pas encore rentré dans son lit. On pouvait même être certain que les Turcs ne se montreraient nulle part aux abords du Danube. Le 6 mai, le comte de Diebitsch passa le fleuve, en bateau, près d'Hirsova, et fut immédiatement suivi de son quartier-général, qui marcha en avant sans rencontrer le moindre obstacle, pendant que l'armée, sous la protection de la flottille russe, passait le Danube en trois corps, sur trois points différents, au pont de Satounowo, à Hirsova et à Kalarasch.

Diebitsch avait établi son camp à Tchernovodi, où se rendaient successivement les troupes, après avoir passé le fleuve, soit sur des bateaux, soit sur des ponts; mais la lenteur inséparable du passage fut encore prolongée par la violence des eaux et l'étendue des débordements. Ce n'est que le 12 mai que l'armée se trouva enfin à peu près réunie au camp de Tchernovodi.

Cette armée, entièrement nouvelle et admirablement organisée, à laquelle l'armée du Sud avait envoyé ses meilleures troupes comme corps de réserve, se composait alors de plus de deux cent quarante mille hommes; la cavalerie et le matériel avaient dû être entièrement renouvelés. Diebitsch, pour remédier à l'insuffisance des convois de vivres et des moyens de transport, avait fait construire un train de plusieurs milliers de chariots; ces chariots, chargés de farine,

attelés de bœufs, étaient conduits par des soldats bien armés, sous la protection d'une batterie de campagne pour chaque groupe de voitures et d'attelages, qui devaient fournir constamment du pain et de la viande au soldat, dans des contrées désertes et ravagées.

En ce moment, on attendait à Varsovie l'empereur, qui avait quitté Saint-Pétersbourg, le 8 mai, avec la famille impériale.



CXXI

L'empereur Nicolas, en se décidant à venir à Varsovie pour s'y faire sacrer roi de Pologne, ne soupçonnait certainement pas les dangers auxquels il s'exposait; le grand-duc Constantin les ignorait aussi ou du moins n'en avait qu'un vague pressentiment.

Cependant, depuis son dernier voyage à Saint-Pétersbourg, ce prince, inspiré sans doute par sa femme, la princesse de Lowicz, qui était toujours mieux instruite que lui des véritables dispositions de l'esprit polonais, avait essayé à plusieurs reprises, par des conseils indirects et des réflexions générales, de faire ajourner le couronnement.

La question était délicate : le césarévitch ne voulait pas, aux yeux de son auguste frère, paraître opposé à un acte du pouvoir impérial, qu'il avait tant de fois conseillé et réclamé lui-même, et qu'il regardait, en effet, comme la consécration éclatante des vues généreuses et paternelles de l'empereur Alexandre à l'égard du royaume de Pologne, car le tzar de Russie, en se déclarant roi de Pologne, proclamait ainsi, à la face de l'Europe, que ce pays



garderait sa vie propre, son homogénéité nationale et son gouvernement autonome, et devrait rester tout à fait distinct et séparé de l'empire russe.

Constantin, dans des lettres confidentielles à son frère, lettres dictées évidemment par la princesse de Lowicz, avait donc représenté que le couronnement aurait peut-être plus d'éclat et rencontrerait plus de sympathies dans la nation polonaise, s'il était précédé de la réouverture de la Diète, que des circonstances de force majeure avaient seules empêchée jusqu'alors. Il reconnaissait pourtant que ce retour immédiat aux formes constitutionnelles et à l'action législative des assemblées délibérantes pouvait offrir un péril sérieux pour la tranquillité publique. En conséquence, il était d'avis de retarder la réouverture de la Diète et le couronnement, au moins jusqu'à la fin de la guerre de Turquie.

L'agitation produite par les débats judiciaires du procès des huit patriotes polonais n'était pas encore calmée, il est vrai, et la Pologne attendait toujours, avec autant de défiance que d'anxiété, l'exécution de l'arrêt de la Haute Cour, rendu depuis plus de neuf mois. Cet arrêt fut enfin ratifié par l'empereur, qui en autorisa, non sans répugnance, la publication, laquelle eut lieu le 18 mars 1829. Tous les accusés étaient ainsi définitivement acquittés, sauf Krzyzanowski, condamné seul à une peine correctionnelle pour cause de non-révélation de la conspiration russe du 14/26 décembre 1825.

Ce fut là un grand triomphe pour le parti de l'opposition, qui ne sut aucun gré à l'empereur Nicolas de sa modération et de sa clémence, et qui s'affermit davantage dans les plus audacieux projets de résistance et de lutte politiques.

Peu de jours avant la publication du jugement qui ac-



quittait les huit prévenus, le sentiment public, surexcité et fourvoyé par la propagande révolutionnaire, avait eu belle occasion de protester contre le procès intenté à ces organisateurs de Sociétés secrètes. Le sénateur Pierre Biélenski, dont ce procès avait fait la popularité et qui avait osé, après le prononcé de l'arrêt, justifier la décision de la Haute Cour dans plusieurs requêtes adressées à l'empereur, mourut, le 6 mars, en prophétisant la résurrection prochaine de la Pologne indépendante.

Les funérailles de ce vieux patriote furent le prétexte d'une grande manifestation polonaise. Toute la population de Varsovie, hommes et femmes, en habits de deuil, avait suivi le cortége funèbre et s'était associée, d'un air presque menaçant, à la douleur de la famille et des amis de cet illustre citoyen. Des cris séditieux avaient été proférés dans la foule; des discours provocateurs avaient été prononcés autour du cercueil. Le prince Adam Czartoryski, que ses relations d'amitié avec l'empereur Alexandre avaient signalé depuis longtemps aux défiances du parti libéral, reconquit, ce jour-là, toute sa popularité, en glorifiant, dans une éloquente oraison funèbre, l'inflexible résistance du défunt aux idées et aux volontés de l'autocrate de Russie.

Il y eut un grand nombre d'arrestations, aux funérailles de Biélenski, et peu s'en fallut que le peuple, encouragé par l'attitude passive de la troupe, ne changeât en émeute sanglante cette triste et imposante cérémonie. C'eût été, dans l'intention des meneurs, un témoignage solennel de l'opinion, qui rendait hommage au patriotisme et au courage de Pierre Biélenski.

La populace n'avait pas manqué, comme toujours, de manifester sa présence par des excès, en poursuivant de ses insultes le général Krasinski, auquel on ne pardonna ja-



mais d'avoir voté pour la condamnation des accusés, et en brisant les vitres de Valentin Sobolewski, président du Conseil, qui avait, au nom de l'empereur, exprimé aux membres de la Haute Cour de justice le mécontentement de Sa Majesté à leur égard.

La publication de l'arrêt eût été célébrée par des illuminations et des signes d'allégresse publique, si la police n'y avait mis obstacle. Cette joie factieuse, qui obéissait à un mot d'ordre mystérieux, fut d'ailleurs tempérée par la nouvelle des condamnations sévères qui avaient frappé les coupables appartenant aux provinces lithuaniennes et au grand-duché de Posen. La plupart étaient envoyés en Sibérie; les autres, notamment le général Uminski, subissaient des peines disciplinaires dans les forteresses.

L'empereur pensait que trois années d'enquête et de procédure contre les Sociétés secrètes polonaises les avaient totalement anéanties ou du moins en avaient dispersé pour longtemps les dangereux éléments; le césarévitch ne le croyait pas, même en affectant de le croire, pour ne pas être en contradiction et en désaccord avec la princesse de Lowicz, qui était sans cesse occupée de plaider sous toutes les formes la cause de ses compatriotes.

Il y a sujet de s'étonner que les chefs de la police du grand-duc Constantin n'eussent reconnu aucun symptôme de l'existence d'une nouvelle Société secrète, lorsque cette Société avait acquis déjà, depuis peu de temps qu'elle était formée, une notoriété flagrante dans les écoles et les corps de garde de Varsovie.

Le général Gendre, à qui le grand-duc accordait une confiance sans bornes, avait sous sa direction la police générale; le colonel baron de Sass était chargé spécialement de la police militaire, et le général Fenshawe, anglais de

naissance, concentrait au bureau secret des affaires étrangères tous les renseignements qu'il pouvait tirer des différents États de l'Europe pour les faire servir à la police particulière du royaume de Pologne.

Fenshawe avait appris, par une lettre de France, que la réorganisation des Sociétés secrètes en Pologne commençait à se faire activement sur un nouveau plan, mieux conçu, plus ingénieux et plus redoutable, d'après des instructions envoyées de Paris, où le carbonarisme était toujours en travail. Mais le général Gendre et le baron Sass, avertis de ce fait par leur collègue Fenshawe, n'avaient pas réussi à découvrir la moindre trace des Sociétés secrètes qu'on leur annonçait comme existantes et réunissant déjà un grand nombre d'affiliés; ils avaient seulement constaté, parmi la jeunesse, beaucoup d'exaltation patriotique, et, dans quelques régiments, un levain de haine et de malveillance contre l'armée russe qui s'était couverte de gloire dans la dernière campagne.

On a prétendu, bien gratuitement, que ces deux hauts fonctionnaires, pour être agréables à la princesse de Lowicz et pour obéir à ses ordres, avaient fermé volontairement les yeux sur des conciliabules et des menées souterraines, qui ne pouvaient échapper à leur surveillance. Ils avaient néanmoins, par mesure de précaution, fait arrêter quantité de gens suspects, qui restèrent emprisonnés pendant des semaines et des mois entiers, sans connaître le motif de leur détention et sans passer en jugement.

Le grand-duc Constantin n'était pas toujours instruit de ces arrestations arbitraires, qu'on lui représentait comme nécessaires au bon ordre et qui devaient, lui disait-on, se terminer par la mise en liberté, plus ou moins prompte, des détenus, que la délation avait trop souvent arrachés à



leurs foyers, à leur commerce, à leur vie paisible et inoffensive.

Plus d'une fois, le césarévitch avait désapprouvé, avec sa vivacité ordinaire, ce système d'incarcération préventive, et il voulut se rendre compte par lui-même des motifs secrets qui donnaient lieu à de pareilles rigueurs, de la part de la police. On avait alors fait comparaître devant lui des individus vraiment coupables de mauvais vouloir et de désobéissance vis-à-vis de l'autorité, et il se voyait forcé, en présence des faits qui lui étaient dûment signalés, de punir avec d'autant plus de sévérité qu'il avait manifesté des doutes *à priori* sur la culpabilité des prévenus. De là des condamnations excessives, qui produisaient un effet pénible sur les habitants de Varsovie, quand un bourgeois ou un marchand, convaincu d'avoir tenu des propos injurieux contre le gouvernement de l'empereur, paraissait enchaîné sur la place d'armes, à l'heure de la parade, et traînait la brouette, au milieu des troupes formées en carré pour assister à cette exécution infamante.

Le grand-duc laissait donc, d'ordinaire, aux chefs de la police, la responsabilité de leurs actes, et il ne s'informait pas des personnes qui avaient été arrêtées, emprisonnées et relâchées.

L'empereur, au contraire, s'en informait très-soigneusement, surtout à l'époque où il avait résolu de se rendre à Varsovie pour se faire couronner roi de Pologne ; il sut, de source certaine, que les prisons de la capitale polonaise étaient pleines de détenus qu'on n'avait pas jugés et qui ne devaient pas l'être ; il avertit de ce déplorable état de choses le césarévitch qui l'ignorait ou qui n'en connaissait pas tous les abus, et il le pria, dans les termes de la plus amicale obsession, de faire sortir immédiatement de prison tous ceux



qu'on y retenait sans jugement, à quelque titre qu'ils fussent incarcérés, car, disait l'empereur, le retard qu'on avait mis à les appeler devant un juge prouvait assez que la prévention, en vertu de laquelle ils avaient été privés de leur liberté, ne reposait pas sur des bases bien solides.

— Je veux bien qu'il y ait des coupables parmi eux, ajoutait-il : ils croiront, en recouvrant la liberté, que nous les avons compris dans une amnistie générale, que motive assez le couronnement d'un roi de Pologne. Il faut que, le jour de mon arrivée à Varsovie, toutes les prisons soient vides.

Le grand-duc Constantin se conforma sur-le-champ au désir de l'empereur ; il donna des ordres qui furent exécutés sans délai et sans exception. Cependant il est permis de douter que cinq cents personnes, comme le bruit en courait alors à Varsovie, aient été remises en liberté, pour obéir à la volonté de l'empereur. Dans tous les cas, cette mesure radicale de justice et de clémence eut la plus heureuse influence sur l'esprit de la population, et si elle ne fut pas trop favorable à l'administration du césarévitch et de ses agents, elle sembla de bon augure aux Polonais les moins disposés à se fier aux intentions bienveillantes du tzar.

Cependant, on s'obstinait à répandre dans le peuple, avec une malice infernale, les calomnies les plus atroces et les plus ridicules contre le césarévitch, et le peuple, comme toujours, ajoutait foi à ces mensonges qui se multipliaient en passant de bouche en bouche. C'était là une machination perfide pour faire haïr davantage l'administration russe.

Ainsi, on assurait que, dans la construction des nouvelles casernes de Varsovie, le grand-duc Constantin avait fait



établir d'immenses prisons souterraines, qui réclamaient, en quelque sorte, sa surveillance personnelle, puisqu'elles communiquaient, par des portes et des allées cachées, avec le palais du Belvédère. On allait jusqu'à dire que Constantin pouvait s'y rendre à toute heure par un escalier dérobé, qui s'ouvrait, sous le parquet mobile de sa chambre à coucher, au moyen d'un ingénieux mécanisme que connaissait seul le geôlier de ces prisons profondes et ténébreuses.

Ce n'est pas tout : aux prisons, il fallait des prisonniers. La malveillance systématique des ennemis de la Russie avait beau jeu pour peupler de victimes innocentes les cachots que la crédulité populaire se représentait entourés d'un terrible appareil de chaînes et d'instruments de torture. Ces cachots, disait-on, étaient remplis, avant que l'empereur eût ordonné de les vider; mais il y restait encore plus d'un malheureux Polonais, expiant dans les fers son dévouement à sa patrie. Par exemple, suivant le bruit public, on y aurait transféré, de la citadelle de Zamosc, le fondateur des Sociétés secrètes polonaises, Lukasinski, qu'on avait vu disparaître, à la suite de son dernier complot, tramé dans cette forteresse où il fut d'abord enfermé. On entendait raconter, dans les cafés de Varsovie, que le grand-duc ne confiait à personne la clef de la prison de Lukasinski, et qu'il allait lui-même, tous les matins, porter à son prisonnier une ration de vivres à peine suffisante pour l'empêcher de mourir de faim!

Nicolas, qui recevait constamment des avis particuliers et indirects en dehors des communications officielles venant de Pologne, ne fut pas peu surpris d'apprendre que deux Polonais, arrêtés et mis au secret, au mois de décembre dernier, n'avaient pas vu s'ouvrir les portes de leur cachot. Il en écrivit aussitôt au grand-duc Constantin, pour lui si-



gnaler le fait et le prier de réparer ce qui ne devait être qu'un oubli.

Le grand-duc répondit qu'il regrettait de ne pouvoir obtempérer au vœu de son auguste frère; car les deux prisonniers, qu'il avait lui-même interrogés, avaient prémédité un attentat contre sa personne; il suppliait l'empereur, en conséquence, de ne pas insister pour qu'ils fussent remis en liberté, du moins avant le couronnement. Nicolas répliqua, d'une manière péremptoire, qu'il voulait qu'on les jugeât ou qu'on les fît sortir de prison.

Le césarévitch, contre son habitude, ne se montrait pas fort empressé à céder aux prières de son souverain : il lui représenta que le jugement des deux coupables ne pourrait avoir lieu, sans que le procès criminel ne devînt un sujet de scandale et de honte pour la Pologne, en faisant retentir devant les tribunaux le nom de la victime que ces misérables avaient choisie. L'empereur insista de nouveau, pour que le césarévitch, suivant les maximes de l'Évangile, pardonnât aux deux coupables, puisque le crime prémédité contre lui n'avait pas eu de commencement d'exécution.

— Au reste, disait-il dans sa lettre, je ne vois que deux alternatives : il faut que ces malheureux soient libres, sans être jugés, ou qu'ils soient détenus par suite d'un jugement. Des deux partis à prendre, je préfère le premier, et j'espère, mon cher Constantin, que tu seras de mon avis.

Le césarévitch, après quelques hésitations et quelques délais, annonça enfin à l'empereur, que ses ordres étaient remplis et qu'il avait, à regret, renvoyé sans jugement les deux prévenus.

— Sire, vous leur avez pardonné selon la loi du saint Évangile, écrivit-il à l'empereur; quant à moi, je n'avais pas le droit de leur faire grâce, puisque ces infâmes avaient



formé le dessein, non de m'assassiner moi-même, comme j'ai feint de le croire, par respect pour la personne et le nom de l'empereur, mais bien d'attenter aux jours sacrés de Votre Majesté, lorsque vous viendrez à Varsovie pour le couronnement. Ces régicides sont donc libres, ainsi que vous l'avez voulu. J'ai chargé, toutefois, le général Gendre de les surveiller à toute heure du jour et de la nuit, et il m'a répondu d'eux sur sa tête. Votre Majesté n'a donc rien à craindre de pareils scélérats, maudits de Dieu et des hommes. Je dois seulement me reprocher de ne les avoir pas fait fusiller, après les avoir fait juger à huis-clos par un conseil de guerre.

Les deux prévenus, que le césarévitch avait dû faire élargir, sur l'ordre de l'empereur, n'étaient pas les seuls qui, en ce moment même, méditaient et préparaient un attentat contre le tzar, contre toute la famille impériale.

CXXII

Le patriotisme polonais, aveuglé par les détestables maximes de l'assassinat politique, ne rougissait pas d'aiguiser des poignards et de prétendre inaugurer, par un crime exécrable, l'ère de l'affranchissement de la Pologne.

Une nouvelle Société secrète s'était formée dans ce but, avant même qu'on eût connaissance de l'issue du procès des huit patriotes, lorsque ces prévenus, acquittés par la Haute Cour, semblaient devoir être jugés par une cour martiale et attendaient encore, dans la forteresse de Zamosc, à l'exception du vieux comte Soltyk, leur renvoi devant de nouveaux juges.

Cet interminable procès avait éveillé et entretenu dans toutes les classes de la nation polonaise l'amour de la patrie et le sentiment de l'orgueil national. Il y eut, dès ce moment, une conspiration tacite et spontanée entre tous les citoyens, pour relever l'ancienne monarchie de Pologne.

Cette conspiration se traduisait, dans les écoles comme dans les casernes, dans les cafés comme dans les salons, par des discours exaltés et par des espérances folles : chacun portait en soi la certitude préconçue des changements, des révolutions, des transformations politiques, qu'il rêvait; mais généralement on ne cherchait pas à se rendre



compte des moyens à employer pour parvenir au résultat désiré : on laissait faire le hasard et l'on avait foi dans l'intervention de la Providence. Tout se bornait, en quelque sorte, à un vœu, à une croyance presque religieuse, qui se formulaient dans ces paroles qu'on entendait répéter de tous côtés : « La Pologne n'est pas morte ! la Pologne va renaître ! »

Cependant le parti d'action, prêt à courir aux armes ou plutôt déterminé à se jeter aveuglément dans les aventures d'un complot, subsistait toujours parmi les jeunes officiers de l'armée, et, au moment même où les Sociétés secrètes polonaises étaient traînées au grand jour devant la Haute Cour de justice, une nouvelle Société secrète se reformait dans l'ombre et recueillait, pour ainsi dire, en son sein, le feu sacré de l'ancienne Société patriotique nationale.

Les deux chefs de cette association naissante furent Pierre Wisoçki et Joseph Zaliwski, l'un et l'autre officiers de l'armée polonaise, animés l'un et l'autre de la même ardeur et du même dévouement. Ils ne s'entendirent d'abord que pour gagner des partisans à la cause qu'ils voulaient servir, en recrutant des complices, l'un parmi les régiments en garnison à Varsovie, l'autre dans les écoles militaires et dans les universités.

Zaliwski était un conspirateur incorrigible, puisqu'il n'avait pas cessé de conspirer depuis 1820; mais il ne manquait pas d'une certaine logique dans ses raisonnements et d'une certaine prudence dans sa conduite. Pierre Wisoçki, au contraire, plus jeune et plus novice dans l'art de conspirer, s'était lancé dans cette voie périlleuse avec toute la pétulance de son caractère et de son âge.

Le premier avait rencontré une sympathie générale, en faisant tressaillir la fibre polonaise dans le cœur des officiers de la garnison; mais ses tentatives pour en faire des



conjurés n'avaient pas d'abord réussi. Le second, avec moins d'adresse et d'efforts, eut plus de succès auprès de ses camarades de l'École des porte-enseignes : il trouva de l'écho et de l'enthousiasme, lorsqu'il leur demanda de s'unir à lui et de le seconder pour la délivrance de la Pologne.

Le 15 décembre 1828, Wisoçki assemblait chez lui ceux qui avaient répondu à son appel, et ils arrêtèrent entre eux, après une délibération chaleureuse, les bases définitives d'une association secrète pour l'indépendance nationale.

Les premiers adhérents de cette association, dont Wisoçki était le promoteur, furent Charles Karsnicki et Camille Mochnacki, porte-enseignes du bataillon des sapeurs; Stanislas Poninski, Severin Cichowski, Alexandre Laski et Charles Paszkiewicz, porte-enseignes du régiment des grenadiers de la garde, comme Wisoçki; Joseph Gurowski et Joseph Dobrowski, porte-enseignes du 1er régiment de ligne.

On se sépara, en s'engageant réciproquement à chercher des prosélytes qui fussent dignes d'entrer dans la Société des Enfants de la Pologne.

Dès la seconde réunion, qui eut lieu dans le cours de janvier 1829, la Société avait vu s'augmenter considérablement le nombre de ses membres. Wisoçki s'était abouché avec les officiers de la garnison de Varsovie, et il n'avait pas eu de peine à en attirer quelques-uns dans son parti. Joseph Zaliwski lui avait prêté alors le concours le plus énergique. En même temps, d'autres porte-enseignes, Mochnaki, Gurowski, Cichowski, allaient chercher, dans leurs propres familles, d'importantes adhésions, et par là l'élément civil vint se mêler, dans la conspiration, à l'élément militaire.

Il n'existait pas encore de plan arrêté, et, quoique le but se fût posé de lui-même devant tous les esprits, les moyens de l'atteindre n'avaient pas même été indiqués ni recher-



chés. Ce devait être là le principal objet de la seconde réunion des conjurés, parmi lesquels on pouvait être surpris de voir figurer, à titre d'adhérents, deux hommes d'un âge mûr, d'une position élevée et d'une grande fortune, Titus Dzialynski et Bernard Potoçki.

Tous ceux qui assistèrent à cette seconde réunion paraissaient pénétrés des mêmes sentiments.

Wisoçki prit la parole; il exposa d'une manière nette et précise l'objet de l'association qu'il avait créée et qui comptait déjà, assurait-il, plus de quatre cents membres à Varsovie : ce qu'il voulait, ce qu'il demandait, c'était la lutte corps à corps de la Pologne contre la Russie.

— Le moment est opportun, dit-il : le tzar aura bientôt engouffré dans la Turquie d'Europe et d'Asie toutes les troupes disponibles avec lesquelles il compte faire une campagne décisive. Je doute fort qu'il puisse envoyer soixante mille hommes contre nous, si la Pologne se soulève quand la guerre sera vivement engagée entre les Turcs et les Russes. Nous avons à lui opposer une armée polonaise de quatre-vingt mille hommes, et cent mille citoyens se rangeront sous le drapeau national aussitôt qu'il s'agira de défendre la patrie.

— Le moment n'est pas aussi favorable qu'on nous l'annonce, répondit Zaliwski, que poussait déjà une sorte d'antagonisme jaloux contre Wisoçki : le tzar a mis sur pied une armée de deux cent cinquante mille hommes, destinée à faire campagne contre les Turcs en Europe et en Asie à la fois; si une insurrection éclate en Pologne, il n'aura, pour l'écraser, qu'à laisser là le Turc et à se servir de son armée contre les Polonais. Alors, le sultan, débarrassé de son terrible ennemi, se jettera sur les Grecs et en fera des esclaves ou des victimes.



— C'est avoir trop de respect pour ce qu'on est convenu d'appeler l'indépendance grecque! reprit amèrement Wisoçki; quant à moi, je ne me préoccupe que de l'indépendance de la Pologne, et je vote pour une prise d'armes immédiate.

Dans une réunion suivante, où les conjurés étaient moins nombreux, les tièdes et les suspects n'avaient pas été convoqués. Dzialynski s'y trouvait cependant, amené par Joseph Zaliwski.

Celui-ci parla le premier et se félicita d'annoncer à ses frères d'armes, que le moment d'affranchir la patrie était sans doute peu éloigné, car on pouvait, dit-il, regarder comme certain que l'empereur Nicolas viendrait à Varsovie au mois d'avril ou de mai, pour se faire couronner roi de Pologne.

Les conspirateurs accueillirent cette nouvelle avec des murmures de surprise et de colère.

— Soit! s'écria Wisoçki. C'est à nous, Messieurs, de dresser à l'avance le programme du couronnement.

— Voilà, certes, une bonne nouvelle! repartit Adam Gurowski, frère du porte-enseigne au 1er de ligne, qui n'avait pas la tête moins volcanique que celle de son aîné. Discutons le programme.

— Ce n'est pas tout, dit alors Dzialynski; l'empereur ne viendra pas seul; il doit être accompagné de l'impératrice, du grand-duc héritier, des grands-ducs Michel et Constantin.

— Vous le voyez, mes amis, c'est Dieu qui nous les livre! ajouta Gurowski avec un atroce sang-froid. Nous trouverons, je l'espère, ici ou ailleurs, quelques hommes dévoués et courageux qui voudront bien agir sans cérémonie avec la famille impériale!

Ces abominables paroles provoquèrent dans l'assemblée



quelques sourires au milieu d'un silence d'étonnement et d'indécision, sinon d'horreur.

L'odieux projet que Zaliwski avait osé mettre en avant ne fut malheureusement pas repoussé d'abord par les principaux organisateurs de l'association. Pierre Wisoçki s'y rallia un des premiers, pour maintenir son autorité parmi ses complices, en leur déclarant que le massacre de la famille impériale de Russie ne devait pas être un assassinat confié au dévouement isolé de quelques séides désignés par le sort ou par l'élection, mais une sorte d'exécution solennelle faite au nom de la patrie par tous les coopérateurs de l'œuvre de délivrance. En conséquence, il s'offrait lui-même pour diriger cette exécution, à laquelle ses amis de l'École des porte-enseignes s'engageaient à prêter leurs bras.

Cette résolution admise en principe, quelques jours après, le bouillant Adam Gurowski proposa, dans une réunion peu nombreuse où n'assistaient que les amis particuliers de Wisoçki, de choisir plusieurs auxiliaires dans la Chambre des nonces : il nomma Valentin Zwierkowski, François Trzcinski et Gustave Malachowski, comme les plus disposés à entrer dans la conspiration.

— Il faut songer à tout, dit-il; la population de Varsovie nous viendra en aide, si on lui donne d'avance un mot d'ordre, et la révolution est faite. Mais nous aurons besoin de la Chambre des nonces pour achever notre œuvre, et, dès à présent, il est bon de savoir sur qui compter.

Il fut donc convenu qu'on sonderait les membres de la Diète, qu'on croyait pouvoir rattacher au complot. Wisoçki demanda tout à coup à être autorisé à instruire le prince Adam Czartoryski, sous le sceau du secret le plus inviolable, de ce qui devait se passer à l'époque du couronnement.



— Le prince Adam, dit-il, est un des patriotes qui s'intéressent le plus à la résurrection de notre chère Pologne. Ses conseils peuvent nous être très-utiles. Il a, d'ailleurs, une immense autorité, par son nom seul, dans le peuple aussi bien que dans la Chambre des nonces. Nous pouvons avoir besoin de son nom comme d'un drapeau.

On ne saurait dire, toutefois, que Wisoçki ait jamais fait auprès du prince Czartoryski la démarche officieuse dont il s'était chargé, et l'on peut être assuré, dans tous les cas, qu'elle eût été accueillie, par ce patriote sincère, mais loyal et généreux, avec la plus vive indignation. Au reste, il ne fut plus question de cette démarche, faite ou à faire, dans les conciliabules des conspirateurs.

Le nom du prince Adam Czartoryski fut pourtant plus d'une fois prononcé dans les préludes de la conspiration. Ainsi, on raconte que Dzialynski, se trouvant seul un jour avec Adam Gurowski, lui aurait dit confidentiellement que, si la Pologne redevenait république ou monarchie indépendante, le prince Czartoryski pourrait être roi ou dictateur.

Adam Gurowski avait fait, de son côté, des confidences au nonce Valentin Zwierkowski, et celui-ci eut l'air de prendre à cœur le complot, en s'offrant comme médiateur auprès de ses collègues qui voudraient jouer un rôle dans ce qu'on appelait déjà le *programme du couronnement*.

Zwierkowski, en effet, fit entrer dans la Société François Trzcinski et Gustave Malachowski, comme lui membres de la Diète, mais appartenant à ce parti que Gurowski avait qualifié : *monarchico-constitutionnel-légal*.

Zwierkowski cependant se montrait plein d'ardeur et de confiance pour l'entreprise dont Wisoçki s'était réservé la haute direction, en écartant autant que possible Zaliwski, son antagoniste et son rival.



Il y eut de fréquents pourparlers entre les délégués des porte-enseignes et les principaux meneurs; mais on évitait toujours de remettre sur le tapis l'horrible assassinat qui devait être le premier acte d'un soulèvement général à Varsovie. C'était dès lors un projet arrêté, et l'on croyait être sûr des moyens d'exécution.

Quand on apprit, au mois de mars, que le couronnement était fixé au 24 mai, on résolut d'employer tout le temps qui s'écoulerait jusque-là, à répandre dans le peuple, et surtout dans l'armée, le feu sacré du patriotisme, pour augmenter le nombre des conjurés. Le complot avait ainsi plusieurs têtes et plusieurs groupes, qui se nuisaient et se contrariaient sans cesse, en se proposant d'atteindre le même but par des chemins bien différents.

Dzialynski et Zaliwski, après avoir été les plus ardents et les plus audacieux dans leurs projets et dans leurs espérances, semblaient tout à coup avoir pris à tâche de décourager leurs complices et d'entraver la marche de la conspiration, par des incertitudes, des lenteurs et des tergiversations continuelles. Plus d'une fois, ils s'abstinrent de paraître aux conférences, où leur présence était le plus nécessaire.

— Il ne faut pas trop se fier à Malachowski, dit un jour Dzialynski à Gurowski : ne lui révélons pas tous les détails de l'affaire, car je crains sa légèreté et son indiscrétion.

Dans une autre circonstance, Zaliwski disait à Bernard Potoçki :

— Nous serons bien heureux si la police du césarévitch n'évente pas nos projets : Wisoçki nous a donné des enfants et des fous pour frères d'armes.

Enfin, dans la crainte d'éveiller les soupçons de l'autorité, on convint de suspendre les réunions jusqu'aux premiers jours de mai.



Dans une dernière conférence chez Zwierkowski, les conjurés, avant de se séparer, se tracèrent les rôles qu'ils avaient à remplir, en attendant le grand jour de l'exécution. Zaliwski et Wisoçki s'engagèrent à poursuivre leur mission de propagande, le premier dans l'armée, le second parmi la jeunesse des écoles civiles et militaires. Dzialynski annonça emphatiquement qu'il se rendrait à Berlin pour s'aboucher avec le secrétaire de l'ambassade anglaise, qu'il connaissait, afin de savoir de source certaine comment le cabinet de Saint-James accueillerait une révolution en Pologne. Bernard Potoçki, ne voulant pas rester en arrière de démonstrations héroïques, déclara qu'il partirait pour Vienne, où il se flattait d'obtenir, par l'entremise de ses parents, une réponse du cabinet autrichien, au sujet des événements qui allaient avoir lieu en Pologne. Malachowski promit, à son tour, de faire un voyage en Galicie et dans le palatinat de Sandomir, pour y préparer le contre-coup de l'insurrection de Varsovie.

Rendez-vous général fut pris pour le commencement du mois de mai.

On a peine à comprendre que la police, qui était toujours si bien renseignée et qui avait des intelligences dans tous les centres de la vie publique, n'eût aucune connaissance de ce complot, qui se tramait presque à ciel ouvert au milieu de la capitale.

On n'arrêta que deux officiers, ceux-là mêmes que l'empereur Nicolas fit remettre en liberté, et qui s'étaient dénoncés eux-mêmes dans le délire de l'ivresse, en tirant leur sabre au milieu d'un café et en proférant des menaces de mort contre le tzar. Ces officiers, l'ivresse dissipée, avaient compris l'imprudence de leurs discours et s'étaient renfermés dans un mutisme absolu. Le grand-duc Constantin, en les inter-



rogeant lui-même, n'était pas parvenu à leur arracher un aveu, soit par peur, soit par intérêt, et il avait dû obéir à l'empereur qui ordonnait de les mettre en liberté.

Il est possible que la princesse de Lowicz ait eu des renseignements indirects relativement à la conspiration, car le jour où le césarévitch reçut la lettre de son frère Nicolas, qui lui mandait, en réponse à ses objections contraires, qu'il arriverait à Varsovie, ainsi que l'impératrice, le grand-duc héritier et le grand-duc Michel, quinze jours après les fêtes de Pâques, la princesse dit à son mari, avec un accent de fermeté douce et calme :

— Rappelez-vous, Constantin, que Sa Majesté l'empereur vous fait l'honneur de se placer sous votre sauvegarde. Je vous supplie de donner les ordres les plus sévères pour qu'on tienne à distance de Sa Majesté tous les Polonais.

— N'ayez pas d'inquiétude ! reprit le grand-duc, qui s'imaginait être l'objet de l'affection et du respect de tout le monde en Pologne; je veillerai moi-même à la sûreté de l'empereur; je ne le quitterai pas d'une minute et je me montrerai partout à ses côtés.

Le césarévitch était bien loin de soupçonner que Nicolas comptait en Pologne plus de partisans sympathiques et dévoués, qu'il n'en avait lui-même.

L'empereur, en effet, depuis son avénement au trône, n'avait rien épargné pour se rendre populaire, et semblait avoir pris à cœur de suivre, à l'égard de la Pologne, les traditions et les idées de son frère Alexandre, en se montrant constamment préoccupé d'introduire dans le gouvernement de ce royaume toutes les améliorations administratives, économiques, militaires et sociales, que pouvait lui suggérer le Conseil suprême chargé d'y représenter la puissance exécutive.

Il avait sans doute fait acte de sévérité vis-à-vis de la Diète, à laquelle il refusait encore le libre exercice de la puissance législative, suspendue, mais non supprimée, par l'empereur Alexandre, dans la dernière année de son règne; il s'était aussi déclaré l'ennemi implacable de toute révolte contre l'autorité et de tout attentat contre l'ordre; il n'avait accordé ni pitié ni indulgence aux individus impliqués dans l'affaire des Sociétés secrètes et des conspirateurs polonais.

En revanche, dans toute autre occasion, il avait manifesté beaucoup de bienveillance pour ses sujets du royaume de Pologne; il n'avait laissé échapper aucune occasion de témoigner l'estime et l'attachement qu'il portait à leur nation : de là les bienfaits que le pays ne cessait de recevoir de lui par des ukases qui n'étaient pas même connus dans le reste de l'empire; de là les faveurs qu'il se plaisait à répandre sur l'aristocratie polonaise, en lui prodiguant des places, des pensions, des titres et des croix.

Constantin, il est vrai, croyait avoir fait davantage, en réclamant sans cesse pour la Pologne des priviléges et des avantages qu'enviait la Russie à ce royaume plus favorisé qu'elle, et en se posant, à tout propos, comme le représentant de la nationalité polonaise. En outre, il était volontiers cordial et affable avec les gens du peuple; dans ses bons moments, il causait familièrement avec eux de leurs intérêts et de leurs affaires; mais ses bizarreries et ses violences lui faisaient perdre presque aussitôt tout ce qu'il avait gagné en popularité. On le craignait trop pour pouvoir l'aimer, et les procédés arbitraires, injustes et souvent rigoureux de ses agents achevaient de le faire haïr.

Sa femme, la princesse de Lowicz, à l'intervention de qui on attribuait généralement tout ce qui, dans les actes de

l'autorité, affectait un caractère national, ne parvenait pas néanmoins à détourner, par sa douce et salutaire influence, les haines, les calomnies et les ressentiments, qui s'amassaient sur la tête du grand-duc Constantin.

— Ne pourrait-on pas, dit-elle un jour à son mari qui l'avait trouvée triste et rêveuse, ne pourrait-on pas obtenir de l'empereur, que son arrivée à Varsovie pour le couronnement coïncidât avec la réouverture de la Diète?

— A quoi bon? répondit distraitement Constantin; pensez-vous que l'opposition, dont M. Vincent Niemejowski s'était fait le chef, soit devenue sage? Voulez-vous que les députés de Kalisz recommencent leurs diableries révolutionnaires?

— J'ai la conviction, reprit la princesse, que cette marque de confiance accordée par l'empereur aux représentants de la Pologne serait accueillie avec enthousiasme et ne laisserait subsister aucun malentendu.

— Je ne me mêlerai pas de cela, repartit le grand-duc avec humeur; vous en parlerez vous-même à l'empereur, si bon vous semble. Quant à moi, je me bornerai à remplir les ordres de Sa Majesté, ne voulant être que le plus docile et le plus dévoué de ses serviteurs. Je me reproche seulement d'avoir tenté, par déférence à vos avis, de faire remettre le couronnement à l'année prochaine. Au reste, l'empereur est le seul maître à Varsovie, comme à Saint-Pétersbourg, et il sait mieux que nous ce qu'il veut, ce qu'il doit faire.

Trois jours avant que la famille impériale arrivât, les chefs de la conspiration se trouvèrent réunis à Varsovie.

Dzialynski revenait de Berlin; Bernard Potoçki, de Vienne; Gurowski, de Kalisz. Le résultat de ces voyages avait été tout à fait nul. Mais Wisoçki et Zaliwski, n'ayant



pas quitté Varsovie, y avaient fait de nouveaux initiés : plus de six cents personnes étaient alors affiliées à la Société secrète; quant aux plans d'exécution du complot, ils restaient encore concentrés dans le sein du comité directeur.

Le nonce Zwierkowski, chagrin et découragé, annonça aux conspirateurs que ses démarches avaient entièrement échoué auprès des membres de la Diète et qu'il regardait, en conséquence, le complot comme inexécutable, du moins dans les circonstances actuelles. A son exemple, tous ceux qui se montraient d'abord les plus ardents à servir la cause de l'indépendance nationale, manifestèrent l'intention de s'abstenir et même de se retirer tout à fait de l'association, quand on leur eut parlé de commencer le réveil de la patrie par des meurtres abominables. Gustave Malachowski lui-même revint sur ses promesses et ses opinions antérieures : il protesta hautement contre un attentat qui mettrait la Pologne, dit-il, au ban des nations civilisées. Plusieurs députés, dont les sentiments patriotiques n'avaient jamais faibli, n'hésitèrent pas à déclarer qu'ils se jetteraient entre l'empereur et les assassins, pour le sauver.

Pas une voix ne se fit entendre pour demander le meurtre d'une auguste victime. Wisoçki lui-même gardait un morne silence, sans chercher à défendre les propositions qu'il avait faites dans la dernière réunion, trois mois auparavant, et qui avaient été alors acceptées par acclamation.

Le lendemain, de grand matin, Zwierkowski arrive pâle et tremblant chez Gurowski :

— Je renonce à tout, lui dit-il : nous sommes trahis. Le secrétaire du grand-duc, Mohrenheim, m'a fait avertir ce matin que le complot était découvert et que nous pouvions être arrêtés d'une minute à l'autre.



Gurowski court chez Wisoçki et lui raconte la visite de Zwierkowski; Wisoçki ne paraît pas même ému :

— Nous serions déjà tous arrêtés, dit-il tranquillement, si l'on avait un soupçon. Je soutiens, au contraire, que la police ne sait rien, ne se doute de rien; et pour preuve, on m'apprend à l'instant que les deux maladroits qui avaient un peu trop parlé entre deux vins ont été relâchés et renvoyés à leur régiment.

— Tu persistes donc? répartit Gurowski.

— Que les lâches et les peureux quittent la partie, tant mieux pour nous! s'écrie Wisoçki.

— Tu as entendu hier Malachowski, dit Gurowski : les nonces nous abandonnent et se tournent contre nous.

— Qu'importe! réplique Wisoçki avec calme : l'empereur arrive, et je compte sur le serment de nos amis les porte-enseignes.

CXXIII

La famille impériale avait passé vingt-quatre heures au palais de Tzarskoé-Sélo, avant de se diriger vers la Pologne : l'empereur et le grand-duc Michel partant les premiers et voyageant ensemble, sans aucune suite, avec cette prodigieuse rapidité qui n'était pourtant jamais assez prompte au gré des augustes voyageurs; l'impératrice et le grand-duc héritier venant après eux et leur laissant prendre deux journées d'avance. Toute la Maison, comprenant plusieurs centaines de personnes, suivait à peu de distance. Quoique des relais extraordinaires eussent été échelonnés sur les différentes routes qui mènent à Varsovie, la poste put à peine suffire pour conduire à destination, en temps utile, cette multitude de voitures et de fourgons de la cour.

Les chemins étaient encore détrempés par le dégel et par les pluies ; le passage de plusieurs rivières grossies et débordées présentait même quelque danger. L'empereur ne s'arrêta pas une minute devant ces obstacles.

Le 9 mai, à six heures du soir, il entrait à Dunabourg, accompagné du grand-duc Michel, et, avant de se reposer un moment, il employa le reste du jour à inspecter les travaux considérables qu'il faisait exécuter dans la forteresse,



et qui n'avaient pas été suspendus par suite du débordement de la Dwina. Le lendemain, après avoir entendu la messe dans la cathédrale, il se fit présenter tous les généraux qui se trouvaient à Dunabourg et il passa en revue la garnison. Il ne manqua pas à son habitude de visiter d'abord l'hôpital militaire; puis, il se rendit compte par lui-même de l'état satisfaisant des casernes, de la prison et de l'école des porte-étendards.

L'impératrice et le grand-duc héritier étaient attendus dans la soirée: ils n'arrivèrent que le jour suivant, et l'empereur, qui s'expliquait ce retard par les difficultés des chemins, n'en avait été que plus inquiet. Aucun accident sérieux cependant ne justifia son inquiétude. L'impératrice paraissait seulement fatiguée, et l'empereur exigea qu'elle restât une journée à Dunabourg, en dépit de l'itinéraire qu'il avait tracé lui-même.

Cette journée que, dans sa pensée, Nicolas accordait au repos de l'impératrice, il la passa tout entière à travailler avec le comte de Nesselrode et avec les secrétaires de son cabinet.

Il avait reçu une masse de dépêches de Londres, d'Égine, d'Odessa, de Tiflis et de Jassy.

Le prince de Lieven, son plénipotentiaire à la Conférence de Londres, lui apprenait que les ambassadeurs de Sa Majesté Britannique et du roi de France retournaient à Constantinople, pour négocier avec la Porte Ottomane sur les bases du protocole du 22 mars, relatif aux affaires de la Grèce, et en même temps pour forcer le sultan à conclure la paix avec la Russie.

Le président du gouvernement grec, Capo d'Istria, le suppliait d'intervenir en faveur des Grecs, qui refusaient péremptoirement d'accepter les bases du protocole signé par



les plénipotentiaires des trois Puissances protectrices, et d'abandonner une partie du sol qu'ils avaient conquis au prix de leur sang et qu'ils étaient bien résolus à défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le général Paskewitch lui annonçait que l'ambassade persane avait quitté Téhéran pour se rendre à Saint-Pétersbourg, où elle précéderait sans doute le retour de la Cour de Russie; il jugeait donc que, n'ayant rien à craindre du côté de la Perse, il pouvait entreprendre une campagne décisive en Asie.

L'amiral Greig lui écrivait, au moment de sortir d'Odessa avec la flotte russe, qui allait renforcer le blocus du Bosphore et commencer ses croisières dans la mer Noire.

Enfin, le général comte de Diebitsch, qui était entré en campagne depuis le 14 avril, lui faisait savoir que l'armée, ayant passé le Danube, s'ébranlait pour investir Silistrie; mais que, l'ennemi ne s'étant pas montré jusqu'alors, il faudrait l'aller chercher sans doute au delà de Pravodi.

L'empereur avait donc tout lieu d'espérer que les victoires des armes russes ne tarderaient pas à jeter leur éclat au milieu des fêtes de son couronnement comme roi de Pologne.

Le 12 mai, Leurs Majestés impériales, accompagnées du grand-duc héritier et du grand-duc Michel, après avoir assisté à la messe, visitèrent encore la forteresse de Dunabourg, traversèrent la Dwina et se séparèrent, à onze heures du matin, pour se diriger, par différentes routes, vers la capitale du royaume de Pologne. Le grand-duc Michel, porteur des ordres et des dernières instructions de son auguste frère, devait arriver le premier à Varsovie, où l'attendait avec impatience le césaréviteh.

L'empereur, qui était parti seul pour Wilna, ne s'arrêta



que quelques instants à Vidzy, afin d'y inspecter le 1er bataillon du régiment du prince Guillaume de Prusse. Le lendemain, dès le point du jour, le bruit se répandit, par tout Wilna, que l'empereur y était arrivé dans la nuit. Aussitôt une foule immense remplit les rues et se précipita vers le palais du gouverneur, où Nicolas était descendu. On disait qu'il resterait peut-être plusieurs jours dans l'ancienne capitale de la Lithuanie.

Cette foule qui s'agglomérait autour du palais ne semblait pas seulement émue d'un vif sentiment de curiosité: le plus grand nombre des spectateurs, il est vrai, les femmes surtout, n'éprouvaient que de la joie, en pensant que le souverain de la Russie se trouvait dans leur ville; la plupart se faisaient une fête de pouvoir contempler ses traits et jouir de sa présence; mais il y avait aussi, parmi la masse des curieux, bien des ferments de haine, bien des préoccupations hostiles.

La célèbre Université de Wilna, où depuis dix ans le savant Lelewel et d'autres professeurs appartenant au même parti national et républicain avaient formé une sorte d'école de conspirateurs, renfermait dans son sein tous les éléments de trouble et de désordre. Cette Université, malgré les rigueurs que les tribunaux s'étaient vus forcés d'exercer contre les étudiants, et notamment à l'occasion du procès de Thomas Zan et de ses complices, n'avait pas cessé d'être le principal foyer des Sociétés secrètes.

Le comte Nowossiltzoff avait succédé au prince Czartoryski en qualité de curateur de l'Université; mais tous ses efforts, sa sévérité comme son indulgence, ne servaient pas même à diminuer les progrès du mal. Lelewel et ses collègues, destitués, agissaient plus que jamais sur cette jeunesse exaltée, aux yeux de laquelle ils agitaient sans cesse



le flambeau de la liberté et la torche des révolutions. Les étudiants se transmettaient, de l'un à l'autre, dans le cours de leur éducation universitaire, un ressentiment implacable contre Nowossiltzoff, qui avait dû, suivant les devoirs de sa place, livrer à la justice les coupables, et aussi contre le gouvernement russe, qui n'avait pas hésité à punir quelques-uns des plus incorrigibles parmi ces jeunes adeptes de la secte révolutionnaire, en les envoyant aux mines de Sibérie ou bien en les incorporant comme simples soldats dans l'armée du Caucase.

L'empereur n'ignorait pas quel mauvais levain fermentait dans l'Université de Wilna depuis le règne d'Alexandre, et néanmoins il avait conseillé à son frère Constantin de ne pas provoquer de nouvelles poursuites judiciaires contre les étudiants. Ceux-ci s'étaient mis, à cette époque, en relation avec la Société des Enfants de la Pologne, créée par Pierre Wisoçki, et ils lui promettaient aide et concours, au premier signal de l'insurrection; mais ils n'avaient pas été avertis probablement du complot exécrable qui se tramait alors, contre le tzar et son auguste famille, dans l'École des porte-enseignes de Varsovie.

L'empereur, à son lever, après avoir travaillé avec ses ministres, reçut les autorités civiles et militaires de Wilna, leur adressa des questions qui témoignaient de son intérêt pour cette grande cité, et leur annonça qu'il daterait de son passage dans leur ville plusieurs ukases destinés à en accroître la splendeur.

Il avait promis d'assister à la parade du 3e bataillon du régiment d'infanterie de Lithuanie. Quand il arriva sur la place d'armes, entouré de ses aides de camp, il fut salué par des acclamations bruyantes qui n'étaient pourtant pas unanimes; il remarqua des groupes qui restaient silencieux



et dont la contenance avait quelque chose de sinistre et de menaçant : il marcha droit à eux et les foudroya du regard. Tous les yeux se baissèrent, tous les fronts se découvrirent devant lui.

La malveillance de ces individus était cependant trop manifeste pour lui avoir échappé. Il en conserva de l'amertume plutôt que de la colère. La parade terminée, il visita rapidement, sans adresser la parole à personne, l'hôpital militaire, l'arsenal, la prison et l'Université. Là, il trouva un rassemblement d'étudiants qui l'accueillirent avec un silence glacial ; il put lire dans leurs regards une espèce de provocation insolente ; il fut sur le point d'éclater ; mais, se tournant vers le curateur de l'Université :

— Je ne souffrirai pas, dit-il à voix haute, que l'éducation publique soit empoisonnée par des doctrines perverses et dangereuses : j'extirperai, s'il le faut, le mal dans ses racines. Je vous invite donc, Monsieur le curateur, à me communiquer un rapport sur les réformes qu'on devrait introduire dans l'enseignement universitaire.

Quelques timides murmures se firent entendre dans la masse compacte des étudiants.

— La science est une belle chose, sans doute, ajouta-t-il avec dédain ; mais la jeunesse qui veut acquérir des droits à ma sympathie et à ma protection, doit apprendre, avant tout, à obéir et se soumettre aux lois de l'État. Monsieur le curateur voudra bien annoncer de ma part aux élèves de l'Université, que j'ai signé la grâce de plusieurs de leurs camarades qui étaient condamnés à la détention dans une forteresse et qui avaient, par leur repentir, mérité remise de leur peine.

Une heure après, l'empereur avait quitté Wilna ; mais il emportait, de sa réception dans cette ville, une douloureuse



tristesse et une vague inquiétude. Son séjour à Grodno, où il fut reçu avec transport par la population, que la propagande révolutionnaire n'avait pas atteinte, dissipa par degrés les pénibles impressions que son passage à Wilna lui avait laissées. Il y visita, comme partout, les établissements publics, suivi, entouré par une foule de peuple qui le saluait de mille cris joyeux. Il se remit en route dans la journée du 14 mai et arriva le soir à Bialystok; il y resta jusqu'au lendemain matin, afin de pouvoir, avant son départ, admettre en sa présence les principaux officiers civils et militaires.

Il s'était arrêté à Lomza pour y dîner dans une maison particulière : la maison fut comme assiégée par les habitants qui demandaient à le voir en poussant des hourras.

— Nous sommes pourtant en Pologne! dit-il, en souriant, à son aide de camp de service.

Il se leva de table, à plusieurs reprises, pour se montrer à la foule qui se prosternait avec d'éclatantes démonstrations d'allégresse.

Le soir même, il fut rendu à Pultusk, où l'avaient précédé, de quelques heures seulement, l'impératrice et le grand-duc héritier. Le matin du 16 mai, il reçut les autorités, leur exprima sa satisfaction de se trouver, pour la première fois depuis qu'il était empereur, sur le territoire de son royaume de Pologne, et il assista ensuite à la parade du 8e régiment d'infanterie de l'armée polonaise. Il fut enchanté de la tenue et de l'instruction de ce régiment, qui était un des plus parfaits spécimens de cette incomparable armée. Il partit, de bonne heure, avec l'impératrice et le grand-duc héritier, desquels il ne devait plus être séparé pendant les fêtes du couronnement. On arriva, dans l'après-midi, au château de Jablona, où le césarévitch et le grand-



duc Michel étaient allés à la rencontre des augustes voyageurs.

La réunion des trois frères fut aussi cordiale et aussi expansive qu'elle pouvait l'être sous l'impression simultanée des souvenirs personnels de tout ce qui s'était passé à l'époque de l'avénement de Nicolas. Le grand-duc Constantin semblait avoir à cœur de s'excuser des objections persistantes qu'il avait faites, en dernier lieu, contre le couronnement du roi de Pologne. Les trois frères étaient restés seuls, quand l'impératrice se fut retirée avec le grand-duc héritier.

— Je suis venu malgré tes conseils, dit Nicolas au césarévitch, et je n'ai pas voulu attendre davantage pour me déclarer roi de Pologne. Il fallait me conformer à la volonté de notre regretté frère, l'empereur Alexandre, qui a exigé que le couronnement de son successeur à Varsovie suivît de près le couronnement à Moscou.

— Dieu m'est témoin, répondit le césarévitch d'un air et d'un ton presque solennels, que j'ai toujours été aussi soumis que tu as pu l'être toi-même, cher Nicolas, à la volonté de notre bienfaiteur! Mais il y a en Pologne un sentiment national et un patriotisme peut-être exagéré, envers lesquels on ne saurait avoir trop de ménagements. J'ai dit, au reste, à Michel, qui me servira de garant, s'il le faut, les motifs graves et délicats que j'avais à faire valoir pour justifier mon opposition à ce couronnement.....

— C'est bien, cher Constantin, interrompit l'empereur : j'approuve aussi ces motifs sans les connaître, et je me réjouis de n'avoir obéi qu'à ma propre inspiration, puisque je me trouve avec toi et que nous allons passer quelques jours ensemble. Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de nuages entre nous.



On se remit en route, tous ensemble, après quelques heures de repos, et la famille impériale vint descendre dans une maison du faubourg de Praga, qui avait été préparée de la manière la plus élégante pour la recevoir; elle y passa la nuit, son entrée dans la capitale devant avoir lieu le lendemain 17 mai.

Le temps le plus serein favorisa cette imposante solennité. Toutes les rues que le cortége avait à traverser, depuis le faubourg de Praga jusqu'au château royal, étaient ornées de tapisseries, de devises et d'emblèmes, où revivait partout l'ancienne Pologne avec son blason national et les armoiries des plus illustres familles polonaises. Plusieurs arcs de triomphe avaient été érigés, sur le passage du cortége, par les soins du Conseil administratif du royaume et par ordre du césarévitch. On ne voyait figurer les armes de la Russie que sur ces arcs de triomphe et sur quelques monuments publics. Les rues avaient été sablées et jonchées de feuillages et de fleurs; les plus belles troupes de l'armée polonaise faisaient la haie, de chaque côté de la voie, et tenaient la foule à distance. Le concours des curieux était assez considérable sur tous les points; mais la police, multipliant sa surveillance, empêchait des agglomérations suspectes, en divisant les groupes compactes à mesure qu'ils se formaient.

La population paisible n'avait pas d'autre préoccupation que de voir un magnifique spectacle, et elle n'était animée que de sentiments bienveillants et sympathiques; mais on remarquait parmi elle beaucoup de physionomies inquiètes et attristées, beaucoup de regards torves et menaçants. On sentait, pour ainsi dire, circuler dans les masses un courant électrique de doute et d'anxiété.

Les fenêtres et les balcons des maisons, garnis de tentures de soie armoriées, était occupés par l'aristocratie, qui



avait saisi cette occasion de se montrer avec le costume national, qu'on ne voyait presque jamais reparaître dans les cérémonies publiques.

A midi sonnant, toutes les cloches de la ville s'ébranlèrent à la fois, au bruit du canon qui annonça que le cortége se mettait en mouvement. Les troupes de la garde, après avoir défilé devant Leurs Majestés impériales et royales, ouvraient la marche; elles étaient suivies des hauts fonctionnaires de l'État et des personnes de la cour, en grand costume d'apparat, montés sur des chevaux de prix. L'empereur, en costume de général de l'armée polonaise, était aussi à cheval, ayant à ses côtés les grands-ducs Constantin et Michel; le grand-duc héritier avait été reconnu, ce jour-là même, chef du 1[er] régiment des chasseurs polonais, et, portant l'uniforme de son régiment, décoré de l'ordre de l'Aigle-Blanc, il avait voulu se placer à la tête de ce beau corps qui précédait la voiture de l'impératrice-reine : cette voiture, toute dorée, avait un superbe attelage de huit chevaux richement enharnachés; le grand-veneur, comte de Modène, et le grand-maître des écuries, tous deux à cheval, étaient aux portières de droite et de gauche.

Ce spectacle magnifique, et surtout la vue de l'empereur Nicolas escorté de ses deux frères, déterminèrent l'explosion de l'enthousiasme populaire, qui ne fit que s'accroître et s'exalter à chaque instant. Il n'y eut plus dès lors la moindre hésitation à l'égard de l'accueil que le peuple devait faire à son roi.

L'archevêque de Varsovie, primat de Pologne, revêtu de ses ornements pontificaux, attendait, entouré de tout le clergé catholique de la capitale, sous le portail de l'église des Franciscains, la première église devant laquelle passa le cortége. La famille impériale s'arrêta un moment, pour



recueillir les prières et les bénédictions du primat et de son clergé, et ensuite elle continua sa route jusqu'à la place de Sigismond, où est situé le château royal qu'elle allait habiter. Elle y fut reçue, avec d'unanimes témoignages de respect et de joie, par les membres du Sénat et les principales autorités du royaume.

Leurs Majestés ne furent pas plutôt entrées dans le château, qu'elles se rendirent solennellement à la chapelle grecque où elles assistèrent à un service d'actions de grâces. Cette journée mémorable se termina par une illumination générale, à laquelle les habitants de Varsovie prirent part de bonne grâce et même avec empressement.

L'empereur, depuis son arrivée dans son royaume de Pologne, avait pu se rendre compte, par ses yeux, de l'état de prospérité, auquel ce royaume était parvenu sous l'administration russe. L'aspect général du pays témoignait de sa richesse. Les champs étaient admirablement cultivés; les villes, où la population avait presque doublé depuis quinze ans, étaient également splendides et florissantes. De toutes parts, des manufactures, des usines, en pleine activité; de toutes parts, des châteaux magnifiques et de charmantes maisons de plaisance. Des routes bien entretenues facilitaient les communications entre les principaux centres industriels et commerciaux. Le bien-être matériel se montrait partout, dans le moindre village comme dans la capitale.

La Pologne, à cette époque, comptait 4 millions d'habitants; Varsovie seule en renfermait 150,000. Les revenus du royaume s'élevaient à 80 millions de florins; la Banque nationale, créée par un ukase du 17/29 janvier 1828, dans le double but d'acquitter la dette publique et d'encourager le commerce, le crédit et l'industrie, possédait



dans ses caisses un capital de 120 millions de florins et le Trésor avait une réserve d'environ 20 millions. Le crédit se trouvait donc solidement établi, la dette de l'État assurée, et chacun, pour ainsi dire, participait proportionnellement à la fortune de la nation. C'était là l'œuvre d'Alexandre Ier, continuée, perfectionnée et tout à l'heure achevée par l'empereur Nicolas.

CXXIV

Le soir même de l'arrivée de l'empereur Nicolas, le grand-duc Constantin commença de remplir une tâche pénible et difficile, qu'il s'était imposée pour tout le temps du séjour de ses frères à Varsovie, et qui n'était rien moins que de diriger personnellement l'action de la police de sûreté.

Accompagné du général Kuruta, qui avait sa confiance la plus intime, il parcourut à pied ou à cheval tous les quartiers de la ville, tantôt avec le général Gendre, tantôt avec le colonel Sass, chargé d'exécuter ses ordres pour la surveillance individuelle de tous les habitants. Quelques arrestations avaient été faites dans la journée, à la suite de paroles imprudentes prononcées en public : il fit comparaître devant lui les auteurs de ces actes répréhensibles et il les menaça d'une punition exemplaire. Plusieurs individus avaient refusé d'illuminer leurs maisons : il les fit condamner à de fortes amendes, et il s'emporta en invectives contre un d'eux qui avait osé, en sa présence, manifester du mauvais vouloir à l'égard de l'empereur. Cet homme, au lieu de courber la tête, redoubla d'arrogance, et le grand-duc, poussé au paroxysme de la colère, s'oublia au point de le



maltraiter, en jurant qu'il le ferait fusiller. Quand il rentra fort tard au palais du Belvédère, et qu'après avoir quitté son uniforme, il vint, en habit de ville, suivant son habitude, frapper à la porte de l'appartement de la princesse de Lowicz, on pouvait voir encore sur son visage les traces de l'accès de fureur auquel il s'était abandonné. La princesse lui demanda, de l'air le plus affectueux et pourtant d'un ton de reproche, s'il n'avait pas encore donné carrière à la violence de son caractère :

— Ce n'est rien, dit-il en affectant d'être calme et en tremblant d'indignation : un misérable s'est permis devant moi de mal parler de l'empereur ! Je lui ferai demain traîner la brouette sur la place de la parade...

— Vous ne pensez pas que l'empereur est ici ! s'écria la princesse avec une tendre sévérité. Allons, Constantin, calmez-vous ! La pensée doit toujours précéder l'action, et chez vous c'est l'action qui précède la pensée.

— Si vous étiez toujours là, reprit le grand-duc, je ne m'emporterais jamais, et je ne ferais rien sans vous avoir demandé conseil.

La nuit même, Constantin envoya l'ordre de mettre en liberté tous les individus arrêtés la veille par la police.

Cette circonstance pourrait bien expliquer l'incurie et l'aveuglement, que la police eut à se reprocher, à Varsovie, dans les huit jours qui s'écoulèrent jusqu'au couronnement. Durant ces huit jours, la Société secrète, dont Wisocki s'était fait le chef après en avoir été le fondateur, fut constamment sur pied et se donna bien du mouvement, sans éveiller le moindre soupçon ou plutôt sans être entravée, dans ses manœuvres, par la plus simple mesure de précaution. Les réunions se succédaient l'une à l'autre dans les mêmes endroits ; les conspirateurs se cherchaient et se

rencontraient en pleine rue, se parlant à voix basse, échangeant des mots d'ordre, se communiquant des instructions écrites. L'École des porte-enseignes, où Wisoçki avait établi son quartier-général, tramait le complot, en quelque sorte, au grand jour. Cependant personne ne fût compromis, personne ne fut arrêté. On eût dit une complaisance tacite de la police, qui ne se composait que de Polonais et qui pouvait, en conséquence, se laisser séduire par des illusions patriotiques.

Dans les conciliabules antérieurs à l'arrivée de la famille impériale, les vrais amis de la nationalité polonaise avaient employé le raisonnement et la prière, afin d'obtenir que Wisoçki et ses fanatiques sectateurs renonçassent à leurs odieux projets de meurtre. Wisoçki soutenait, avec une froide et inflexible conviction, que le meurtre de la famille impériale était une rigoureuse nécessité, pour donner le signal d'une révolution, et pour faire le pays tout entier solidaire de cette révolution qui pouvait seule lui rendre l'indépendance. Au reste, ce meurtre, ce massacre, ce lâche guet-apens paraissait si horrible à ceux-là mêmes qui voulaient l'employer comme un moyen de délivrance nationale, qu'ils évitaient d'en parler et qu'ils se renfermaient à cet égard dans une prudente réserve.

Il y eut encore plusieurs assemblées, dans lesquelles on discuta l'opportunité du complot :

— Le Ciel nous envoie une occasion que nous ne retrouverons jamais, si nous la laissons échapper! dit Wisoçki. Que la Chambre des nonces se charge de la révolution; moi et mes amis nous lui ferons le champ libre.

— Il faut attendre une occasion meilleure, répondit Joseph Zaliwski qui représentait un petit groupe libéral avec lequel correspondaient les libéraux français. Nous pensons



généralement qu'aucune révolution ne peut avoir lieu dans un État secondaire de l'Europe, sans un changement complet de système dans un des grands États que régit la Sainte-Alliance. Faites votre révolution : elle sera enrayée, anéantie, avant qu'elle ait pris son développement, car elle aura contre elle non-seulement la Russie, mais la Sainte-Alliance.

— La Russie? s'écria Wisoçki, en sortant de sa réserve habituelle : la Russie sera elle-même en révolution, puisqu'elle n'aura plus de chef ni de gouvernement.

— Un peu de patience, répliqua Zaliwski; attendons qu'une révolution éclate en France, ce qui ne saurait tarder longtemps. Je vous ajourne à quelques mois, et alors nous pourrons à coup sûr proclamer l'affranchissement de la Pologne.

— Soit, Messieurs, repartit Wisoçki : chacun comprend son devoir à sa manière. Mes amis et moi, nous agirons sous notre propre responsabilité. Il importe seulement que la Chambre des nonces soit prête à tout événement et qu'elle avise d'avance à suivre un parti, en prévision de la vacance du trône. Dans six jours, la Pologne sera libre.

L'obstination de Wisoçki déconcerta, émut, effraya tous les hommes politiques qui de près ou de loin avaient des intelligences avec les conspirateurs.

Le général Chlopicki, dont le nom avait été mis en avant plus d'une fois, sans son aveu, et qui pourtant s'était toujours refusé à prendre part à aucun complot, tout en protestant de son dévouement inaltérable à la cause polonaise, fut averti, par voie indirecte, de l'existence d'une conspiration; il usa aussitôt de toute l'influence que lui donnaient sa popularité et son noble caractère, pour décourager les conspirateurs et désorganiser la conspiration.



Les généraux Krukowiecki et Szembek, qui, quoique étant l'un et l'autre en activité de service, avaient eu la faiblesse de prêter l'oreille aux séductions des Sociétés secrètes, apprirent avec indignation qu'on préparait un attentat contre la personne de l'empereur. Krukowiecki déclara que, si cet affreux dessein n'était pas abandonné, il dénoncerait lui-même le complot au grand-duc Constantin; Szembek eut recours à la persuasion, pour détourner de toute entreprise violente et inopportune les conspirateurs qu'il connaissait.

Le prince Adam Czartoryski alla plus loin : averti des intentions du parti extrême, il fit venir Adam Gurowski et il le prévint qu'il irait trouver l'empereur, pour se dénoncer lui-même comme complice des conspirateurs, si ceux-ci persistaient dans leur abominable et folle entreprise. Les autres nonces, qui avaient d'abord approuvé le but de la Société secrète, Malachowski, Dzialynski, Zwierkowski, usèrent de toute l'autorité, de toute l'influence, que leur donnait leur position personnelle, pour dissuader les conjurés et pour s'opposer à l'exécution de leurs projets.

Le césaréwich était si éloigné de soupçonner que son auguste frère pût courir un danger au milieu de la sympathie et de l'enthousiasme des habitants de Varsovie, qu'il ordonnait, tous les jours, sur la place du château royal ou sur la place de Saxe, une parade des principaux corps de l'armée polonaise, et que l'empereur assistait toujours, avec le grand-duc héritier, à ces parades qui attiraient un immense concours de curieux.

C'était d'ordinaire le grand-duc, qui commandait les troupes convoquées pour manœuvrer devant l'empereur, mais il ne cessait pas néanmoins d'exercer la surveillance la plus stricte et la plus minutieuse sur tous les spectateurs



des exercices et des évolutions militaires. Son coup d'œil allait interroger les physionomies et les regards dans la foule. A la fin de ces parades, que la population de Varsovie suivait avec autant d'intérêt que d'empressement, les généraux et les officiers de tous grades étaient présentés à l'empereur, qui leur faisait l'accueil le plus gracieux et qui leur témoignait sa satisfaction de la belle tenue des troupes.

On disait malignement, dans les centres de l'opposition polonaise, que ces parades de chaque jour fournissaient au grand-duc Constantin le prétexte de faire lui-même la police : ce qui permet de croire que, malgré le nombre croissant des affiliés de la Société secrète des Enfants de la Pologne, on ignorait dans le public que la conspiration fût en permanence à Varsovie.

Après la parade qui eut lieu le lendemain de son arrivée, l'empereur, pour donner une nouvelle marque de sa bienveillance à l'armée polonaise, avait arrêté que le 2e régiment de chasseurs à cheval porterait dorénavant le nom de l'impératrice-reine Alexandra.

Le 21 mai, toutes les troupes de la garnison avaient été rassemblées, sur la place d'armes, près de la barrière de Powaski, pour une grande parade, qui devait être terminée par une revue. Le grand-duc héritier et le grand-duc Michel étaient à la tête de leurs régiments. Le césaréwitch commandait en chef. L'empereur fut enchanté de la tenue, de l'aplomb et de l'instruction des différents corps qui défilèrent sous ses yeux.

Au nombre de ces corps se trouvait l'École des porte-enseignes, parmi lesquels, si l'on en croit des bruits qui circulèrent dans la Chambre des nonces, quelques complices de Wisocki avaient leurs fusils chargés. Tout se passa sans accident et sans tumulte. Les hourras qui partaient des rangs



de la troupe trouvaient de puissants échos dans la voix du peuple qui acclamait avec transport le roi de Pologne. La présence d'un grand nombre de membres de la Société patriotique, dans les régiments sous les armes, n'empêcha pas cet élan spontané d'enthousiasme et de dévouement. Les chefs de corps avaient demandé, au nom de leurs soldats, l'honneur de servir dans la campagne qui venait de commencer en Turquie. L'empereur leur répondit qu'il était touché de leur noble impatience et qu'il ferait appel à leur courage, si l'armée russe avait besoin de renfort et si l'ennemi prolongeait la lutte.

En voyant les marques de respect, d'attachement et de confiance, que la population polonaise donnait à la famille impériale, on n'eût jamais deviné qu'un complot se tramait parmi les jeunes officiers et qu'on pouvait craindre un attentat contre l'empereur et ses frères. Le grand-duc Constantin en avait pourtant le pressentiment, car il redoublait de vigilance et de perspicacité, toujours l'œil et l'oreille aux aguets, interrogeant, étudiant les dispositions de la foule, et se faisant rendre compte des moindres circonstances qui avaient éveillé l'attention de la police.

La princesse de Lowicz, il est vrai, ne lui permettait pas de s'endormir un instant dans une dangereuse sécurité; elle lui répétait sans cesse que les Polonais n'entreprendraient rien contre la personne sacrée de leur souverain, mais en même temps elle lui disait que, d'après un avis officieux qu'on lui avait transmis, des étrangers suspects, appartenant à la franc-maçonnerie et aux Sociétés secrètes de l'Allemagne, avaient été envoyés à Varsovie pour agiter les esprits et troubler le couronnement du roi de Pologne.

La princesse, à qui son mariage morganatique empêchait de prendre un rôle dans les cérémonies officielles, ne devait

point paraître dans cette cérémonie du couronnement, puisqu'elle ne pouvait y être admise avec le titre et les prérogatives de grande-duchesse. Elle ne s'était montrée nulle part auprès de son mari dans les réceptions de la cour, et elle restait, comme d'habitude, confinée dans le palais du Belvédère.

L'empereur allait tous les jours lui rendre visite, seul ou accompagné du césarévitch, qui se sentait fier de voir le prestige que son épouse bien-aimée exerçait sur son auguste frère comme sur lui-même. L'empereur, en effet, trouvait un charme extrême dans la société de sa belle-sœur; il lui amena le grand-duc héritier, puis l'impératrice, qui ne manqua pas d'éprouver pour la princesse de Lowicz la sympathie que cette femme aimable et gracieuse inspirait naturellement à toutes les personnes qui l'approchaient.

La princesse n'était pas d'une beauté parfaite et régulière, mais on ne se lassait point, en la voyant pour la première fois, de contempler ses traits fins, ses yeux bleus au regard doux et limpide, sa physionomie souriante et mélancolique, son frais visage entouré comme d'une auréole par des boucles vaporeuses de cheveux blonds. Il y avait surtout, en elle, une rare supériorité de distinction et d'élégance. Aucune femme n'employait moins d'art pour plaire, et aucune aussi ne plaisait davantage par la grâce et le naturel.

L'empereur Nicolas, dès qu'il la connut, lui accorda autant d'estime que d'amitié, et l'impératrice ne résista pas davantage à la séduction irrésistible que l'*Égérie* polonaise du césarévitch (comme on l'appelait à Varsovie) exerçait sur toutes les natures aimantes et dévouées. Leurs relations affectueuses, qui n'avaient commencé qu'à cette époque, eussent amené sans doute entre elles une véritable intimité,



si les événements leur avaient permis de se rapprocher l'une de l'autre. L'impératrice Alexandra était surtout touchée de voir dans quelle tendre et douce union vivaient la princesse et son mari, dont les inégalités de caractère et les terribles emportements n'avaient jamais subi d'autre pouvoir modérateur que celui de l'empereur Alexandre et de l'impératrice-mère.

— On ne le connaît pas! disait la princesse de Lowicz, en parlant de Constantin avec une éloquente émotion : c'est le plus sensible, c'est le plus généreux, c'est le meilleur des hommes. Oh! il est si bon! ajoutait-elle, comme si elle devinait dans l'esprit de l'impératrice un léger doute qu'elle avait à cœur de détruire : Votre Majesté, par exemple, ne saurait se faire une idée de son attachement, de sa vénération, de son dévouement, pour l'empereur.

Le grand-duc était réellement bon, mais ses bizarreries, ses colères subites, ses violences aveugles à l'égard du premier venu, ses exigences et ses rigueurs inflexibles en matière de service, tout concourait à le faire craindre et haïr en Pologne.

La calomnie n'avait pas peu contribué à l'entourer d'une légende d'actes monstrueux ou ridicules : non-seulement on l'accusait d'avoir, sous les prétextes les plus futiles, condamné des soldats et même des officiers à passer par les baguettes; mais encore on lui reprochait de s'être amusé à couper lui-même les bords des chapeaux de quelques jeunes gens qui ne l'avaient pas salué dans la rue, les moustaches de quelques voyageurs étrangers, qui affichaient des airs de carbonari, et la longue chevelure de quelques enfants, que leurs mères ne voulaient pas astreindre à la mode réglementaire des cheveux courts. C'étaient là, disait-on, les passe-temps du césarévitch, et ces contes



absurdes ne trouvaient pourtant pas un seul contradicteur !

L'écho en vint jusqu'aux oreilles de l'impératrice, qui crut devoir en parler à son auguste époux.

— Mensonges ! infamies ! s'écria Nicolas. Voilà comment on récompense le grand-duc d'aimer trop les Polonais !

Cette parole de l'empereur, allant de bouche en bouche, fut répétée devant le professeur Joachim Lelewel : « Oui, Constantin aime les Polonais, dit avec amertume ce fougueux patriote, mais son amour ressemble à celui d'un enfant gâté, qui aime les poupées pour avoir le plaisir de les briser. »

Le couronnement était fixé au 24 mai.

Trois jours auparavant, un cortége composé d'un général polonais, de deux maîtres des cérémonies, de deux hérauts d'armes et de deux secrétaires de la chancellerie du Sénat, tous à cheval et en grand uniforme, se forma devant le palais du Belvédère et se rendit, en pompe, sur la place de Sigismond, vis-à-vis du château royal. Deux escadrons de la garde, qui fermaient la marche, se rangèrent en ligne, et les trompettes ayant sonné un ban, un des secrétaires de la chancellerie du Sénat lut à haute voix la proclamation suivante :

« Notre très-auguste, très-haut et très-puissant seigneur Nicolas I[er], empereur de toutes les Russies, roi de Pologne, a daigné ordonner que le couronnement de Sa Majesté, comme roi de Pologne, ait lieu, avec l'aide du Tout-puissant, le 12/24 mai, en faisant participer, à cette royale cérémonie, son auguste épouse l'impératrice-reine.

« Cet acte solennel est annoncé, par la présente publication, à tous les fidèles sujets, afin que, dans cette heureuse journée, ils redoublent de ferveur dans leurs prières au Roi des



rois, pour qu'il répande, par sa toute-puissance, ses grâces et ses bénédictions sur le règne de Sa Majesté, et que, pendant la durée de ce règne, il y maintienne la paix et la tranquillité, à la gloire de son saint nom, et pour la prospérité inébranlable du royaume. »

Ensuite, les hérauts d'armes jetèrent dans la foule des exemplaires imprimés de cette proclamation, et le cortége se remit en marche, pour aller, sur divers points de la capitale, annoncer au peuple le couronnement du roi de Pologne. Pendant trois jours consécutifs, la publication du décret impérial fut renouvelée avec les mêmes cérémonies, et partout les assistants accueillirent cette bonne nouvelle par de chaleureuses acclamations.

Un autre cortége avait attiré l'attention et les conjectures des nombreux spectateurs qui se pressaient dans les rues pour ne rien perdre des apprêts du couronnement : un lourd fourgon aux armes de l'Empire traversa la ville, précédé de la voiture du grand-maître des cérémonies de la cour de Pologne, escorté par quatre chasseurs de la garde à cheval. On sut bientôt que c'étaient les couronnes, le sceptre, le globe et les autres insignes de la royauté de Pologne, qui avaient été apportés jusqu'à la frontière de Russie par le grand-maître des cérémonies de l'Empire, sous l'escorte de quatre chevaliers-gardes. Ils furent déposés, au château royal, dans la chambre du trône.

L'arrivée des insignes royaux devint le sujet de toutes les conversations. Chacun se demandait avec une vive curiosité, si l'on allait enfin revoir briller à la cérémonie du couronnement de Nicolas les antiques joyaux de la couronne de Pologne, qui avaient disparu depuis le dernier partage du royaume. On assurait d'abord que ces



précieux objets, y compris le sabre de Boleslas et les cinq couronnes historiques de Cracovie, étaient rendus à la Pologne par la générosité du tzar; mais on ne tarda pas à apprendre que ces chefs-d'œuvre d'orfévrerie avaient été fabriqués à Saint-Pétersbourg sur d'anciens modèles et que la nouvelle couronne royale, qui n'avait pas coûté moins de trois millions de florins, resterait désormais dans le Trésor de Varsovie.

Le patriotisme polonais inventa une légende qui se répandit rapidement de bouche en bouche et qui laissa une profonde impression dans le peuple.

On racontait qu'au moment solennel du partage de la Pologne, en 1795, deux moines, accompagnés de quatre serruriers, qui avaient juré sur l'Évangile de ne révéler jamais le secret qui leur était confié, furent introduits mystérieusement dans le Trésor national de Cracovie et brisèrent le coffre de fer qui contenait les insignes vénérés des chefs de la république polonaise. Ces insignes avaient été emportés alors au fond de la Lithuanie et remis à la foi d'un gentilhomme, encore vivant, qui ne devait les faire reparaître que le jour où la Pologne, affranchie de la domination étrangère, réunirait ses trois tronçons en un seul État indépendant et se lèverait en armes pour couronner un Piast.

Tandis que cette histoire fabuleuse circulait dans les masses, Pierre Wisoçki, toujours déterminé à tenter l'exécution de son plan et assuré du concours de ses camarades de l'École des porte-enseignes, continuait à négocier avec les intermédiaires du parti de l'opposition dans la Chambre des nonces, pour obtenir seulement l'aveu tacite des représentants politiques de la nation. Ceux-ci, épouvantés, indignés, consternés de l'exécrable attentat qu'on voulait leur



faire accepter en principe, ne savaient plus à quelle voie recourir pour empêcher un crime qui serait le déshonneur de la Pologne.

Dzialynski eut l'idée de proposer un moyen dilatoire et évasif, qui fut accepté avec empressement par tous ses collègues : on décida donc que les sénateurs et les nonces qui voudraient se réunir dans un effort suprême en faveur de leur patrie, signeraient une adresse au nouveau roi de Pologne, afin de réclamer de sa justice et de sa libéralité tous les droits consacrés par la Constitution. Cette adresse devait être présentée à l'empereur, le jour même du couronnement, et l'on croyait pouvoir compter sur l'appui direct du grand-duc Constantin.

Ce fut Malachowski que les nonces chargèrent de s'entendre avec Wisoçki, pour obtenir de lui l'abandon ou du moins l'ajournement de ses projets particuliers, qu'il n'avait d'ailleurs communiqués à personne et dont il s'était réservé exclusivement l'exécution.

Une conférence eut lieu, la veille du couronnement, entre Malachowski, agissant au nom de ses collègues de la Chambre des nonces, et Wisoçki, représentant avec trois ou quatre amis la partie active du complot. Wisoçki écouta, en frémissant, les conseils et les prières que les nonces lui faisaient transmettre pour la dernière fois; mais il resta inébranlable dans ses résolutions.

— Qu'il soit bien établi, dit-il, que je n'ai rien demandé à la Chambre des nonces, si ce n'est de prévoir une éventualité et de se mettre d'accord à l'avance sur la conduite qu'elle tiendrait, dans le cas où, par suite d'une circonstance quelconque, la Pologne n'aurait plus de maîtres ni de gouvernement.

Adam Gurowski, lequel était présent et qui ne put con-



tenir sa fougue indomptable, s'écria, en invitant Wisoçki à ne pas prolonger une discussion inutile :

— Nous voulions savoir seulement, avant de faire la place nette, ce que les personnes d'un certain âge, d'une haute expérience et d'une considération notoire, pour me servir de vos propres expressions, ont l'intention de planter ou de bâtir dans le sol national : république ou monarchie.

Wisoçki se retira sombre et ruminant comme un lion blessé, et il passa la nuit en conciliabule avec ses confidents intimes, tandis que la plupart des officiers de l'École des porte-enseignes préparaient leurs armes et fabriquaient des cartouches.

CXXV

Le 24 mai, dès le point du jour, une foule énorme de peuple se portait vers la place de Sigismond, que le cortége du couronnement devait traverser deux fois et qui avait été, en conséquence, absolument interdite au public. Les curieux refluaient donc dans toutes les rues environnantes, en cherchant à se rapprocher autant que possible du théâtre de la cérémonie.

On avait établi, entre le château royal et la vieille basilique de Saint-Jean, un large plancher, couvert de drap rouge, pour le passage du cortége, et sur le pourtour de la place s'élevaient de vastes gradins, où vinrent se ranger plus de trois mille dames, appartenant la plupart à l'aristocratie polonaise et déployant à l'envi un luxe extraordinaire de toilette. En même temps, toutes les fenêtres des maisons qui font face au château et de celles de la rue Saint-Jean, dans laquelle est située l'église cathédrale, se garnissaient d'une multitude de spectateurs. Partout des drapeaux polonais, partout les armes de la Pologne se mêlant à des devises et à des inscriptions en l'honneur de l'empereur et roi.

La curiosité n'était pas le seul sentiment qui dominât



parmi les assistants : on remarquait sur tous les visages une expression de contentement et de bienveillance ; on sentait que le plus grand nombre des personnes présentes n'avaient que de la sympathie pour le roi de Pologne, sinon pour l'empereur de Russie.

Des détachements choisis dans les régiments des gardes et dans les différents corps qui composaient la garnison s'alignèrent en haie, sur trois rangs, le long du plancher que le cortége allait suivre pour se rendre du château royal à l'église Saint-Jean, et parmi ces troupes d'élite en grande tenue, l'École des porte-enseignes occupait le centre de la place.

Avant onze heures du matin, le primat, précédé de son crucifère, monté sur un cheval blanc et suivi des évêques-sénateurs en habits pontificaux, se rendit à la cathédrale, déjà remplie de monde, pour y célébrer la messe du Saint-Esprit, en présence des insignes de la royauté, qui y furent apportés processionnellement en grande pompe.

Une salve de vingt et un coups de canon avait appelé au château les personnes désignées pour assister au couronnement. Les ornements royaux, qui étaient exposés, dans la salle du trône, sur des coussins de velours rouge, furent remis successivement par le grand-maître des cérémonies, aux seigneurs castellans et palatins qui devaient remplir cette charge de cour : le palatin Grabowski portait le collier de l'Aigle-Blanc ; le général comte Grabowski, ministre d'État, le grand sceau du royaume ; le général Isidore Krasinski, la bannière ; le général Hauke, le glaive ; les castellans Sierakowski et Glyszczinski, le manteau impérial et royal ; le palatin Czarnecki, le globe ; le palatin Adam Czartoryski, le sceptre ; et le comte Zamoyski, président du Sénat, la couronne. Chacun de ces hauts digni-

taires du royaume était accompagné de deux assistants et avait pour escorte un détachement à pied, tiré de la cavalerie de la garde, sous le commandement d'un officier.

Ces divers détachements s'arrêtèrent à la porte de la cathédrale, tandis que le primat, suivi des dix évêques-sénateurs et entouré de tout son clergé, allait recevoir les ornements royaux, qui furent déposés l'un après l'autre sur une table couverte de velours cramoisi. La grand'messe commença, et trois cents musiciens exécutèrent des morceaux de musique, composés exprès par Elsner, directeur du Conservatoire de Varsovie. Après le *Veni Creator*, les ornements royaux furent rapportés au château, avec le même cérémonial, et réintégrés dans la chambre du trône. C'est là que se forma, sous les yeux de l'empereur et de l'impératrice, le cortége qui les conduisit à la salle du couronnement, où les attendaient le clergé et toutes les autorités du royaume.

Nicolas, décoré de l'ordre de l'Aigle-Blanc, entra dans la chambre du trône, avec l'impératrice, tous deux ayant déjà la couronne au front et le manteau sur les épaules : ils montèrent les degrés du trône et s'y placèrent. Aussitôt, le grand-maître des cérémonies prit les ordres de l'empereur, et le cortége se mit en marche.

Un détachement de la garde à cheval, commandé par deux officiers, précédait à pied les gentilshommes de la chambre, les chambellans, les charges de la cour, les ministres et le Conseil d'administration du royaume de Pologne. Deux hérauts d'armes et deux maîtres de cérémonies annonçaient les ornements royaux, portés par les mêmes personnages qui les avaient déjà transportés à l'église Saint-Jean. Le grand-maître des cérémonies, escorté d'un détachement de la garde, marchait devant l'empereur et



roi, qui avait à ses côtés deux assistants et à quelque distance le ministre de sa maison, l'aide de camp général de service, et le commandant du régiment des chasseurs à cheval, l'épée nue à la main; l'impératrice venait ensuite avec deux assistants, et la traîne de son manteau était soutenue par six chambellans; les membres de la famille impériale suivaient immédiatement l'impératrice; les dames de la cour et la maison militaire de l'empereur complétaient le cortége, que fermait un détachement de la garde avec un officier.

Au moment où Leurs Majestés sortaient de la salle du trône pour passer dans celle du couronnement, on commença de tirer une salve de soixante et onze coups de canon.

La cérémonie devait avoir lieu dans la salle où se tenaient les séances du Sénat. Cette vaste salle avait été somptueusement décorée pour la circonstance : elle était entièrement tendue en drap cramoisi, orné de galons et de crépines d'or, avec les chiffres de l'empereur et les armes de Pologne, répétés alternativement dans toutes les parties de la tenture. La même décoration se reproduisait sur les galeries qui entouraient la salle et sur les tribunes en amphithéâtre qu'on avait construites à droite et à gauche du trône, lequel occupait un large emplacement, sous un dais de velours cramoisi, surmonté de plumes d'autruche avec les chiffres de Nicolas brodés en or. Une estrade, élevée de neuf marches, fermée de trois côtés par une balustrade dorée, supportait deux gradins d'égale hauteur, recouverts de velours rouge, où se trouvaient, à gauche, le fauteuil de l'empereur-roi, et, à droite, celui de l'impératrice-reine. Deux autres estrades, pareillement couvertes en velours cramoisi, s'étendaient de chaque côté du trône; l'une de

sept marches, destinée aux membres de la famille impériale; l'autre de trois marches seulement, pour les ministres et le Conseil d'administration du royaume. Au centre de la salle, il y avait un autel avec un crucifix.

Les galeries étaient occupées par des dames de distinction, richement parées; les tribunes, par l'élite de la noblesse polonaise. A peine si quelques hauts personnages russes avaient pu obtenir d'être témoins de la cérémonie.

Le clergé attendait à la porte l'arrivée de Leurs Majestés, pour leur présenter l'eau bénite et les conduire à leur trône. Les ornements royaux, qu'on portait sur des coussins de velours galonnés d'or, furent déposés sur une table préparée pour les recevoir, à la gauche de l'empereur. Les castellans, les palatins et les grands dignitaires, qui les avaient apportés, s'échelonnèrent sur les premières marches du trône, chacun selon son rang; deux officiers du régiment des chasseurs de la garde à cheval se tenaient debout, l'épée nue à la main, au bas de l'estrade; la maison militaire de l'empereur, d'un côté, et la cour, de l'autre, se pressaient en foule sur les degrés.

Tout le monde ayant pris place, l'empereur fit signe au primat, qui, s'approchant de lui, prononça une prière à voix basse pour appeler les bénédictions du ciel sur Leurs Majestés impériales et royales. Le plus profond silence régnait dans l'assemblée attentive et immobile : en ce moment, l'empereur de Russie avait, pour ainsi dire, disparu; il ne restait plus qu'un roi de Pologne, qui semblait succéder à Stanislas-Auguste Poniatowski, le dernier roi dont Varsovie avait vu le couronnement en 1764.

Nicolas se lève et domine de sa haute taille tout ce qui l'entoure; il se revêt du manteau royal, que le primat lui présente en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-



Esprit; » il demande alors la couronne; le comte Zamoyski, qui l'avait apportée, va la prendre sur la table et la remet, sur un coussin, au prélat, qui la présente lui-même en répétant encore : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » L'empereur saisit cette couronne d'or étincelante de pierreries et la place sur sa tête.

Une émotion indescriptible s'empare de tous les spectateurs. Le primat vient de présenter à l'empereur le collier de l'Aigle-Blanc, et l'empereur, appelant l'impératrice, lui passe ce collier, que deux dames d'honneur attachent à son manteau. L'empereur demande ensuite le sceptre et le globe, qui lui sont présentés, sur un coussin, par le primat, répétant, pour la troisième fois, ces mots sacramentels : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Après quoi le primat s'écrie par trois fois : *Vivat rex in æternum!*

A ce moment, toutes les cloches des églises sonnent à grandes volées, et cent un coups de canon leur répondent par intervalles. Le clergé et les assistants adressent leurs félicitations à l'empereur et roi, en le saluant humblement trois fois de suite.

Le fracas de l'artillerie et le bruit des cloches ont cessé. L'empereur remet le sceptre et le globe aux dignitaires qui les avaient apportés, et, s'étant mis à genoux, il lit à voix haute la prière suivante dans un livre que lui présente le ministre des cultes :

« Dieu tout-puissant, Dieu de mes pères, Roi des rois, ô toi qui créas l'univers par ta divine parole, et dont la sagesse infinie forma l'homme pour gouverner le monde dans la voie de la vérité, tu m'as appelé pour être roi et juge de la valeureuse nation polonaise. Je reconnais avec un saint



respect les effets de ta céleste bonté envers moi; et en te rendant grâce de tes bienfaits, je m'humilie en même temps devant ta divine majesté.

« Daigne, ô mon maître et mon Dieu! éclairer mes pas dans cette carrière suprême et les diriger pour l'accomplissement de cette haute vocation! Fais que la sagesse qui environne ton nom soit avec moi! Fais-la descendre des cieux, pour que je sois pénétré de tes volontés souveraines et de la vérité de tes commandements! Fais que mon cœur soit dans ta main, et que je puisse régner pour le bonheur de mes peuples et pour la gloire de ton saint nom, d'après la Charte octroyée par mon auguste prédécesseur et déjà jurée par moi, afin que je ne redoute pas de comparaître devant toi au jour de ton jugement éternel; par la gloire et la miséricorde de ton divin fils Jésus-Christ, avec lequel tu es béni, ainsi qu'avec le très-clément, très-vivifiant Saint-Esprit, jusqu'à la fin des siècles. Ainsi soit-il. »

L'empereur avait récité cette prière, d'un ton si pénétré et si fervent, que la plupart des assistants ne purent se défendre d'un attendrissement à la fois religieux et patriotique : tous les yeux se remplirent de larmes.

L'empereur se releva, et le primat, s'agenouillant à son tour ainsi que toutes les personnes présentes, adressa d'une voix émue une invocation touchante à la divine Providence, pour la supplier de répandre ses bienfaits sur le règne de l'empereur et roi.

Le primat salue profondément le monarque et retourne avec son clergé à l'église de Saint-Jean, où le nouveau roi de Pologne doit se rendre pour assister au *Te Deum*. Dès que le primat est arrivé à la porte de l'église, le cortége impérial sort de la salle du couronnement et descend sur la



place de Sigismond, dans le même ordre qu'il avait observé au sortir de la chambre du trône.

Leurs Majestés, la couronne sur la tête et revêtues de leurs manteaux, s'avancent, au bruit des cloches et de l'artillerie, l'empereur tenant dans ses mains le sceptre et le globe, ayant à ses côtés ses deux frères en uniforme polonais, et suivi du grand-duc héritier, de la cour, et de toutes les autorités qui avaient assisté au couronnement.

Une confuse acclamation formée de mille cris de joie et d'enthousiasme s'élève dans les airs et se prolonge d'écho en écho sur les deux rives de la Vistule : on entend à peine les cloches et le canon. Tous les cœurs s'élancent au-devant du roi de Pologne.

En ce moment, la troupe, qui attendait l'arme au bras le passage du cortége, se voit violemment refoulée en arrière, par suite d'un contre-ordre qui la fait changer de front et qui l'empêche de conserver ses lignes : les porte-enseignes, que le hasard ou une combinaison infernale avait groupés au centre de la place, se trouvent tout à coup éloignés de la position qu'ils occupaient et enveloppés par un escadron de cuirassiers de la garde impériale de Podolie.

Ce mouvement avait été, dit-on, exécuté en vertu d'un ordre du césarévitch, à qui la princesse de Lowicz venait de transmettre un avis confidentiel.

On a depuis raconté que Pierre Wisoçki avait fini par céder à l'injonction des chefs politiques de la conspiration, et qu'il s'était décidé, non sans regret, à l'ajournement de son complot. On dit même qu'un des nonces les plus compromis, Malachowski ou Zwierkowski, s'attachant aux pas de Wisoçki, l'avait menacé de le poignarder, s'il donnait à ses complices le signal de faire feu sur l'empereur et ses frères. Dans tous les cas, il est certain que les porte-en-



seignes avaient leurs fusils chargés et qu'ils s'étaient engagés, par serment, à en faire usage, si l'occasion semblait favorable.

Le trouble et l'agitation qui suivirent le brusque déplacement des élèves de l'École militaire, furent à peine remarqués, au milieu de l'immense émotion que la présence du roi de Pologne avait produite dans le peuple et dans l'armée.

L'empereur-roi, cependant, malgré les témoignages de sympathie et d'allégresse qu'il recueillait de toutes parts, restait triste et soucieux. On avait pu surprendre le coup d'œil irrité qu'il lança sur les nonces. Il ne soupçonnait pas qu'un complot pût exister contre sa vie, mais il savait que depuis plusieurs jours le parti de l'opposition n'avait cessé de s'agiter dans le sein de la Chambre des nonces et du Sénat.

Le césarévitch, en effet, avait été sollicité par plusieurs des membres influents du Gouvernement, qui le pressaient d'intervenir auprès de son auguste frère, pour répondre aux vœux des populations et pour faire révoquer l'acte additionnel de la Constitution, lequel avait supprimé la publicité des discussions de la Chambre des nonces. Le grand-duc Constantin, assez peu partisan des formes et des exigences constitutionnelles, s'était refusé péremptoirement à toute démarche en ce sens, et il n'avait pas caché à ceux qui la réclamaient de lui, que l'empereur ne permettrait à personne de peser sur ses décisions souveraines.

La pétition au roi de Pologne était déjà rédigée; trente-quatre députés offraient de la signer, mais on n'eut pas de peine à leur faire comprendre que la Chambre, n'étant pas convoquée en Diète, n'avait point d'organe légal, et que rien n'autorisait quelques-uns de ses membres à prendre une

pareille initiative au nom de la représentation nationale. Les seize députés du palatinat de Kalicz, qui avaient toujours formé un groupe d'opposition dans la Chambre, s'étaient alors emparés du projet d'adresse à l'empereur, pour réclamer, au nom de leurs commettants, la mise en liberté de leur collègue le nonce Niemojowski, toujours exilé et prisonnier dans ses terres, ainsi que le rétablissement du Conseil général dans leur palatinat.

Cette adresse, que l'empereur considéra comme injurieuse et attentatoire à ses prérogatives royales, ne fut pas même accueillie, et Nicolas n'eût peut-être pas hésité à en punir les auteurs, si le césarévitch ne l'avait supplié de la tenir pour nulle et non avenue. On n'a pas à chercher une autre cause à la résolution subite que prit Nicolas, le jour même de son couronnement, de n'accorder que des grâces partielles, et d'ajourner à des temps plus favorables l'amnistie générale pour les crimes et délits politiques. Quant à la réouverture de la Diète, il n'en fut pas même question.

Les acclamations qui accompagnèrent Leurs Majestés jusqu'à l'église Saint-Jean ne laissaient pas deviner l'existence d'un complot prêt à éclater. Le grand-duc Constantin, en pressant le pas, à la droite de l'empereur, promenait çà et là des regards inquiets et menaçants sur les deux haies de troupes qui présentaient les armes au passage du cortége royal. L'impératrice, qui marchait sous un dais magnifique porté par seize officiers généraux, ne remarqua pas sans préoccupation l'air agité et anxieux du grand-duc.

Le primat, à la tête de son clergé, attendait, aux portes de l'église, le roi de Pologne et la famille impériale ; il leur présenta l'eau bénite et les conduisit dans l'enceinte qui leur avait été réservée auprès du maître-autel.

La princesse de Lowicz s'y trouvait, d'après le désir et



l'invitation de l'empereur; elle était émue et tremblante; elle avait les yeux pleins de larmes. Son émotion put être mise sur le compte de l'embarras de sa position personnelle dans cette grande cérémonie.

Un *Te Deum* en musique fut chanté solennellement, pendant qu'on tirait une dernière salve de cent et un coups de canon.

A la sortie de l'église, l'empereur voulut que la princesse de Lowicz se montrât pour la première fois auprès de lui, donnant la main au grand-duc héritier : la princesse était très-populaire et très-aimée à Varsovie. Aussi, l'opinion polonaise applaudit-elle généralement à cette espèce d'introduction officielle de l'épouse du césarévitch dans la famille impériale.

La princesse de Lowicz, cependant, avec ce tact et cette exquise délicatesse qui caractérisaient toutes ses actions, ne se départit pas de l'extrême réserve qu'elle s'était imposée, et, chaque fois qu'elle parut en public avec la famille impériale, pour obéir à l'empereur qui l'exigeait, elle eut soin de se tenir à l'écart et de s'effacer de telle sorte qu'on pouvait ignorer sa présence. Constantin n'en fut pas moins profondément sensible aux prévenances et aux bontés de son auguste frère, à l'égard de la princesse de Lowicz.

Le retour du cortége au château royal n'avait été signalé par aucun incident, et le complot, qui venait d'être si heureusement déjoué, n'essaya pas de retrouver son heure, tant que la famille impériale resta en Pologne.

Un grand banquet suivit le couronnement : cent quatre-vingt-dix personnes y assistaient. Leurs Majestés furent servies par les grands-officiers de la couronne de Pologne. Pendant le dîner et dans les intermèdes d'un concert où le



célèbre violoniste italien Paganini s'était fait entendre, il y eut quatre toasts portés au son des fanfares et au bruit de l'artillerie : l'un à l'empereur-roi, l'autre à l'impératrice-reine, le troisième à la famille impériale, le dernier à la nation polonaise et à la prospérité du royaume.

Le soir, toute la capitale fut magnifiquement illuminée. Leurs Majestés parcoururent en calèche les principales rues de la ville, à travers une foule innombrable qui les saluait des plus vives acclamations. On peut dire que depuis le couronnement les Polonais ne voyaient plus dans l'empereur de Russie que le roi de Pologne.

CXXVI

On colportait déjà, dans les salons de Varsovie, un fait, en apparence peu important, mais qui avait, aux yeux des Polonais, une valeur très-significative. On disait que l'empereur, à la cérémonie du couronnement, avait dû jurer la Constitution, sur l'original de cette charte octroyée par Alexandre Ier. Le comte Wladislas Ostrowski avait été chargé de présenter la Constitution à Nicolas, qui prêta serment : les yeux fixés sur le roi de Pologne, Ostrowski se serait écrié, en reprenant le précieux dépôt confié à sa garde : « Malheur à celui qui l'enfreindra ! » Cette anecdote était de pure invention, mais personne ne s'avisa de la révoquer en doute.

L'empereur avait adressé, au gouverneur-général militaire de Saint-Pétersbourg, le rescrit suivant, qui fut affiché le 1er juin dans la première capitale de l'empire :

« Conformément à la volonté de Notre frère bien-aimé, feu Sa Majesté l'empereur Alexandre, de glorieuse et impérissable mémoire, le 12 (24 nouv. st.) mai de la présente année 1829, Nous nous sommes couronné roi de Pologne, dans Notre ville de Varsovie, capitale de ce royaume, en

posant sur Notre tête Notre couronne impériale de toutes les Russies, que Nous ont transmise Nos ancêtres. Nous vous ordonnons d'informer les habitants de la capitale de Saint-Pétersbourg, de cet acte solennel, qui fixe et affermit désormais l'existence du royaume de Pologne comme à jamais inséparable de l'empire de Russie.

« Je suis votre affectionné,

« Nicolas.

« Varsovie, 13 (25, nouv. st.) mai 1829. »

Le couronnement fut précédé de quelques nominations aux charges de cour. On avait vu ainsi figurer, dans la cérémonie, comme dames d'honneur de l'impératrice-reine, Marie de Bronic, femme du grand-maréchal de la cour de Pologne, et la comtesse Isabelle Sobolewski, épouse du président du Conseil d'administration du royaume. L'empereur avait choisi, en outre, dans les premières familles du pays, sept demoiselles d'honneur de l'impératrice. Mais on ne saurait se faire une idée de la quantité de faveurs qui se répandirent, à cette occasion, sur l'aristocratie polonaise et sur les fonctionnaires civils et militaires. Les uns eurent de l'avancement; les autres, des décorations. L'empereur acceptait et approuvait, pour ainsi dire les yeux fermés, tous les choix que le césarévitch avait faits; il combla surtout de distinctions honorifiques les personnes qui composaient la maison du grand-duc.

On prétend que Nicolas aurait dit alors au général Kuruta, qui avait eu tant de part au rétablissement du royaume de Pologne, sous le règne d'Alexandre Ier :

— Je voudrais pouvoir donner une croix d'un de mes ordres à tout Polonais qui s'engagerait à être fidèle sujet et qui tiendrait sa parole.



Dans les fêtes qui suivirent le couronnement, l'empereur put croire pourtant qu'il n'avait que des sujets fidèles en Pologne.

Le lendemain, un bal paré devait avoir lieu à la cour. La princesse de Lowicz avait sans doute reçu des avis qui lui faisaient craindre quelque coupable tentative contre la famille impériale, car elle avait essayé de dissuader l'empereur et l'impératrice d'y paraître. Le hasard vint en aide à sa prévoyante sollicitude : l'empereur, en assistant à la parade, avait été atteint d'un coup d'air qui lui donna une fluxion à la joue et l'empêcha de se rendre au bal.

Le jour suivant, l'empereur ne sortit pas de ses appartements; mais, le matin du 27 mai, il était assez bien rétabli, pour recevoir, en l'honneur de son couronnement, les félicitations des généraux et des officiers de l'armée polonaise, qui lui furent présentés par le césarévitch, et celles des autorités civiles et des nonces. La réception des dames eut lieu dans la soirée, et l'empressement que mit la noblesse à se faire présenter à Leurs Majestés fut la manifestation la plus significative de l'élan national.

La journée du 28 mai avait été réservée pour la fête que le roi de Pologne offrait au peuple. Les préparatifs étaient faits dans une immense plaine, près d'Ujazdow, où l'on avait élevé des gradins pour quatre mille spectateurs, et construit, au centre, pour la famille impériale, une rotonde élégante soutenue par seize colonnes et surmontée de l'aigle de Pologne. De longues tables pliaient sous le poids des victuailles, et cent fontaines disposées avec art versaient à flots le vin, la bière et l'eau-de-vie. La population, accourue pour prendre part à la fête, comptait plus de cent mille âmes.

L'empereur et ses frères arrivèrent à cheval ; l'impéra-



trice, en voiture fermée; la joie et l'enthousiasme éclataient de toutes parts. Dès que Leurs Majestés eurent pris place, les divertissements, les carrousels, les jeux gymnastiques commencèrent et se prolongèrent jusqu'à la nuit, au milieu des acclamations et des bénédictions du peuple. Chose étrange! aucun désordre, aucune rixe, aucun accident fâcheux ne troubla le cours des réjouissances publiques.

Le soir, Leurs Majestés assistèrent au bal, donné pour elles, à l'hôtel de ville. Le lendemain, elles assistèrent au bal, que les nonces et les députés des palatinats leur donnèrent dans le nouveau palais de la Banque royale. Ce bal fut plus brillant, plus nombreux et plus animé, que tous les autres. L'empereur, qui parcourut les salons avec le césarévitch et le grand-duc Michel, adressa la parole à beaucoup de monde, avec autant d'à-propos que d'aménité; mais il se détourna de plusieurs personnes appartenant au parti de l'opposition libérale, ou ne leur témoigna qu'une froide indifférence.

Il fit toutefois une exception en faveur du général Szembek, malgré sa réputation de patriote exalté : c'était un hommage qu'il rendait au caractère loyal de ce brave officier, qui avait fait ses premières armes sous les drapeaux de Napoléon.

Le césarévitch s'étant écarté un instant pour donner des ordres, Nicolas demanda, sans préambule, au général, qui parut un peu ému à cette question, si l'on pouvait compter sur l'armée polonaise; Szembek répondit seulement :

— Votre Majesté en aura la preuve, si elle veut envoyer cette armée contre les Turcs.

L'empereur n'insista pas pour obtenir une réponse plus explicite. Il s'entretint familièrement avec Szembek et se plut à l'entendre s'exprimer avec une entière franchise sur



des questions de service militaire. Au moment de le quitter, il s'informa gracieusement de ce qu'on pouvait faire pour lui être agréable :

— Sire, reprit le général, je suis satisfait de mon sort; je ne désire ni une position plus élevée, ni une fortune plus considérable; mais trois officiers de mon régiment, compromis dans le dernier procès politique, et non encore jugés.....

— C'est impossible! interrompit l'empereur : il n'y a pas dans les prisons de Pologne un seul détenu qui n'ait été jugé.

— Sire, répliqua Szembek avec une respectueuse insistance, ces officiers ont été arrêtés sur l'ordre de Son Altesse impériale le césarévitch, voilà plus d'un an, et ils attendent leur jugement dans la forteresse de Zamosc. J'ose en appeler à la justice de Votre Majesté. Je réponds de leur innocence, Sire, et je réclame leur mise en liberté.

— Etes-vous sûr, général, répliqua l'empereur, qu'il n'existe pas des charges graves contre ces officiers? Je n'en sais rien; mais je dois supposer que le césarévitch avait des motifs sérieux pour les faire arrêter. C'est peut-être un bonheur pour eux, qu'ils n'aient point encore passé en jugement.

— Eh bien! Sire, reprit tristement le général, que Votre Majesté ordonne qu'on les juge!

— Monsieur Szembek, répliqua l'empereur avec un ton d'intimité confidentielle qui couvrait certain embarras, je serais heureux de faire ce que vous souhaitez; mais vous savez quels liens d'affection m'attachent à mon frère Constantin... Je ne puis rien changer à ce qu'il a fait, et je le laisse maître absolu de tout ce qui regarde l'administration du royaume...

— Sire, je me tais, dit Szembek en s'inclinant avec res-



pect. Je vois que, malgré tout son pouvoir, Votre Majesté ne peut rien pour moi.

L'empereur ne sut pas mauvais gré au général Szembek de la franchise hardie de ses paroles, et non-seulement il n'oublia pas de le comprendre au nombre des officiers supérieurs de l'armée polonaise qu'il nomma ses aides de camp, mais encore il fit droit à la requête que Szembek s'était permis de lui adresser, quoique les trois officiers que le césarévitch avait fait enfermer, sans vouloir les mettre en jugement, fussent mêlés à l'affaire des Sociétés secrètes de Pologne.

Tous les jours, la parade, à laquelle l'empereur ne manquait pas d'assister avec le grand-duc Michel et le grand-duc héritier, faisait passer sous ses yeux chaque corps, chaque régiment de l'armée polonaise, et il ne se lassait pas d'admirer la tenue irréprochable de ces belles troupes, que le grand-duc Constantin avait formées lui-même avec le soin le plus minutieux, et souvent, il est vrai, avec la sévérité la plus redoutable.

Il n'y avait pas, en effet, la moindre disparate, la moindre négligence dans l'habillement du soldat et de l'officier : le grand-duc, de son coup d'œil d'aigle, eût remarqué, au milieu des rangs, un chapeau porté de travers, une boutonnière ouverte, une agrafe absente, un éperon brisé, et toutes ces petites infractions à la règle étaient punies rigoureusement. Constantin exigeait la même exactitude méthodique dans les manœuvres et dans le maniement des armes : le bruit d'un fusil résonnant après les autres n'échappait jamais à son oreille, et son regard mesurait, pour ainsi dire, le pas de chaque homme, pendant la marche d'un bataillon.

L'empereur n'avait pas obtenu sans difficulté, que les pa-

rades ne fussent point, comme à l'ordinaire, suivies d'un rapport circonstancié sur les irrégularités de l'uniforme et du service, que le césarévitch avait notées et qui entraînaient des réprimandes ou des punitions mises à l'ordre du jour.

— Je conviens volontiers, disait l'empereur au grand-duc, que ton armée polonaise est un modèle incomparable de discipline, d'ordre et d'instruction; dans toutes les armées de l'Europe, il n'y a rien de pareil aux cuirassiers de Podolie, ni au régiment de tes hulans : c'est là le résultat de quatorze ans d'efforts et de soins; mais n'es-tu pas un peu trop difficile, un peu trop exigeant, un peu trop sévère?...

— C'est-à-dire, repartit vivement Constantin, que, pendant le séjour de Votre Majesté, et pour ne pas lui déplaire, je me suis beaucoup relâché de mes habitudes et que je laisse passer tous les jours une foule de fautes contre la règle, qu'il faudrait reprendre et punir. La parade n'est une belle chose, qu'à la condition d'être absolument satisfaisante sous le rapport de l'uniforme, de la tenue et de l'instruction. J'aurai bien du mal, après le départ de l'empereur, qui est trop faible et trop indulgent, à remettre les choses sur l'ancien pied.

Et Nicolas, en riant de l'importance excessive que son frère attachait à certains détails de forme, le félicitait cependant d'avoir créé le type militaire le plus parfait qui fût dans les armées russes, et le remerciait amicalement des excellentes leçons de théorie qu'il lui avait données, aux parades, aux revues et aux exercices, qui se succédaient alternativement depuis son arrivée à Varsovie.

La parade du 30 mai fut une des plus brillantes et des mieux réussies : on y vit figurer le grand-duc héritier, qui faisait son service d'officier d'ordonnance près de l'empereur, et qui se présenta devant lui avec les officiers d'or-



donnance des différents corps. On admira son adresse à manier le petit cheval cosaque plein de fougue et d'ardeur, qu'il montait avec aisance comme un écuyer consommé. Les spectateurs étaient nombreux, et les femmes en majorité : il y eut, depuis ce jour-là, dans la population et dans l'armée, un concert de sympathies et d'éloges en faveur du jeune prince, qui, avec l'air doux et bienveillant, accusait déjà le calme et le sérieux de l'âge de raison.

— Madame, disait la princesse de Lowicz à l'impératrice Alexandra, ce n'est pas la couronne que j'envie à Votre Majesté, c'est un fils tel que le vôtre. Voilà un bonheur que je ne connaîtrai jamais!

Le soir du 30 mai, l'empereur et la famille impériale avaient honoré de leur présence le bal que le comte Zamoyski, président du Sénat, avait donné pour eux dans son hôtel. Ce bal magnifique rassemblait toutes les notabilités de l'aristocratie polonaise, et, ce qui ne manqua pas d'être remarqué à divers points de vue, chaque uniforme étalait une ou plusieurs décorations russes, distribuées à l'occasion du couronnement.

Ce fut là pour le parti démocratique et républicain un sujet d'amères objurgations contre les nobles, qui avaient non-seulement accepté, mais encore sollicité ces faveurs honorifiques.

Le lendemain, 31 mai, au Château, un dîner de quatre cents couverts réunissait, sauf de rares exceptions, le haut clergé, le Sénat, les grands dignitaires, la cour, les généraux et les colonels, les nonces, et les chefs des plus illustres familles du royaume. La plupart des convives étaient aussi invités à la représentation d'un opéra polonais qui devait être exécuté au Théâtre national en présence de Leurs Majestés.



Le moment approchait où Nicolas se préparait à quitter Varsovie, pour se rendre à Sybillenort, petite ville de Silésie où l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse avaient promis de venir le rejoindre. Cette entrevue projetée se rattachait certainement à une nouvelle évolution du système de la Sainte-Alliance.

Le gouvernement britannique, irrité de n'avoir pas réussi à empêcher l'entrée en campagne de l'armée russe en Turquie, avait fait adresser, par son ambassadeur, lord Heytesbury, les plus vives réclamations au cabinet de Saint-Pétersbourg contre le blocus des Dardanelles, qui troublait, disait le ministre anglais, les relations pacifiques du commerce européen. Ces réclamations étant faites dans des termes presque menaçants, le comte de Nesselrode avait répondu, de la part de son souverain, que le gouvernement russe croyait être seul juge des moyens d'action qu'il employait pour le redressement des torts de la Porte Ottomane.

Le bruit courut alors que la flotte anglaise allait entrer dans la mer Noire. La France s'était opposée énergiquement à cette intervention de l'Angleterre dans la querelle particulière du tzar avec le sultan, et aussitôt une triple alliance offensive et défensive avait été ébauchée entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. Mais cette dernière Puissance, mise en demeure de passer du projet à l'exécution, avait eu recours à une de ces retraites subites qui changent tout à coup la situation. Il fut donc décidé que la conférence des trois souverains n'aurait pas lieu avant l'automne, c'est-à-dire à l'époque où les résultats de la campagne fixeraient la base des négociations.

Or, en ce moment, on n'avait encore aucune nouvelle du théâtre de la guerre, et les bruits sinistres qu'on avait fait



circuler en Europe, sur les échecs éprouvés par les Russes et sur les avantages obtenus par les Turcs, commençaient à renaître et à prendre un caractère plus sérieux. On alla jusqu'à dire, dans les journaux de Vienne et de Londres, que les Turcs étaient maîtres de Varna et que les Russes avaient subi une défaite sous les murs de Silistrie.

L'empereur Nicolas n'avait encore reçu que des dépêches peu importantes du comte de Diebitsch, qui marchait contre Silistrie, après le passage du Danube, et qui s'étonnait de n'avoir pas même vu l'ennemi.

Tout à coup, dans la journée du 31 mai, le prince Guillaume de Prusse, qu'on était loin d'attendre à Varsovie, d'autant plus que son mariage avec la princesse Augusta de Saxe-Weimar devait être célébré dans peu de jours, arriva inopinément, pour repartir quelques heures après. Il venait d'abord, au nom de toute la famille royale de Prusse, prier sa sœur l'impératrice Alexandra d'assister à la cérémonie et aux fêtes du mariage; il venait aussi annoncer à l'empereur Nicolas, que le roi n'aurait pas le plaisir de se rencontrer avec lui à Sibyllenort, car de nouveaux accès de fièvre l'empêchaient de quitter Berlin.

Le véritable motif de l'ajournement d'une entrevue à Sibyllenort était l'hésitation de l'empereur d'Autriche, sinon la rupture complète des projets d'alliance offensive et défensive entre les trois souverains. Au reste, l'entrevue de l'empereur de Russie avec le roi son beau-père se trouvait tout naturellement rattachée à des intérêts de famille, et l'on essayait ainsi de prouver que la politique n'y aurait eu aucune part.

L'impératrice, surprise et charmée de l'arrivée de son frère, ne manqua pas d'exprimer avec effusion combien elle lui savait gré de sa démarche : elle demanda donc à son



auguste époux la permission de se rendre à Berlin avec le grand-duc héritier, pour le mariage du prince Guillaume; elle motiva son impatience de faire ce voyage de huit ou dix jours, sur le désir qu'elle avait de voir le roi son père, dont la santé avait éprouvé de rudes atteintes depuis deux ans, et la famille royale, au milieu de laquelle il lui serait si doux de se retrouver après une séparation de plusieurs années.

L'empereur prit spontanément la résolution d'accompagner l'impératrice et le grand-duc héritier dans ce voyage.

— Nous irons tous les trois ensemble et nous partirons demain, dit Nicolas au prince de Prusse : l'entrevue de Sibyllenort est ajournée jusqu'à la guérison du roi, qui, je l'espère, sera prochaine; mais, en attendant, nous nous verrons à Berlin, et je vous prie, mon cher Guillaume, de nous servir de courrier en allant le plus vite possible prévenir le roi de notre arrivée.

— Non, reprit l'impératrice avec enjouement : je désire qu'on ne sache rien de l'arrivée de l'empereur, qui veut bien m'accompagner. L'imprévu est un des charmes de la vie, et je veux ménager à mon père et à mes frères et sœurs le plaisir de la surprise.

Il fut convenu que pendant ce voyage le grand-duc Michel resterait avec le césarévitch : il était, en ce moment, assez inquiet de la santé de la grande-duchesse Hélène, que son séjour en Italie n'avait pas rétablie, et qui revenait à petites journées, avec sa fille Marie, pour se reposer dans une ville d'eaux de l'Allemagne.

Le prince Guillaume était à peine reparti, que l'empereur recevait à la fois deux rapports de Diebitsch, l'un daté du 18 mai et l'autre du 22. Ces rapports annonçaient deux



victoires remportées, le même jour, sur deux points différents de la Bulgarie, par les armes russes.

Les débordements du Danube, qui couvraient la route directe de Silistrie, par Rissova, avaient obligé le général en chef à prendre une route beaucoup plus longue et souvent très-difficile, pour amener, devant cette place, une partie de ses forces, comprenant vingt et un bataillons d'infanterie, sept escadrons de cavalerie, plusieurs régiments de Cosaques et une nombreuse artillerie. Mais Diebitsch avait assuré la marche de son corps d'armée, en faisant éclairer les routes de Bazardjik et de Schumla par des détachements de Cosaques. Le lieutenant-général baron Kreutz, à la tête d'une division de hulans, suivie de quelques pièces de campagne, s'était porté en avant, afin d'opérer successivement sa jonction avec ces détachements, qui trouvaient partout les villages abandonnés; l'ennemi ne paraissait nulle part, et le baron Kreutz avait pu s'établir solidement dans une position avantageuse, à Kaourgou, dans le but de conserver une communication permanente entre Silistrie et Bazardjik, Kozloudji et Provadi.

Ce ne fut pas sans difficulté et sans fatigue, que le général Diebitsch parvint, le 17 mai, avec ses troupes, à cinq werstes de Silistrie, qu'il voulait investir sur-le-champ. En même temps, la flottille russe, commandé par le contre-amiral Pataniotti, avait remonté le Danube, et, sans tirer un coup de canon, avait pris position au-dessus et au-dessous de la ville, de manière à intercepter absolument tous les secours qu'elle pouvait recevoir du côté du fleuve.

Diebitsch avait divisé son corps d'armée en trois colonnes, qui devaient avancer à la fois, de trois côtés différents, contre la place.

La colonne de droite, commandée par le lieutenant-gé-



néral Bartholomé, arriva la première, par la route de Kouzghoun, et se trouva en face de l'ennemi, qui, au nombre de cinq ou six mille hommes d'infanterie et de cavalerie, occupait les redoutes et les logements que les Russes avaient élevés pendant le dernier siége. Les régiments de Tchernigow et de Pultava, qui formaient la tête de la colonne, rencontrèrent une terrible résistance; mais, à la gauche de cette attaque, les Cosaques, lancés contre la cavalerie turque, la refoulèrent, en la sabrant, sur l'infanterie qu'elle mit elle-même en déroute, et les retranchements qui protégeaient la place, de ce côté-là, furent enlevés à la baïonnette. Cependant les régiments de Tchernigow et de Pultava perdaient du monde, sans pouvoir débusquer l'ennemi du logement le plus rapproché de la ville. Diebitsch envoya l'enseigne Gabo, avec deux pièces de canon, le long du rivage du Danube, pour mitrailler en écharpe les défenseurs opiniâtres de cette position importante, qui fut enfin occupée de vive force par les Russes.

La colonne du centre, que commandait le général-major Lyschkévitch, déboucha par la route de Bazardjik; une charge vigoureuse des Cosaques de Karpow rejeta dans la place les Albanais, qui avaient fait une sortie, et les redoutes, où l'infanterie régulière turque essaya inutilement de se maintenir, rentrèrent bientôt en la possession des Russes qui les avaient construites l'année précédente.

La troisième colonne, sous les ordres du lieutenant-général Krassowski, avait dû faire un long détour par des chemins peu praticables, pour atteindre les routes de Schumla, de Rasgrad et de Tourtoukaï, que le lieutenant-général Syssoieff était allé balayer, pendant la nuit, sans y trouver l'ennemi en force. La colonne n'arriva vis-à-vis de son point d'attaque, qu'après deux heures de l'après-midi,

et le mouvement tournant, qu'elle avait exécuté par la grande chaleur du jour, obligea Krassowski à lui accorder un repos de deux heures, pendant lesquelles l'ennemi était tenu en alerte par des escarmouches que renouvelaient sans cesse les Cosaques du lieutenant-général Syssoieff. Vers trois heures, la colonne s'était rangée en bataille : elle enleva, en un clin d'œil, les batteries turques, en tuant les artilleurs sur leurs pièces, tandis que l'artillerie légère poursuivait d'un feu de mitraille continu les cavaliers qui se repliaient en désordre sur la place, investie dès lors de tous côtés.

Les Russes étaient maîtres de toutes les positions qu'ils avaient abandonnées à la fin de la campagne de 1828, et le siége de Silistrie recommençait dans les conditions les plus favorables. On pouvait déjà prévoir que cette forteresse ne ferait pas une longue défense; car, dans des dépêches qui avaient été saisies sur un courrier expédié de la ville après l'investissement, le pacha de Silistrie demandait avec instances que le grand-vizir lui envoyât des secours.

Le grand-vizir Reschid-Pacha, en ce moment même, livrait bataille au corps d'armée du général Roth, au point de jonction des routes de Bazardjik, de Pravodi, de Devno et de Schumla.

Il était sorti de son camp de Schumla, avec quinze mille hommes de troupes, dans l'intention de surprendre et d'anéantir la division russe qui achevait à peine de se concentrer près du village d'Eski-Arnaoutlar. Cette division d'infanterie ne se composait que de trois régiments, soutenus par une compagnie de Cosaques et par douze pièces d'artillerie, lesquels avaient paru suffire pour assurer les communications de Varna avec le corps d'armée qui marchait sur Silistrie.



Le 17 mai, au point du jour, les avant-postes cosaques furent attaqués à l'improviste par des forces considérables qui s'étaient approchées à la faveur d'un brouillard épais et qui cernaient de tous côtés la division que commandait le général Roth. Ce général se mit en personne à la tête de ses troupes, bien inférieures en nombre à celles de l'ennemi, et en attendant que des renforts lui arrivassent de Devno, il soutint le choc des masses d'infanterie et de cavalerie qui se précipitaient sur les retranchements, à peine ébauchés, qu'il avait fait tracer autour de ses positions.

Les Turcs étaient toujours repoussés avec perte, mais ils se reformaient dans le brouillard, pour revenir toujours à la charge : ils n'avaient pas encore montré, depuis le commencement de la guerre, autant de résolution et de solidité dans le combat.

Vers neuf heures, le général-major Wachten, que le général Roth avait mandé de Devno en toute hâte, amenait sur le champ de bataille deux régiments de chasseurs et deux régiments de Cosaques, devant lesquels l'ennemi se hâta de battre en retraite. L'affaire paraissait terminée; le général Roth comptait déjà ses morts et ses blessés, après un engagement acharné qui n'avait pas duré moins de cinq heures.

Tout à coup le grand-vizir, qui se retirait, sans être inquiété, dans la direction de la vallée de Nevtcha, fit volte-face et réengagea l'action avec plus de fureur que jamais. Il venait de recevoir de Schumla un renfort de dix mille hommes de troupes fraîches, qu'il attendait depuis le matin et que le brouillard avait empêché de joindre plus tôt.

Il envoya d'abord, sur la gauche du général Roth, un corps de quatre mille cavaliers, qui devait tourner ses positions et les prendre à revers, pendant que l'infanterie



turque attaquerait en face. Roth aperçut ce mouvement, et, pour y parer, il fit sortir de ses lignes le régiment d'Okhotsk et le 31ᵉ de chasseurs, avec de l'artillerie.

Ce faible détachement se vit aussitôt enveloppé de tous côtés par la cavalerie turco-asiatique : il ne se laissa pas ébranler par ce choc formidable, et il put faire tête aux assaillants, qui renoncèrent enfin à l'entamer. Le régiment d'Okhotsk n'eut pas le temps de se replier derrière les amas de cadavres que son feu roulant avait semés autour de lui : toute l'infanterie de Reschid-Pacha vint fondre à la fois sur ce régiment, qui s'était formé en carré, mais qui n'avait pas même pu faire usage de son artillerie, que l'ennemi lui enleva tout d'un coup en hachant sur place chevaux et artilleurs. Les Turcs étaient vingt contre un, et pourtant les Russes faisaient bonne contenance, en opposant la pointe de leurs baïonnettes à cette multitude désordonnée, qui se ruait contre eux, avec des cris sauvages.

Le général Roth avait ordonné, par bonheur, au colonel Lischine, commandant le 32ᵉ de chasseurs, de soutenir l'attaque du régiment d'Okhotsk contre la cavalerie ennemie. Lischine, en voyant que ce régiment allait être écrasé, se lança au pas de course, avec un bataillon de son régiment, sur un des flancs de la colonne d'infanterie musulmane; en même temps, il la faisait attaquer, sur l'autre flanc, par un bataillon du régiment de Yakoutsk. Cette double attaque simultanée déconcerta les Turcs, qui lâchèrent pied et qui furent culbutés bientôt sur tous les points.

Il était huit heures du soir, lorsque le grand-vizir fit cesser le combat, qu'il avait tenté plusieurs fois de rétablir à son avantage; il avait été blessé par une balle morte, en s'exposant lui-même au premier rang pour donner l'exemple à ses pachas, qui ne voulaient pas imiter les officiers russes,



qu'ils voyaient combattre et se faire tuer à la tête de leurs colonnes. Il laissait deux drapeaux au pouvoir du général Roth, et les pertes qu'il avait faites dans cette journée s'élevaient à plus de deux mille hommes, qui étaient restés sur le terrain. Il emporta seulement ses blessés, qui devaient être au moins aussi nombreux que les morts.

Les pertes, du côté des Russes, furent sans doute beaucoup moindres, car ils n'avaient eu que quatre cent quatre-vingts morts et six cent vingt-sept blessés; mais le général-major Ryndine se trouvait parmi les morts, et plusieurs officiers supérieurs devaient succomber à leurs blessures.

Le grand-vizir, à la suite de cet échec, avait dû renoncer à son projet de s'emparer de Pravodi; mais il tira cependant cet avantage de sa défaite sanglante, que ses troupes régulières, qui avaient vaillamment combattu sous ses yeux, commencèrent à se familiariser avec les manœuvres de la guerre et la tactique européenne. Il était donc retourné à Schumla, qu'il voulait défendre lui-même, si le général Diebitsch, comme on le croyait généralement, se portait devant cette place avec les principales forces de l'armée russe.

L'empereur reçut aussi, avec les deux drapeaux pris à la bataille d'Eski-Arnaoutlar, un rapport de l'amiral Greig, qui lui rendait compte des avantages que la flotte de la mer Noire avait obtenus, sans parvenir néanmoins à rencontrer la flotte turque, qui, quoique forte de cinq vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates et corvettes, osait à peine tenir la mer et rentrait dans le Bosphore, dès que l'approche des vaisseaux russes lui conseillait de se mettre en sûreté sous le feu des batteries de terre.

Cependant, les croiseurs russes avaient enlevé ou coulé un grand nombre de bâtiments marchands, et plusieurs na-



vires de guerre, appartenant à la marine ottomane, récemment construits et armés, avaient été brûlés jusque dans les ports turcs, en vue de l'ennemi, qui n'avait rien fait pour les défendre.

Le général en chef comte de Diebitsch, qui avait adressé ces trois rapports à l'empereur, lui faisait savoir que, l'investissement de Silistrie terminé, il avait commencé à resserrer de plus près la place assiégée, dont la garnison ne comprenait pas plus de douze mille hommes, et que, dans les reconnaissances qu'il avait faites le 18 mai jusque sous le canon de la forteresse, le général Krassowsky, qui était à ses côtés, avait été frappé d'une balle morte à l'épaule, et le major-général prince Prosorowski avait eu la tête emportée par un boulet.

CXXVII

L'impératrice et le grand-duc héritier partirent pour Berlin, dans l'après-midi du 2 juin, quoique ce fût le jour anniversaire du nom du grand-duc Constantin. Mais l'empereur, dont le voyage en Prusse n'avait pas été annoncé officiellement, resta encore deux jours à Varsovie; il assista au grand dîner, donné par le sénateur comte Valentin Sobolewski, en l'honneur de la fête du césarévitch, et se montra le soir, avec ses deux frères, dans les rues de la ville, qui avait été splendidement illuminée.

Il consacra le jour suivant tout entier aux affaires de l'empire, en travaillant tantôt avec ses secrétaires, tantôt avec le président du Conseil d'administration et les ministres du royaume de Pologne. Il se mit en route, vers minuit, voyageant incognito, en calèche de poste, avec un seul aide de camp. Il ne s'arrêta qu'à Grünberg, où il arriva dans la matinée du 6 juin, pour y attendre l'impératrice et le grand-duc héritier, qui avaient couché à Sibyllenort.

Leurs Majestés partirent ensemble de Grünberg et furent reçues à Francfort-sur-l'Oder par le prince royal de Prusse et ses frères, Charles et Albert, qui étaient venus au-devant de leur sœur l'impératrice Alexandra. Le prince Guillaume,



suivant le désir exprimé par l'impératrice, avait si bien gardé le secret du voyage de l'empereur, que les princes de la famille royale éprouvèrent, en le voyant, non moins de surprise que de joie. Leur réunion fut des plus cordiales, et ils passèrent deux heures dans la plus touchante intimité.

Les habitants de Francfort-sur-l'Oder, qui étaient accourus pour contempler les traits de l'auguste fille de leur souverain, ne soupçonnèrent pas même la présence du tzar dans leur ville. Après le dîner, qui fut animé par les vivats de la foule rassemblée autour de la maison, les illustres voyageurs continuèrent leur route jusqu'à Friderichsfeld, où ils arrivèrent à sept heures du soir.

Le roi de Prusse, à qui l'on avait caché aussi la venue de l'empereur, s'était rendu à Friderichsfeld, malgré ses accès de fièvre intermittente, pour voir plus tôt sa fille chérie, qu'il n'avait pas vue depuis plus de cinq ans. La présence imprévue de son auguste gendre lui causa une vive émotion, et il remercia l'empereur, en l'embrassant, de la joie inespérée que ce monarque avait bien voulu lui faire en accompagnant l'impératrice.

Toute la population de Berlin était sur pied pour l'entrée de cette souveraine et de son fils aîné. Le bruit se répandit tout à coup dans la foule, que l'empereur Nicolas était arrivé incognito avec eux. Ce fut alors un empressement général parmi le peuple qui se portait vers la barrière de Francfort, au milieu de plusieurs files d'équipages.

A sept heures et demie, des vivats et des hourras éclatèrent de toutes parts, au passage de trois voitures ouvertes qui amenaient les augustes voyageurs. Le roi se trouvait dans la première voiture, entouré de ses trois filles, l'impératrice de Russie, la grande-duchesse héréditaire de Mecklembourg-Schwerin, et la princesse Frédérique des Pays-

Bas; dans la seconde voiture, l'empereur de Russie avec la le prince royal et sa femme, la princesse Élisabeth, ainsi que la princesse Charles de Prusse; dans la troisième voiture, le grand-duc héritier avec le prince Charles.

L'enthousiasme des spectateurs ne connut plus de bornes, quand ils reconnurent l'impératrice Alexandra, naguère princesse Charlotte de Prusse, qui les saluait avec bonté, en pleurant de joie. De toutes les fenêtres, on lui jetait des fleurs, et les dames agitaient leurs mouchoirs.

Le cortége se dirigea lentement, par la Kœnigsstrasse, vers le palais, à travers mille cris d'allégresse, et il entra dans la cour, du côté du jardin de plaisance, où une compagnie de grenadiers du régiment de l'empereur Alexandre montait la garde. La place et les avenues du palais étaient obstruées de monde, et les acclamations qui se renouvelaient sans interruption ne permirent pas à la musique militaire de faire entendre les airs nationaux de Russie et de Prusse.

Les acclamations redoublèrent, quand l'impératrice se montra sur le balcon, tenant son fils par la main. Le roi parut ensuite, entouré des princes et des princesses de Prusse; puis, le roi alla chercher l'empereur de Russie, qu'il présenta lui-même aux habitants de sa capitale.

Le peuple témoigna par de nouveaux cris la part qu'il prenait à la réunion des deux familles royale et impériale, lorsque le roi Guillaume III pressa sur son cœur le grand-duc héritier, son petit-fils, qui, avec la grâce de son âge et la bienveillance de son caractère, répondait, en souriant, par des saluts réitérés, à l'accueil sympathique de la foule.

Quand l'auguste famille se fut retirée du balcon, des chœurs de musiciens entonnèrent l'hymne national de la



Prusse, avec accompagnement de musique militaire, et le soir, il y eut illumination générale dans la ville.

Le lendemain, 7 juin, qui était un dimanche, l'impératrice alla, dès le matin, avec le grand-duc héritier, faire une visite au roi; vers midi, après avoir entendu la messe dans la chapelle du palais, qui avait été transformée en église gréco-russe pour l'usage de la famille impériale de Russie, elle reçut les députations du magistrat et de l'assemblée des commissaires de la ville, ayant à leur tête le grand bourgmestre Busching, qui lui présentèrent les hommages et les félicitations des habitants de Berlin; soixante-douze jeunes filles, appartenant à la haute bourgeoisie, eurent l'honneur de lui offrir un compliment en vers allemands, imprimé sur satin. Le roi et tous les membres de la famille royale étaient présents.

Le soir, Leurs Majestés parurent au théâtre de l'Opéra, dans la grande loge royale, et furent accueillies avec les mêmes transports d'enthousiasme qui avaient, la veille, salué l'arrivée des augustes hôtes de la Prusse. Le roi portait l'uniforme russe, avec le cordon de l'ordre de Saint-André; l'empereur, l'uniforme prussien, avec le cordon de l'Aigle-Noir.

Ces transports éclatèrent de nouveau, le lendemain, à la parade, où le roi conduisit l'empereur et le grand-duc héritier, ainsi que les princes de la famille royale. L'impératrice. les princesses et les dames de la cour regardaient ce beau spectacle, des fenêtres de l'appartement de la princesse de Lignitz. Toute la garnison était sous les armes, en colonnes serrées, dans les rues qui aboutissent au palais. L'empereur, qui portait, comme la veille, l'uniforme prussien, passa en revue les troupes; le grand-duc héritier était auprès de lui, en qualité d'officier d'ordonnance, por-



tant l'uniforme du régiment des Cosaques de la garde. Après la revue, le roi se mit lui-même à la tête de la première colonne et défila devant l'empereur, au bruit des hourras que poussaient les troupes et les assistants.

Dans la journée, Leurs Majestés se rendirent au château de Potsdam, où étaient attendus, le jour suivant, le grand-duc et la grande-duchesse de Saxe-Weimar, avec leur fille Augusta, fiancée au prince Guillaume de Prusse.

La journée du 8 juin commença par une grande parade, où l'on vit encore le roi défiler, à la tête des troupes, devant son gendre l'empereur de Russie. Vers midi, le canon annonça l'arrivée de la princesse Augusta de Weimar, que son fiancé le prince Guillaume avait escortée depuis la frontière du royaume. Elle fut reçue aux portes du palais, par le roi, par l'empereur et par tous les membres de la famille royale, sous les yeux d'une énorme affluence de peuple.

Dans l'après-dîner, l'empereur monta à cheval, emmenant avec lui le grand-duc héritier, pour aller à la rencontre de sa sœur la grande-duchesse Marie de Saxe-Weimar, qu'il n'avait pas vue depuis les pertes cruelles qui avaient successivement mis le deuil dans la famille de Saxe et dans la famille impériale. Ils s'embrassèrent les yeux pleins de larmes, et les premières paroles qu'ils échangèrent furent de douloureux regrets inspirés par le souvenir de leur auguste mère.

Le lendemain, l'empereur entendit la messe dans l'église gréco-russe, que le roi, son beau-frère, avait fait construire, près de Potsdam, dans un joli village où il entretenait à ses frais, en mémoire de son ami l'empereur Alexandre, une vingtaine de vieux soldats russes qui avaient servi dans les guerres de 1813 et 1814.

L'entrée de la princesse Augusta de Weimar, à Berlin,

eut lieu, le même jour, à six heures du soir; Leurs Majestés, qui attendaient la princesse au palais royal, l'y reçurent avec toute l'étiquette et toute la pompe que comportait cette solennité. Le grand-duc et la grande-duchesse de Saxe-Weimar n'entrèrent dans Berlin qu'après leur fille, pour obéir aux règles du cérémonial, et allèrent descendre au palais du prince Charles de Prusse. Le soir, la cour se réunit chez l'impératrice de Russie.

Le lendemain, 11 juin, jour fixé pour le mariage du prince Guillaume avec la princesse de Weimar, le roi avait invité ses illustres hôtes à déjeuner au château de Charlottenbourg : toute la famille royale y était avec la cour. Le repas fut suivi d'une grande promenade en drochki dans les jardins du château. L'après-dîner, les autorités civiles et militaires eurent l'honneur d'être présentées à l'impératrice de Russie. On revint à Berlin, pour la cérémonie du mariage.

La cour et toutes les classes de la société se réunirent au palais, dans les grands appartements; les fiancés, se tenant la main, furent conduits processionnellement à la chapelle, le roi donnant le bras à l'impératrice, l'empereur à la grande-duchesse de Weimar. Après la cérémonie religieuse, les époux rentrèrent avec leur famille dans les appartements intérieurs, et ils en ressortirent presque aussitôt, avec le même ordre de cortége, pour passer dans la salle Blanche, où il y eut jeu et concert. Le souper fut servi ensuite dans la salle magnifique des Chevaliers. Au sortir de table, le cortége nuptial se reforma derrière les époux, qui traversèrent les longues galeries de tableaux, pleines de curieux, pour retourner à la salle Blanche.

Les ministres et les principaux dignitaires de l'État, portant des flambeaux allumés, attendaient la mariée, pour



commencer le bal, qui fut annoncé par des fanfares. Suivant la vieille coutume des cours d'Allemagne, la mariée, précédée des porteurs de flambeaux, ouvrit le bal, en faisant un tour de polonaise avec chacun des princes présents, y compris l'empereur. Le bal ne se prolongea pas fort tard, et se termina par la danse nationale, connue sous le nom de *Fackeltanz*.

L'impératrice Alexandra n'avait cessé, dans tous les instants, de témoigner la plus tendre affection à sa jeune nièce, la princesse Augusta, et l'empereur, qui s'était fait un devoir d'assister à la cérémonie du mariage que sa mère feu l'impératrice Marie avait projeté et préparé elle-même, de concert avec la grande duchesse de Saxe-Weimar, témoigna également aux deux époux, par les procédés les plus délicats et les plus affectueux, l'intérêt qu'il portait au bonheur de leur union. C'était un lien de plus qui venait de se former entre les deux maisons de Russie et de Prusse.

L'impératrice, obéissant au vœu de son auguste père et aux prières de sa famille, avait promis de passer encore quelques jours à la cour de Berlin ; mais l'empereur, dont la présence était nécessaire à Varsovie, s'était engagé, vis-à-vis de son frère Constantin, à y être de retour dans la journée du 16 juin : il lui avait donc écrit de Berlin, qu'il partirait le 12 et qu'il serait probablement suivi de près par leur sœur la grande-duchesse Marie de Saxe-Weimar, qui ne voulait pas rentrer dans ses états, sans avoir vu ses deux frères, Constantin et Michel.

Nicolas n'avait pas attendu la fin du bal, pour se retirer dans ses appartements : après les fatigues de cette longue journée d'apparat, au lieu de se donner le repos dont la nature avait besoin, il était occupé à dépouiller le portefeuille des affaires courantes, que ses ministres ne man-



quaient pas de lui adresser à jour fixe de Saint-Pétersbourg, lorsqu'il fut agréablement étonné de recevoir des dépêches du comte Diebitsch, qui ne l'avaient pas trouvé à Varsovie et que le césarévitch lui envoyait par un courrier extraordinaire.

Ces dépêches contenaient des détails très-intéressants sur les opérations de l'armée de Turquie, sur le siége de Silistrie et notamment sur un des plus admirables faits d'armes qui eussent jamais illustré la marine russe. Un brick de dix-huit canons, *le Mercure*, avait soutenu un glorieux combat contre deux vaisseaux de ligne turcs.

Ce brick, naviguant de conserve avec un autre brick, *l'Orphée*, et la frégate *le Standard*, aux environs du Bosphore, dans la matinée du 27 mai, avait rencontré la flotte ottomane. *Le Standard* et *l'Orphée* étaient parvenus à s'échapper et à se mettre en sûreté dans le port de Sizopoli, mais *le Mercure*, poursuivi par deux vaisseaux qui lui donnaient la chasse, n'avait pas eu d'autre alternative que de les combattre ou de se rendre. Or, des deux vaisseaux de ligne qui couraient sur le brick, l'un, de cent dix canons, portait le pavillon du capitan-pacha; l'autre, de soixante-quatorze, le pavillon amiral.

Le capitaine-lieutenant Kozarsky, commandant du *Mercure*, réunit ses officiers en conseil de guerre : le lieutenant Prokofieff, du corps des pilotes, ouvrit le premier l'avis de faire sauter le bâtiment.

— Volontiers, reprit Kozarsky, mais, auparavant, mes amis, il faut nous défendre jusqu'à la dernière extrémité. Quand il n'y aura plus d'espoir de conserver notre brick, nous l'accrocherons à l'un des navires ennemis, et nous les ferons sauter tous deux, en mettant le feu à la sainte-barbe.



Ce plan de défense fut accepté par tous les officiers, et le commandant en fit part à son équipage qui l'accueillit avec un belliqueux enthousiasme, en se préparant à mourir. Aussitôt Kozarsky ordonna le branle-bas et ouvrit le feu contre le vaisseau de cent dix canons, qui manœuvrait pour lui envoyer une bordée d'enfilade. *Le Mercure* évita cette manœuvre destructive, et parvint, en virant et revirant de bord avec autant de promptitude que d'adresse, à se soustraire aux effets désastreux des bordées qui l'auraient coulé, si elles l'avaient atteint dans ses œuvres-vives.

Le vaisseau du capitan-pacha s'était approché à portée de la voix, en suspendant son feu : on cria en russe aux braves défenseurs du brick : *Rendez-vous! carguez vos voiles!* Mais ils ne répondirent que par une décharge générale de leur artillerie et de leur mousqueterie, aux cris mille fois répétés de *hourrah!*

Les deux navires ennemis, qui ne pouvaient, sous peine de se maltraiter l'un l'autre, mettre le brick entre deux feux, lui lançaient tour à tour toutes sortes de projectiles, que *le Mercure*, grâce à ses évolutions continuelles, évitait ou rendait presque inoffensifs; le feu pourtant prit à bord plusieurs fois, mais on parvint toujours à l'éteindre.

Enfin, un boulet endommagea la mâture du capitan-pacha, et ce grand vaisseau dut abandonner le combat, en lâchant une dernière bordée au *Mercure*, qui la reçut en partie dans sa coque. Le brick continua néanmoins sa lutte inégale contre le second vaisseau, qui le canonnait de près et lui envoyait des bordées d'enfilade, que le pauvre petit navire eut encore le bonheur d'esquiver.

Cependant le corps du brick russe était abîmé, ses voiles et ses agrès étaient saccagés : il fallait se rendre ou périr. « Rendez-vous! » criait-on du vaisseau turc. Le comman-



dant Kozarsky se saisit d'un pistolet chargé, qu'on avait placé exprès sur le cabestan pour faire sauter au besoin la sainte-barbe, et il fit un pas vers la poudrière, en disant d'une voix calme et assurée : « Enfants! recommandez vos âmes à Dieu! »

En ce moment même, un boulet, parti des batteries du *Mercure*, démonta le grand hunier du vaisseau turc, auquel il causa d'autres avaries tellement graves, que ce bâtiment cessa son feu tout à coup et s'éloigna lentement, en se laissant aller à la bouline. *Le Mercure* lui envoya encore une bordée, à laquelle l'ennemi ne répondit pas.

Ce terrible combat, qui avait duré près de trois heures, laissait le brick désemparé, faisant eau de toutes parts et prêt à sombrer, après avoir reçu vingt deux boulets dans sa coque, seize dans sa dunette et cent trente-trois dans sa voilure, mais l'équipage n'avait perdu que quatre hommes et ne comptait que six blessés.

Kozarsky, en rendant compte de cette brillante affaire à l'amiral Greig, lui disait que rien ne saurait exprimer l'ardeur, l'intrépidité, le dévouement, que tout l'équipage, officiers, soldats, canonniers et matelots, avaient déployés à l'envi durant l'action : « C'est à cet admirable esprit qui anime la marine russe, ajoutait-il, que je dois le bonheur d'avoir pu sauver mon bâtiment et le pavillon de Sa Majesté impériale. »

L'empereur, que la relation de ce fait d'armes extraordinaire avait ému jusqu'aux larmes, pensa immédiatement aux récompenses qu'il devait accorder non-seulement au capitaine-lieutenant Alexandre Kozarsky, commandant du *Mercure*, et aux officiers, le lieutenant Jean Prokofieff, du corps des pilotes, les lieutenants Serge Skariatine et Théodore Novosselsky, le midshipman Dmitri Pritoupoff, mais



encore à tous les hommes de l'équipage, au nombre de cent trois, y compris cinq canonniers et cinq bombardiers; puis, obéissant à une sorte d'inspiration divine qui le faisait agir ou parler dans certaines circonstances solennelles, il prit la plume et rédigea l'ukase suivant, adressé à son ministre de la marine :

« Ayant accordé au brick de dix-huit canons *le Mercure*, du 32e équipage de la flotte, le pavillon de Saint-Georges, en récompense de la brillante conduite de son équipage dans le combat qu'il a soutenu contre deux vaisseaux ennemis, Nous désirons transmettre jusqu'à la postérité la plus reculée la mémoire de ce fait sans exemple. En conséquence, Nous ordonnons que lorsque ce brick ne sera plus en état de tenir la mer, il en soit construit un autre, d'après les mêmes dessins, et exactement semblable, qui sera nommé *le Mercure*, inscrit dans le même équipage, et qui recevra le pavillon de Saint-Georges. Quand ce nouveau bâtiment se trouvera hors de service à son tour, il sera remplacé par un autre construit dans les mêmes conditions, ce qui sera continué jusqu'à l'époque la plus lointaine. Nous désirons que la mémoire des glorieux services de l'équipage du *Mercure* et son nom dans la flotte ne périssent jamais, mais qu'en passant de génération en génération, ils servent d'exemple à la postérité.

« NICOLAS. »

Cet ukase, empreint de ce sentiment patriotique qui ne fit jamais défaut à l'empereur Nicolas, devait être précédé d'un ordre du jour, qu'il ne signa qu'à son retour à Varsovie, ordre du jour dans lequel il conférait le pavillon de Saint-Georges au brick *le Mercure*, et nommait Kozarsky son aide de camp, avec le grade de capitaine de second

rang, en avançant aussi d'un grade les lieutenants Skariatine et Novosselsky, le midshipman Pritoupoff et le lieutenant du corps des pilotes, Prokofieff, qui avaient si vaillamment contribué à la défense du brick contre deux vaisseaux de ligne turcs. En outre, tous les officiers du *Mercure* étaient autorisés à ajouter un pistolet à leurs armoiries, en mémoire de leur héroïque résolution de se faire sauter plutôt que de se rendre.

Mais l'ukase que le tzar venait de préparer spontanément pour éterniser le souvenir de ce combat héroïque, ne fut promulgué que deux mois plus tard, sous la date du 28 juillet (9 août, nouv. st.), car Nicolas avait éprouvé tout à coup un amer désappointement et une poignante indignation, en voyant, dans une dépêche de l'amiral Greig, qu'à l'heure même où le *Mercure* se couvrait de gloire dans un combat inégal et soutenait avec éclat l'honneur du pavillon russe, une frégate commandée par le capitaine de second rang Stroïnikoff s'était rendue à l'ennemi, sans lui opposer la moindre résistance.

Le reste du rapport du général comte de Diebitsch ne contenait pas encore de nouvelles décisives sur les opérations militaires en Turquie, mais il les faisait pressentir, en annonçant des succès partiels obtenus autour d'Eski-Arnaoutlar, où le général Roth achevait de concentrer son corps d'armée.

Cette position, protégée par des retranchements qu'on n'avait pas cessé d'augmenter, avait été plusieurs fois menacée ou attaquée par des détachements de cavalerie régulière turque, que Roth avait toujours repoussés, mais qui revenaient toujours à la charge avec de nouveaux renforts. On pouvait s'attendre à voir reparaître d'un jour à l'autre le grand-vizir à la tête de toutes les troupes du camp de

Schumla. Cependant le lieutenant-général Kreutz, envoyé contre Rasgrad où se formait un dépôt de milices musulmanes, avait battu et dispersé les bandes de recrues à peine organisées qu'il rencontrait sur sa route, et, au retour de cette expédition heureusement accomplie, son avant-garde, commandée par le général-major Schéréméteff, avait mis en déroute, près du village d'Eskimélé, un gros d'ennemis, qui s'y rassemblaient pour entreprendre quelque chose contre la division du général Roth.

Ce général, après avoir poursuivi l'épée dans les reins une horde de cavaliers asiatiques qui s'étaient jetés à l'improviste sur ses lignes, avait été averti que le grand-vizir était sorti de Schumla et s'avançait, avec des forces considérables, pour s'emparer de Pravodi et pour intercepter les communications entre Varna et le corps d'armée que commandait Diebitsch. Celui-ci ne fut pas plutôt instruit de la situation critique où le général Roth pouvait se trouver, qu'il résolut de se réunir à ce général avec une partie des troupes qu'il jugeait inutiles au siége de Silistrie. Il avait donc laissé, devant la place, sous le commandement du lieutenant-général Krassowsky, vingt-sept bataillons d'infanterie, deux bataillons de pionniers, quatre régiments de Cosaques et toute la grosse artillerie.

Les travaux du siége de Silistrie avaient été poussés avec vigueur, malgré les sorties meurtrières que la garnison ne renonçait pas à tenter toutes les nuits; les premières parallèles étaient achevées, et les batteries de brèche ne cessaient de canonner la place qui commençait à souffrir beaucoup du blocus.

Il y avait eu aussi, dans la petite Valachie, divers engagements, où l'avantage était resté aux Russes, et le général Gheismar annonçait qu'il ne tarderait pas à se rendre maître



de la forteresse de Rakhova, sur la rive droite du Danube, au-dessous de Widdin.

Mais ces succès et ces espérances de succès plus importants avaient une triste compensation dans les progrès que faisait la peste, qui avait envahi les Principautés et qui s'approchait des frontières de la Russie. Les mesures de précaution que prenait l'administration russe n'arrêtaient pas la marche de l'épidémie, qui venait de se déclarer à Bukharest.

Le dimanche 12 juin était le dernier jour que l'empereur devait passer à Berlin.

Dès le matin, il monta à cheval avec le roi et le grand-duc héritier, pour aller, à la porte de Brandebourg, passer en revue un régiment de lanciers, dont le prince avait été nommé chef. Ce fut le roi qui annonça lui-même cette nomination au colonel du régiment et qui présenta aux troupes le grand-duc héritier. Celui-ci remercia son auguste grand-père, avec une délicatesse et une convenance, qu'on n'eût pas attendues d'un prince âgé de onze ans à peine. Le régiment salua son jeune chef par des hourras qui furent répétés par tout le peuple. Le grand-duc héritier, mettant alors le sabre à la main, commanda la manœuvre et fit défiler la troupe, devant le roi, l'empereur et l'impératrice, qui avait voulu aussi être témoin de cette scène émouvante. Tous les assistants furent enchantés de l'aisance et de l'aplomb du nouveau chef, qui ramena son régiment jusqu'au quartier et qui accompagna ensuite l'étendard au château royal.

La journée se passa en famille, dans la plus charmante intimité. Les conférences de l'empereur avec son beau-père consacrèrent encore davantage l'amitié à toute épreuve, qui existait entre eux depuis le mariage du grand-duc Nicolas



avec la princesse Charlotte de Prusse, et qui n'avait fait que s'accroître réciproquement sous la douce influence de cette excellente princesse. Les liens du sang que cette heureuse union avait formés dans les deux familles de Russie et de Prusse s'étaient, en quelque sorte, rattachés aux deux nations, qui, après avoir glorieusement combattu ensemble durant les guerres de 1814 et 1815, semblaient pouvoir s'appuyer l'une sur l'autre et associer leurs destinées, pour maintenir la paix et l'équilibre de l'Europe.

Rien ne transpira de ce qui fut décidé à cet égard dans les conférences des deux souverains, mais l'empereur Nicolas fit connaître à ses alliés, notamment à la France et à l'Angleterre, que les principes de la Sainte-Alliance, créée par Alexandre Ier et acceptée par tous les États européens, continueraient à être religieusement observés sous sa garantie personnelle et avec le concours particulier du roi de Prusse. Il était aisé de comprendre que, dans le cas d'une alliance offensive de l'Angleterre et de l'Autriche avec la Turquie, le tzar trouverait du côté de la Prusse une puissante intervention, que la cour de France n'était peut-être pas éloignée de seconder d'une manière efficace, même en conservant sa neutralité.

Les échos de la diplomatie répétèrent bientôt que le lieutenant-général baron de Muffling avait été chargé, par l'empereur de Russie, d'une mission confidentielle, auprès du sultan Mahmoud, et l'on sut plus tard, au moment du voyage de cet envoyé prussien à Constantinople, qu'il avait des pouvoirs très-étendus pour agir dans le sens de la paix, au nom du tzar et avec l'adhésion du roi de Prusse.

L'impératrice, qui allait être séparée pendant plus d'un mois de son époux et de son fils (car l'empereur avait exigé que le grand-duc héritier revînt avec lui à Varsovie), ne se



résignait pas sans peine à cette longue séparation ; elle craignait surtout que l'empereur ne profitât de son absence, pour faire une excursion sur le théâtre de la guerre, comme il en avait manifesté le désir, sinon l'intention formelle.

Ce n'étaient pas seulement les dangers d'une seconde campagne en Turquie, qui inquiétaient l'impératrice ; c'était, par-dessus tout, cette peste d'Orient, qui faisait déjà beaucoup de victimes à Bukharest et qui ne pouvait épargner longtemps l'armée russe. Elle supplia donc l'empereur de ne pas s'approcher des lieux où sévirait la peste, durant le voyage d'inspection qu'il devait faire dans plusieurs gouvernements de la Russie méridionale, avant de rentrer à Saint-Pétersbourg.

Le bruit s'était pourtant répandu que le tzar irait prendre le commandement de son armée, dès que les opérations militaires auraient un caractère plus décisif et marcheraient vers un résultat satisfaisant. Ce projet, que la presse étrangère attribuait généralement à Nicolas, devint le thème d'un entretien intime, pendant le déjeuner que les nouveaux mariés offrirent à toute la famille royale et impériale, pour faire leurs adieux à l'empereur et au grand-duc héritier; et comme l'impératrice paraissait fort préoccupée du dessein qu'on prêtait gratuitement à son auguste époux, Nicolas ne fit pas difficulté de déclarer qu'il avait approuvé le plan de campagne dont l'exécution était confiée au général Diebitsch, et qu'il ne jugeait point utile de paraître en personne à la tête de l'armée d'opération en Turquie.

— J'espère encore, ajouta-t-il, que le grand-seigneur n'attendra pas, pour demander la paix et satisfaire à mes justes demandes, que cette armée soit sous les murs de Constantinople.



Il donna ensuite le résumé des dépêches qu'il avait reçues la veille et se plut à raconter le combat mémorable du brick *le Mercure* contre deux vaisseaux turcs. Le roi de Prusse, électrisé par ce récit, porta la santé des braves qui avaient si glorieusement défendu le pavillon russe.

Le soir, l'empereur et l'impératrice se montrèrent, au théâtre, avec la famille royale, et leur entrée dans la salle fut accueillie par un tonnerre d'applaudissements. La nouvelle de l'héroïque combat du *Mercure* était dans toutes les bouches et provoquait l'enthousiasme des spectateurs.

On apprit, ce soir-là, que le roi de Prusse avait distribué un grand nombre d'ordres prussiens aux généraux russes et aux personnes de la suite de l'empereur, de l'impératrice et du grand-duc héritier, notamment le grand cordon de l'Aigle-Noir au général comte de Diebitsch, et l'ordre de l'Aigle-Rouge de la première classe en diamants au baron de Benkendorff et au comte Orloff.

L'empereur Nicolas quitta Berlin, la nuit même, pour aller coucher à Sibyllenort, après avoir vu partir devant lui le grand-duc héritier, qui devait voyager moins rapidement et se reposer en chemin. Le grand-duc Alexandre était accompagné, comme il l'avait été depuis son départ de Russie, de son gouverneur le général-major Mœrder, de son sous-gouverneur le conseiller d'État Joukowsky, de ses précepteurs, le capitaine de la garde Yourievitch, des conseillers Briskorn et Gille, et de son médecin le docteur Pogazsansky.

Le lendemain, 13 juin, l'empereur, à Sibyllenort, passa en revue le régiment des cuirassiers prussiens, dont il était chef depuis treize ans, et il mit lui-même l'épée à la main, pour faire manœuvrer le régiment, qui fut vivement touché



de l'honneur que le tzar daignait lui faire en le commandant.

L'empereur, qui était remonté dans sa calèche de poste avec le général baron de Benkendorff, commandant des gendarmes, et un seul aide de camp, se hâta d'arriver à Kalisz, où ses frères Constantin et Michel l'attendaient, afin de faire route avec lui jusqu'à Varsovie. La population entière l'attendait aussi, remplissant les rues et la place de Kalisz, entourant l'hôtel où Sa Majesté devait descendre, et quoiqu'il fût près de minuit, personne ne quitta son poste, avant d'avoir vu le roi de Pologne. Nicolas entendait retentir partout ce cri devenu national : *Vive notre roi!*

La matinée qu'il passa dans cette première ville polonaise fut employée à inspecter l'institut du corps des cadets, placé sous le commandement du général Mycielski, et à passer en revue une brigade des chasseurs à cheval. Le césarévitch prit à cœur de mettre en évidence les progrès remarquables que l'industrie avait faits dans le palatinat de Kalisz, en présentant à son auguste frère quelques-uns des produits et objets manufacturés qui méritaient le plus d'attirer son attention.

L'empereur s'arrêta encore à Lowicz, pour y passer une grande revue, et les justes éloges qu'il se plut à faire de la beauté des troupes qu'on avait rassemblées sur son passage, flattèrent d'autant plus le césarévitch, qu'il regardait comme son ouvrage l'organisation de l'armée polonaise. Les habitants de Varsovie, dans la soirée du 16 juin, purent enfin saluer de joyeuses acclamations le retour de leur roi, qui revenait avec ses deux frères, et qui fut suivi, à vingt-quatre heures d'intervalle, par le grand-duc et la grande-duchesse de Saxe-Weimar et par le grand-duc héritier.

CXXVIII

On ne saurait imaginer avec quels transports unanimes fut accueillie la nouvelle de la grande victoire que le général Diebitsch avait remportée à Koulevtcha dans la journée du 11 juin, et qui fut connue à Varsovie le 18, au moment où l'empereur et les deux grands-ducs assistaient à l'installation du camp d'exercice, dans les plaines de Powazki, aux environs de la capitale. Le courrier extraordinaire qui avait apporté cette nouvelle était chargé de remettre à l'empereur, avec le rapport du général en chef, les drapeaux et les étendards pris sur l'ennemi dans cette glorieuse journée.

Le grand-vizir Reschid-Pacha était sorti de Schumla avec plus de quarante mille hommes; vingt-six régiments d'infanterie et six de cavalerie régulière faisaient le principal noyau de cette armée, qui devait s'emparer de Kozloudji, de Bazardjik et de Pravodi, avant de se diriger sur Silistrie pour en faire lever le siége; mais, en s'approchant de Kozloudji, le grand-vizir avait appris que le général Roth se trouvait en état de lui tenir tête, avec vingt-quatre bataillons et trente-six escadrons, tirés en partie du détache-



ment du général Madatoff, qui fermait la route directe de Silistrie. Reschid-Pacha s'était donc porté, par la vallée de Nevtcha, vers la ville de Pravodi, laquelle n'était défendue que par six bataillons sous les ordres du général-major Kouprianoff. Les Turcs dressèrent leurs batteries, sur les hauteurs de Kerivna, en face de la place, et commencèrent à la canonner.

Le général en chef comte de Diebitsch, laissant au général Krassowsky le soin de continuer le siége de Silistrie, s'était déjà mis en marche avec vingt-quatre bataillons, vingt-six escadrons et un régiment de Cosaques, formant le corps du comte Pahlen. Le général Roth, averti de l'approche du général en chef, envoyait des renforts à Pravodi, en invitant le général Kouprianoff à prolonger le plus longtemps possible sa résistance contre toute une armée. Diebitsch se réunit au général Kreutz, qui avait terminé sa reconnaissance sur Rasgrad, et il donna l'ordre à ce général de pousser sur Schumla et d'intercepter les communications du grand-vizir.

Celui-ci était, à son insu, entouré par les Russes, qui lui avaient dérobé leur marche, en s'avançant, par petites divisions, de différents côtés à la fois, et en évitant d'allumer des feux dans leurs bivouacs. Les défilés que l'ennemi avait à traverser pour rentrer à Schumla étaient surveillés, à leur débouché, quand Reschid-Pacha reçut avis de l'imposition d'un corps de troupes russes en avant de Schumla. Il crut que c'était le général Roth qui cherchait à opérer une diversion en faveur de Pravodi, et il ne soupçonna pas qu'une armée se rassemblait à Madara, forte de quarante-quatre bataillons et de cinquante escadrons, pour lui livrer bataille. Il s'était donc décidé à ne pas s'arrêter davantage devant Pravodi, qui tenait toujours, et à marcher immédia-



tement sur Silistrie, en passant sur le corps du général Roth.

Ce général, en apprenant que l'armée du grand-vizir avait quitté les hauteurs de Kerivna pour s'engager dans les défilés qui devaient la conduire à Tchirkovna et à Koulevtcha, sortit de Kozloudji avec les forces dont il disposait et marcha toute la nuit, par des chemins détournés, pour se joindre au général en chef, dont le quartier-général était établi à Madara, et, le 11 juin au matin, il se réunit au corps du général Pahlen, lorsque l'infanterie et la cavalerie turques débouchaient des défilés près de Koulevtcha.

Le général Otrotchenko, qui commandait l'avant-garde de l'armée russe, reçut l'ordre d'exécuter une reconnaissance, car des transfuges avaient annoncé à Diebitsch que le gros de l'armée ottomane filait par Komarna sur Marasch, pendant que des corps de partisans couvraient sa retraite en descendant vers Koulevtcha. L'avant-garde du général Otrotchenko n'eut pas plutôt abordé l'ennemi, qu'elle se vit enveloppée et vigoureusement attaquée par de grandes masses d'infanterie et de cavalerie; c'était l'armée entière de Reschid-Pacha, qui croyait n'avoir affaire qu'au détachement du général Roth; c'était le grand-vizir en personne, qui excitait ses troupes à se frayer un passage l'épée à la main à travers les rangs d'un ennemi trop faible pour leur résister.

Les Russes furent d'abord tenus en échec par le nombre et l'impétuosité de leurs adversaires; mais le général en chef leur envoya un renfort de six bataillons et de huit escadrons, avec huit pièces d'artillerie à cheval, dont le feu terrible, dirigé par le général Arnoldi, eut bientôt arrêté l'élan des Turcs.

La lutte dura quatre heures; la lassitude des combat-



tants suspendit seule le combat. Les Turcs se replièrent pour occuper une position facile à défendre, au-dessous des défilés de Koulevtcha.

Diebitsch profita de l'inaction forcée de l'ennemi, pour relever les troupes engagées depuis le matin, par des troupes fraîches, qu'il appuya d'une nombreuse réserve. En même temps, il envoyait au général Kreutz des forces suffisantes pour contenir au besoin la garnison de Schumla, qui se préparait à protéger la retraite du grand-vizir.

Vers cinq heures du soir, les colonnes russes s'avancèrent contre les Turcs, qui ne pouvaient plus douter que ce fût le principal corps d'armée de l'ennemi, qu'ils avaient à combattre. Ils étaient fatigués de la lutte acharnée qu'ils soutenaient depuis le matin et démoralisés par les pertes qu'ils avaient faites. Une panique irrésistible s'empara d'eux, quand l'artillerie russe, qui avait commencé l'attaque par un feu bien nourri, eut fait sauter plusieurs de leurs caissons. Ils abandonnèrent leur position, en désordre, et se débandèrent dans toutes les directions, en s'écrasant à l'entrée des défilés, où ils cherchaient à se réfugier pour se mettre à l'abri de la mitraille qui les criblait.

En un instant, la déroute fut complète. Le grand-vizir s'enfuit lui-même, abandonnant son artillerie et ses équipages; les soldats jetaient leurs fusils, pour courir plus vite dans les sentiers étroits qui conduisaient dans les montagnes. La route de Markovtcha, que l'ennemi avait abandonnée pour se disperser de tous côtés, était alors tellement encombrée de chariots, de caissons, de chevaux et d'armes de toute espèce, qu'il eût été impossible de s'y frayer un passage pour atteindre les fuyards. Les Turcs n'avaient pas laissé aux mains des vainqueurs plus de mille cinq cents prisonniers; mais leur perte dans la bataille s'élevait à cinq



mille morts, avec autant de blessés. On pouvait dire que l'armée turque n'existait plus.

Diebitsch ordonna au général Pahlen de se mettre à la poursuite des restes de cette armée et de les détruire; mais ce général ne rencontra sur les chemins que quelques groupes isolés, qui se repliaient devant la garnison de Pravodi, que le général Kouprianoff avait fait sortir pour arrêter la retraite du grand-vizir.

Pendant ce temps-là, le lieutenant-général prince Madatoff, avec son intrépidité habituelle, attaquait et culbutait un gros de cavalerie, qu'on avait, de Schumla, envoyé au secours du commandant en chef de l'armée ottomane, et le général Roth, entraîné par l'exemple de Madatoff, qui venait d'enlever une redoute, en y pénétrant, sous le feu de la mousqueterie, à la tête de ses hussards, fit marcher deux régiments d'infanterie contre une seconde redoute, qui fut emportée à la baïonnette. Le général-major Mourawieff, s'élançant sur les pas du brave Madatoff, pour entrer le premier dans la redoute, s'était emparé lui-même du drapeau d'un pacha. Plusieurs des redoutes que les Russes avaient élevées dans la campagne précédente se trouvaient ainsi occupées de nouveau, et le quartier-général de Diebitsch fut dès lors établi devant Schumla.

Les seize drapeaux pris à l'ennemi dans la bataille du 11 juin, et envoyés à l'empereur, figurèrent en trophées à la cérémonie du *Te Deum*, qui eut lieu le 21, au camp de Powazki, en présence de l'empereur et de ses deux frères. Le 21 juin amenait le quatorzième anniversaire de la restauration du royaume de Pologne par Alexandre Ier, et cette fête nationale, qui était toujours l'occasion de grandes réjouissances publiques, avait attiré au camp une foule énorme, toujours impatiente d'assister à une revue des



belles troupes de l'armée polonaise. Trente mille hommes étaient sous les armes pour recevoir l'empereur, qui fut accueilli par les manifestations les plus vives de respect et d'amour, car le soldat, dans ces communications presque journalières avec son souverain, n'avait pas tardé à se passionner pour lui.

L'office divin fut célébré par le clergé grec, devant les troupes formées en colonnes serrées. Toutes les autorités ecclésiastiques et civiles avaient été invitées à cette messe solennelle, pendant laquelle la musique militaire et des salves d'artillerie marquaient les intervalles. Ce fut un admirable spectacle, dont les assistants étaient émus et frappés, mais non sans éprouver peut-être un mécontentement secret, que la malveillance exploita plus tard au profit de l'opposition politique, en accusant le tzar d'avoir forcé des catholiques à entendre la messe célébrée suivant le rite gréco-russe.

Après l'office divin, l'empereur monta à cheval, et les troupes défilèrent devant lui en le saluant de hourras chaleureux. Nicolas exprima plusieurs fois, pendant la revue, à son frère Constantin et aux généraux des différentes armes, la satisfaction que lui causait l'admirable tenue des régiments polonais.

Les drapeaux et les étendards turcs, qui avaient paru dans cette brillante revue, furent promenés ensuite dans les rues de la capitale, aux applaudissements des habitants, sous l'escorte d'un détachement de chasseurs à cheval de la garde, puis déposés dans la chapelle grecque de la cour.

Le lendemain, 22 juin, un aide de camp du comte de Diebitsch apporta de nouveaux drapeaux, pris sur l'ennemi à la suite de la bataille de Koulevtcha, et remit à l'empereur une lettre dans laquelle le général en chef faisait répara-



tion au général Toll, qui n'avait pas même été cité dans le rapport sur la bataille, par suite d'un oubli vraiment inexplicable. Diebitsch se plaisait à reconnaître, dans cette lettre, qu'il devait le succès de la journée au plan du général Toll et à ses habiles dispositions stratégiques.

L'empereur, qui appréciait de longue date les talents militaires du général Toll, avait saisi cette occasion de récompenser avec éclat les services de ce général, qu'il honorait d'une véritable amitié. Il le nomma comte de l'Empire et lui adressa ce rescrit :

Au général d'infanterie, baron de Toll, chef de l'état-major de la 2e armée.

« Par un ukase en date de ce jour, adressé au Sénat-dirigeant, Je vous ai élevé à la dignité de comte de l'Empire russe. Les services importants que vous avez rendus pendant la mémorable bataille livrée près du village de Koulevtcha, où l'armée du grand-vizir a été entièrement défaite, ainsi que le noble dévouement que vous n'avez jamais cessé de déployer dans toutes vos fonctions, vous ont acquis de justes titres à cette honorable dignité, dont il M'est agréable de récompenser votre mérite jusque dans la personne de vos descendants les plus éloignés.

« Je suis toujours votre affectionné,

« NICOLAS.

« Donné à Varsovie, le 9 (21, nouv. st.) juin 1829. »

L'empereur écrivit aussi cette lettre affectueuse au général Diebitsch :

A l'aide de camp général comte de Diebitsch, commandant en chef de la 2e armée.

« J'ai reçu le rapport par lequel vous Me rendez compte



de la victoire que vous avez remportée, le 30 mai dernier (11 juin, nouv. st.), près du village de Koulevtcha, dans les environs de Schumla, sur l'armée du grand-vizir, et à la suite de laquelle la majeure partie des forces turques a été entièrement dispersée, après avoir perdu sa nombreuse artillerie, tout son camp, ses équipages et ses munitions.

« L'honneur du succès, aussi complet que brillant, qui vient de couronner nos armes, vous appartient comme à son premier et principal auteur. Vous avez su dérober vos projets et vos mouvements à la connaissance de l'ennemi, lui inspirer assez d'assurance pour accepter la bataille, et triompher de tous les efforts qu'il a faits pour éviter le coup décisif que vous lui aviez préparé.

« En vous témoignant Ma vive reconnaissance pour un service aussi signalé, Je vous nomme chevalier de l'ordre de Saint-Georges de la deuxième classe, dont Je vous transmets ci-joint les insignes. Pour conserver le souvenir de la gloire que nos troupes ont acquise sous votre commandement dans cette mémorable bataille, Je vous autorise à choisir six des pièces de canon, enlevées à l'ennemi, et dont Je vous fais présent.

« Je vous charge de remercier en Mon nom vos braves compagnons d'armes et toutes les troupes, qui, dans cette bataille, ont donné de nouvelles preuves de leur intrépidité, ainsi que de leur dévouement, et suis pour toujours votre affectionné,

« Nicolas.

« Donné à Varsovie, le 9 (21, nouv. st.) juin 1829. »

Il envoya des rescrits, avec des décorations de première classe (ordres de Saint-Vladimir et de Saint-Alexandre-Newsky), aux généraux Roth, Pahlen, Krassowsky, Kreutz,



qui avaient eu si glorieusement part à la victoire du 11 juin, et il approuva une foule de promotions que Diebitsch lui avait proposées dans la 2e armée.

La vue des nouveaux trophées, qui furent encore promenés en triomphe dans le camp et dans la ville, électrisa au plus haut degré l'enthousiasme des soldats et des habitants de Varsovie.

L'empereur devait partir, le 25 juin, pour un voyage d'inspection dans les provinces méridionales de l'empire. Il alla au camp de Powazki, dans la matinée du 22, pour assister au relevé des gardes et pour voir manœuvrer devant lui l'école des porte-enseignes.

C'étaient justement les complices de Wisoçki, que l'on avait commandés, soit par hasard, soit à dessein, pour ces exercices, qui eurent lieu sous les yeux mêmes de l'empereur et du césarévitch ; mais la conspiration était absolument abandonnée par ceux-là mêmes qui l'avaient tramée, et Wisoçki, pour obéir à un ordre supérieur, dont l'origine ne fut pas connue, avait dû quitter Varsovie, ainsi que quelques autres de ses amis appartenant comme lui à l'armée.

La revue des porte-enseignes ne fut donc signalée par aucun incident, et l'empereur n'eut que des éloges à leur adresser. On remarqua, cependant, que ces jeunes officiers avaient été très-sobres d'acclamations et très-froids de maintien : l'empereur ne leur en sut pas mauvais gré ; le grand-duc Constantin en fut tellement irrité, qu'il eut peine à se contenir :

— J'ai appris, dit-il à l'empereur, qu'il règne un esprit d'opposition et de révolte dans l'école des porte-enseignes : il faudrait peut-être la licencier.

— Ils ont de l'instruction, répondit Nicolas, ils font bien leur service ; ne leur en demandons pas davantage. Souve-

nons-nous, ajouta-t-il avec bonté, que nous sommes en Pologne et non en Russie.

— Sire, reprit vivement le grand-duc Constantin, je veux que les Polonais soient les plus fidèles sujets de Votre Majesté.

Avant son départ, l'empereur put encore recevoir d'heureuses nouvelles de l'armée de Turquie.

Le gouvernement turc avait donné l'ordre d'approvisionner les forteresses qu'il possédait sur le Danube et qui pouvaient être assiégées comme Silistrie. Le général Diebitsch, qui ne songeait pas alors à faire le siége de ces forteresses, voulut toutefois enlever à l'ennemi tout moyen de communiquer avec elles. En conséquence, il ordonna au général Gheismar de fermer le cours du Danube, en s'emparant de Rakhova.

Gheismar établit une batterie de vingt-deux pièces de canon, sur la rive gauche du fleuve, en face de cette ville fortifiée, qu'il canonna sans interruption pendant vingt-deux heures. Dans la nuit du 8 juin, il passa le fleuve, avec un corps de volontaires et un bataillon de chasseurs, commandé par le colonel Grabbe : on pénétra dans la ville, en escaladant les remparts; les habitants et la garnison se défendirent avec acharnement : on se battit dans les rues, dans les maisons, dans les mosquées. Cette lutte sanglante d'homme à homme dura quatre heures; les Russes ne firent que cinq cents prisonniers; le reste des défenseurs de Rakhova s'était fait tuer.

L'occupation de cette forteresse, qui livra aux vainqueurs cinquante canons et six drapeaux, était d'une importance majeure pour empêcher l'ennemi de ravitailler Giurgewo et Roustchouk, qui se trouvaient étroitement bloquées par le corps du général Paul de Kisseleff.



Le général Paskewitch d'Erivan n'était entré en campagne qu'à la fin du mois de mai, pour continuer en Asie les opérations militaires de l'année précédente, et déjà il se portait sur Erzeroum, en se promettant d'anéantir d'abord l'armée considérable que le séraskier Saleg-Pacha avait à lui opposer. Mais il faisait savoir à l'empereur, que le prince Betouboff, qui commandait la forteresse d'Akhaltsykh, avait envoyé le général-major Bourtzoff, contre la nombreuse milice irrégulière, rassemblée par Akhmet-Kan dans le sandjak de Patskhow, et que, le 13 mai, Bourtzoff avait attaqué ces hordes indisciplinées, sur des hauteurs escarpées, et les avait mises en pleine déroute, saccageant et brûlant tous les villages fortifiés, où ces pillards trouvaient un refuge après leurs excursions dans la province d'Ardaghane.

Cette exécution militaire, rigoureuse, mais indispensable, n'avait servi pourtant qu'à grossir les bandes armées qui se reformaient autour de l'étendard d'Akmet-Kan, dans les montagnes inaccessibles d'Adjar. Le général-major Bourtzoff eut l'adresse de les en faire sortir et de les attirer en rase campagne, au moment où le général-major Mourawieff, accourant d'Ardaghane pour lui prêter main forte, venait les prendre à dos et leur couper la retraite.

Le 13 juin, les Asiatiques, au nombre de quinze mille hommes, essayèrent d'envelopper l'avant-garde du corps de Bourtzoff, qui soutint le combat pendant cinq heures, jusqu'à l'arrivée du détachement de Mourawieff : l'ennemi, se voyant entre deux feux, eut bientôt regagné son camp retranché où il se crut en sûreté ; mais, pendant la nuit, le camp fut attaqué et emporté d'assaut, après une lutte acharnée, par les colonnes réunies de Bourtzoff et de Mourawieff, qui avaient franchi des défilés presque impénétra-



bles ; douze cents Turcs avaient péri les armes à la main ; le reste s'était enfui à travers les montagnes, avec le khan d'Adjar, qui ne put rien sauver de son artillerie, ni de ses approvisionnements, ni de ses trésors.

L'empereur Nicolas avait espéré apprendre, avant son départ de Pologne, la reddition de Silistrie.

Depuis la défaite du grand-vizir à Koulevtcha, Silistrie ne pouvait plus attendre de secours et commençait à manquer de vivres et de munitions. Les sorties fréquentes que la garnison avait faites n'avaient pas même retardé d'une heure les travaux du siége, d'abord contrariés par des pluies continuelles ; tous les ouvrages extérieurs de la place étaient détruits ; les batteries de la troisième parallèle avaient démonté l'artillerie des bastions, et la sape s'avançait jusqu'au glacis. Sers-Mahmoud, pacha à trois queues, qui commandait dans Silistrie, était cependant déterminé à s'ensevelir sous les ruines de cette forteresse, mais il remarquait déjà des symptômes de découragement parmi ses troupes, surtout parmi les habitants qui voyaient avec inquiétude approcher le moment de l'assaut.

Diebitsch avait donné pour instructions au général Krassowsky, de bombarder la place, et de ne pas s'exposer à perdre beaucoup de monde en livrant des assauts meurtriers. Il ne faisait que se conformer aux vœux et aux ordres de l'empereur, qui lui écrivait sans cesse de ménager la vie de ses soldats. Le siége de Silistrie pouvait donc se prolonger encore.

Une lettre particulière apprit à Nicolas un trait de courage et de dévouement, qui s'était passé, le 3 juin, aux avant-postes des assiégeants. Le 1er bataillon du régiment de Sophie se trouvait de service dans la tranchée, lorsqu'une grenade lancée des remparts vint tomber au milieu



des travailleurs, qui s'enfuirent avec effroi. Le projectile, prêt à éclater, tournoyait en labourant le sol. Un soldat, nommé Ephim-Antonoff, s'approcha résolûment de la grenade et s'efforça d'éteindre, avec de la terre, la fusée qui brûlait encore; un autre soldat, nommé Simon Zaletoff, accourant aux cris de son camarade, eut la présence d'esprit de verser l'eau de son bidon sur la mèche enflammée et d'empêcher ainsi, au péril de ses jours, une explosion qui aurait fait beaucoup de mal.

Le général en chef de la deuxième armée, instruit de cette belle action, avait accordé aux deux braves soldats la marque d'honneur de Saint-Georges, en faisant mettre leurs noms à l'ordre du jour de l'armée. L'empereur leur fit envoyer à chacun 500 roubles et invita le général Benkendorff à réclamer leur admission, après la guerre, dans le corps des gendarmes.

L'empereur, après avoir vu partir le grand-duc héritier qu'il faisait rentrer avant lui à Saint-Pétersbourg, partit lui-même de Varsovie, le 25 juin, à onze heures du soir, avec le césarévitch, qui avait voulu l'accompagner jusqu'aux frontières du royaume de Pologne.

Le grand-duc Michel aurait été de ce voyage, s'il ne fût point allé retrouver à Ems la grande-duchesse Hélène qui venait y prendre les eaux, à son retour d'Italie.

L'empereur et le césarévitch s'arrêtèrent, le 26, à Krasnoï-Staw, pour y passer la revue d'une division de hulans polonais; ils visitèrent ensuite la citadelle de Zamosz, où le génie militaire exécutait alors de nouveaux ouvrages de défense; ils assistèrent ensuite à l'exercice de plusieurs régiments d'infanterie polonaise. Partis de Zamosz, à dix heures du matin, ils n'arrivèrent que vers midi à Luzk, où ils devaient se séparer, le lendemain, l'un pour retourner à

Varsovie, l'autre pour continuer sa tournée d'inspection.

Ce fut pendant cette longue route, dont la fatigue et la monotonie n'étaient pas diminuées par la rapidité du voyage, que Nicolas se trouva involontairement amené à donner à son frère quelques explications sur la conduite qu'il avait tenue dans les circonstances critiques et douloureuses qui précédèrent son avénement au trône.

Ce sujet d'entretien avait toujours été repoussé ou évité par le grand-duc Constantin, chaque fois que l'empereur avait essayé de l'attaquer. Mais ils étaient assis côte à côte dans une calèche de poste; la conversation avait pris un ton familier et confidentiel; le césarévitch semblait même se préparer à entendre les communications intimes que l'empereur voudrait bien lui faire; il devint sombre, lorsque les événements qui avaient suivi la mort d'Alexandre Ier lui revinrent à l'esprit, et il resta silencieux.

L'empereur lui raconta en détail, avec une affectueuse franchise, tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il avait pensé, depuis l'instant où la nouvelle de la mort de leur bien-aimé frère et bienfaiteur lui était parvenue. Le césarévitch s'abstenait de répondre et demeurait plongé dans ses réflexions. L'empereur insista pour justifier le retard qu'il avait mis à se déclarer héritier du trône et à obéir ainsi à la volonté expresse et solennelle d'Alexandre.

— Et moi, reprit le grand-duc avec amertume, n'ai-je donc pas aussi rempli mon devoir, en persistant à refuser la couronne impériale, à laquelle j'avais renoncé irrévocablement avec l'autorisation de notre vénérée mère et l'approbation de notre cher et auguste bienfaiteur?

— Je rends hommage à ta générosité et à ton désintéressement, répliqua Nicolas, mais pourquoi avoir résisté à mes prières et à celles de notre mère, lorsque nous te



demandions l'un et l'autre de venir en personne à Saint-Pétersbourg?

— J'ai fait ce que j'ai dû faire, repartit vivement le césarévitch, ce que je ferais encore, si nous nous trouvions encore l'un et l'autre dans la même situation. Sache que je ne pouvais m'éloigner de Varsovie, sous peine de laisser derrière moi un soulèvement général de toute la Pologne!

A la suite de cette grave révélation que le césarévitch n'avait jamais formulée d'une manière si explicite, il y eut entre les deux augustes interlocuteurs un temps de silence et de réflexion, pendant lequel ils convinrent tacitement de cesser un entretien aussi pénible et aussi délicat. L'empereur tendit la main à son frère qui la serra dans les siennes :

— Cher Constantin, lui dit-il avec un accent de conviction persuasive, j'espère qu'à présent, du moins, tu rends pleine justice à mes actions, comme à mes intentions, et que tu reconnais qu'il m'était impossible d'agir autrement que je ne l'ai fait alors, vu la position difficile dans laquelle m'avaient placé les circonstances?

Le césarévitch évita de nouveau de s'appesantir sur ce sujet épineux; mais, en priant respectueusement son auguste frère de ne pas rouvrir des blessures qui n'étaient pas encore bien cicatrisées dans leurs cœurs, il finit par lui dire, d'une voix émue, qu'il laisserait probablement après sa mort une note écrite destinée à faire connaître à l'empereur et à la famille impériale les causes de sa conduite dans toute cette mystérieuse affaire.

Les deux frères passèrent ensemble la journée du 29 juin à Luzk, où ils virent avec intérêt les manœuvres d'une division d'infanterie du corps d'armée détaché de Lithuanie. L'empereur exprima encore à haute voix, en présence des généraux et des officiers supérieurs, sa recon-



naissance au césarévitch pour avoir fait de l'armée polonaise la plus belle armée de l'Europe.

Leurs adieux fournirent à l'empereur une occasion naturelle d'annoncer qu'il reviendrait l'année suivante à Varsovie pour l'ouverture de la Diète. Il chargea le grand-duc Constantin de rapporter cette agréable nouvelle aux membres du gouvernement et à la population de la capitale de Pologne.

CXXIX

L'empereur continua de voyager avec ses aides de camp. Il arriva, le 1er juillet, à Toultchine, et il resta trois jours dans cette ville, près de laquelle était établi le camp de la réserve de la garde, qui allait rejoindre l'armée d'opération en Bulgarie. La plus grande partie du séjour de l'empereur à Toultchine fut consacrée aux revues et aux inspections militaires.

Une dépêche qu'il reçut de Diebitsch lui causa autant de satisfaction, que la victoire la plus complète aurait pu lui en procurer. Le général en chef de son armée de Turquie lui annonçait qu'il avait pensé se conformer aux intentions de Sa Majesté, en adressant la lettre suivante au grand-vizir Reschid-Pacha :

« Du camp de Madara, 2/14 juin 1829.

« Excellence, Dieu, qui tient dans sa haute puissance le destin des armes, m'ayant accordé la victoire, je dois, dans ma vive reconnaissance de ce bienfait du ciel, saisir toutes les occasions de mettre au grand jour les intentions pacifiques qui animent Sa Majesté l'empereur, mon premier maître. C'est par son ordre et avec ses pleins pouvoirs, que

j'invite Votre Excellence à songer aux moyens de mettre un terme aux malheurs de la guerre et d'accorder aux peuples les bienfaits de la paix. C'est dans ces vues bienfaisantes que j'ai résolu de vous adresser le présent message. Le conseiller d'État actuel, M. Fonton, qui en est le porteur, jouit de toute ma confiance et connaît mes dispositions. Je l'ai autorisé à donner à Votre Excellence les explications les plus amples, dans le cas où vos idées s'accorderaient avec les miennes. Je vous prie de vous ouvrir entièrement à lui. Si Dieu bénit mes efforts, nous pourrons jouir du bonheur d'avoir mis à exécution une sainte entreprise qui nous attirera les bénédictions de tant de millions d'hommes. Le noble caractère de Votre Excellence, qui jouit à si juste titre de l'estime et de l'auguste confiance de Sa Hautesse, ne se démentira certainement pas dans cette occasion. Je me fais un plaisir de vous exprimer ces sentiments, avec une conviction profonde, et je saisis cette occasion d'offrir à Votre Excellence l'assurance de ma haute considération.

« Comte DIEBITSCH. »

Malheureusement, le grand-vizir n'avait répondu que d'une manière évasive et ambiguë à cette démarche généreuse et loyale : il avait feint de croire que le général russe, en se montrant disposé à signer la paix, accusait sa faiblesse et son impuissance ; il en vint à s'attribuer presque l'avantage dans les combats qui s'étaient livrés aux défilés de Koulevtcha, et, tout en reconnaissant que la paix serait un bienfait pour le pays, il manifestait, dans sa réponse, peu d'empressement pour seconder l'œuvre bienfaisante que le comte de Diebitsch avait entreprise au nom du tzar. Nicolas n'en fut pas moins touché et très-satisfait, en apprenant que



ce général avait fait des ouvertures de paix, le lendemain d'une victoire.

La noble lettre de Diebitsch au grand-vizir ne suffisait pas encore pour éclairer l'opinion publique en Europe et prouver aux plus incrédules, que le tzar ne faisait pas la guerre à la Turquie dans un intérêt d'ambition. Les nouvellistes, toujours prêts à semer la calomnie et le mensonge, eurent l'impudeur de publier que la déroute de l'armée du grand-vizir n'avait existé que dans les bulletins russes; ils prétendirent que Diebitsch allait lever honteusement le siége de Silistrie et battre en retraite, non-seulement devant les Turcs, mais encore devant la peste d'Orient, qui ravageait les Principautés, et devant le choléra-morbus, qui s'avançait à grands pas du côté de la Perse.

La peste cependant, que les quarantaines n'empêchaient pas de gagner Odessa et quelques autres villes du littoral russe, n'avait pas fait son apparition sur la rive droite du Danube, et l'armée russe en était jusqu'alors préservée; quant au choléra-morbus, qui avait déjà éveillé les terreurs de toutes les nations de l'Europe, il était loin encore, et son approche lente, quoique inexorable, permettait d'espérer qu'il ne franchirait pas les montagnes du Caucase. L'empereur n'en était pas moins inquiet pour la santé de ses armées, et il avait envoyé au comte Worontzoff, gouverneur de la Nouvelle-Russie, les instructions les plus minutieuses pour l'établissement des quarantaines sur toutes les frontières méridionales de l'empire.

Nicolas partit de Toultchine, le 4 juillet, à dix heures du matin, et il arriva, dans la soirée, à Bélaïa-Tserkow. Le feld-maréchal comte Sacken, commandant la première armée, était venu, avec son état-major, au devant de l'empereur, qu'il ne quitta plus durant l'inspection des différents corps



de cette armée. A Bélaïa-Tserkow, l'empereur passa en revue les brigades de la cavalerie de réserve; il se rendit ensuite au village de Grébensky, pour y inspecter un bataillon d'infanterie de la garde; puis, continuant sa route sans s'arrêter jusqu'au soir, il alla descendre au monastère de Sainte-Sophie, à Kiew, où il fut reçu solennellement par le métropolitain Eugène, à la tête du clergé de tous les couvents et de toutes les églises de cette vieille cité; la noblesse et les paysans des environs étaient accourus à la rencontre du tzar, qu'ils accueillirent avec enthousiasme.

Le voyage de l'empereur à Kiew était, disait-on, une sorte de pèlerinage religieux, l'accomplissement d'un vœu fait à l'époque même de son avénement à la couronne. Le lendemain, 6 juillet, après la messe célébrée par le métropolitain, l'auguste voyageur visita pieusement les grottes vénérées où reposent les reliques des saints.

Au sortir de ces catacombes, où il avait fait ses dévotions, un courrier lui apporta une dépêche du général Diebitsch, qui lui annonçait la reddition de Silistrie.

Cette forteresse avait prolongé sa résistance aussi longtemps que possible, et le commandant, Sers-Mahmoud, vieillard de soixante-dix ans, donnait à ses troupes l'exemple de la résignation et du dévouement, quoiqu'il n'espérât plus être secouru par le grand-vizir. Les assiégeants lançaient, à tout moment, dans la place, des fusées incendiaires, et les mines pratiquées sous les bastions avaient ouvert plusieurs brèches, que les batteries de siége achevaient de préparer pour l'assaut.

Le 30 juin au matin, le brave commandant de la place adressa des parlementaires au lieutenant-général Krassowsky. Ce général leur fit répondre par les généraux-ma-



jors Berg et Gortchakoff, qu'il n'accepterait pas d'autre capitulation, que celle qui, en lui remettant les clefs de la ville, lui livrerait prisonnières de guerre toutes les troupes formant la garnison de Silistrie, avec leurs armes et bagages, leur artillerie, leur flottille, et généralement tout ce qui appartenait à la couronne ottomane. Cette capitulation, dont Diebitsch avait d'avance fixé les termes, fut signée le jour même, et, le lendemain, cinq bataillons russes, avec huit pièces de canon, sous les ordres du général-major Froloff, entrèrent par la brèche, enseignes déployées, et occupèrent les portes et les bastions.

Ce siége mémorable avait coûté aux Russes mille deux cents soldats, un grand nombre d'officiers et deux généraux; mais l'ennemi comptait cinq mille morts et autant de blessés; la garnison, qui se rendait à discrétion, était encore forte de dix mille hommes. La prise de Silistrie laissait au pouvoir des vainqueurs deux cent vingt pièces d'artillerie, d'immenses magasins militaires, et quatre-vingts drapeaux ou étendards à queue de cheval. Diebitsch avait envoyé seulement trente-huit de ces drapeaux, en mettant aux pieds de l'empereur l'original de la capitulation signée par Sers-Mahmoud et Krassowsky.

Nicolas eut le plaisir d'annoncer lui-même cette grande nouvelle aux corps d'infanterie et d'artillerie, qu'il passa en revue à six heures du soir. La ville de Kiew et les jardins de la cour furent illuminés, à la nuit tombante.

Le jour suivant, l'empereur honora de sa présence le *Te Deum* qui fut chanté à la cathédrale, et il partit dans la journée, pour aller coucher à Kozeletz, après avoir adressé ce rescrit au gouverneur militaire, le lieutenant-général Jeltoukhine, qu'il venait de nommer son ministre plénipotentiaire près des divans de Valachie :



« La nouvelle de la prise de la forteresse de Silistrie M'est parvenu à Kiew, le 23 de ce mois (5 juill., nouv. st.). Désirant conserver à la ville de Kiew, par un monument, la mémoire de cet important événement, Je lui fais don d'une des clefs de la forteresse conquise et de trois drapeaux pris à cette occasion par nos braves troupes, et J'ordonne de déposer ces victorieux trophées dans la cathédrale de Sainte-Sophie, où J'ai offert au Tout-Puissant mes solennelles actions de grâces de ce nouvel et brillant succès accordé aux armes russes.

« Je vous charge de mettre cet ordre à exécution.

« NICOLAS.

« Kiew, 26 juin (8 juillet, nouv. st.) 1829. »

L'empereur resta deux jours à Kozeletz, avec le commandant en chef de la première armée et tous les généraux, qui dînaient chaque jour à sa table; le premier jour, il assista à une superbe parade, fournie par le deuxième corps de la cavalerie de réserve; le second jour, à des exercices et à des manœuvres avec tir d'artillerie.

Parti de Kozeletz, à neuf heures du matin, le 11 juillet, il ne s'arrêta qu'une heure à Tchernigow, pour entendre le *Te Deum*, et il arriva le soir à Bobrouisk, où il séjourna jusqu'au 14; il visita les travaux de défense qu'il faisait exécuter dans la forteresse et inspecta les établissements militaires.

Vers le soir, il se rendit au camp des prisonniers turcs, qui étaient cantonnés près de la ville, au nombre de plusieurs milliers; il fit distribuer de l'argent à ces pauvres gens et il accorda aux plus âgés la permission de retourner dans leurs foyers. Il demanda aux prisonniers, qui l'entouraient avec de touchantes marques de respect, si l'on avait

soin d'eux et s'il ne pouvait pas améliorer leur triste situation : « Au reste, mes enfants, ajouta-t-il, en se retirant, j'espère que vous ne tarderez pas à rentrer dans votre pays et dans vos familles, car le sultan, votre maître, me trouvera toujours prêt à conclure la paix avec lui. »

Un grand nombre de décorations avaient été conférées aux généraux et aux officiers de la première armée, par des rescrits datés de Bobrouisk, et parmi les noms de ceux qui furent ainsi récompensés, on vit reparaître quelques noms qui étaient souvent présents à la mémoire de l'empereur, entre autres celui de son aide de camp général d'Adlerberg, nommé chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de la première classe. Suivant l'heureuse expression d'une personne qui vécut dans l'intérieur de la famille impériale, « il n'y avait pas d'absents pour l'empereur Nicolas. »

L'empereur entretenait une correspondance journalière avec l'impératrice, quelle que fut la multiplicité de ses occupations : en lui annonçant la prise de Silistrie, il l'avait priée de ne pas prolonger sa résidence à la cour de Berlin au delà du 15 juillet, et il lui disait qu'il comptait bien la rejoindre à Tzarskoé-Sélo, avant le 24.

Le grand-duc héritier était déjà rentré à Saint-Pétersbourg, depuis près de trois semaines.

L'impératrice Alexandra, si elle avait eu auprès d'elle son auguste époux et ses enfants, n'aurait jamais été plus heureuse, qu'elle l'était alors au milieu de la famille royale de Prusse. Elle vivait à la cour du roi Guillaume, dans cette calme et douce intimité qui avait fait le charme de sa jeunesse et dont le souvenir la poursuivait souvent comme un regret parmi les servitudes de la grandeur souveraine et de l'étiquette impériale. C'étaient, tous les jours, dans l'intérieur du palais, des réunions et des divertissements en



l'honneur de l'illustre voyageuse, qui, entourée de ses frères, de ses sœurs et de ses belles-sœurs, jouissait avec bonheur de l'affection qu'ils lui témoignaient sous les formes les plus délicates et les plus gracieuses. La population tout entière s'associait à la joie que la famille royale avait de posséder pour quelques semaines la fille aînée du roi.

Le comte Alopéus, ministre de Russie en Prusse, donna, le 19 juin, à l'occasion du séjour de l'impératrice, une des fêtes les plus splendides qu'on eût jamais vues à Berlin. L'hôtel de l'ambassade avait été décoré, au dedans comme au dehors, d'après les dessins de Gropius, habile peintre décorateur de la couronne; les vestibules, les escaliers et les appartements, tendus de riches étoffes, ornés d'emblèmes et de devises, embaumés de fleurs et étincelants de lumières, ressemblaient à des jardins magiques. Le roi et la famille royale accompagnèrent l'impératrice, qui, par sa beauté, sa grâce et son élégance, fut le principal ornement de cette fête préparée pour elle.

Une autre fête, qui ne le céda point à celle-là en magnificences et en nouveauté, fut celle qu'on célébra, au château de Potsdam, le 13 juillet, pour l'anniversaire de la naissance de l'impératrice.

Le matin, l'impératrice reçut les félicitations de la famille royale, dans ses appartements, à Sans-Souci; elle assista ensuite, dans la chapelle, au service divin qui fut suivi d'un *Te Deum* d'actions de grâces pour la reddition de Silistrie, qu'elle avait apprise la veille par une lettre de l'empereur. Elle se rendit ensuite au nouveau palais de Potsdam, où devaient avoir lieu, dans l'après-dînée, un carrousel équestre et une cour plénière, que la famille royale avait voulu lui offrir, sous le nom de *Charme de la Rose*

blanche. C'était elle-même que le programme désignait comme l'enchanteresse qui présiderait aux joutes de ses chevaliers.

L'annonce de cette fête ingénieuse et originale avait vivement piqué la curiosité des habitants de Berlin. Cinq ou six mille curieux étaient accourus à Potsdam, avec l'espoir d'entrevoir quelque chose de cette brillante imitation des tournois du moyen âge; mais on n'avait pu distribuer que quinze cents billets aux invités, qui furent admis, vers cinq heures du soir, à prendre place sur les degrés d'une estrade, le long de la façade et des deux ailes du château. Au milieu de l'estrade, sous un baldaquin vert décoré de franges d'or et de panaches blancs, on avait réservé la tribune de la famille royale.

Au coup de six heures, le roi parut, donnant la main à l'impératrice, accompagnée des princesses et des dames de la cour. Le costume du douzième siècle avait été prescrit à toutes les personnes qui allaient figurer dans le tournoi, et chacun s'était plu à s'approprier les modes les plus singulières de l'époque de la chevalerie. Un roi d'armes, escorté de deux hérauts à cheval, demanda l'entrée des lices pour les chevaliers. Le roi fit un signe d'approbation, et les trompettes sonnèrent.

On vit alors paraître dix princes, armés de pied en cap, avec les couleurs de leurs dames, chacun suivi de ses pages, de ses chevaliers et de ses écuyers, tous à cheval comme leurs maîtres et seigneurs. Rien ne peut donner une idée de la richesse des armures et de la beauté des chevaux couverts de housses de velours et harnachés d'or et d'argent. Le prince royal de Prusse, qui ouvrait la marche, avait derrière lui le comte de Brandebourg, le prince de Solms, le comte de Nestitz et le comte héréditaire de Stolberg-

Wernigrode. Chaque héraut du tournoi se distinguait par sa bannière qu'on portait devant lui et par ses armoiries brodées sur sa cotte d'armes; son écu orné de devises et sa lance étaient entre les mains de ses pages.

Le roi Guillaume, craignant les accidents, avait exigé qu'il n'y eût pas de combat à la lance, ni à l'épée.

Le brillant cortége fit deux fois le tour des lices, au son de la musique guerrière, saluant l'impératrice et les dames. Le duc Charles de Mecklembourg adressa un compliment en vers allemands à la reine de la fête, et lui demanda la permission de commencer le tournoi. Le prince Frédéric des Pays-Bas et le duc de Mecklembourg mirent pied à terre et se placèrent au pied de la tribune royale, en qualité de juges du camp.

Les quadrilles des quarante chevaliers, divisés en dix bandes, sous les ordres de dix chefs, s'approchèrent des juges du camp, pour faire blasonner leurs bannières et leurs écus ; pendant ce temps-là, les hérauts d'armes disposaient la lice, dressaient les colonnes et les blancs pour les joutes. Les quatre fils du roi entrèrent les premiers dans la lice et montrèrent leur adresse à enlever les bagues et les têtes de maures, avec la lance ou l'épée, et à lancer le javelot dans les blancs. Les autres chefs de bandes vinrent successivement se livrer aux mêmes exercices. Puis, les chevaliers en firent autant. Les juges du camp avaient tenu registre de tous ces faits d'armes.

Le tournoi se termina par des voltes et des manœuvres, que les dix quadrilles exécutèrent avec beaucoup d'entrain et de vivacité. Ils défilèrent encore une fois autour de la lice, et ils descendirent de cheval devant la tribune royale, où l'impératrice s'était levée pour leur faire accueil : chacun d'eux appela sa dame à haute voix, et, la prenant par la



main, la conduisit devant la reine du tournoi, qui leur adressait quelques mots gracieux, en félicitant le chevalier de s'être signalé par de beaux faits d'armes.

Le reste de la fête se passa dans le château, où le cortége était rentré en grande pompe. La reine de la Rose blanche, assise sur un trône à côté du roi de Prusse, distribua les prix du tournoi, non-seulement à tous ceux qui y avaient figuré, mais encore à la plupart des personnes de la cour. C'étaient de charmants souvenirs que l'impératrice avait voulu laisser de son voyage et de son séjour en Prusse.

La soirée fut remplie par des tableaux vivants, représentant des scènes du temps de la chevalerie, par des promenades au son de la musique et par des danses de caractère. D'après l'ordre du roi, tous les épisodes du *Charme de la Rose blanche* avaient été fidèlement reproduits, dans des dessins confiés aux meilleurs artistes.

Le lendemain de cette admirable fête, l'impératrice se renferma dans sa famille, qu'elle devait quitter le jour suivant. Quand elle partit pour retourner en Russie, le 15 juillet, à dix heures du matin, toute la famille royale, qui se résignait avec peine à cette pénible séparation, voulut suivre l'impératrice jusqu'à Friedrichsfelde. Ce fut là que se firent les derniers adieux, au milieu d'une émotion générale à laquelle le roi prit la plus grande part. Le prince royal accompagna son auguste sœur jusqu'à la frontière de Russie.

La réunion de l'empereur et de l'impératrice eut lieu à Tzarskoé-Sélo, le 24 juillet; l'empereur y était arrivé, la veille au soir, en parfaite santé.

Le voyage avait beaucoup plus fatigué l'impératrice, qui eut besoin de quelques jours de repos. Elle éprouva un bien vif plaisir en revoyant ses enfants, dont le plus jeune avait alors près de deux ans, mais elle resta quelque temps sous

l'impression des émotions et des regrets, qu'elle avait ressentis à son départ de Berlin. Il y avait là des liens de famille et des souvenirs d'enfance, qu'elle ne pouvait détacher d'elle, et qui l'entraînaient par intervalles dans une rêverie mélancolique. Ce fut peut-être l'origine de ces vagues indécisions où flottait souvent son esprit et qui dégénérèrent plus tard en une espèce de somnolence mentale. L'empereur, qui la consultait sur toute chose et qui s'en référait toujours à son avis, lui adressait quelquefois dix questions, avant d'obtenir une réponse, et sa patience, que personne au monde n'eût osé mettre à pareille épreuve, ne s'épuisait jamais, quand elle se heurtait aux distractions perpétuelles de l'impératrice. Il redoublait, au contraire, de douceur et de sollicitude, pour obtenir d'elle la manifestation d'un désir ou d'une volonté.

— De grâce, ma chère, lui disait-il sans cesse d'un ton affectueux et suppliant, de grâce, répondez-moi ! Voilà cinq minutes que je vous adresse la parole.

— Ah ! Sire, pardonnez-moi ! reprenait-elle, en paraissant s'éveiller tout à coup, je croyais vous avoir répondu.

Ces absences, qui tenaient probablement à une disposition physique, contre laquelle la médecine ne pouvait rien, ne furent jamais si fréquentes et si obstinées, qu'après le voyage de Berlin.

Un jour, par une belle matinée, l'empereur propose à l'impératrice, qu'il voyait soucieuse et préoccupée, de la promener en voiture dans le parc de Tzarskoé-Sélo ; elle ne répond pas, mais elle obéit machinalement et monte en silence dans la petite calèche à deux chevaux que l'empereur avait l'habitude de conduire lui-même, accompagné d'un seul aide de camp à cheval derrière la voiture. Après bien des circuits dans le vaste parc, l'empereur, qui avait es-



sayé inutilement de tirer l'impératrice de sa rêverie muette, lui demande avec instance quel chemin elle veut choisir : ils étaient arrivés dans un carrefour en face de trois routes offrant trois directions absolument différentes. L'empereur retient les chevaux et arrête la voiture, en réitérant sa demande que l'impératrice n'a pas l'air d'entendre; trois fois, quatre fois, il insiste pour savoir de quel côté il doit se diriger; l'impératrice ne s'aperçoit même pas que la calèche a cessé de rouler.

— Au nom du ciel, ma chère amie, lui dit-il avec un léger mouvement de dépit, décidez-vous et faites-moi savoir où je dois vous conduire!

— Sire, peu importe, pourvu que je sois avec vous, reprit-elle en sortant tout à coup de la préoccupation qui l'absorbait; mais, ajouta-t-elle avec un sourire qui dérida le front de son époux, je vous avouerai que j'étais encore à la fête du *Charme de la Rose blanche*.

Cependant, à en croire un contemporain qui passa une partie de sa vie dans la maison impériale, l'impératrice Alexandra, pour être distraite et indécise, n'en était pas moins douée d'une nature essentiellement ferme et, au besoin, énergique : « Elle ne se hâtait jamais, dit ce témoin, qui semble irrécusable, elle ne se hâtait jamais de répondre à une demande imprévue sur quelque chose d'important. Songeant toujours à la signification des paroles qui s'échappent de la bouche des souverains, elle se recueillait alors un moment pour réfléchir, et ce qui pouvait paraître de l'hésitation n'était chez elle que l'indice d'une qualité rare. Avant de parler, elle se cachait, pour ainsi dire, derrière son silence. »

L'historien que nous aimons à citer, l'auteur anonyme d'une touchante notice : *A la mémoire de l'impératrice*

Alexandra Féodorovna, affirme que cette auguste princesse, type parfait de douceur et de bonté, restait silencieuse et avait l'air d'hésiter lorsqu'elle méditait sur quelque idée se rattachant à une décision à prendre; mais, l'idée arrêtée, on la voyait se lever avec un air de résolution calme, qui donnait à sa démarche, comme à l'expression de ses traits, le caractère d'une fermeté noble et imposante.

CXXX

De grandes manœuvres de la garde devaient avoir lieu, au camp de Krasnoé-Sélo, en présence de l'empereur.

Un pacha et douze bimbachis, qui étaient prisonniers de guerre à Saint-Pétersbourg, furent invités, de sa part, à venir assister à ces manœuvres; ils y parurent, dans leur plus brillant costume, montés sur des chevaux harnachés à la turque, que Nicolas leur avait fait préparer. Après la parade, l'empereur s'approcha d'eux et leur demanda s'ils avaient été traités en Russie avec la distinction et les égards auxquels ils avaient droit comme prisonniers de guerre. Sans attendre leur réponse, il leur annonça, de la manière la plus gracieuse, que rien ne s'opposait à leur retour dans leur patrie, et qu'il avait donné ordre de pourvoir à tous les frais de leur voyage.

— Au reste, ajouta-t-il, j'espère qu'au moment où vous rentrerez dans les États du sultan, la paix sera conclue entre lui et moi, et que nous serons l'un et l'autre délivrés du fléau de la guerre.

La guerre cependant continuait avec plus d'activité que jamais dans la Turquie d'Europe comme dans la Turquie d'Asie.



Le prince Dadianoff, aide de camp du comte Paskewitch d'Érivan, avait apporté à l'empereur, le 27 juillet, la nouvelle de plusieurs victoires successives, qui avaient signalé les premières opérations de la campagne. Le général en chef du corps d'armée détaché du Caucase s'était porté d'abord à la rencontre du séraskier d'Erzeroum, qui avait quitté cette ville à la tête de ses principales forces. Paskewitch passa la chaîne des montagnes de Saganlou, sans que son approche eût été signalée à l'ennemi, et se trouva, le 28 juin, en présence des avant-postes du séraskier, à soixante werstes d'Erzeroum, que couvrait un corps d'armée fort de vingt-cinq à trente mille hommes.

Le séraskier s'était mis en communication avec un autre corps de vingt mille hommes, commandés par un capitaine renommé, Hagki-Pacha, qui occupait, à neuf werstes de distance, un camp retranché dans une position inexpugnable.

Des escarmouches habilement dirigées cachèrent le plan d'attaque projeté par Paskewitch, qui semblait vouloir faire une tentative contre le camp retranché, et qui tourna brusquement la position de Hagki-Pacha, en lui ôtant la possibilité de venir au secours du séraskier, lequel se croyait lui-même appelé à secourir Hagki-Pacha, menacé dans son camp. Le mouvement difficile et audacieux que Paskewitch avait exécuté à travers les hauteurs escarpées et boisées de Saganlou, lui permettait de combattre séparément, l'une après l'autre, les deux armées, qui cherchaient à l'attaquer de deux côtés à la fois. Il n'avait pas plus de vingt-cinq mille hommes à leur opposer; mais cette petite armée, parmi laquelle figuraient quatre régiments de troupes indigènes recrutés dans la province de Karabagh, n'était composée que de soldats aguerris, accoutumés à sup-



porter la fatigue et les privations, et ayant une confiance absolue en leur chef.

Paskewitch avait beaucoup de peine à protéger, dans sa marche, le train de ses équipages, qui ne comptait pas moins de cinq cents chariots. Il s'en servit comme d'un retranchement mobile, pour mettre à l'abri les flancs de son armée, qu'il avait conduite, par des chemins presque impraticables, à l'entrée d'une vallée longue et étroite, près du village de Kaïnli. Le 30 juin, à dix heures du matin, il vit déboucher dans cette vallée la tête de l'armée du séraskier; il prit aussitôt ses dispositions, divisa ses troupes en quatre colonnes sous les ordres des généraux Bourtzoff, Pankratieff, Raïewsky et Mourawieff, et accepta la bataille. Le général Pankratieff avait surtout pour mission de défendre les bagages et d'observer les mouvements des partis de cavalerie qui pourraient venir du camp d'Hagki-Pacha.

Le combat s'engagea vers midi. Paskewitch commandait en personne le détachement du général Bourtzoff, qui s'était porté contre l'infanterie turque rangée le long d'un ravin profond; il fut assailli par une nuée de tirailleurs, que soutenait une nombreuse cavalerie; il fallut former un bataillon carré, pour résister aux charges vigoureuses de cette cavalerie, derrière laquelle les tirailleurs turcs s'élançaient comme des furieux et pénétraient à tout moment dans les lignes russes, où ils payaient de leur vie leur folle audace. Il n'y eut qu'un feu bien nourri, qui les obligea enfin à se replier.

Des masses de cavalerie et d'infanterie se reformèrent pour revenir à la fois sur la colonne qui n'avait pas été entamée : Paskewitch fit diriger sur ces masses profondes un feu terrible d'artillerie, qui ouvrit au milieu d'elles une large trouée, dans laquelle la cavalerie russe, Cosaques et



dragons, se précipitèrent au galop, les uns sabrant à droite et les autres à gauche, de manière à diviser en deux parts ce détachement ennemi et à l'empêcher de se réunir en un seul corps.

La lutte avait été acharnée; la victoire n'était plus disputée, et le séraskier, qui n'avait encore engagé qu'une partie de ses troupes, jugea prudent de les ramener dans leurs campements, qu'il commençait à fortifier. Il était quatre heures du soir.

Paskewitch ne voulut pas attendre au lendemain, pour aller chercher l'ennemi : les trois colonnes des généraux Bourtzoff, Mourawieff et Raïewsky marchèrent, sans désemparer, contre les campements du séraskier, qui eut à peine le temps de se mettre en défense. Sa cavalerie n'était pas capable de tenir devant la cavalerie russe qui la culbuta, la hacha à coups de sabre et la poursuivit, sans faire de prisonniers, pendant que l'infanterie turque s'enfuyait dans toutes les directions en jetant ses armes.

Les campements du séraskier avaient été enlevés presque sans combat, avec toute l'artillerie et toutes les munitions de guerre. L'obscurité de la nuit suspendit seule la poursuite des fuyards, qui seraient allés se réfugier dans le camp d'Hagki-Pacha, si la colonne de Pankratieff ne leur eût barré le passage.

Les troupes du corps d'armée de Paskewitch, qui avaient combattu pendant toute la journée du 30 juin, n'eurent que la nuit pour se reposer; au point du jour, elles se remettaient en marche par une route pénible, à travers les hauteurs et les ravins, pour venir attaquer le camp retranché d'Hagki-Pacha. Ce camp, établi dans un endroit nommé Milli-Duzé, était protégé naturellement par des rochers et des précipices; artificiellement, par des abattis d'arbres et



des murs en pierre sèche, accompagnés de batteries qui commandaient tous les abords de ce lieu de refuge, où l'on ne pouvait arriver que d'un seul côté, sous le feu de toutes les batteries.

Hagki-Pacha ignorait encore la défaite du séraskier; il fit sortir toutes ses troupes et il les rangea en bataille, en dehors du camp, sur un plateau voisin, où elles restèrent immobiles. La canonnade avait commencé de part et d'autre, sans produire aucun effet, car les boulets ne portaient pas à une telle distance; mais Paskewitch avait étudié la position de l'ennemi : pendant qu'il faisait dresser des batteries qui devaient foudroyer le camp, il envoyait des détachements qui couronnèrent les hauteurs. L'épouvante s'empara des Turcs, quand ils se virent cernés.

En ce moment même, Hagki-Pacha venait d'apprendre qu'il n'avait plus à compter sur les secours du séraskier, et déjà la nouvelle du désastre de la veille se répandait parmi ses soldats. La résistance était inutile, la retraite impossible. Hagki-Pacha offrit de capituler. Paskewitch le somma de mettre bas les armes. Hagki-Pacha préféra mourir les armes à la main et encouragea ses troupes à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Paskewitch avait partagé ses forces en cinq colonnes : il se mit à la tête de la première et se précipita sur le camp dont il se rendit maître; les Turcs lâchèrent pied et se dispersèrent, saisis d'effroi, dans les forêts et les ravins, pour échapper à la poursuite des Russes. Hagki-Pacha, avec sa suite et son état-major, était tombé entre les mains du général Pankratieff; les colonnes des généraux Léonoff, Osten-Sacken et Mourawieff, l'une d'infanterie, les deux autres de cavalerie, firent mille cinq cents prisonniers, en poursuivant jusqu'à l'Araxe cette armée en déroute. L'artil-



lerie, les drapeaux, les équipages, les approvisionnements, étaient restés au pouvoir du vainqueur.

Les Russes n'avaient éprouvé que des pertes insignifiantes dans cette affaire, plus importante encore par son effet moral que par ses résultats matériels; car, si le séraskier n'avait plus d'armée, on pouvait être sûr qu'en peu de jours il en formerait une autre des débris de la sienne et de celle d'Hagki-Pacha. Paskewitch connaissait trop bien les habitudes militaires de l'Orient, pour ne pas se hâter de profiter de la dispersion momentanée de l'ennemi : il continuait donc sa marche sur Erzeroum.

Le rescrit impérial, qui lui fut adressé à cette occasion par l'empereur, avait pour objet de faire ressortir aux yeux des populations le caractère héroïque de cette double victoire.

« La défaite complète, près du village de Kaïnli et de l'endroit nommé Milli-Duzé, les 19 et 20 juin dernier (30 juin et 1er juillet, nouv. st.), de l'armée turque sous le commandement du séraskier d'Erzeroum en personne, et de Hagki-Pacha, capitaine renommé dans la Turquie d'Asie, fait prisonnier; la prise des deux camps de l'ennemi, de toute son artillerie composée de trente et une pièces de canon, de tous ses approvisionnements de guerre et de bouche, de plus de mille cinq cents prisonniers, et de dix-neuf drapeaux, sont les fruits des grands talents militaires, de cette justesse dans les combinaisons et de cette rare intrépidité dans l'exécution, qui vous appartiennent incontestablement. En vous couvrant d'une nouvelle gloire dans ces deux batailles, vous avez prouvé qu'avec le talent de vaincre un ennemi supérieur en forces, vous saviez inspirer à vos troupes cet enthousiasme qui les porte à marcher

aveuglément sur les pas de leur brave et digne chef, à mépriser tous les dangers, à n'épargner aucune peine ni aucun effort, et à surmonter même les obstacles que leur oppose la nature. Cette brillante série de victoires vous a acquis toute Ma bienveillance impériale et Ma plus entière gratitude; désirant vous en donner un témoignage, Je vous ai conféré les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André, et suis pour toujours, avec l'intérêt le plus sincère, votre affectionné,

« NICOLAS.

« Péterhow, 16 (28, nouv. st.) juillet 1829. »

L'empereur donna, en outre, un témoignage plus intime de sa reconnaissance au général en chef de l'armée du Caucase, en nommant, par ukase du 16/28 juillet, la comtesse Paskewitch dame d'honneur de l'impératrice. La rentrée de Leurs Majestés à Saint-Pétersbourg, après le voyage de Pologne, coïncida, d'une manière éclatante, avec la solennité religieuse et les réjouissances publiques qui accompagnèrent la publication des victoires de Paskewitch.

Le 29 juillet, à deux heures de l'après-midi, l'empereur et l'impératrice se rendirent, en pompe, à la cathédrale de Notre-Dame-de-Kasan pour le *Te Deum*, auquel assistèrent les membres du Conseil de l'empire, les ministres, les sénateurs, le corps diplomatique, la cour, les généraux, les officiers de la garde, et un grand nombre de personnes de distinction. Le peuple, qui se pressait en habits de fête sur le passage du cortége impérial, manifesta, comme toujours, par des hourras répétés, la joie de revoir dans la capitale son bien-aimé souverain. On promena dans les rues, au bruit des fanfares et au son des cloches, quatre-vingt-quatorze drapeaux et trois étendards de pacha, pris sur l'en-

nemi dans les derniers combats livrés par l'armée du Caucase; le soir, toute la ville fut illuminée.

Le retour officiel de l'empereur et de l'impératrice, qui passèrent quelques jours au palais d'été d'Yélaguine, fut signalé par la première audience du nouvel ambassadeur d'Autriche. Le comte de Fiquelmont, diplomate éminent, que la cour de Vienne avait chargé de lui ménager une entente amicale avec la cour de Russie, dans le cas où la Porte Ottomane serait forcée de demander la paix, n'avait pas une tâche facile à remplir, après la malveillance dont son gouvernement avait fait preuve à l'égard de la Russie dans toutes les phases de la question d'Orient.

L'Autriche comprenait enfin que la Porte Ottomane ne pouvait plus prolonger la lutte, et que l'Angleterre se trouvait isolée en Europe, où elle avait essayé de former une coalition armée pour mettre fin à la guerre qui paraissait menacer Constantinople. On avait parlé d'une alliance éventuelle de la France et de la Prusse avec la Russie, et le voyage de l'empereur Nicolas à Berlin donnait beaucoup d'apparence à l'inauguration d'une nouvelle politique en Orient et même en Europe. Toutes les Puissances semblaient d'accord pour exercer une pression sur le gouvernement turc et sur le sultan personnellement, de manière à terminer le plus vite possible, à tout prix, un différend qui n'avait que trop duré entre la Russie et la Turquie, et qui, d'un moment à l'autre, pouvait allumer en Europe une conflagration générale. Au reste, on croyait généralement que le tzar n'accepterait pas la paix, malgré le désir qu'il avait exprimé plusieurs fois, dans des actes publics, de se réconcilier avec le grand-seigneur, aussitôt que celui-ci aurait fait droit aux réclamations de la Russie.

En ce moment même, où les armées des deux nations



belligérantes en venaient à de terribles collisions qui répandaient des flots de sang, la négociation d'un armistice se poursuivait, bien lentement, il est vrai, auprès du grand-vizir, par les soins du conseiller Fonton, envoyé du général Diebitsch. De là cette opinion accréditée par la presse, dans tous les pays où l'opposition libérale avait des organes actifs et bruyants, que la Russie ne faisait, en poursuivant la guerre, qu'exécuter le programme tracé dans le Testament de Pierre le Grand.

Ce testament apocryphe, dont le texte portait à chaque ligne le stigmate de sa fausseté, avait été souvent allégué depuis le commencement du siècle, et, à force de l'entendre citer, on avait fini par le regarder comme un document sérieux et authentique. On prétendait que Pierre le Grand l'avait esquissé en 1719, après la bataille de Pultava, et complété en 1722, après le traité de paix de Nystadt. C'était, disait-on, le chancelier Ostermann qui l'avait mis au jour en 1730. Mais, en dépit de ces assertions mensongères, ce prétendu testament politique de Pierre le Grand, qui repro-produisait sans doute quelques-unes de ses idées, mais qui différait entièrement de sa manière et de son style, n'était qu'une invention presque récente, sans valeur et sans autorité. On y cherchait, on y trouvait cependant, à l'aide des commentaires, une explication de la conduite politique du gouvernement russe vis-à-vis de l'Europe, et dans les circonstances qui avaient fait éclater la guerre de Turquie, on n'hésitait pas à reconnaître un grand pas fait par la Russie pour la réalisation des plans de Pierre Ier, formulés dans ce paragraphe du Testament qu'on lui attribuait : « Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles, tantôt au Turc, tantôt à



la Perse; établir des chantiers sur la mer Noire; s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique. »

La Russie ne prenait pas garde à tout le bruit que les journaux étrangers faisaient à l'occasion de cette pièce fabriquée par un faussaire, et comme le gouvernement russe ne daigna pas la démentir, elle passa dès lors pour véritable et devint à tout propos une arme de guerre dans les mains des ennemis de la Russie.

L'empereur, qui lisait très-assidûment le *Journal des Débats*, et qui ne manqua jamais de le lire pendant tout le temps de son règne, remarqua plusieurs fois, dans les articles de ce journal, une allusion au Testament de Pierre le Grand; il s'informa, auprès du comte de Nesselrode, de ce que pouvait être ce Testament, et il apprit, de la bouche de son ministre des affaires étrangères, que la pièce avait été fabriquée, à la fin du dernier siècle, par un écrivain français, qui n'avait pas même caché sa fraude historique. L'empereur voulut connaître cette pièce fausse, et il lui fit l'honneur de déclarer qu'elle était plus ingénieuse qu'il ne l'aurait supposé, quoiqu'elle prêtât à la politique russe des vues et des tendances injustifiables.

— Ainsi, dit-il au comte de Nesselrode (et il répéta plusieurs fois, devant plusieurs personnes, ministres ou autres, cette théorie qui régla sa politique dans la guerre de Turquie), la Russie est une puissance du Nord et non du Midi. Ce serait un malheur pour elle que de posséder Constantinople; elle cesserait d'être la Russie, en s'éloignant de ses deux capitales, Moscou et Saint-Pétersbourg.

Ce sujet de conversation fut ramené souvent par le cours des événements, et l'empereur ne dévia jamais de l'opinion qu'il avait exprimée à l'égard de la conquête de Constantinople.



— Ce serait pourtant une œuvre méritoire, disait-il parfois aux confidents intimes de ses pensées; ce serait une grande chose que de purifier la basilique de Sainte-Sophie en la rendant au vrai Dieu et à la religion orthodoxe!

L'empereur, tout disposé qu'il fût à signer la paix dans des conditions compatibles avec l'honneur et l'intérêt de la Russie, était bien déterminé à pousser la guerre à outrance et à obtenir par la voie des armes la réparation des griefs qu'il avait exposés dans son Manifeste du 14/26 avril 1828. Il avait fait savoir aux ambassadeurs de France et d'Angleterre, qui avaient repris à Constantinople le cours des négociations avec la Porte Ottomane, qu'il ne demandait, qu'il ne demanderait rien de plus, rien de moins qu'au commencement de la guerre. Mais, loin d'autoriser ses généraux à suspendre les hostilités pendant ces négociations difficultueuses et lentes, il avait ordonné l'entrée en campagne d'une partie des réserves, qu'il venait d'inspecter, dans les gouvernements du centre et de l'ouest de l'Empire. En même temps, il faisait continuer les armements dans les arsenaux et les ateliers de l'État; on construisait des vaisseaux à Saint-Pétersbourg et à Cronstadt, où il allait sans cesse presser lui-même les travaux; on fondait des canons, on fabriquait des fusils, à Toultchine et à Toula.

Ces nouveaux préparatifs de guerre avaient dépassé les prévisions du ministre des finances, et il avait fallu, pour faire face à des dépenses aussi considérables, sans grever le Trésor, ajouter quatre séries aux trois premières séries de l'emprunt de Hollande.

L'empereur, dans un ukase adressé de Varsovie à son ministre Cancrine, au mois de juin, avait exposé lui-même, avec franchise, les motifs de ce nouvel emprunt, divisé en quatre séries de six millions de florins chacune : « L'étendue

des ressources que possède le Trésor de l'Empire, et le désir de la paix qui ne cesse de Nous animer jusqu'à présent, Nous faisaient espérer que l'Emprunt pourrait être borné à la somme modique de dix-huit millions de florins. Mais la résistance opiniâtre de l'ennemi et la continuation des hostilités, qui en devient une conséquence inévitable, ont amené la nécessité de prendre quelques nouvelles mesures pour renforcer les moyens du Trésor, afin de compléter ses réserves pécuniaires, diminuées par les suites de la guerre. »

La situation financière de la Russie inspirait, au reste, une telle confiance aux capitalistes, sur toutes les bourses de l'Europe, que la maison Hope, d'Amsterdam, s'était empressée de souscrire cet emprunt supplémentaire, au même taux que les trois séries précédentes, et tous les coupons de la nouvelle émission furent placés, en vingt-quatre heures, au taux de 99 pour cent.

Cet état de prospérité des finances russes avait été très-habilement exposé, avec l'éloquence des chiffres, dans un discours prononcé par Cancrine, le 1[er] juillet, devant le Conseil des établissements de crédit : « Non-seulement, avait-il dit en terminant, non-seulement le crédit de l'Empire, objet de la sollicitude constante de notre auguste monarque, n'a éprouvé aucune altération dans le courant de l'exercice de 1828, qui vient de finir, mais encore sa solidité a été signalée par des faits irrécusables. »

L'empereur, en revenant à Saint-Pétersbourg, y avait fait cesser l'espèce d'intérim qu'il avait établi, avant son départ, dans la direction des affaires publiques, et il en avait repris le fardeau pour son propre compte, après avoir vérifié et approuvé ce qui s'était fait pendant son absence. Il n'eut que des éloges et des remercîments à départir



entre tous les chefs de service; il adressa ce rescrit flatteur au lieutenant-général Séliavine, qui avait administré avec autant d'exactitude que de capacité les innombrables travaux du cabinet impérial :

« Vous avez, indépendamment de vos occupations comme vice-président de mon Cabinet, dirigé pendant plus d'un an l'état-major général et donné de nouvelles preuves de vos talents administratifs et de votre zèle pour le maintien de l'ordre établi dans cette partie provisoirement confiée à vos soins. En vous témoignant ici toute Ma reconnaissance, Je vous autorise à résigner, conformément à votre demande, les fonctions annexées au service de l'état-major général; mais Je vous charge en même temps de veiller à ce que les constructions nouvelles qui s'exécutent dans une partie des bâtiments de l'état-major soient terminées, d'après le projet arrêté, sous votre inspection supérieure et immédiate. Il M'est très-agréable de vous renouveler, à cette occasion, l'assurance de Ma bienveillance particulière.

« Nicolas.

Péterhow, 15 (27, nouv. st.) juillet 1825.

Le vice-président du cabinet impérial avait, par ordre de l'empereur, consacré ses soins à la grande Exposition des produits de l'industrie russe, laquelle, organisée sous les yeux du Conseil des manufactures, s'était ouverte, à Saint-Pétersbourg, le 27 mai, dans les bâtiments neufs de la Douane. Cette Exposition, qui remplissait huit vastes salles, avait révélé une foule de richesses industrielles dont les étrangers ne soupçonnaient pas même l'existence, et fourni de précieuses données sur les progrès que la fabrication avait faits depuis le règne d'Alexandre Ier. On remarqua

surtout la huitième salle, où étaient exposés les cristaux, les porcelaines et les glaces des manufactures impériales.

Cette Exposition, qui avait attiré une nombreuse affluence de visiteurs pendant deux mois, ne ferma qu'après la visite de l'empereur et de l'impératrice.

La distribution des récompenses prouva que les plus grands seigneurs, qui employaient leur fortune à encourager et à perfectionner les arts et métiers, pouvaient s'attribuer en partie l'honneur d'avoir mis la Russie au niveau des autres nations sous le rapport de l'industrie. Des médailles d'or furent accordées aux héritiers du conseiller privé Demidoff, pour les tôles et les fers-blancs de leur fabrique; au chambellan Vzévolojzki, pour la fabrication des ouvrages en fer; au lieutenant-général Richter, pour ses verres à vitres; au général-major Orloff, pour ses cristaux; au conseiller privé Miklachevski, pour son linge de table; au général prince Gortchakoff, pour ses draps communs; à l'aide de camp général comte Komarowsky, pour ses draps de luxe; au maître des cérémonies comte Zavadowsky, pour ses tapis; au sénateur Metchnikoff, pour ses laines mérinos; à la princesse Barbe Repnine, pour ses chapeaux de femme en paille tressée, etc.

— Je suis très-satisfait, dit l'empereur pendant sa visite à l'Exposition, je suis très-satisfait de voir ici les noms de la noblesse se mêler aux noms des marchands et même de simples ouvriers; c'est un bon exemple, qui aura montré que chacun, grand ou petit, se distingue et s'honore toutes les fois qu'il rend service à la patrie.

CXXXI

L'empereur était retourné à Péterhow, pour y passer avec sa famille une partie de l'été.

On n'attendait pas encore l'arrivée du prince Khosrew-Mirza, envoyé extraordinaire du schah de Perse, parti de Tiflis avec une nombreuse suite depuis près de deux mois, et s'avançant à travers la Russie avec une lenteur que motivait l'absence de l'empereur hors de sa capitale. Khosrew-Mirza, depuis qu'il avait mis le pied sur le territoire russe, s'était vu accueilli, par les autorités et les populations, avec des égards et des honneurs qui témoignaient des dispositions amicales du tzar envers le souverain que représentait le prince persan. L'empereur Nicolas manifestait ainsi par avance l'oubli complet de l'horrible catastrophe du 12 février.

Khosrew-Mirza n'était arrivé à Moscou que le 27 juillet. La réception qu'on lui fit dans cette capitale n'eût pas été plus solennelle pour le schah de Perse lui-même. L'empereur avait envoyé un de ses chambellans, le conseiller d'Etat A. de Boulgakoff, au-devant du prince, pour le complimenter. Le prince se montra très-sensible aux attentions



dont il était l'objet de la part de l'auguste allié de son grand-père; il en exprima hautement sa reconnaissance.

Il fut reçu au palais de Kolomenskoé par le prince Youssoupoff et par le général-major Rennenkampff, qui l'accompagnèrent à Moscou avec une escorte de cavalerie. A la barrière, le poste de garde lui rendit les honneurs militaires et une salve d'artillerie annonça son entrée dans la ville.

Il était seul dans une voiture à huit glaces attelée de six chevaux; le grand-maître de police et un aide de camp du gouverneur général, à cheval l'un et l'autre, marchaient à côté des portières de la voiture; quatre autres voitures de cour à six chevaux avaient été réservées pour les officiers de Khosrew-Mirza revêtus de magnifiques uniformes; au milieu du cortége, on voyait huit chevaux de parade couverts de housses, et le cheval de selle du prince, superbement enharnachés et conduits à la main par des palefreniers de la cour de Russie. Un détachement de Cosaques fermait la marche.

Les bagages et les voitures de voyage avaient été envoyés la veille à l'hôtel de la comtesse Razowmowsky, où devait descendre l'ambassadeur avec sa suite. Le peuple, qui encombrait les rues sur le passage du cortége, garda un silence froid et contraint: il se souvenait sans doute du massacre de la légation russe à Téhéran.

L'hôtel Razowmowsky avait été splendidement préparé pour recevoir l'envoyé persan; un tapis de drap rouge fut déployé de sa voiture au perron, où l'attendait le gouverneur civil de Moscou, à la tête des membres de la régence du gouvernement, qui le conduisirent à ses appartements; là, il trouva les principaux marchands de la ville qui lui présentèrent, suivant l'usage, du pain, du sel, des fruits et des fleurs; il fut complimenté par les maréchaux de la noblesse, et enfin le prince Galitsyne, gouverneur général



militaire, vint lui rendre visite, en l'entourant des prévenances les plus amicales.

Le lendemain, après que Khosrew-Mirza eut donné audience aux fonctionnaires et aux notables habitants de la ville, un dîner somptueux que le gouverneur militaire lui offrait le réunit pour la première fois à la même table avec ses officiers, car ceux-ci n'osaient ni s'asseoir, ni manger, en présence de l'ambassadeur qui représentait leur souverain. Les toasts furent portés, au son des fanfares, à la santé du schah de Perse et de son fils le prince Abbas-Mirza, ainsi qu'à la santé de l'empereur, de l'impératrice et du grand-duc héritier. L'ambassadeur répondit à ces santés, en buvant de l'hydromel au lieu de vin. Tout le monde fut charmé des manières affables du prince Khosrew-Mirza, autant que de sa physionomie gracieuse et de sa conversation spirituelle. Il répéta plusieurs fois, avec une exquise politesse, qu'il n'avait jamais vu une plus belle ville que Moscou et qu'il eût voulu y faire un plus long séjour, s'il n'eût pas été aussi impatient de présenter ses hommages à S. M. l'empereur de Russie.

Les trois jours qu'il passa dans cette capitale suffirent à peine pour examiner les collections du Kremlin, que le prince Youssoupoff s'était chargé de lui montrer en détail. Le prince, au milieu des merveilleux joyaux du musée des anciennes armures, n'admira rien tant que le vêtement grossier que Pierre le Grand avait porté, lorsqu'il apprenait le métier de charpentier dans le port de Zaardam en Hollande. Khosrew-Mirza prit ce vêtement avec respect et le considéra en silence.

Une personne de sa suite s'avisa de rire, en entendant dire que ce costume de matelot avait appartenu à un tzar de Russie; le prince lui lança un regard sévère et s'écria :

« Rien n'est plus glorieux que ce souvenir. Si le tzar



Pierre n'avait pas porté ces habits, la Russie n'aurait pas de marine aujourd'hui et ne serait pas ce qu'elle est. »

Khosrew revint plusieurs fois visiter le Kremlin et il s'arrêta toujours avec la même émotion devant l'habit du charpentier de Zaardam. Il visita aussi les établissements publics et se plut surtout à examiner les collections scientifiques de l'Université, où il laissa son nom écrit en caractères latins sur le registre des visiteurs.

Chaque soir, la ville était illuminée en son honneur, et il put dire au prince Galitsyne, en quittant Moscou, que la réception qu'on lui avait faite dans cette capitale était probablement destinée au schah de Perse plutôt qu'à son envoyé.

— La Russie et la Perse, ajouta-t-il, sont désormais unies pour des siècles, et les souverains de ces deux pays seront à l'avenir, comme deux frères qui, tout en restant éloignés et séparés par les mers et par les montagnes, n'en ont pas moins d'affection l'un pour l'autre.

L'empereur espérait recevoir, avant l'arrivée de l'envoyé persan, des nouvelles décisives du théâtre de la guerre dans la Turquie d'Europe, car il ne pensait pas que l'inflexible obstination du sultan Mahmoud dût encore céder aux sollicitations pressantes du général prussien Muffling, que le roi de Prusse avait envoyé à Constantinople pour y faire des ouvertures de paix en s'autorisant, s'il le fallait, de l'agrément personnel du tzar.

Le 31 juillet, le capitaine de cavalerie de la garde Krusenstern apporta la nouvelle de plusieurs combats, qui avaient été livrés, du 17 au 19 juillet, sur les bords du Kamtchik et qui ouvraient à l'armée russe le passage des Balkans. Le rapport de Diebitsch était accompagné de quatorze drapeaux pris sur l'ennemi dans ces combats.

Le passage des Balkans avait paru au général en chef le



moyen le plus prompt et le plus certain de finir la guerre, et il n'avait pas balancé à exécuter ce plan de campagne audacieux, sous l'impression de stupeur que la victoire de Koulevtcha et la prise de Silistrie avaient laissée dans l'armée turque. Cette armée, malgré les échecs qu'elle venait de subir, comptait au moins cent vingt mille hommes rassemblés sur différents points, avec une nombreuse artillerie. Le grand-vizir, après sa défaite, s'était retiré dans le camp retranché de Schumla et se faisait envoyer de nouvelles troupes pour défendre cette forteresse, que Diebitsch semblait vouloir assiéger.

Diebitsch n'y songeait pas; il avait ordonné au général Krassowsky de le rejoindre le plus vite possible avec les régiments et le corps de siége que rendait disponibles l'occupation de Silistrie; en même temps, il avait paralysé l'action des Turcs sur le cours du Danube, en renforçant les divisions des généraux Kisseleff et Gheismar, qui observaient ou menaçaient, l'un les forteresses de Giurgewo et de Roustchouk, l'autre celles de Nicopoli et de Widdin.

Krassowsky, quelle que fût l'activité qu'il déployât pour prendre possession de Silistrie et en assurer la conservation, n'avait pu se réunir au quartier-général de Diebitsch, devant Schumla, qu'au bout de quinze jours. Mais, à mesure que les troupes du camp de Silistrie arrivaient par échelons au camp de Schumla, on faisait filer pendant la nuit les troupes qui avaient eu le temps de se reposer et qui commençaient leur mouvement pour le passage des montagnes. Grâce à ces adroites dispositions, l'ennemi ne s'aperçut pas du départ ni de l'arrivée des troupes, qui se succédaient ainsi continuellement dans le camp russe, où l'on simulait les préparatifs d'un siége.

Diebitsch réussit de la sorte à former trois colonnes desti-



nées à passer les Balkans, tandis que Krassowsky, avec vingt-trois bataillons, quarante escadrons, dix compagnies d'artillerie et quatre régiments de Cosaques, resterait en observation devant Schumla et couvrirait la ligne d'opérations du général en chef. La colonne de droite, commandée par le général Rudiger, se composait de dix bataillons et de deux régiments de Cosaques; celle de gauche, commandée par le général Roth, de dix-huit bataillons, de seize escadrons et de deux régiments de Cosaques; la troisième colonne, commandée par le comte Pahlen, et composée de vingt-deux bataillons, de huit escadrons et de deux régiments de Cosaques, devait suivre de près, comme réserve, les deux premières colonnes et se tenir prête à appuyer celle qui aurait besoin de soutien.

Il fallait que ces trois colonnes traversassent le Kamtchik, rivière encaissée et torrentueuse, qui n'offrait que des gués dangereux et qui était défendue, aux endroits les plus abordables, par des batteries et des retranchements où l'ennemi avait des postes importants. La colonne de droite se dirigea sur le village de Koupríkioï; celle de gauche, sur le village de Derviche-Djevane, par de très-mauvais chemins que les pluies avaient rendus encore moins praticables. Les deux colonnes atteignirent les bords du Kamtchik, dans la soirée du 17 juillet et dans la matinée du 18; la réserve, qu'accompagnait le quartier-général de Diebitsch, s'était avancée jusqu'à Devno, et le corps de Krassowsky avait pris position à Jéni-Bazar, sans que le grand-vizir eût fait le moindre effort pour inquiéter ces mouvements.

Rudiger, qui avait sous ses ordres dix mille cinq cents hommes et mille chevaux, ne se trouva point assez fort pour attaquer de front le village de Koupríkioï, où Youssouf-



Pacha occupait des redoutes que défendaient trois cents Turcs; il fit faire contre ces redoutes une fausse attaque par le général-major Jiroff, qui détourna l'attention de l'ennemi, pendant que le général Kouprianoff se portait en reconnaissance sur la rive gauche du Kamtchik pour couvrir le passage de Rudiger. Celui-ci jeta des ponts sur le fleuve et le traversa, pendant la nuit, près de Tchalymali; puis, à la pointe du jour, il fit attaquer, de deux côtés à la fois, le camp de Youssouff-Pacha, par les généraux Gortchakoff et Rogowskoï. Les Russes marchèrent fièrement, tambours battants, l'arme au bras, et sans tirer un coup de fusil; les Turcs s'enfuirent et furent poursuivis par Rogowskoï, qui leur tua du monde et ne ramena que peu de prisonniers. Le camp de Youssouff-Pacha fut pris avec les canons et les drapeaux. Ce vigoureux coup de main n'avait pas coûté un seul homme à la colonne du général Rudiger.

La colonne du général Roth rencontra plus de résistance : en arrivant au point où la route de Varna à Bourgas traverse la rivière, il s'était trouvé en face de bons retranchements, garnis de canons, qui ne lui permettaient pas de tenter le passage. Il engagea pourtant une canonnade qui avait pour objet d'occuper l'ennemi sur ce point-là, où il laissait le général Froloff avec quelques bataillons et quelques pièces de campagne. Il se dirigea rapidement, avec le gros de son corps, qui ne comprenait pas moins de treize mille cinq cents hommes avec trois mille cinq cents chevaux, du côté du village de Dulgherd, où le fleuve n'était gardé que par un petit poste incapable de tenir longtemps contre l'artillerie. L'ennemi avait compté sur l'impossibilité presque absolue de gagner la rive du Kamtchik dans cet endroit. Il fallut, en effet, travailler toute la nuit pour apprêter quatre ponts, qui furent jetés au point du jour. Les



troupes passèrent, sous la protection de leurs batteries qui eurent bientôt fait taire le feu des retranchements. Le camp turc qui en dépendait fut enlevé en un moment.

Alors le général Roth put se porter, à travers bois, sur le village de Derviche-Djevane, en descendant le Kamtchik : la route était sans cesse coupée par des marais et des cours d'eau, que les soldats ne traversèrent pas sans danger, encouragés par l'exemple des officiers qui marchaient à leur tête, pour se frayer un chemin, en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Ils débouchèrent à l'improviste, sous la mitraille des retranchements, en culbutant un parti de cavaliers qui soutinrent bravement le premier choc. Le camp retranché de Derviche-Djevane fut alors assailli de trois côtés à la fois, après qu'il eut été foudroyé par l'artillerie russe.

Le général Froloff, depuis la veille, faisait un simulacre d'attaque contre l'ennemi, dont la rivière le séparait; en voyant paraître sur l'autre rive la tête de colonne du général Roth, il passa le Kamtchik à la nage et vint aborder de face le camp turc, pendant que les hulans de Kharkow et les Cosaques de Yéjow achevaient de le tourner. Ils s'emparèrent du camp et de tout ce qu'il renfermait en canons, en munitions, en bagages et en drapeaux. Il y eut cinq fois plus de tués que de prisonniers.

Les Russes étaient désormais maîtres du cours du Kamtchik, et ils pouvaient marcher en avant par toutes les routes des Balkans, sans craindre que l'ennemi osât leur disputer le passage de ces hautes montagnes.

Cependant, le grand-vizir était sorti de Schumla, avec cinq mille chevaux, mais n'avait rien osé entreprendre contre le corps du lieutenant-général Krassowsky; il s'était montré sur les hauteurs, vis-à-vis de l'avant-garde que



commandait le brave prince Madatoff, qui eût essayé de le joindre, si la rivière de Yérékli ne se fût pas trouvée entre eux; puis, les cavaliers turcs avaient disparu, et l'on croyait que le grand-vizir se repliait du côté de Schumla.

La colonne de réserve du général Pahlen, forte de seize mille cinq cents hommes et de deux mille deux cents chevaux, couvrait la marche des deux colonnes de Roth et de Rudiger, et s'apprêtait à franchir les Balkans, derrière elles.

On pouvait donc compter sur de prochains succès, en voyant se dessiner le plan de campagne du général en chef, qui allait, après avoir passé les Balkans, marcher contre Andrinople et menacer la capitale de l'empire ottoman.

Le général Paskewitch, de son côté, n'était pas resté dans l'inaction, et un de ses aides de camp, le capitaine Felkersam, dont le voyage avait duré près d'un mois par suite de retards imprévus, arriva enfin à Saint-Pétersbourg, le 7 août, pour annoncer à l'empereur que la célèbre capitale de l'Anatolie, Erzeroum, avait été prise le 9 juillet, jour anniversaire de la bataille de Pultava. L'envoyé de Paskewitch apportait, avec les clefs de la citadelle de cette ville, un grand nombre de drapeaux enlevés à l'ennemi.

Depuis les victoires de Kaïnli et de Milli-Duzé, Paskewitch n'avait pas laissé reposer ses troupes et s'était porté en avant sur Erzeroum, en apprenant que le séraskier s'y retirait avec les débris de son armée, dispersée plutôt que détruite dans les précédents combats. Le gros de l'armée russe fut précédé de trois détachements, qui devaient assurer sa marche, en éclairant le pays et en tenant à distance les auxiliaires que le séraskier avait appelés autour de lui à Erzeroum.



Paskewitch ne savait pas qu'en ce moment même les pachas de Moukh et de Van, avec dix ou douze mille hommes, avaient mis le siége devant la forteresse de Bajazet, où le général-major Popoff leur avait fait un redoutable accueil.

Le premier détachement, composé de six bataillons d'infanterie, d'un régiment de Cosaques et de trois régiments de milice caucasienne, avec onze pièces de canon, sous les ordres du général-major Bekovitch-Tcherkasky, devait franchir les monts Saganlou, descendre sur la route de Bajazet à Erzeroum et occuper la place de Khorossane, dans laquelle étaient des dépôts considérables de munitions de guerre et de bouche. Le second détachement, sous les ordres du colonel comte Simonitch, ne comprenait que quelques compagnies d'infanterie et deux escadrons de cavalerie; il n'avait pas d'autre destination que de donner la chasse aux fuyards qui s'étaient cachés dans les bois. Quant au troisième détachement, qui se composait de huit régiments d'infanterie et d'un régiment de Cosaques, avec douze canons, sous les ordres du général-major Bourtzoff, il s'avança par la route d'Erzeroum jusqu'au village d'Ardassou, afin de jeter l'alarme dans Erzeroum, qui n'en était éloignée que de trente werstes.

Bourtzoff était campé à Ardassou, quand il reçut l'ordre de rejoindre le quartier-général de Paskewitch, qui se disposait à marcher sur Erzeroum avec toutes ses forces. L'expédition du prince Bekovitch-Tcherkasky avait réussi : la place de Khorossane était au pouvoir des Russes, qui y avaient trouvé une énorme quantité de grains, de poudre, de boulets et de munitions. En même temps, les forêts avaient été entièrement nettoyées d'ennemis par le détachement du colonel Simonitch.

Quand les trois détachements eurent rejoint le corps



d'armée, le général en chef fut averti que la forteresse de Hassan-Kalé, dont le siége aurait beaucoup retardé sa marche et peut-être compromis ses opérations contre le séraskier, ne lui coûterait que la peine de l'occuper sans coup férir, car le pacha chargé de la défendre l'avait abandonnée en y laissant un immense matériel de guerre.

Cette vieille forteresse, dont la construction remontait au temps des Romains, avait toujours été regardée comme la clef d'Erzeroum. Sa possession avait d'autant plus d'importance, que cette place forte était un point intermédiaire sur la ligne de communication entre Kars et Bajazet.

Paskewitch laissa son corps d'armée et ses bagages auprès du village de Keprikhef, et, sans perdre de temps, se dirigea sur Hassan-Kalé, avec son avant-garde, laquelle se composait du régiment des carabiniers, qui portait son nom, de plusieurs escadrons de Cosaques, de deux régiments musulmans, et de dix-huit pièces d'artillerie. Après une marche forcée de vingt werstes, il arriva, le 5 juillet, à neuf heures du soir, devant Hassan-Kalé, dont les habitants lui ouvrirent leurs portes. Quand il apprit que la garnison emportait avec elle tout ce qu'elle avait pu enlever des approvisionnements de la forteresse, il lança ses régiments tartares à la poursuite des Turcs, auxquels on reprit sans combat deux mille têtes de gros bétail et cinquante familles arméniennes, qu'ils emmenaient en otage.

Déjà les Arméniens des différents villages que traversait l'armée russe s'étaient présentés à Paskewitch en réclamant sa protection, et Paskewitch les avait accueillis de manière à leur inspirer toute confiance et pleine sécurité. Pendant qu'il achevait d'armer et de mettre en défense la forteresse de Hassan-Kalé, une députation des plus riches habitants d'Erzeroum vint le supplier d'épargner cette



ville, où le parti de la paix était plus nombreux que celui de la guerre. Il apprit que le séraskier et les quatre pachas, qui commandaient sous ses ordres, n'étaient pas éloignés d'accepter une capitulation, et que le petit nombre de musulmans fanatiques qui songeaient à une résistance désespérée, serait contenu et désarmé par le reste de la population paisible.

Paskewitch eut l'idée d'envoyer à Erzeroum un ancien chef de janissaires, nommé Mamisch-Aga, qu'il avait fait prisonnier dans le camp d'Hagki-Pacha. Ce vieux soldat, touché des bons traitements des Russes à l'égard de leurs prisonniers, s'était offert pour travailler à la reddition de la place, en conseillant aux habitants de se soumettre au général russe, qui promettait de respecter leur religion, leurs mosquées et leurs biens.

Pendant que Paskewitch, au milieu de l'armée du Caucase, célébrait solennellement l'anniversaire du jour de naissance de l'empereur (7 juillet), Mamisch-Aga convoquait les mollahs et les notables habitants d'Erzeroum, leur lisait une proclamation du général russe, et les invitait à conjurer des malheurs incalculables, en ouvrant leurs portes. Tous se rendirent ou parurent se rendre à ces sages conseils.

Le lendemain, l'armée de Paskewitch s'approcha de la ville et se déploya dans la vallée, où les faubourgs de cette cité populeuse s'étendent, sous la protection des canons de sa citadelle. Il y eut quelques escarmouches, quelques engagements partiels, entre le camp et la ville. Paskewitch entra directement en négociations avec le séraskier, mais il ne voulut pas entendre parler de capitulation.

Erzeroum, entouré de murs crénelés et protégé par les batteries de ses hauteurs fortifiées, pouvait fournir une vi-



goureuse défense; le fort de Top-Dagh, construit sur le point culminant de ces hauteurs, commandait la ville et la citadelle, et son feu enfilait les routes de Kars et d'Akhaltsykh.

Le parti de la résistance, plus violent et plus opiniâtre que celui de la conciliation, finit par avoir le dessus, dans les assemblées populaires qui étaient sur pied nuit et jour. On n'osait déjà plus proposer de livrer la ville aux Russes; leur nom prononcé était couvert par des murmures, et la foule répétait ce mot d'ordre : « Ne déshonorons point notre religion. »

Paskewitch fit savoir au séraskier et aux anciens d'Erzeroum, qu'il attendrait seulement jusqu'à trois heures, pour commencer l'attaque. A trois heures, il fit enlever d'assaut le fort et les retranchements de Top-Dagh, et toutes les batteries de ces retranchements furent tournées contre la ville. Les portes s'ouvrirent alors, et l'on en vit sortir une députation qui venait remettre au général russe les clefs de la citadelle. Il fut convenu que le séraskier et quatre pachas devaient rester prisonniers de guerre, avec leurs principaux officiers. Quoique les clefs de la citadelle eussent été livrées, les Arnautes qui s'étaient renfermés dans cette forteresse firent usage de leurs armes, et ne se rendirent qu'au moment où les Russes se préparaient à monter à l'assaut.

Le 9 juillet, à sept heures du soir, les drapeaux du tzar furent arborés sur les murs de la citadelle et de la ville, où la garnison, qui s'enfuyait, au nombre de sept à huit mille chevaux, avait laissé cent cinquante pièces d'artillerie, et des magasins remplis de vivres et de munitions.

Dès que le comte d'Erivan eut pris possession d'Erzeroum, il adressa cette proclamation à l'armée victorieuse :



« Frères d'armes,

« Vos efforts, vos brillantes victoires du 19 et 20 juin dernier (30 juin et 1er juillet, nouv. st.), ont été couronnés du plus éclatant succès. Vous n'avez point laissé de relâche à l'ennemi battu ; vous l'avez poursuivi si vivement, qu'au bout de quatre jours, vous avez paru sous les murs de la forteresse de Hassan-Kalé, autrefois le rempart de Roum, et l'ennemi effrayé, n'osant lever contre vous son glaive sans honneur, s'est enfui et vous a abandonné la forteresse avec toutes les armes et les munitions qui s'y trouvaient. Deux jours après, vous étiez sous les murs d'Erzeroum, et l'orgueilleuse reine des cités de la Turquie d'Asie est tombée humblement à vos pieds. L'anniversaire mémorable de la bataille de Pultava a été signalé dans nos annales par un nouvel événement non moins glorieux.

« Votre dévouement sans bornes pour l'empereur et la patrie se montre par votre bravoure, qu'attestent les prisonniers distingués que vous avez faits et les trophées de vos brillantes victoires. Le séraskier, chef du pays et des troupes, est entre vos mains, avec quatre de ses pachas, les plus anciens dignitaires ; vous avez enlevé plus de cent cinquante bouches à feu, ainsi que d'immenses munitions de toute espèce.

« Jouissez de la gloire de vos armes, chers compagnons ! Les sentiments de ma reconnaissance envers vous sont au-dessus de toute expression. »

Paskewitch s'occupa sur-le-champ d'organiser l'administration de la province conquise : il nomma le général Pankratieff chef supérieur du pachalik et le général-prince Bekovitch-Tcherkasky, commandant de la place. Il avait hâte



de se remettre à la tête de son armée et de poursuivre sa glorieuse campagne, en marchant sur Trébizonde.

L'empereur Nicolas fut émerveillé des résultats inouis que le général en chef de son armée du Caucase avait obtenus dans l'espace de quatorze jours : ses braves soldats avaient franchi deux hautes chaînes de montagnes couvertes de neiges, détruit l'armée turque asiatique, emporté d'assaut deux camps retranchés, pris la forteresse de Hassan-Kalé, enlevé à l'ennemi toute son artillerie, et enfin occupé la capitale du pachalik d'Erzeroum, en faisant prisonnier le séraskier lui-même, gouverneur de la Turquie d'Asie, et quatre de ses plus vaillants pachas.

Dans cette prodigieuse campagne d'Asie, ce qui fait le caractère distinctif des opérations (pour nous servir des expressions d'un historien de Paskewitch, M. J. Tolstoy), c'est la promptitude des mouvements, c'est l'offensive continuelle, malgré la difficulté des subsistances dans un pays désert et inculte, malgré les obstacles insurmontables du terrain. Jamais il n'est question de halte, ni de manque de vivres et de fourrages. Tout se fait comme par enchantement; les troupes russes marchent sans cesse, attaquent, culbutent, anéantissent les masses toujours renaissantes de l'ennemi, assiégent, emportent les places fortes, sous l'influence des profondes combinaisons, des conceptions hardies et des inspirations héroïques de leur intrépide général.

La prise d'Erzeroum fut annoncée aux habitants de Saint-Pétersbourg, par des salves d'artillerie; la population se précipita dans les rues, en bénissant le nom de l'empereur et en poussant des hourras. Son enthousiasme et sa joie éclatèrent le lendemain, avec de nouveaux transports, quand on promena dans la ville le drapeau du séraskier, insigne



de sa dignité, et les drapeaux des quatre pachas prisonniers comme lui.

Ce jour-là, 8 août, un *Te Deum* solennel d'actions de grâces fut chanté dans la cathédrale de Kasan, en présence de l'empereur et de l'impératrice, qui étaient venus de Péterhow pour y assister avec toute la cour. Le corps diplomatique s'y trouvait tout entier. La capitale était en fête, et il n'y eut pas, le soir, une seule maison, une seule fenêtre, qui ne fût illuminée.

L'empereur avait écrit de sa main cette belle lettre à l'illustre commandant en chef de l'armée du Caucase :

« Depuis le commencement de la guerre actuelle avec la Turquie, les troupes du corps d'armée détaché du Caucase n'ont cessé de se distinguer, sous votre commandement, par les succès les plus remarquables. En plaçant au rang des campagnes les plus brillantes vos opérations militaires de l'année dernière en Asie, la conquête rapide des forteresses de Kars, d'Akhalkalaki, de Herviss, de Poti et de Bajazet, enfin la bataille livrée sous les murs d'Akhaltsykh et la prise d'assaut de cette forteresse, vous ont acquis une gloire impérissable et toute Ma reconnaissance ; mais une carrière plus importante encore était ouverte à vos talents et à votre activité. Après avoir fortement assuré votre position au centre de vos conquêtes, vous avez, dès le commencement de la campagne actuelle, pénétré avec intrépidité jusqu'au cœur du territoire ennemi : sans connaître aucun obstacle, dans l'espace de quatorze jours, vous avez franchi deux hautes chaînes de montagnes couvertes de neiges, culbuté, battu et dispersé deux armées turques, fait prisonnier sur le champ de bataille un de leurs commandants en chef, enlevé deux camps, soumis l'importante for-

teresse de Hassan-Kalé, pris toute l'artillerie de campagne ennemie, et, poussant toujours vos succès, le 27 juin dernier (8 juillet, nouv. st.), vous avez arboré les victorieux drapeaux de la Russie sur les murs d'Erzeroum, centre de la puissance de l'ennemi dans l'Orient, après avoir fait prisonniers le séraskier d'Erzeroum lui-même, commandant en chef de toute l'armée turque et gouverneur suprême de la Russie asiatique, ainsi que quatre principaux pachas.

« Ce nouveau succès si brillant, fruit de vos savantes combinaisons, de la sagesse de vos résolutions les plus hardies et de votre célérité exemplaire dans l'exécution, vous a mérité toute Notre bienveillance et Notre gratitude particulière, en témoignage desquelles Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Saint-Georges de première classe, dont Nous vous transmettons ci-joint les insignes, en vous ordonnant de les revêtir et porter conformément aux statuts.

« Nous sommes persuadé qu'une aussi éclatante récompense sera pour vous un motif de redoubler de zèle dans la brillante carrière de vos services si utiles à la patrie, et inspirera une nouvelle ardeur et une nouvelle émulation aux troupes que vous commandez, pour marcher sur les traces de leur digne chef.

« Je suis pour toujours, bien sincèrement, votre affectionné,

« NICOLAS.

« Alexandrie, près Péterhow, le 27 juillet (8 août) 1829. »

La distinction que l'empereur accordait à Paskewitch, en le nommant chevalier de Saint-Georges de première classe, était la plus haute à laquelle pût aspirer un sujet russe ; car, depuis la création de l'ordre, douze personnes à peine avaient été jugées dignes d'obtenir la décoration de première classe, qu'on ne méritait, suivant les statuts, qu'après



avoir gagné une bataille décisive, sauvé le pays ou conquis une province; aussi, l'empereur lui-même, par un scrupule de noble modestie, ne portait-il jamais que les insignes de la quatrième classe de l'ordre de Saint-Georges.

CXXXII

De nouveaux rapports du général Diebitsch, parvenus, le 13 août, à Peterhow, apprenaient à l'empereur que son armée de Turquie avait achevé de franchir les Balkans et que la plupart des forteresses du golfe de Bourgas étaient déjà dans les mains des Russes.

La flotte de l'amiral Greig avait amené, dès le 20 juillet, dans la baie de Mézembri, un convoi de bâtiments de transport, chargés d'approvisionnements pour l'armée, dont la subsistance fut ainsi assurée pendant ses opérations sur le versant méridional des Balkans. Ce jour-là même, l'avant-garde du général Roth, poussant devant elle les restes épars des troupes turques, battues à Derviche-Djevane, atteignait la crête des montagnes et en prenait possession, s'emparant de quelques villages qu'il eût été aisé de défendre, si l'ennemi ne les avait abandonnés.

La marche des troupes avait été fort pénible : le chemin était étroit et rocailleux, et il avait fallu, en plusieurs endroits escarpés, hisser à bras d'homme l'artillerie et les fourgons. Le corps du général Rudiger arrivait presque en même temps sur un autre point des Hauts-Balkans et occupait aussi plusieurs villages, sans rencontrer d'ennemis. Le quartier-général, qui le suivait à peu de distance, passa la



nuit du 23, près du village d'Erketch, où Rudiger avait porté l'arrière-garde de sa colonne. La réserve du comte Pahlen était en arrière, à une journée de marche, et le détachement du général Krassowsky commençait à s'ébranler avec précaution, en se préparant à faire face à toutes les attaques du grand-vizir, qui ne pouvait rester longtemps dans l'inaction derrière les murailles de Schumla.

Quand les troupes, du haut des monts qu'elles avaient gravis, aperçurent à leurs pieds, dans le lointain, la mer, le golfe de Bourgas, les plaines de la Roumélie et la route d'Andrinople, elles firent entendre spontanément un hourra général, que répétèrent, de cime en cime, les échos des Balkans.

L'armée avait établi, en marchant, à travers les escarpements et les ravines, une route praticable, sinon facile, protégée par des fortins de bois, dans chacun desquels une compagnie d'infanterie gardait le passage et maintenait les communications.

Depuis le 22, la descente du Balkan ne s'était pas effectuée sans obstacles : un feu perpétuel de mousqueterie, partant des rochers et des buissons qui bordaient la route, accompagnait le mouvement des troupes, qui avaient bien assez à faire pour transporter les canons et le bagage, sans engager une fusillade avec des ennemis invisibles; par bonheur, la plupart des balles ne portaient pas.

Les Turcs, au nombre de deux mille hommes, s'étaient postés à l'issue du débouché des montagnes; mais il suffit de quelques coups de canon pour les mettre en fuite. Six à sept mille hommes de cavalerie, que le séraskier Abdouraam-Pacha voulut opposer à l'avant-garde du général Roth, sur le dernier versant des Balkans, ne tinrent pas davantage devant une volée de mitraille, et les Cosaques

leur donnèrent la chasse, en leur tuant quelques centaines d'hommes. Le camp turc se trouvait à peu de distance : trois régiments de hulans s'en approchèrent, et la garnison se rendit à discrétion.

Le général Roth, après la déroute d'Abdouraam-Pacha, qui lui laissait quatre cents prisonniers, marcha contre la forteresse de Mézembri et somma le pacha Osman, qui y commandait, de mettre bas les armes et de livrer la place. Les pourparlers se prolongèrent jusqu'au soir, et le général Roth profita de la nuit pour disposer ses batteries contre la ville. Au point de jour, la flotte de l'amiral Greig était embossée devant le port, et la première bombe qu'elle lança fit sauter un magasin à poudre. Roth n'eut pas la peine de tirer un coup de canon : le commandant de Mézembri lui envoya les clefs de la place et se constitua prisonnier de de guerre avec les deux mille hommes qui composaient la garnison.

Une forteresse voisine, nommée Akhiola, située sur le bord de la mer, avait ouvert ses portes à la première sommation de quelques matelots de la flotte.

Le corps du général Rudiger, en se dirigeant sur Aïdos, avait vu se disperser, à son approche, sans combattre, un parti ennemi qui le laissa maître d'un camp bien pourvu de vivres. Rudiger s'était porté ensuite sur le village de Daoutli, où se trouvaient des magasins militaires que l'ennemi avait aussi abandonnés. Il envoya le général-major Nabel, avec un régiment de hulans, pour prendre possession d'Akhiola, dont une bande de matelots s'était emparée et qui avait pourtant, pour se défendre, quatorze pièces de canon et une garnison de trois cents hommes.

La garnison de Bourgas n'avait pas montré tant de lâcheté : le 24, elle était sortie avec du canon, pour arrêter



les hulans du général Nabel, qui allaient rejoindre le corps d'armée du général Roth. Nabel n'hésita pas à se jeter sur les Turcs qui avaient de l'artillerie; il les culbuta, il les sabra, il leur enleva deux pièces de canon et les poursuivit jusque dans la forteresse de Bourgas, où il entra pêle-mêle avec eux. Les fuyards continuèrent à s'enfuir, en sortant par les portes méridionales de la ville, qui possédait d'énormes magasins en tout genre et qui avait été mise en état de soutenir un siége. La place était prise.

Le général-major Jiroff, détaché de la colonne de gauche, avait aperçu l'ennemi dans les montagnes, près d'Aïdos; il s'était tenu sur la défensive, en se repliant jusqu'à l'arrivée de la division de Rudiger, auquel il avait demandé du renfort, car il croyait avoir devant lui des forces considérables envoyées du camp de Schumla.

Le 25, Rudiger avait pris position à quatre werstes d'Aïdos, et, le lendemain, il fut attaqué par toute la cavalerie, commandée par Ibrahim-Pacha et Mehmet-Pacha; le combat fut très-vif et dura près de trois heures. L'artillerie russe ne décourageait pas les cavaliers turcs, en les criblant de mitraille : il fallut, pour en venir à bout, faire tourner leur flanc gauche par une brigade de hulans, qui les assaillirent et les culbutèrent à coups de sabre. L'ennemi, qui avait perdu un millier d'hommes, quatre pièces de canon et quatre drapeaux, tourna bride et battit en retraite.

Le général Rudiger se mit à la poursuite de la cavalerie en déroute, avec huit bataillons et seize pièces d'artillerie, commandés par le prince Gortchakoff. Il ne s'attendait pas à trouver sept mille hommes d'infanterie rangés en bataille sur le front d'un camp retranché qui s'étendait à l'entour de la ville. Il donna l'ordre d'attaquer avec l'artillerie, et le combat se réengagea aux portes d'Aïdos. Ce combat ne



fut pas long, mais meurtrier : les Turcs se débandèrent, les uns se réfugiant dans la ville, les autres s'enfuyant à travers les montagnes. Les Cosaques et les hulans en firent un grand carnage. On massacra, dans les rues d'Aïdos et dans le camp ennemi, tout ce qui résistait. Il y eut peu de prisonniers, mais le sol était partout jonché de morts. Le camp, qui fut pris tout entier, contenait six cents tentes, cinq cents tonneaux de poudre, une quantité énorme de projectiles, trois mille manteaux militaires, et beaucoup d'armes; on n'y trouva que quatre drapeaux et quatre canons. Rudiger, au lieu de poursuivre dans les Balkans une masse de fuyards désarmés, occupa la ville d'Aïdos, qui restait sans défenseurs.

C'était dans cette ville importante que le comte Diebitsch avait transporté son quartier-général. Ainsi, quatre jours après l'apparition de l'armée russe de l'autre côté des Balkans, le drapeau du tzar flottait sur toutes les forteresses du golfe de Bourgas.

En recevant ces glorieuses nouvelles, que lui apportait le colonel Latchinoff, premier adjudant de son état-major général, l'empereur avait adressé ce rescrit autographe au héros des Balkans :

« La victoire signalée que vous avez remportée près du village de Koulevtcha, les 30 et 31 mai dernier (10 et 11 juin, nouv. st.), avait enlevé d'un seul coup, au grand-vizir, la majeure partie de ses forces et toute son artillerie. Elle a eu pour résultats immédiats de faire tomber Silistrie et de vous offrir la faculté de vous occuper d'entreprises plus importantes encore.

« Tandis que le grand-vizir restait enfermé avec les débris de son armée dans la forteresse de Schumla, vous avez



su le tenir dans l'incertitude sur vos opérations ultérieures et préparer avec un talent particulier le passage du Balkan par Nos troupes. Celui du Kamtchik, exécuté d'une manière si brillante, a été le prélude de ce mémorable événement. Les 5, 6, et 7 (17, 18, 19, nouv. st.) juillet, surmontant tous les obstacles, vous avez culbuté et mis en fuite l'ennemi qui défendait avec opiniâtreté ses retranchements du Kamtchik, dont la position topographique redoublait encore la force; franchissant ensuite les crêtes élevées du Balkan, considérées comme le rempart impénétrable de la Turquie d'Europe, vous avez conquis les forteresses de Mézembri, Akhiola et Bourgas, situées dans le golfe de Bourgas, battu un corps ennemi de douze mille hommes, accouru de Schumla au secours de ces places, et, après l'avoir dispersé, vous avez occupé, le 13 (25, nouv. st.) juillet, les villes d'Aïdos et de Karnabat. Dans ces glorieuses journées, Nos troupes victorieuses ont enlevé soixante-dix pièces d'artillerie, trente drapeaux, et de grands approvisionnements de munitions de guerre et de bouche.

« Désirant conserver le souvenir de ces brillants succès de l'armée confiée à votre commandement, et récompenser dignement en même temps vos services signalés, Nous vous avons, par un ukase en date de ce jour adressé au Sénat-dirigeant, conféré, ainsi qu'à votre postérité, le surnom de *Zabalkansky*, et Nous avons ordonné que le régiment d'infanterie de Tchernigow portât dorénavant le nom de *Régiment d'infanterie du comte Diebitsch-Zabalkansky*.

« Je suis pour toujours votre sincèrement affectionné,

« NICOLAS.

« Alexandrie, près Péterhow, le 30 juillet (11 août, nouv. st.) 1829. »

C'est au milieu de la joie et de l'enthousiasme patrio-



tiques, excités par les éclatants succès des armes russes, que l'envoyé du schah de Perse parvint au terme de son interminable voyage.

Khosrew-Pacha arriva, le 13 août, avec sa suite, au palais de Péterhow, où l'empereur passait la saison d'été au sein de sa famille. Le vice-chancelier alla le recevoir et lui offrit une collation au palais du jardin anglais. On le conduisit ensuite, dans les équipages de la cour, au petit palais de Monplaisir, qu'il devait habiter deux jours, avant de se rendre par mer à Saint-Pétersbourg, où il aurait une audience solennelle du tzar. Il prit ainsi deux jours de repos, pendant lesquels il évita de se montrer, même dans les délicieux jardins de Péterhow qu'on lui avait fait traverser, sans bruit et sans pompe, pour l'amener à Monplaisir. Il put croire un moment qu'il y était gardé en otage.

Khosrew-Pacha s'embarqua, dans la soirée du 16, sur un yacht de la cour, qui remonta la Newa jusqu'au palais de Tauride, où il descendit vers huit heures. Il fut surpris et presque irrité de ne pas entendre, à son débarquement dans la capitale, les salves d'artillerie qu'on avait fait retentir si agréablement à ses oreilles lors de son entrée à Moscou. La population n'était pas même prévenue de son arrivée, et les curieux qui s'arrêtaient sur les deux rives du fleuve pour regarder passer le navire ne savaient pas que l'ambassadeur persan était à bord.

Le palais de Tauride avait été préparé somptueusement pour la réception de Khosrew-Pacha. Quatre escadrons du régiment des chevaliers-gardes et deux bataillons des régiments de Séménowsky et de Paulowsky, rangés dans la cour, sur le passage du prince, lui rendirent les honneurs militaires; le grand-maréchal de la cour, Naryschkine, le reçut à la porte de ses appartements, où il l'introduisit; le

gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg vint le complimenter, et ce fut là tout l'accueil qui l'attendait à son arrivée dans la capitale de la Russie.

On raconte que son mécontentement et ses inquiétudes allèrent toujours croissant jusqu'à l'audience solennelle, qu'il craignait de ne pas obtenir. Il se renferma donc dans le palais magnifique, mais triste et sévère, qu'on lui avait donné pour demeure. Il n'assista pas, n'ayant pas encore présenté ses lettres de créance, au *Te Deum*, célébré, le 18, en présence de l'empereur et de la famille impériale, dans la nouvelle église de la Transfiguration.

Cette église, qu'un incendie avait consumée quelques années auparavant, venait d'être rendue au culte, après avoir été reconstruite en partie et complétement réparée. Le *Te Deum*, qui y fut chanté à l'occasion du passage des Balkans et de l'occupation des villes du golfe de Bourgas, dut à cette circonstance d'autant plus de solennité que les trophées de la guerre contre les Turcs avaient amplement servi à la décoration intérieure de l'édifice.

On avait transporté de l'Arsenal ces glorieux trophées, au nombre de six cents, tels que clefs de forteresses, bâtons de commandement, étendards à queue de cheval, drapeaux, etc. Ceux conquis en Europe étaient à droite; ceux conquis en Asie étaient à gauche, depuis la principale porte, étalés et distribués avec goût le long des murailles de la nef. La nombreuse et brillante assemblée, présente à la cérémonie de l'inauguration de l'église de la Transfiguration, éprouva un sentiment de juste orgueil, en lisant, audessous de ces clefs de villes soumises par la valeur des armées russes, les noms de Braïlow, d'Anapa, de Kars, d'Akhaltsykh, de Varna, de Silistrie, d'Erzeroum.

L'audience de réception du prince de Perse Khosrew-



Mirza fut encore une cérémonie qui ne flattait pas moins le patriotisme et l'orgueil nationaux. Elle eut lieu, le 22 août, avec une pompe et une étiquette, qui avaient de quoi satisfaire le représentant du schah de Perse. Tout Saint-Pétersbourg était en fête pour voir passer le cortége.

L'aide de camp général comte Suchtelen, qui remplissait les fonctions d'introducteur, était allé, vers dix heures du matin, chercher l'ambassadeur au palais de Tauride, pour l'emmener au palais d'Hiver par la perspective Newsky. Les rues regorgeaient de monde. Khosrew-Pacha fut flatté de se voir l'objet d'un pareil empressement; mais il regretta de n'être pas salué par le canon, comme à Moscou. Deux escadrons de la garde à cheval, l'épée nue à la main et enseignes déployées, ouvraient la marche, avec des trompettes et des timbales. Un sous-écuyer de la cour, suivi de douze chevaux de main, richement caparaçonnés, que menaient douze palefreniers des écuries impériales, précédait le carrosse de l'introducteur, attelé de six chevaux de parade; six palefreniers de la cour, à cheval, quatre coureurs, deux laquais de la chambre, et vingt-quatre valets de pied, marchaient deux à deux devant le grand carrosse de gala à six chevaux, dans lequel l'ambassadeur était assis, ayant le comte de Suchtelen en face de lui; quatre officiers des chevaliers-gardes et de la garde à cheval se tenaient aux portières du carrosse, qu'accompagnaient quatre valets de pied, deux pages de la chambre et l'interprète du ministère des affaires étrangères. Deux escadrons des chevaliers-gardes fermaient la marche.

Au palais d'Hiver, où s'était rendue une foule énorme de personnes invitées, les chevaliers-gardes faisaient la haie, dans le vestibule, les escaliers d'honneur, les antichambres, les salles et les galeries; la haie était formée



par les grenadiers du palais, dans la salle de Saint-Georges et dans celle du Trône. Le carrosse de l'ambassadeur entra seul dans la cour intérieure et vint s'arrêter devant le perron de parade, au son de la musique du bataillon de la garde, qui rendait les honneurs militaires à l'envoyé de la Perse; les personnes de la suite entouraient le marche-pied de la voiture, avec un maître des cérémonies, deux gentilshommes de la chambre, deux chambellans et un maréchal de la cour.

Au haut de l'escalier, le grand-maître des cérémonies et le grand-maréchal de la cour introduisirent l'ambassadeur dans la salle des Concerts, qui servait de salle d'attente : là, on le pria de s'asseoir sur un divan, et on lui présenta du café et des rafraîchissements. Le grand-chambellan vint alors l'inviter, de la part de l'empereur, à entrer dans la salle de Saint-Georges.

L'empereur, l'impératrice et le grand-duc héritier avaient déjà passé, de leurs appartements, dans cette salle, où les attendaient les grands fonctionnaires de l'État, le corps diplomatique, la cour et les personnes des quatre premières classes. L'empereur, en uniforme, et l'impératrice, en manteau de cour, étaient debout devant la dernière marche du trône; le grand-duc héritier, avec son frère et ses sœurs, occupait une tribune à droite. Le ministre de la maison de l'empereur, le vice-chancelier et l'aide de camp de service, se tenaient à quelque distance; les tribunes des spectateurs étincelaient d'uniformes, de décorations et de toilettes.

L'ambassadeur s'avance, au milieu d'un profond silence, ayant à sa droite le grand-maréchal de la cour, à sa gauche l'introducteur.

Le prince Khosrew-Mirza est de taille moyenne, mais

très-bien prise; il a de beaux yeux, une physionomie agréable, beaucoup de dignité dans le maintien. Son costume de brocard et de soie, éblouissant d'or et de pierreries, surpasse à peine en magnificence ceux des officiers de sa suite.

Il s'approche de l'empereur, en s'arrêtant à trois reprises pour faire les trois saluts prescrits par le cérémonial. Après la troisième révérence, il adresse à l'empereur le discours suivant, en langue persane, que l'interprète répète à haute voix en langue russe :

« Très-puissant Empereur,

« Le repos et le bien-être rétablis en Perse, l'intime union que la paix avait cimentée entre Votre Majesté Impériale et le grand monarque de l'Iran, mon souverain et bien-aimé aïeul, ont excité le Génie du mal. Égarée par son influence funeste, une troupe de furieux a osé commettre, à Tehéran, un attentat inouï, dont la mission de Russie devint la victime. Cet événement déplorable couvrit d'un voile de deuil et d'une profonde douleur la maison royale et tous ses fidèles sujets. Le cœur juste et magnanime de Feth-Ali-Schah tressaillit d'horreur, à l'idée qu'une poignée de scélérats pouvait d'une main vile et sacrilége rompre les liens de la paix et de l'union, qu'il venait de resserrer avec le grand monarque de la Russie. Il m'a choisi parmi les princes de sa maison, et il m'a donné l'ordre de me rendre sans délai dans la capitale de votre empire, persuadé que ma voix, fidèle écho de la vérité, serait écoutée avec bienveillance par Votre Majesté Impériale, et que mes paroles préserveraient de toute atteinte l'amitié qui unit les deux plus grands et les deux plus puissants souverains du monde.



« Tels sont les vœux dont mon auguste souverain m'a chargé d'être l'organe. Daignez, magnanime empereur, jeter le voile de l'oubli sur un événement que la Perse a déploré avec non moins d'énergie que la Russie elle-même. Il importe que l'univers apprenne qu'au milieu d'une crise sans exemple, la sagesse des deux monarques et leur confiance réciproque surent conjurer immédiatement tous les périls, dissiper tous les soupçons, toutes les incertitudes, assurer enfin un dénoûment conforme à tous les vœux. Quant à moi, choisi pour remplir cette mission dans une circonstance aussi solennelle, je me crois parvenu au comble de la félicité, en me trouvant en présence de Votre Majesté impériale, et en exécutant les ordres que m'a donnés mon souverain, de consacrer tous mes soins à l'affermissement d'une union perpétuelle entre les deux nations, que la Providence elle-même a réunies dans une amitié mutuelle et inaltérable. »

La lecture de la traduction russe étant terminée, l'ambassadeur fait deux pas vers l'empereur et présente la lettre du schah de Perse, garnie de lacets de soie et de sceaux pendants, qu'il tenait à la main. L'empereur reçoit la lettre et la remet à son vice-chancelier, qui la dépose sur une table voisine, et qui prononce aussitôt, au nom de Sa Majesté, ce discours en russe, pour répondre au discours de l'ambassadeur :

« Sa Majesté, mon auguste maître, me charge d'assurer Votre Altesse Royale, que c'est avec les sentiments de la plus vive satisfaction qu'il reçoit les protestations et les témoignages de regret, que vous venez de lui exprimer de la part de votre souverain. Son cœur magnanime ne pouvait



qu'être saisi d'horreur, à la vue d'un attentat commis dans le coupable dessein de désunir de nouveau deux Puissances voisines, à peine réconciliées. La mission dont il vous a chargé offre une nouvelle preuve de cette vérité : elle doit dissiper tous les nuages qu'une aussi déplorable catastrophe pouvait produire dans les relations de la Russie avec la Perse. Votre Altesse Royale portera ces assurances à Sa Majesté le schah. Elle le convaincra de la plus ferme volonté de Sa Majesté Impériale, de maintenir la paix et de cimenter les rapports d'amitié et de bon voisinage, si heureusement rétablis par le traité de Tourkmantchaï.

« L'empereur m'ordonne d'ajouter, Monseigneur, qu'en vous confiant cette mission, le schah ne pouvait faire un choix qui lui fût plus agréable. Vous trouverez, je l'espère, la confirmation de cette assurance, dans les sentiments que je viens de vous exprimer, au nom de mon auguste maître. »

L'interprète traduit ensuite en langue persane ce discours du vice-chancelier et en donne lecture à l'ambassadeur et à sa suite.

Aucune parole n'a encore été échangée entre l'ambassadeur et le tzar; mais ils passent ensemble dans une chambre voisine, où l'interprète est admis pour aider leur entretien. Ce furent des protestations de dévouement et d'amitié, de la part du schah de Perse, que représentait Khosrew-Mirza; ce fut, de la part de Nicolas, la promesse de maintenir loyalement, dans toutes ses conditions, le traité de Tourkmantchaï.

— Je me félicite, dit amicalement l'empereur, de pouvoir compter sur l'alliance de la Perse, au moment où mes armes victorieuses vont enfin avoir raison de l'opiniâtre



résistance de la Porte Ottomane, qui n'a pas voulu céder de bonne grâce aux justes réclamations de la Russie; elle eût été plus sage en épargnant à ses peuples deux années de guerre désastreuse. Votre Altesse voudra bien demander à son auguste aïeul, qu'il daigne intervenir auprès du sultan dans l'intérêt de la paix générale.

L'impératrice, accompagnée de sa maison et de la cour, s'était rendue dans la salle des Chevaliers-Gardes, où elle se plaça devant la première marche du trône, ayant les dames à sa droite, les hommes à sa gauche. L'audience personnelle qu'elle accordait à l'envoyé de Perse reproduisit à peu près le cérémonial de l'audience de Leurs Majestés; il y eut aussi trois révérences, un discours de l'ambassadeur à l'impératrice, prononcé en langue persane et traduit en russe; puis, une réponse du vice-chancelier, au nom de l'impératrice, en langue russe, avec traduction en langue persane.

L'audience finie, l'ambassadeur retourna dans la salle d'attente, s'y reposa un moment, et fut reconduit, par l'introducteur, au palais de la Tauride, avec le même cortége, qui suivit le quai de la Newa.

L'aide de camp général comte Suchtelen lui demanda, en prenant congé de lui, s'il était content de la réception qu'on lui avait faite au palais d'Hiver. Khosrew-Mirza répondit avec reconnaissance, qu'il était profondément touché des bontés du tzar; puis, il ajouta, non sans malice, qu'il avait encore les yeux éblouis du spectacle de cette magnifique réception, mais qu'étant un peu sourd, il n'avait pas entendu les salves d'artillerie qu'on tirait en son honneur.

Trois jours après, le prince de Perse fut encore reçu en audience particulière, par l'impératrice, au palais d'Yélaguine, et il eut l'honneur de présenter les principaux personnages de sa suite, à Sa Majesté, qui lui témoigna la plus

gracieuse bienveillance. L'empereur avait choisi parmi ses aides de camp le comte Suchtelen, parce qu'il savait la langue persane, pour accompagner Khosrew-Mirza, qui se rappelait l'avoir vu en Perse.

Le comte Suchtelen s'informa auprès du prince, de ce qui l'avait le plus étonné depuis son arrivée à Saint-Pétersbourg :

— C'est l'empereur! répondit Khosrew-Mirza : il m'a semblé, en le voyant pour la première fois, lui si beau, si grand, si fier, moi si faible et si petit, il m'a semblé que j'étais un ver de terre devant un lion.

Suchtelen lui demanda encore ce qui lui plaisait davantage en Russie :

— C'est l'impératrice! répliqua le prince, sans hésiter; j'aurais entrepris volontiers le voyage de Tehéran à Saint-Pétersbourg, pour voir l'impératrice Catherine II, dont j'entends parler sans cesse; mais, aujourd'hui que j'ai eu le bonheur de voir l'impératrice Alexandra, ce voyage ne me paraîtra jamais trop long, ni trop pénible.

Khosrew-Mirza resta deux mois à Saint-Pétersbourg, avant de se remettre en route pour la Perse : son ambassade avait rétabli les relations les plus amicales entre le schah et l'empereur.

Les habitants des nations russe et persane se conformaient, d'ailleurs, aux sentiments de leurs souverains. Ainsi, on n'avait jamais vu, aux foires de Nijni-Novogorod, un plus grand nombre de Persans, qu'à la foire de cette année : ils avaient acheté, pour l'exportation dans leur pays, toutes les indiennes de Schouia et d'Ivanow, toutes les étoffes en laine et en fil de Remezow et de Moscou. Depuis lors, le commerce entre la Russie et la Perse ne fit que se développer, au profit des deux pays.



On prétendit pourtant, que, malgré la mission conciliatrice de Khosrew-Mirza, le schah de Perse donnait secrètement les mains à la Turquie et lui promettait une puissante diversion dans les provinces du Caucase, si la guerre pouvait traîner en longueur jusqu'à l'année suivante.

CXXXIII

Les deux généraux en chef des armées russes poussaient avec tant de vigueur les opérations de la campagne en Europe et en Asie, que la Porte Ottomane devait inévitablement renoncer à la lutte dans un délai peu éloigné, sous peine de consommer la ruine de l'Empire turc. Au reste, l'empereur avait bien compris que cette terrible guerre, en se prolongeant, pouvait avoir des conséquences fâcheuses pour la paix européenne.

La question d'Orient était toujours pendante, et le moment ne semblait pas venu de la trancher d'une manière définitive. Toute la presse étrangère accusait hautement le tzar de vouloir s'emparer de Constantinople, lors même qu'il se montrait le plus empressé à offrir au sultan une solution pacifique de leur différend, et les cabinets étrangers, ceux-là mêmes qui lui étaient les plus sympathiques et les plus favorables, commençaient à douter qu'il voulût s'arrêter au milieu de ses victoires.

L'empereur avait fait quelques concessions à la susceptibilité de l'Angleterre, en consentant à ne pas exécuter rigoureusement, à l'égard des marines neutres, les prescriptions du blocus des Dardanelles; mais, en prévision de toutes

ces éventualités, il augmentait la flotte de la Méditerranée : une nouvelle escadre, composée de trois vaisseaux et de plusieurs frégates, sortait de la Baltique et allait se joindre à la division navale du vice-amiral Heyden.

Le vice-chancelier comte de Nesselrode avait déclaré, de la part de son auguste maître, aux Puissances alliées, qui négociaient avec le gouvernement turc, sans obtenir d'autres résultats que des propositions inacceptables pour la Russie, qu'il n'y aurait ni trève, ni armistice, ni suspension des hostilités, tant que le grand-seigneur ne souscrirait pas aux conditions qui lui avaient été posées avant la guerre.

L'empereur appuya cette déclaration formelle, en ordonnant à tous les corps de réserve de se diriger vers le théâtre de la guerre et en publiant un ukase pour la levée immédiate de trois hommes sur cinq cents âmes dans toutes les provinces de l'Empire.

Les dépêches du comte de Diebitsch annonçaient de nouveaux succès, sur tous les points où se portaient les divers corps de son armée, quoique leurs mouvements fussent un peu ralentis par les grandes chaleurs et aussi par la nécessité d'assurer les approvisionnements. C'était là surtout ce qui avait préoccupé le général en chef, depuis qu'il avait fixé son quartier-général à Aïdos. La flotte de l'amiral Greig lui avait rendu de grands services à cet égard; mais il ne suffisait pas de créer des magasins dans tous les ports du littoral, il fallait trouver sur place les ressources nécessaires à la subsistance de deux cent mille hommes, car les villages turcs étaient déserts, les habitants cachés avec leurs bestiaux et leurs provisions dans les forêts des Balkans; partout les récoltes séchaient sur pied et menaçaient de se perdre.

Le général en chef s'occupa sur-le-champ de l'adminis-



tration des provinces conquises : il institua des autorités locales, en les subordonnant à des gouverneurs civils et militaires chargés de veiller à la fois à la défense et à la tranquillité du pays; il invita la population bulgare, qui n'avait pas quitté ses villages, à continuer les travaux agricoles, et il lui offrit l'aide des troupes pour la fenaison et pour la moisson. La meilleure intelligence régna bientôt entre les cultivateurs et les soldats.

En même temps, Diebitsch rappelait, rassurait la population turque, en lui promettant secours et protection ; il envoyait, dans les montagnes, à la recherche des familles errantes qui s'étaient enfuies à son approche, et il les faisait rentrer dans leurs foyers, sous l'escorte des bataillons qui les sauvegardaient ainsi contre les violences de l'armée musulmane. Ces pauvres gens, maltraités et persécutés par leurs coreligionaires qui voulaient leur persuader que les Russes faisaient la guerre à la loi de Mahomet, accueillirent, avec autant de surprise que de reconnaissance, la noble et généreuse proclamation, que Diebitsch leur adressa, de son quartier-général d'Aïdos, en date du 19 juillet (31, nouv. st.).

Cette proclamation commençait ainsi :

« Le général en chef de l'armée russe, que la victoire a conduit dans les plaines de la Roumélie, tout en déplorant l'aveugle obstination du gouvernement ottoman à rejeter les propositions modérées, faites au nom de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, et dont l'acceptation aurait fait cesser les maux de la guerre et rendu aux paisibles habitants de ces contrées le repos et la tranquillité, se voit dans l'impérieuse nécessité de poursuivre ses succès, d'occuper le pays et d'avancer aussi loin, qu'il plaira à Dieu



de le conduire, afin de forcer par là le sultan à écouter la voix de la raison et de l'humanité.

« Mais, en remplissant ce pénible devoir, le général en chef désire ardemment épargner aux habitants paisibles, tant mahométans que chrétiens, les malheurs d'une occupation militaire, et bien plus encore prévenir leur ruine, qui serait inévitable, si, effrayés par l'approche de l'armée, ils prenaient la funeste résolution d'abandonner leurs habitations et d'évacuer les villages et les villes. »

En conséquence, tous les habitants musulmans des villes, bourgs et villages, étaient invités à rester paisiblement dans leurs habitations, avec leurs femmes et leurs enfants, sans craindre d'être inquiétés ni molestés par qui que ce fût; les soldats de l'armée russe ne pouvant occuper aucune des maisons habitées par des Musulmans, et les mesures les plus sévères étant prises pour que ceux-ci n'eussent à subir la moindre insulte, ni la moindre vexation, de la part des soldats. Les habitants livreraient seulement leurs armes, qui seraient déposées en lieu sûr, pour leur être rendues à la paix. Ils jouiraient alors d'une liberté entière dans l'exercice de leur religion, conservant leurs mosquées et leurs imans, faisant régulièrement les cinq prières aux heures canoniques, et récitant à la prière du vendredi le *houtbe* au nom de Mahmoud leur sultan et kalife; car, disait le général en chef : « Il est bien entendu que les habitants musulmans, qui continueront à demeurer dans le pays occupé par les troupes russes, ne seront pas forcés, pour cela, de devenir sujets russes, mais resteront, comme par le passé, sujets du sultan. »

Cette déclaration solennelle du général en chef démentait tous les faux bruits qu'on avait répandus sur les inten-



tions du tzar à l'égard de la Turquie et du sultan : l'empereur s'engageait ainsi, par l'organe du comte de Diebitsch, vis-à-vis de la Turquie comme vis-à-vis de l'Europe, à ne pas garder les conquêtes que le sort des armes lui aurait permis de faire pendant la guerre.

Enfin, la proclamation de Diebitsch invitait toutes les autorités locales, dans les villes et villages turcs, à ne pas quitter leur poste et à continuer leurs fonctions, afin de maintenir le repos et le bien-être de la population mahométane, attendu qu'aucune autorité russe ne se mêlerait des affaires des Musulmans entre eux. Ces autorités étaient tenues seulement de remettre aux autorités russes tous les objets appartenant au gouvernement turc, tels que canons, armes, munitions, approvisionnements, etc. Sauf cette réserve, les propriétés des particuliers seraient inviolables et respectées. Quant aux habitants des campagnes, on les invitait à faire librement la récolte de leurs champs, à emmagasiner leurs grains, et tout l'excédant des produits, qui ne serait pas nécessaire à leur consommation personnelle, pourrait être vendu par eux à l'armée russe, qui payerait comptant, d'après un tarif régulièrement fixé d'avance.

Cette proclamation, dictée par une habile politique, ne contribua pas peu à faire cesser la terreur que l'approche de l'armée russe inspirait auparavant aux populations, et la guerre perdit dès lors ce caractère de fanatisme et de nationalité, qu'elle avait eu jusque-là de la part des Turcs.

Cependant Diebitsch n'avait pas cessé de poursuivre l'exécution de ses plans militaires. Il avait fait occuper, dès le 28 juillet, la ville de Karnabat, par la colonne du lieutenant-général Rudiger, qui n'y avait pas rencontré un seul soldat turc ; il envoyait de fortes reconnaissances dans toutes les



directions, et les Turcs, qui se montraient de loin, disparaissaient, avant qu'on eût pu les joindre.

La route d'Andrinople paraissait libre. On apprit pourtant que les troupes musulmanes, qui s'étaient dispersées après la prise de Bourgas et d'Aïdos, se rassemblaient dans un un camp retranché près de la ville de Jamboli : le général Schéréméteff reçut l'ordre d'aller, avec une brigade de lanciers, une compagnie de Cosaques et quatre pièces d'artillerie à cheval, reconnaître la position de l'ennemi.

Le 2 août, en arrivant près de Jamboli, il se trouva tout à coup en face d'un corps d'armée de quinze mille hommes de cavalerie, commandé par trois pachas qui l'attaquèrent brusquement; il eut le bonheur de soutenir le choc redoublé de ces masses de cavaliers, sans se laisser entamer; son artillerie, lui vint en aide contre la supériorité du nombre des assaillants, et malgré les efforts opiniâtres de Halil-Pacha qui commandait en personne, la cavalerie turque fut culbutée et entraîna dans sa déroute l'infanterie qui gardait le camp. Deux escadrons du régiment de Courlande pénétrèrent même un instant dans la ville, pendant que le camp était en flammes. La nuit suspendit le combat et favorisa la retraite des trois pachas, qui croyaient avoir eu sur les bras toute l'avant-garde de l'armée russe.

Le lendemain, cent Cosaques, que Schéréméteff avait laissés en observation sur les hauteurs, pendant qu'il retournait à Karnabat pour chercher du renfort, s'aperçurent que la ville de Jamboli n'avait plus de garnison : ils y entrèrent sans trouver un ennemi, et se saisirent des magasins considérables que les Turcs y avaient abandonnés, en se retirant vers Slivno.

Le corps du général Roth était immobile, couvrant le quartier-général d'Aïdos, et la réserve commandée par le



comte Pahlen, qui avait poussé son avant-garde jusqu'à la ville de Faky, envoyait des reconnaissances presque aux portes d'Andrinople. Les communications étaient assurées entre l'armée et le corps d'observation du général Krassowsky, campé à Iéni-Bazar, et surveillant tous les mouvements de la garnison de Schumla. Diebitsch attendait, pour faire investir et assiéger cette forteresse, qu'il fût maître d'Andrinople.

Le général Paskewitch était toujours à Erzeroum, pour organiser l'administration russe dans la ville et dans le pachalik; mais il avait envoyé deux expéditions qui avaient pour objet de garantir les flancs de son corps d'armée contre toute tentative de l'ennemi; car, du côté de Kniss, le pacha de Mouschk parcourait le pays, avec une horde de Kurdes qui mettaient tout à feu et à sang, et, du côté de Beïbourt, les pachas Yagbia et Tystchi-Oglou avaient rassemblé cinq ou six mille hommes de cavalerie et appelaient aux armes toute la population musulmane.

La ville de Kniss, qui était bien fortifiée et qui pouvait se défendre, ouvrit ses portes au colonel Leman, que Paskewitch avait envoyé à la tête d'un régiment de chasseurs pour reconnaître la place. Le détachement que le général-major Bourtzoff avait conduit, à travers les montagnes, aux environs de Beïbourt, s'empara d'abord des riches mines de cuivre, voisines de cette forteresse : elles n'avaient pour défenseurs que des Grecs, qui, après une décharge de mousqueterie, jetèrent leurs armes et vinrent au-devant des troupes russes, avec les saintes images, en demandant à se soumettre au tzar. Les habitants de Beïbourt envoyèrent aussi une députation au général Bourtzoff, pour lui offrir les clefs de la place, que les commandants turcs avaient évacuée en y laissant des magasins bien approvisionnés.



La nouvelle de la prise d'Erzeroum avait répandu partout la terreur et le découragement. Les milices musulmanes, que le fanatisme religieux avait mises sur pied, retournaient dans leurs foyers, sans vouloir combattre. Il suffit de quelques colonnes mobiles, expédiées par Paskewitch dans certains sandjaks qui s'étaient soulevés contre la domination russe, pour ramener à l'obéissance les plus fanatiques.

Le pacha de Van, qui avait réuni dix mille hommes pour attaquer la forteresse de Bajazet, abandonna son camp et prit la fuite, en apprenant qu'Erzeroum était tombé au pouvoir des Russes. La défense de Bajazet avait été héroïque. Le général-major Popoff, qui commandait dans cette forteresse, avait repoussé tous les assauts et tenu en respect, pendant dix jours et dix nuits, un ennemi vingt fois supérieur à la petite troupe de braves, qu'il enflammait de son ardeur et qu'il multipliait en quelque sorte par sa présence seule.

Entre les beaux traits de valeur qui signalèrent cette admirable défense, on en rapporta un que l'empereur se plaisait à citer comme un exemple des dévouements sublimes que le sentiment du devoir peut inspirer au soldat russe.

Lorsque le pacha de Van vint fondre à l'improviste, avec sa milice tartare et ses cavaliers kurdes, sur Bajazet, dans la soirée du 2 juillet, il y avait à peine assez d'officiers d'artillerie pour le service des batteries russes. Une de ces batteries avait été confiée au jeune enseigne Sélivanoff, de la brigade d'artillerie du Caucase. Au commencement de l'action, une balle lui perça le pied ; il ne voulut pas même aller se faire panser, et continua, malgré les douleurs cruelles qu'il ressentait, à diriger le feu de sa batterie. Une



seconde balle lui cassa l'épaule et le renversa. Ses soldats accoururent à lui et le relevèrent tout sanglant :

— Laissez-moi, mes amis! leur dit-il, en regardant par une embrasure; voici l'ennemi! retournez à vos pièces et défendez bien notre batterie.

Les Turcs se précipitèrent dans la batterie; après une lutte corps à corps, l'ennemi eut le dessous et fut obligé de quitter la place, sans avoir pris ni encloué un canon. Sélivanoff avait été frappé d'une balle dans la poitrine; mais il avait eu le temps de voir fuir les Turcs :

— Bien, mes enfants! dit-il, en tombant mort.

L'empereur fit rechercher la famille de ce brave et la combla de bienfaits. Par un ordre du jour en date du 22 août (3 septembre, nouv. st.), il accorda des drapeaux de Saint-Georges avec l'inscription : *Pour la défense de la forteresse de Bajazet, les 20 et 21 juin 1829*, au régiment des Cosaques du Don du colonel Schamscheff et aux régiments d'infanterie de Kozlow et de Haschebourg, qui avaient eu la plus grande part à cette belle défense.

La guerre de Turquie marchait à grands pas vers un dénoûment inévitable, et cependant l'empereur, qui recevait sans cesse des rapports constatant de nouveaux avantages remportés par ses troupes, n'en était que plus impatient d'apprendre la conclusion de la paix. Parmi ses préoccupations, celle de voir la peste d'Orient se propager dans ses États n'était pas la moins pressante.

La peste n'avait pourtant pas encore passé la frontière russe, et, par une étrange bizarrerie du hasard, elle semblait s'arrêter au cours du Danube, comme si un cordon sanitaire eût mis obstacle à son invasion sur la rive droite du fleuve. L'armée de Diebitsch en était exempte, tandis que le fléau, qui exerçait de grands ravages dans les Princi-



pautés, faisait de nombreuses victimes parmi les corps des généraux Gheismar et Kisseleff, qui restaient dans leurs camps, au bord du Danube, pour surveiller Widdin et Nicopoli, Giurgewo et Routschouk.

On avait essayé, pour rassurer les populations, de leur faire croire que la peste n'existait pas, et que la maladie qu'on avait désignée mal à propos sous ce nom, n'était qu'une fièvre contagieuse ; mais les rapports des médecins de Jassy et de Bukharest n'avaient trouvé que des incrédules, et d'ailleurs les mesures de salubrité que prenait l'administration russe ne constataient que trop la réalité de l'épidémie. Il ne fut plus possible d'en douter, quand un ukase du 1/13 août, adressé au comte de Worontzoff, gouverneur de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie, lui prescrivit de faire exécuter avec la plus rigoureuse sévérité les règlements sanitaires : « Considérant, disait l'empereur dans cet ukase, que, par suite des succès de nos armes dans la guerre actuelle contre la Porte Ottomane, l'aide de camp général comte Diebitsch se trouve si éloigné des frontières de l'Empire, que toute disposition de sa part pour arrêter les progrès de la contagion ne peut être exécutée à temps, ni suffisamment efficace; J'ai jugé nécessaire de mettre sous votre autorité immédiate toutes les quarantaines qui se trouvent, soit sur le Dniester, soit sur le Pruth et le Danube. »

En vertu de cet ukase, toutes les personnes arrivant des Principautés danubiennes, sans en excepter les courriers, devaient être soumises deux fois à la purification quarantainaire complète, savoir : une première fois sur le Danube ou le Pruth, et une seconde fois sur le Dniester. Les dépêches, même celles destinées à l'état-major général de l'empereur, devaient être également purifiées, avant d'être en-

voyées à leur destination. Tout contrevenant aux règlements de la quarantaine serait jugé, non plus par les tribunaux ordinaires, mais par et d'après les bases du code criminel de l'armée, « tant à cause de la gravité du crime, que pour servir d'exemple. »

C'était donc la peine de mort que pouvait entraîner toute enfreinte à la loi des quarantaines. On en tira cette induction toute naturelle, que la peste était aux portes de la Russie. La guerre n'en continuait pas moins avec un ensemble et une activité extraordinaires.

On venait de recevoir à Saint-Pétersbourg la nouvelle d'une victoire remportée, le 12 août, entre Jamboli et Slivno.

Dès le 6 août, le général Krassowsky avait exécuté avec succès divers mouvements, que le général en chef lui ordonnait de faire pour préparer le siége de Schumla et resserrer le plus possible l'ennemi dans la place : il avait occupé les défilés de Tchenghé et de Tchélikavak, en chassant les Turcs de leurs retraites presque inaccessibles et en détruisant leurs retranchements. Le grand-vizir, qui était sorti de Schumla avec des masses de cavalerie, avait eu beaucoup de peine à y rentrer, sous la mitraille de l'artillerie russe.

Cependant, le grand-vizir devait arriver, d'un moment à l'autre, disait-on, au camp de Slivno, où son fils Hussein était déjà parvenu avec l'avant-garde composée d'Albanais. Halil-Pacha et deux autres pachas avaient sous leurs ordres ce corps d'armée, qui s'augmentait sans cesse, et qui comprenait alors treize régiments d'infanterie et trois régiments de cavalerie, avec quelques pièces de canon, outre cinq mille hommes de troupes irrégulières.

La ville de Slivno, considérée comme la cité la plus importante de l'Empire Ottoman, après la capitale et Andri-

nople, est située dans un fond entouré de montagnes rocheuses qui la dominent de toutes parts. Le comte de Diebitsch eut l'idée de la cerner et d'y enfermer les trois pachas, ainsi que le grand-vizir, s'il était possible, en occupant les cinq routes qui conduisent de cette ville à Kajan, à Karnabat, à Yénissaar, à Staréka et à Jamboli. Slivno n'avait pas d'autres défenses qu'un camp retranché, dans la direction de Jamboli, le seul côté par où l'ennemi s'attendait à être attaqué.

Le comte de Diebitsch commença, dès le 9 août, à concentrer toutes ses forces en avant de Karnabat, sans dégarnir toutefois les positions occupées par les différents corps d'armée. Il avait fait venir à marches forcées, du camp de Krassowsky, deux brigades de hussards et de hulans avec leur artillerie; il fit relever tous les postes du littoral, sur le golfe de Bourgas, par une brigade d'infanterie qu'on lui avait envoyée de Sébastopol; il versa toutes les réserves dans le détachement du comte Pahlen. Le quartier-général était établi à Dragodanovo, à quinze werstes de Slivno, avant que les généraux turcs eussent été avertis de ce mouvement; qui s'opérait avec autant d'ensemble que de rapidité. L'aile droite était sous les ordres du général Roth; l'aile gauche sous les ordres du général Rudiger; le corps du général Pahlen formait la réserve de ces deux corps.

Le 12 août, à cinq heures du matin, les colonnes rayonnèrent autour de Slivno, sans que leur approche eût été signalée à l'ennemi. Diebitsch s'était mis à la tête de l'avant-garde de Rudiger : celui-ci s'avança par la route de Jamboli, avec ses hussards, commandés par les généraux-majors Nabel et Suchtelen, et ses lanciers, commandés par le général-major Pétristcheff, pendant que l'infanterie descendait par la route de Kajan, pour prendre à revers les



retranchements que la cavalerie attaquerait de face. En même temps, le général Schéréméteff s'approchait de la ville par la route de Yénissaar. Les routes de Kasanlik et de Staréka, que le général en chef avait jugées impraticables, étaient seules ouvertes à la retraite de l'ennemi.

La cavalerie turque, qui était sortie à la rencontre du corps de Rudiger dès qu'elle avait été avertie de l'approche des Russes, fut chargée vigoureusement par les lanciers et se replia en désordre derrière les fossés du camp, où les artilleurs turcs commencèrent à faire un feu terrible; mais le général Rudiger leur opposa une batterie de vingt pièces d'artillerie à cheval, qui foudroya leurs retranchements, tandis que le général en chef s'en approchait du côté opposé, en conduisant lui-même l'infanterie que commandait le général-major prince Gortchakoff III, sous la protection de plusieurs grosses pièces de canon qu'il avait fait braquer sur une hauteur contre la ville.

Cette batterie de siége, qui portait jusqu'au centre de la place; le feu actif de l'artillerie à cheval du général Rudiger, et le mouvement décisif de l'infanterie, firent perdre toute contenance à l'ennemi, qui n'essaya plus à se maintenir dans son camp : il prit la fuite et couvrit de ses fuyards les routes escarpées de Kasanlik et de Staréka. Il fut poursuivi à outrance, à travers les rochers et les bois, par les Cosaques des généraux Syssoïeff et Jiroff, et par les lanciers que guidaient leurs braves colonels Khomoutoff, baron Aurepp, d'Engelhardt et de Suitten. Toutes les pièces d'artillerie que les Turcs avaient essayé d'emmener furent abandonnées dans ces chemins abruptes.

Diebitsch, qui restait maître du camp et de la ville, ordonna au général Roth de continuer à poursuivre l'ennemi. Les Turcs avaient cru pouvoir prendre position dans les



montagnes et profiter de l'avantage du terrain pour se rallier; mais le général Roth ne leur en donna pas le temps: il les culbuta et les dispersa sur un espace de plusieurs werstes; il atteignit, au coucher du soleil, la cime des Balkans, et la nuit seule interrompit la poursuite des restes épars de la garnison de Slivno.

L'action, concentrée devant Slivno, n'avait duré que trois heures. L'ennemi avait perdu tous ses canons, tous ses bagages, tous ses approvisionnements. Il ne laissait pas plus de trois cents prisonniers dans les mains des vainqueurs; mais le chiffre des morts et des blessés devait être considérable. Les Russes, qui s'étaient servis de leur artillerie avec beaucoup d'habileté, de manière à tenir toujours l'ennemi à distance, n'avaient eu que soixante hommes hors de combat.

« Cette victoire, disait Diebitsch dans son rapport, nous coûta fort peu de monde. On l'a due, en grande partie, à la rapidité de la manœuvre, qui, dès le commencement, avait coupé toute retraite à l'ennemi, et à l'impétuosité avec laquelle il fut abordé de toutes parts. Depuis le passage des Balkans par notre armée, l'ennemi avait essayé trois fois de former un corps d'armée sur notre flanc droit, et trois fois ses projets ont été déjoués, ses forces battues, chassées et dispersées. »

Slivno, quoique pris d'assaut sur plusieurs points, n'avait été exposé à aucun acte de violence, parce que la population, composée principalement de Bulgares professant la religion grecque, n'avait pris aucune part à la lutte. Le clergé était venu solennellement recevoir le général en chef russe, avec la croix et l'eau bénite, en lui apportant les clefs de la ville. Le lendemain, Diebitsch fit célébrer un *Te Deum* sur le champ de bataille, en présence de toute la

population, qui paraissait heureuse de jouir enfin d'un moment de calme et de sécurité, sous la protection du drapeau russe, après tant de siècles de persécution et d'esclavage.

Diebitsch était dès lors maître de tous les passages des Balkans, depuis Slivno jusqu'au cap d'Emineh, et de tout le pays enclavé entre le littoral et les villes de Slivno, Jamboli, Karabounar et Wassiliko. Il ne devait accorder qu'un jour de repos à son armée victorieuse, et il se préparait à marcher sur Andrinople.

L'amiral Greig, qui avait si utilement secondé, avec ses vaisseaux, les opérations de l'armée de terre, fit savoir à l'empereur, en lui envoyant les clefs de la forteresse d'Iniada, que cette forteresse s'était rendue, le 19 août, après deux heures de bombardement, à une division de la flotte, composée du vaisseau *le Nord-Adler*, des frégates *la Flore* et *le Prospechny*, de plusieurs bricks et de trois bombardes, et commandée par le capitaine-lieutenant Baskaroff. L'ennemi, dont les forces s'élevaient à deux mille hommes, et qui avait de grands moyens de défense à sa disposition, n'avait pas mis bas les armes, sans faire une opiniâtre résistance. La flotte entière avait été spectatrice de cette brillante affaire.

Le jour suivant, le major Crammer, du régiment d'infanterie de Kamtchatka, était allé, avec des troupes de descente, détruire la fonderie de Samakow, et le commandant en chef de la flotte de la mer Noire avait reçu la soumission de Démotika et de deux autres forteresses du littoral.

Quand, par ordre du général en chef, le colonel Khomoutoff fut envoyé, à la tête d'une division du régiment des hulans de Karkow, pour occuper Démotika, qui avait été la résidence des sultans avant la prise de Constantinople, et



que Pierre le Grand avait habitée après la bataille de Pultava, les anciens de la ville vinrent au-devant des Russes, avec des rameaux d'olivier à la main, en signe de paix.

— Nous étions sûrs de vaincre, et nous avons été vaincus! disaient-ils au colonel Khomoutoff. Il faut donc obéir à la destinée et changer l'ennemi en ami.

CXXXIV

L'empereur, en apprenant que la Turquie n'avait plus d'armée en campagne pour couvrir Andrinople et Constantinople, ne pouvait douter que la guerre ne tournât enfin à un dénoûment qu'il prévoyait de longue date. Il était certain que Diebitsch s'emparerait d'Andrinople, la seconde ville de l'Empire turc, et pourtant, fidèle à sa parole et inébranlable dans sa modération, il ne songeait pas même à imposer des conditions plus dures à la Porte Ottomane, en signant la paix. Il attendait avec impatience le résultat de la mission secrète du général prussien de Muffling, qui était en route pour Constantinople et qui devait se porter garant officieux des intentions pacifiques du tzar.

Le grand-seigneur avait quitté son camp de Ramisch-Tschifflick, sous prétexte de l'insalubrité de ce camp à l'époque des grandes chaleurs, pour fixer sa résidence au camp de Bouyukderé et se rapprocher de sa flotte : on lui prêtait l'intention de s'enfuir en Asie, dans le cas où les Russes entreraient à Constantinople; mais il ne cherchait qu'à gagner du temps, en laissant croire à l'ambassadeur de France qu'il était tout disposé à se réconcilier avec la

Russie et à satisfaire aux vœux des trois Puissances alliées, à l'égard de la Grèce.

Son ministre le reïss-effendi tenait, il est vrai, un tout autre langage à sir Gordon, ambassadeur du gouvernement britannique : il évitait de se prononcer sur les affaires de la Grèce, tout en protestant de sa déférence et de son dévouement pour l'Angleterre; il s'efforçait de rompre ou du moins de relâcher les liens politiques qui attachaient le cabinet de Londres aux cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg; il allait jusqu'à demander des subsides, des vaisseaux et des soldats anglais, pour continuer la guerre contre la Russie. Ces secours avaient peut-être été promis d'une manière indirecte. Sir Gordon avait, dit-on, fait entendre, à plusieurs reprises, que si le Divan adhérait au traité du 6 juillet 1827, signé par les Puissances médiatrices, et se soumettait aux prescriptions du protocole du 22 mars 1829, relatif à la Grèce, l'Angleterre pourrait intervenir dans le différend de la Russie avec l'Empire Ottoman, et arrêter peut-être la marche des armées russes.

Le gouvernement turc ne voulait à aucun prix admettre le protocole du 22 mars, qu'il regardait comme un empiétement sur ses droits vis-à-vis de ses sujets rebelles. Le président de la Grèce, Capo d'Istria, dirigé sous main, disait-on, par la politique russe, n'acceptait pas davantage ce protocole, qu'un envoyé anglais, Dawkins, lui avait notifié, et il se refusait à mettre bas les armes, avant que la Turquie eût abandonné toutes ses prétentions sur le territoire que les Hellènes avaient délivré. La situation était donc sans issue de part et d'autre, et toutes les négociations n'aboutissaient qu'à des complications nouvelles.

La flotte anglaise n'en était pas moins dans les eaux de Constantinople, et l'on pouvait prévoir une circonstance qui,



par le seul fait d'une rivalité de pavillon, déterminerait tout à coup un conflit entre cette flotte et une des escadres russes. L'empereur Nicolas avait si bien compris le danger de cette situation, qu'il ne cessait de recommander à l'amiral Greig la prudence la plus méticuleuse, en lui conseillant d'éviter, autant que possible, la rencontre de ses vaisseaux avec des navires de la marine anglaise, et en effet, malgré le blocus du Bosphore, les flottes des deux nations ne se trouvèrent pas une seule fois en présence.

Le sultan Mahmoud se croyait tellement sûr de l'appui de l'Angleterre, qu'il avait accueilli sir Gordon avec des honneurs qui n'avaient jamais été accordés à un ministre étranger, et que, dans l'audience solennelle où cet ambassadeur lui présenta ses lettres de créance (16 juillet), il exprima sa satisfaction de ce que le roi d'Angleterre avait choisi, pour son représentant auprès de la Porte, un homme d'Etat aussi habile, aussi sage et aussi modéré.

La modération de sir Gordon alla sans doute au delà de ce que le grand-seigneur en attendait, lorsque ce ministre se défendit de faire la moindre démarche auprès du gouvernement russe ou de ses agents, à l'effet de demander un armistice, qu'il savait ne pouvoir pas obtenir; il invita seulement le reïss-effendi à se mettre en rapport, pour cet objet, avec le général de Muffling qui venait d'arriver malade à Constantinople, et qui fut, pendant dix jours, incapable de traiter les affaires pour lesquelles il avait reçu à la fois les instructions secrètes de l'empereur de Russie et celles du roi de Prusse.

La mission de cet agent prussien était, d'ailleurs, essentiellement pacifique : elle avait pour but de remettre sous les yeux du Divan, avec de nouveaux arguments péremptoires, la note que Nicolas avait adressée en dernier lieu à



tous les cabinets de l'Europe, pour leur déclarer qu'il était toujours disposé à faire cesser l'effusion du sang, dans le cas où la Porte consentirait à satisfaire à des réclamations justes et nécessaires, que la Russie s'était vue forcée d'appuyer par les armes.

Tous les jours, on annonçait que le sultan était prêt à conclure la paix sur les bases que la Russie avait posées depuis deux ans; on faisait même courir le bruit que des plénipotentiaires avaient dû partir pour le quartier-général de Diebitsch, mais ce n'étaient là que des expédients dilatoires et des ruses de la politique expectante; car, dans le Conseil du sultan, on attendait, on espérait l'une ou l'autre de ces deux solutions également problématiques : l'intervention armée de l'Angleterre, ou bien la retraite de l'armée russe, en face de la peste qui commençait à l'attaquer, et de la mauvaise saison qui s'avançait à grands pas avec tous les désastres de la précédente campagne. Le sultan se reposait donc sur la force d'inertie et s'en remettait à la Providence.

L'empereur Nicolas, au contraire, ne doutait pas que la paix ne devînt d'un moment à l'autre une nécessité impérieuse pour la Porte Ottomane, et, sachant bien que Diebitsch ne suspendrait pas sa marche sur Constantinople, il avait d'avance fait partir deux plénipotentiaires, l'adjudant-général comte Orloff et le conseiller privé comte Frédéric de Pahlen, qui, munis de ses instructions et de ses pleins pouvoirs, s'embarquèrent à Odessa, le 23 août, pour se rendre au quartier-général de l'armée. La prise d'Andrinople hâta et décida le dénoûment inévitable de la guerre de Turquie.

Cette grande nouvelle apporta la consternation de la défaite à Constantinople, la joie et l'enivrement de la victoire



à Saint-Pétersbourg. Elle fut annoncée, dans cette dernière ville, le 9 septembre, par la publication d'un rapport sommaire de Diebitsch, qui avait adressé seulement à l'empereur les clefs de la ville conquise. Un passage de ce rapport avait surtout frappé l'empereur, qui crut y voir poindre comme l'aurore du rétablissement de la religion grecque dans les provinces musulmanes : « La parfaite tenue de nos troupes et leur excellente discipline, disait Diebitsch, nous ont, en général, concilié la confiance entière de tous les habitants, tant chrétiens que musulmans. Les premiers prennent volontiers les armes pour la défense de leurs foyers et de leurs familles, et, de concert avec les Cosaques, ils vont faire des patrouilles dans les directions où ils apprennent que se réunissent les restes des troupes turques dispersées. Les derniers, ayant tout à craindre de leurs propres soldats qu'aucun frein ne retient, s'empressent de se mettre sous notre protection, dès que nous paraissons, et c'est ce qui a eu lieu maintenant à l'occupation d'Andrinople. »

— Ne serait-ce point, dit alors Nicolas à M. Daschkoff, qui dirigeait les affaires ecclésiastiques, ne serait-ce point une gloire immortelle pour un souverain, que de ramener les Musulmans à la foi de Jésus-Christ et de rendre au culte orthodoxe la vénérable basilique de Sainte-Sophie de Constantinople?

Ce fut sans doute sous l'influence de cette idée pieuse et de cette lointaine espérance, que l'empereur ordonna qu'une des clefs d'Andrinople serait conservée dans l'église du monastère de Saint-Alexandre-Newsky et placée parmi les reliques des saints.

Le rapport détaillé sur la prise d'Andrinople n'arriva que trois jours après, avec les drapeaux enlevés à l'ennemi, que le général en chef avait envoyés par son aide de camp



le comte Tolstoy, capitaine du régiment des chevaliers-gardes, qui fut nommé, à cette occasion, aide de camp de l'empereur. Ces vingt-cinq drapeaux et ces huit queues de cheval furent promenés dans les rues de la capitale, à la suite du *Te Deum* d'actions de grâce, célébré, le 11 septembre, en présence de l'empereur et de la famille impériale, dans l'église du monastère de Saint-Alexandre-Newsky.

Le comte de Diebitsch, le lendemain même de la victoire de Slivno (16 août), s'était porté à marches forcées sur Andrinople. Les chaleurs excessives de la saison, le mauvais état des routes pierreuses n'avaient pas empêché les troupes de parcourir trente à trente-cinq werstes par jour, sans rencontrer d'obstacles. L'avant-garde seule, commandée par le général-major Jiroff, s'était trouvée en présence d'un détachement de sept cents chevaux, qu'elle avait culbuté et poursuivi, en lui enlevant un drapeau et des prisonniers.

Le 19 août, les habitants d'Andrinople purent voir les colonnes russes descendre des hauteurs de Bouyouk-Derbent. Diebitsch, à la tête du deuxième corps, alla établir son quartier-général à Eski-Saraï, ancienne résidence des sultans, située aux environs d'Andrinople; les deux autres corps (le sixième et le septième de l'armée) formèrent en arrière une seconde et une troisième lignes, s'appuyant par la droite à la rivière de la Tundja, et protégées par les postes des Cosaques qui avaient occupé les montagnes et poussé leurs patrouilles jusque sur la route de Constantinople.

Les forces turques, auxquelles la défense de la place avait été confiée, se composaient de dix mille hommes d'infanterie régulière, de mille chevaux et deux mille soldats de milice irrégulière; en outre, sur les quatre-vingt



mille habitants que renfermait la ville, quinze mille appartenant à la religion musulmane étaient armés; mais les fortifications, dont l'étendue aurait exigé des travaux considérables, n'avaient pas même été réparées et manquaient d'artillerie.

L'apparition inopinée de l'armée russe avait frappé d'un tel découragement le pacha d'Andrinople, Schefik-Ali-Mehmed, et les pachas à trois queues Ibrahim et Halil qui commandaient la garnison, qu'ils envoyèrent des parlementaires au général russe, pour lui demander une capitulation. Diebitsch leur fit répondre, par le conseiller Fonton, qu'il exigeait que les troupes turques lui livrassent leurs armes, leurs canons, leurs drapeaux, leurs munitions de guerre et de bouche, avant de se retirer avec eux sur Philippopoli ou Démotika. Il leur accordait, pour accepter ces conditions, un délai de quatorze heures, à l'expiration duquel il ferait donner l'assaut à la ville.

Le 20 août, à cinq heures du matin, Diebitsch, n'ayant pas eu de réponse à son ultimatum, prit ses dispositions pour l'attaque générale : l'infanterie des deuxième et troisième corps, sous son commandement, s'approcha de la place, par les hauteurs; la colonne de gauche, composée de cavalerie, avec trente-deux pièces d'artillerie à cheval, sous les ordres du général comte Toll, chef de l'état-major, eut ordre d'occuper la route de Kirk-Kilissia et de couper celle de Constantinople, de manière à fermer la retraite à l'ennemi. Le lieutenant-général Rudiger, commandant le septième corps qui formait la réserve, alla se mettre en observation sur la route de Bouyouk-Derbent.

L'attaque devait commencer à neuf heures; mais, deux heures auparavant, les pachas essayèrent de négocier de nouveau, dans l'espoir d'obtenir des conditions moins dures.



Diebitsch ne voulut accepter aucune transaction et fit avancer ses régiments vers les murs de la ville.

Alors une foule impatiente, parmi laquelle se trouvaient beaucoup de Grecs et d'Arméniens, sans attendre l'issue des pourparlers, se précipita hors de l'enceinte des murailles, et vint, avec des démonstrations de joie et d'amitié, au-devant des Russes, pendant que la garnison, tout effarée, jetait ses armes, désertait les batteries et abandonnait le camp retranché, sans s'informer si la capitulation était signée. Elle ne l'était pas; mais Diebitsch, fidèle à sa promesse, accorda aux troupes turques, officiers et soldats, l'autorisation de retourner dans leurs foyers, après avoir déposé leurs armes; il leur défendit seulement, sous les peines les plus sévères, de se diriger sur Constantinople.

Les généraux Pahlen, Roth et Rudiger occupèrent, avec leurs divisions, les routes qui conduisaient à Andrinople; et les troupes se logèrent en partie sous les tentes du camp turc, et en partie dans les belles casernes que Mahmoud avait fait bâtir autour de la ville, où une garnison russe, peu nombreuse, fut envoyée pour maintenir l'ordre; car déjà les chrétiens commettaient des excès odieux contre les Musulmans. Diebitsch fit donner le knout à des Grecs qui avaient arraché la barbe à un vieillard turc. Le quartier-général, établi à Eski-Saraï, avait été transporté au palais du sultan, dans la ville, qui voyait les boutiques et les cafés se rouvrir et qui reprenait avec sa tranquillité son aspect ordinaire, tandis que les Turcs désarmés se retiraient par la route de Démotika.

Diebitsch, maître d'Andrinople où il avait trouvé cinquante-six pièces de canons, vingt-cinq mille fusils et des magasins bien approvisionnés, ne semblait pas se préparer à y faire un long séjour : il avait donné des ordres pour que



les différents corps de son armée continuassent leur mouvement sur la capitale : « Dans dix ou douze jours, écrivait-il à l'empereur, je serai devant Constantinople, où la paix sera conclue. »

L'empereur regardait aussi la paix comme certaine. Il adressa ce rescrit au général en chef, que les éclatants succès de la campagne avaient couvert de gloire :

« Après avoir effectué le mémorable passage des Balkans et porté nos drapeaux victorieux dans une contrée où on ne les avait jamais vus se déployer jusqu'alors ; marchant de victoire en victoire, vous avez dispersé les forces de l'ennemi partout où il essayait de les concentrer, et vous vous êtes acquis en même temps une nouvelle gloire, en montrant au monde avec quelle magnanimité l'armée russe se conduit vis-à-vis des habitants paisibles. Vos dispositions ont eu pour résultat l'occupation d'Andrinople, seconde capitale de l'Empire Ottoman, qui a volontairement fait sa soumission.

« Les services éminents que vous M'avez rendus de même qu'à la patrie, vous ont mérité Mon entière reconnaissance et toute Ma bienveillance ; voulant vous en donner un juste témoignage, Je vous ai conféré les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André, que vous trouverez ci-joints.

« Il M'est également agréable de vous exprimer Ma sincère gratitude, pour le bon ordre, la parfaite discipline et l'excellente conduite de nos troupes dans leurs relations avec les habitants du pays soumis à nos armes. Le but de Mes désirs a toujours été de voir les soldats russes aussi doux envers l'habitant paisible, que terribles contre l'ennemi les armes à la main. Vous avez donc rempli complétement Mon attente et mérité sous ce rap-



port la confiance et la reconnaissance de l'ennemi lui-même.

« Je suis pour toujours, avec une bienveillance et une affection sincères, votre ami,

« NICOLAS. »

« Tsarskoé-Sélo, 28 août (9 septembre) 1829. »

Il crut donner au comte de Diebitsch-Zabalkansky un témoignage bien plus intime de haute satisfaction, en nommant, par ukase du 30 août (11 sept., nouv. st.), la comtesse son épouse dame d'honneur de l'impératrice.

Cependant, le nouveau triomphe des armes russes dans la Turquie d'Europe avait été un peu diminué, aux yeux de l'empereur, par plusieurs échecs qu'elles avaient éprouvés simultanément dans la Turquie d'Asie.

Le pays conquis par Paskewitch, à la suite de plusieurs victoires signalées, n'était pas encore soumis et pacifié : la population musulmane, fanatisée par les agents du sultan, était toujours prête à courir aux armes et à se révolter contre les Russes. Ainsi le pacha de Trébizonde, depuis la chute d'Erzeroum, avait rassemblé un corps d'armée de douze à quinze mille hommes, avec lequel il menaçait la forteresse de Beïbourt, défendue par un détachement que commandait l'intrépide général-major Bourtzoff.

Ce général, averti des projets de l'ennemi, eut la malheureuse pensée de vouloir les prévenir : il sortit de Beïbourt, dans la nuit du 30 juillet, avec cinq régiments d'infanterie. Le lendemain, à la pointe du jour, en approchant du village fortifié de Khart, il se vit enveloppé par la cavalerie turque, qui l'attaqua de tous côtés avec des forces dix fois supérieures aux siennes : il tomba frappé d'une balle en pleine poitrine, en chargeant à la tête de ses sol-



dats. Le lieutenant-colonel Lindelfeld prit à sa place le commandement et réussit, par un effort désespéré, à se replier sur Beïbourt, où il rapporta son malheureux général, qui y mourut de sa blessure.

La forteresse de Beïbourt eût été prise, si Paskewitch ne se fût hâté d'y envoyer la colonne du général-major Mourawieff; il partit lui-même, le 3 août, avec une division de son armée, pour faire rentrer dans le devoir les tribus soulevées de l'Arménie et pour châtier surtout celle des Lazes, la plus indomptable et la plus belliqueuse, qui avait fait subir un terrible échec à la garnison de Beïbourt.

Les Lazes s'étaient retranchés dans huit villages où ils pouvaient concentrer successivement la défense, en cas d'attaque; ils se portèrent, avec toutes leurs forces, sur celui de Khart, le mieux fortifié de tous, en ayant appris que le général russe attaquerait d'abord ce village, à dix werstes duquel campait, avec quatre cents hommes, Osman-Schatyr-Oglou, ancien pacha d'Anapa, qui devait sa liberté à la clémence de l'empereur Nicolas et qui n'en était que plus acharné contre les Russes.

Le village de Khart, entouré d'abattis d'arbres et d'ouvrages en terre, occupait une forte position au milieu des montagnes; ses rues étroites et tortueuses, ses maisons en pierres dures, ses abords hérissés d'obstacles, devaient favoriser la résistance des braves, qui s'y étaient enfermés en se jurant réciproquement de s'y défendre jusqu'à la mort : les Lazes, que liait entre eux ce serment redoutable, s'étaient, suivant l'usage des Orientaux, revêtus de leurs linceuls.

Paskewitch jugea qu'il perdrait trop de monde, s'il voulait enlever à la baïonnette le repaire de ces furieux : il braqua douze pièces d'artillerie contre les retranchements

où l'ennemi ne se montrait pas. A chaque coup de canon, les Lazes, cachés à plat ventre derrière leurs levées de pierres, répondaient par un feu de mousqueterie très-vif et très-habilement dirigé; pendant ce temps-là, des masses d'infanterie asiatique s'aggloméraient dans les montagnes, sur les flancs de la division du général russe et derrière elle, comme pour lui fermer la retraite.

Le village était cerné, mais la nuit ne permettait pas de continuer l'attaque. Tout à coup, les Lazes et leurs auxiliaires, qui s'étaient postés en embuscade autour du détachement de Paskewitch, essayèrent de l'écraser par le nombre, en l'assaillant dans l'obscurité, avec une bravoure farouche et opiniâtre; ils furent repoussés, il est vrai, mais ils firent bien du mal à leurs adversaires, avant de se disperser en désordre sous le feu de l'artillerie qui tirait sur eux à bout portant. Les Lazes qui avaient fait vœu de mourir les armes à la main, tinrent leur serment; ceux qui n'avaient pu trouver la mort en combattant, se la donnèrent eux-mêmes à coups de poignard.

Cette lutte effrayante, au milieu des ténèbres, impressionna profondément les troupes qui l'avaient soutenue et qui auraient peut-être été mises en déroute, si le général en chef, qui les encourageait de la voix et de l'exemple, n'eût employé toute son artillerie, que les généraux Potemkine, Gullenschmidt et Mourawief dirigèrent avec autant de bonheur que d'habileté contre ces hordes fanatiques.

Pendant la nuit, le village fut évacué par ses défenseurs, qui passèrent comme des lions à travers les postes de Cosaques, en sacrifiant la moitié des leurs; il n'y avait plus une âme vivante dans ce village, quand les Russes s'en emparèrent, au point du jour. Ceux-ci se portèrent immédiatement avec l'artillerie sur les villages voisins qui avaient



été également évacués dans la nuit; mais, près d'un de ces villages nommé Balakhor, ils rencontrèrent, dans un défilé, trois mille hommes d'infanterie et de cavalerie, sous les ordres du pacha Osman-Oglou, qui avait, non loin de là, son camp retranché.

Le combat s'engagea aussitôt et fut aussi vif que sanglant de part et d'autre. Le général-major Raïewsky ne vint à bout de ses adversaires, qu'en opposant l'artillerie à leurs charges forcenées; les hulans, les dragons et les cavaliers tartares achevèrent de culbuter l'ennemi. Le camp d'Osman-Oglou fut pris ensuite, sans avoir été défendu : on y trouva, outre les canons et les munitions, une quantité de bagages que les habitants du pays avaient cru y mettre en sûreté. La perte des Russes, dans cette chaude affaire, avait été minime, en comparaison de celle de l'ennemi.

Après avoir dispersé les rassemblements des Lazes, le général Paskewitch avait dû faire une tentative sur Trébizonde, de concert avec quelques vaisseaux de l'escadre, que l'amiral Greig en avait détachés pour bombarder cette ville forte, qu'il était bien difficile de réduire, sans entreprendre un siége en règle par terre ou par mer.

Cependant, le général Diebitsch attendait d'heure en heure, à son quartier-général, les plénipotentiaires russes désignés par l'empereur, le comte Orloff et le conseiller comte de Pahlen, qui avaient débarqué à Bourgas; les plénipotentiaires turcs, qu'on lui annonçait tous les jours de Constantinople, n'avaient pas encore paru. Il avait donc, à tout hasard, pour couvrir et assurer ses positions stratégiques, envoyé des détachements plus ou moins nombreux, qui devaient occuper toutes les villes ou villages fortifiés, en avant d'Andrinople, pendant que l'amiral Greig ferait



opérer des descentes, à l'effet d'occuper aussi quelques places du littoral jusqu'à Constantinople. C'est ainsi que la forteresse de Midia fut emportée de vive force, le 7 septembre, par les marins de la flotte, sous la conduite du lieutenant-colonel Abramoff.

Le général-major Sievers avait dirigé sur la ville d'Enos un régiment de hulans du Boug, quelques Cosaques et quatre pièces d'artillerie, pour ouvrir une communication avec l'escadre du vice-amiral Heyden, qui bloquait les Dardanelles, et pour lui faire parvenir des dépêches que le général en chef avait confiée à un de ses aides de camp, le général Moukanoff. Partout, sur le passage du détachement du général Sievers, la population, en partie grecque, livrait ses armes, au lieu de s'en servir contre les Russes. Mais la forteresse d'Enos, où s'était enfermé un officier turc qui voulait la défendre, aurait pu tenir longtemps avec ses vingt-cinq pièces d'artillerie de gros calibre.

Le 6 septembre, après avoir sommé le commandant d'Enos de rendre la place, Sievers mit à pied ses hulans, les arma de fusils et les mena lui-même à l'assaut : on ne lui donna pas la peine de commencer l'attaque. La ville ouvrit ses portes, et la citadelle capitula.

En même temps, d'autres généraux, envoyés dans un rayon de soixante werstes autour d'Andrinople, occupaient sans coup férir les villes et les villages, en désarmant les habitants. Le général-major Schérémeteff était à Démotika; le général-major Beghidoff, à Lulé-Bourgas; le général comte Pahlen, à Visa.

Quant à Schumla, où le grand-vizir avait laissé le commandement à Hussein-Pacha, le lieutenant-général Krassowski poussait avec vigueur les travaux destinés à compléter l'investissement de la place : la tranchée était



ouverte; les batteries avancées répondaient au feu des remparts, et déjà la garnison, resserrée dans ses retranchements, pouvait craindre un assaut général. Elle espérait encore, il est vrai, être secourue par les bandes de Mustapha, pacha de Scutari.

Le lieutenant-général prince Madatoff reçut l'ordre d'aller battre le pays sur les derrières des forces turques campées à Schumla, et d'intercepter les convois de vivres qui leur arrivaient encore de Tirnova. Madatoff était alors gravement malade; il n'hésita point pourtant à se charger de cette expédition, qu'il acheva heureusement dans l'espace de cinq jours, à la tête d'une brigade de hussards et d'un régiment de hulans, soutenus par l'artillerie à cheval: non-seulement il enleva ou détruisit deux ou trois cents chariots d'approvisionnements, mais encore il reçut la soumission des habitants, qui se plaçaient sous sa sauvegarde, en lui envoyant le pain et le sel.

A son retour au camp de siége, il souffrait horriblement de la maladie organique, à laquelle il devait bientôt succomber :

— Dieu fasse, dit-il en s'alitant, que je vive assez pour apprendre, avant de mourir, que la paix est faite et que notre chère patrie a enfin obtenu satisfaction !

Le siége de Giurgewo, après plusieurs bombardements sans résultat, avait été transformé en blocus, et l'aide de camp général Paul de Kisseleff, qui n'avait pas à sa disposition les moyens nécessaires pour réduire cette place imprenable, se contentait de la serrer de près, en attendant que le pacha Kutschuk-Achmet acceptât la capitulation qu'il lui avait offerte à plusieurs reprises.

La peste n'avait pas épargné, d'ailleurs, le camp des assiégeants, où l'on n'envoyait plus de troupes fraîches, quoi-



que le pacha de Scutari, à la tête de soixante-quinze mille fantassins et cavaliers, disait-on, qu'il amenait au secours de l'armée turque, eût commencé à menacer sérieusement Turnow, Kalé et d'autres points occupés par les Russes sur la rive gauche du Danube.

Le général baron Gheismar s'était vu obligé d'abandonner Kraïova, en brûlant la ville, et de renoncer à quelques autres forteresses de la petite Valachie, devant un mouvement offensif du pacha de Widdin. La terreur s'était répandue jusqu'à Bukharest. L'ennemi n'avait pas réussi à faire lever le siége de Roustchouk et de Giurgewo; mais ces deux places avaient été ravitaillées.

Le général Kisseleff fit balayer les bords du Danube par sa cavalerie, et, au moyen d'une manœuvre aussi rapide qu'habile, reprit possession de tous les points que les Russes avaient dû abandonner momentanément. L'exécution du plan d'attaque était confiée au général baron de Lowenstern : ce général donna la chasse aux partis qui tenaient la campagne, emporta d'assaut leur camp près de Nicopoli, et refoula les Turcs dans le Danube.

Cette vigoureuse expédition avait peut-être sauvé les Principautés, où le corps d'armée d'occupation était affaibli et démoralisé par les ravages de l'épidémie. Le bruit courait même qu'une nouvelle maladie pestilentielle avait éclaté parmi les troupes, déjà décimées par la peste, qui, depuis trois mois, s'épuisaient à faire le siége de Giurgewo : c'était, disait-on, une sorte de fièvre lente, qui, en peu de temps, amaigrissait le malade à ce point qu'il avait l'air d'un spectre plutôt que d'un être humain.

Le général Kisseleff, que le divan de Bukharest avait appelé plus d'une fois dans son sein, s'était fait par toute la province une popularité bien flatteuse, en diminuant, au-



tant que possible, les charges que la présence d'une armée étrangère imposait au pays : grâce à lui, les dilapidations, qui avaient accompagné l'occupation des Principautés pendant la campagne précédente, ne se renouvelaient plus. En outre, son expérience et son humanité avaient eu l'occasion de se manifester d'une manière éclatante dans les mesures de précautions sanitaires et de salubrité publique, qui étaient commandées par le fléau de la peste : il n'avait pas seulement contribué à faire établir sur d'excellentes bases le système des quarantaines, avec isolement des malades ; il s'était attaché à relever et à fortifier le moral de ses soldats, en se montrant lui-même insouciant du danger qu'il partageait avec eux, mais en maintenant avec la plus rigoureuse sévérité les prescriptions d'ordre et de police relatives à l'épidémie.

Le président des Principautés, étant tombé malade à Jassy, et sa maladie laissant peu d'espoir de guérison, le général Kisseleff se trouva signalé d'avance, par la voix publique, comme le successeur du lieutenant-général Jeltoukhine. Sa nomination paraissait d'autant plus certaine, qu'il avait été désigné au choix de l'empereur par Jeltoukhine lui-même, au moment où ce haut fonctionnaire, fatigué de lutter contre l'opposition sourde des divans de Moldavie et de Valachie, avait demandé à l'empereur la permission de se retirer pour cause de santé.

Sur ces entrefaites, la prise d'Andrinople avait annoncé la fin probable de la guerre, et le comte de Diebitsch, en transmettant cette heureuse nouvelle au général Kisseleff, lui recommandait de conserver ses positions sur la rive gauche du Danube, en attendant les événements.

Le général Kisseleff apprit tout à coup que Mustapha, pacha de Scutari, avait quitté Widdin avec un corps de trente-



cinq mille hommes et se portait à marches forcées dans la direction d'Andrinople ou de Schumla. Ce mouvement offensif du pacha de Scutari ne pouvait avoir été prévu par Diebitsch, et, par conséquent, les ordres du général en chef au commandant des troupes russes sur la rive gauche du Danube devaient être funestes à la grande armée d'opération, qui allait peut-être se voir attaquée à l'improviste au milieu de son triomphe.

Le général Kisseleff ne balança pas à prendre un parti : il écrivit au comte de Diebitsch, que les circonstances le forçaient d'agir, sans pouvoir attendre des ordres ultérieurs plus conformes à la situation nouvelle, qui exigeait une énergique et prompte décision. Il réunit en toute hâte les troupes disponibles, au nombre de quinze à vingt mille hommes, et partit de Bukharest, le 10 septembre, avec son état-major, suivi d'un grand transport de munitions et d'approvisionnements.

Le général Gheismar reçut l'ordre de seconder ce mouvement; il avait déjà réoccupé Rassova et intercepté de nouveau la navigation sur le Danube, en se mettant à la poursuite du corps d'armée du pacha de Scutari, qui, au au lieu de perdre son temps à faire lever le siége de Giurgewo et de Roustchouk, semblait n'avoir pas d'autre projet que de faire une pointe sur Andrinople.

Le général Kisseleff concentra ses forces, pour écraser l'arrière-garde de ce corps d'armée, composé surtout d'Albanais, qu'il avait atteint enfin près de la forteresse de Vratza : il fut arrêté par la nouvelle de la signature des préliminaires de la paix. Mais le pacha de Scutari ne s'arrêta pas, soit qu'il ne fût point averti de la suspension des hostilités, soit qu'il voulût amener une diversion favorable à la cause du sultan ; il échappait ainsi aux chances d'une défaite,

en refusant la bataille que lui offraient les généraux Kisseleff et Gheismar; il s'avança jusqu'à Philippopoli, et il paraissait bien déterminé à ne s'arrêter qu'en vue d'Andrinople.

Le général Kisseleff, qui s'était remis en marche avec une prodigieuse célérité, se promettait bien de rejoindre le pacha de Scutari et de lui faire payer cher cette longue et pénible poursuite à travers les montagnes, où il manquait souvent d'eau et de vivres. Il fit occuper Sophia, capitale de la Bulgarie, par le général Gheismar, et il s'empara lui-même de Gabrova, en songeant ainsi à couper la retraite aux Albanais de Mustapha, qui ne pouvait tarder à rencontrer un des corps de la grande armée d'opération.

Le général Kisseleff n'était plus éloigné de l'ennemi que de vingt-cinq werstes, lorsqu'il reçut des dépêches de Diebitsch, qui lui apprenaient que la paix avait été signée définitivement le 14 septembre. Le pacha de Scutari avait reçu, en même temps, du grand-vizir, l'ordre de faire halte et de ne pas s'approcher davantage d'Andrinople.

Le pacha aurait eu le temps d'arriver sous les murs de cette ville, avec son corps d'armée, qui grossissait en chemin et qui eût fini par rassembler plus de quatre-vingt mille volontaires fanatisés, si le général Kisseleff ne l'eût suivi de près, l'épée dans le dos, en inquiétant et retardant sa marche, sans réussir toutefois à lui faire accepter un combat dont l'issue n'aurait pas été douteuse. Ainsi, grâce à l'initiative personnelle du général Kisseleff, qui ne prit conseil que de son intelligence politique et de son génie militaire, l'audacieuse tentative du pacha de Scutari échoua complétement et n'exerça aucune influence sur les négociations de la paix. On peut croire qu'il en eût été autrement, dans le cas où les plénipotentiaires auraient vu tout à coup

apparaître une armée turque de cent mille hommes dans les plaines d'Andrinople.

Le comte de Diebitsch eut la loyauté de ne pas savoir mauvais gré au général Kisseleff d'avoir peut-être dépassé ses instructions; il approuva hautement tout ce qui avait été fait, à son insu, pour intimider le pacha de Scutari et le forcer à s'arrêter; mais néanmoins il ne fit pas figurer, dans ses rapports à l'empereur, cette expédition si sagement combinée et si brillamment conduite, à laquelle on devait sans doute le succès définitif de la campagne de Turquie.

L'empereur était instruit, toutefois, de la vigoureuse poursuite que le général Kisseleff avait exécutée, de son propre mouvement, contre le pacha de Scutari marchant sur Andrinople, et il se rendit bien compte de l'importance de cette belle manœuvre, qui avait mis à néant les projets et les espérances du parti de la guerre dans le Conseil du sultan.

En même temps, les boyards, qui étaient réunis à Bukharest pour nommer un hospodar et qui avaient porté leurs suffrages sur le prince Ghika, demandaient au gouvernement russe que le général Kisseleff succédât au lieutenant-général Jeltoukhine en qualité d'administrateur et président plénipotentiaire des Principautés; mais la situation nouvelle des Principautés allait se dessiner dans les conférences ouvertes à Andrinople pour la conclusion de la paix.



CXXXV

La prise d'Andrinople avait enfin dessillé les yeux du sultan Mahmoud, qui s'était vu sur le bord d'un abîme, où l'Empire Ottoman pouvait s'engloutir avec lui. Jusque-là, il avait résisté, avec une force d'inertie invincible, aux conseils de l'ambassadeur de France comme aux sollicitations de l'envoyé prussien.

Le reïss-effendi partageait ou faisait semblant de partager la confiance de son maître, à ce point qu'il avait répondu à M. de Muffling, qui, pour l'amener à des idées pacifiques, lui rappelait que chaque jour de retard, perdu en négociations inutiles, ne servait qu'à répandre du sang et à brûler de la poudre : « Eh quoi ! est-ce donc là une chose si nouvelle, et la guerre est-elle faite pour un autre résultat ? On peut se battre pendant dix ans, mais il ne faut qu'un jour, qu'une heure, pour conclure la paix. Ce jour-là n'est pas venu pour la Turquie, cette heure-là ne sonnera jamais. »

Il fallut bien changer de sentiment et de langage, quand on fut averti de l'entrée des Russes à Andrinople et que l'ambassadeur d'Angleterre, mis en demeure de s'opposer, au nom de son Gouvernement, à la marche de l'armée victorieuse sur la capitale de la Turquie, déclara qu'il n'était



pas autorisé à intervenir d'une manière officielle dans le conflit des belligérants, pendant que la question se traitait diplomatiquement à Saint-Pétersbourg entre lord Heytesbury et le comte de Nesselrode.

Le sultan n'avait plus d'armée pour défendre sa capitale ; les vingt mille hommes de troupes régulières qui restaient au camp de Ramisch-Tschifflick, semblaient peu disposés à en venir aux mains avec les Russes : « Pourquoi, disaient les Turcs avec calme et résignation, pourquoi s'obstiner contre la volonté du ciel? Il était écrit que la Russie serait maîtresse de l'Empire Ottoman ; mais, dans sa bonté et sa justice, Dieu permet que les Russes ne soient pas les ennemis des vrais Croyants. »

On pouvait croire, en effet, que l'Empire Ottoman allait disparaître de la carte de l'Europe. La population musulmane était tombée dans une profonde indifférence. Le firman, qui ordonnait l'armement général des habitants de Constantinople, n'avait pas trouvé cent volontaires pour prendre les armes ; l'étendard sacré du Prophète, qu'on avait déployé solennellement, ne semblait plus capable de sauver l'islamisme. De sinistres rumeurs se propageaient dans la ville, où le vieux parti turc levait la tête, en menaçant la vie et la couronne du sultan. L'incendie, avant-coureur de l'insurrection, s'attaquait surtout aux maisons des Francs et des juifs.

Il y avait évidemment une conspiration, qui n'attendait, pour éclater, que l'apparition de l'armée russe devant Constantinople. Le Divan se réunit tout effaré, mais encore incertain. Les ministres étrangers, mieux renseignés sur les dangers du moment, tinrent conseil et firent une démarche collective, non-seulement auprès du reïss-effendi, mais encore auprès de Diebitsch, en l'invitant à suspendre la marche



de son armée; car la fin de la guerre, lui disaient-ils, était désormais certaine. Ils prièrent aussi, d'un commun accord, le général de Muffling, qui s'apprêtait à quitter Constantinople, de renouveler ses tentatives officieuses vis-à-vis du grand-seigneur, dans l'intérêt de la paix européenne.

Muffling, dont la franchise énergique avait eu beaucoup d'action sur le reïss-effendi, réussit à lui faire comprendre que le sultan était perdu, s'il tardait à souscrire aux conditions que l'empereur de Russie avait fixées lui-même avec tant de magnanimité. Le sultan voulut voir le général de Muffling, qui ne lui cacha pas l'état des choses et qui osa lui dire en face : « Si le drapeau russe flotte une fois sur les minarets de Sainte-Sophie, c'en est fait de l'Empire Ottoman; Constantinople deviendra une ville chrétienne, sinon une ville russe. »

Le général de Muffling, dans cet entretien particulier avec Mahmoud, eut plus d'influence que n'en avaient eu jusqu'alors tous les ambassadeurs agissant d'intelligence et parlant au nom de leurs gouvernements.

Deux hauts dignitaires de la Porte Ottomane, le defterdar Mehmet-Sadi-Effendi et Aboul-Kadir-Bey, kadi-ascher d'Anatolie, furent donc chargés d'entamer les négociations et partirent pour le quartier-général de l'armée russe. Le secrétaire de la légation prussienne, M. de Kuster, les accompagna, porteur d'une lettre confidentielle du général de Muffling, adressée au comte de Diebitsch, et muni d'instructions particulières à l'effet d'obtenir la cessation des hostilités. Les commissaires turcs n'avaient pas reçu, en partant, de pleins pouvoirs pour conclure un traité de paix; mais ils devaient simplement le préparer sur les bases que le comte de Nesselrode avait posées, dix-huit mois auparavant, dans sa lettre en réponse à celle du grand-vizir.



Aussitôt après le départ des commissaires, le séraskier Khosrew-Pacha, gouverneur de Constantinople, révéla l'existence d'une nouvelle conspiration des janissaires, qui se proposaient de mettre à mort le sultan et son fils, avec tous les membres du Divan et les partisans des réformes, en réveillant par un soulèvement général le patriotisme et l'enthousiasme des vrais Croyants. Mahmoud, qui se voyait abandonné de tout le monde et qui ne comptait que des traitres ou des lâches autour de lui, étouffa la conspiration dans le sang des conspirateurs. Le commandant des châteaux du Bosphore, Hassan-Aga, qu'on accusait d'avoir tramé le complot, fut étranglé et décapité, sans forme de procès, ainsi que plusieurs officiers turcs; des chefs de corporations, d'anciens janissaires et tous ceux qui passaient pour hostiles aux réformes inaugurées par le sultan furent également arrêtés et publiquement exécutés. Les murs du sérail étaient bordés de têtes sanglantes; sur les places, on exposait les cadavres avec des écriteaux énonçant les crimes des suppliciés. Une morne stupeur régnait dans la ville; les rues désertes étaient pleines de patrouilles; chacun se renfermait tout tremblant dans sa maison.

L'ambassadeur d'Angleterre, sir Gordon, appela dans le port marchand de Constantinople plusieurs bâtiments de guerre, qui y entrèrent en vertu d'une permission exceptionnelle et qui braquèrent leurs canons sur la ville, sous prétexte de protéger à la fois les nationaux et la personne du sultan.

On a prétendu que la conspiration n'était pas réelle et que Mahmoud avait profité de cette invention du séraskier pour se débarrasser de ses ennemis, en maintenant ainsi une tranquillité factice dans la capitale, où les nouvelles d'Andrinople avaient produit la plus vive agitation. Les mé-



contents qui se rassemblaient dans les cafés avaient parlé hautement de détrôner Mahmoud, qui laissait les Russes s'approcher et se disposait à leur remettre les clefs de Constantinople. Cinq cents exécutions se succédèrent jour et nuit pendant deux semaines, et firent planer un silence de mort sur la capitale.

Les négociations avaient commencé, dès l'arrivée des commissaires turcs au camp d'Andrinople, quoique les plénipotentiaires russes n'y fussent pas encore. Ces commissaires, à la première audience que leur accorda Diebitsch, exprimèrent chaleureusement la reconnaissance du grand-seigneur pour les sentiments généreux et la magnanime condescendance du tzar. En l'absence des comtes Orloff et Pahlen, qu'on attendait de Bourgas, le général en chef autorisa le général prince Gortchakoff et le conseiller d'Etat Fonton à ouvrir, le 30 août, des conférences préliminaires avec les envoyés du sultan, qui s'annonçaient comme nantis de tous les pouvoirs nécessaires pour négocier; il leur adjoignit le baron Brunoff, habile diplomate, qui avait assisté aux conférences d'Ackerman et qui en avait dressé le protocole.

Diebitsch consentait à suspendre les hostilités et à ne pas marcher sur Constantinople avec son armée; mais il refusa de retirer ou de modifier les ordres qu'il avait donnés à plusieurs chefs de corps, pour prendre des positions stratégiques au delà d'Andrinople et sur le littoral, ce qui lui permit de pousser ses avant-postes à quinze lieues de la capitale.

Les deux plénipotentiaires russes étaient enfin arrivés; ils avaient trouvé le traité de paix à peu près élaboré sur les bases suivantes : Exécution complète des anciens traités, notamment de celui d'Ackerman; ouverture du Bos-



phore et des Dardanelles, aux navires de commerce de toutes les nations; indépendance de la Grèce, conformément aux clauses du traité de Londres, signé par les trois Puissances alliées le 6 juillet 1827, et d'après les termes du protocole du 22 mars 1829; rectification des frontières de l'Empire russe, en Asie, avec cession d'Anapa, de Poti, d'Akhaltsykh et de plusieurs autres places fortes; organisation nouvelle des Principautés danubiennes, sous la protection de la Russie; démolition des forteresses de Giurgewo, de Braïlow et de quelques autres qui pouvaient intercepter la navigation du Danube; indemnité de guerre, et occupation du territoire ottoman jusqu'au payement de cette indemnité.

Les commissaires turcs avaient accepté ces conditions, en reconnaissant que le tzar aurait pu en imposer de plus onéreuses; mais ils imaginèrent mille prétextes pour traîner les négociations en longueur, et quand le chiffre de l'indemnité fut porté à 200 millions de francs pour les frais de la guerre et pour les dommages que des sujets russes avaient éprouvés par suite de cette guerre, les envoyés du sultan déclarèrent que la Porte était absolument incapable de payer pareille somme.

La discussion s'établit alors sur le chiffre auquel l'indemnité pourrait être définitivement fixée : les négociateurs russes l'abaissèrent enfin à 11 millions 500 ducats (137 millions 195,000 fr.), et annoncèrent que, si ce chiffre n'était pas accepté, ils rompraient les négociations. Les commissaires turcs, ne sachant plus comment motiver de nouveaux délais, s'excusèrent de ne pas conclure le traité qu'ils avaient préparé, en disant qu'ils n'étaient pas pourvus de pouvoirs suffisants et qu'ils devaient attendre les instructions du Divan.



Le comte de Diebitsch avait appris que le pacha de Scutari, à la tête de forces considérables, se dirigeait rapidement sur Andrinople, et que les généraux Kisseleff et Gheismar le suivaient de près, sans parvenir à le rejoindre et à l'arrêter : il jugea donc que le parti de la guerre conservait quelque prépondérance dans le Conseil du sultan, et que des ordres avaient pu être donnés au pacha de Scutari, pour tenter un dernier effort contre l'armée victorieuse ; en conséquence, il se mit en mesure de reprendre les hostilités, et il annonça catégoriquement aux commissaires turcs, qu'il ne leur accordait qu'un délai de cinq jours, à dater du 8 septembre, pour signer le traité. Un courrier fut envoyé à Constantinople par les commissaires, qui exposaient l'état des choses au Divan et lui demandaient une décision prompte et complète.

Le sultan comprit alors tout le danger de sa situation.

Constantinople frémissait à la fois sous la double menace d'une insurrection nationale et d'une invasion étrangère. L'Empire Ottoman touchait à son heure suprême. Une grande voix s'élevait de tous les pays de la chrétienté, pour réclamer l'expulsion des Turcs et la destruction de l'islamisme en Europe. Le moment était solennel, et les Cabinets avaient peine à croire à la modération et à la générosité de l'empereur Nicolas, qui offrait la paix à son ennemi vaincu, lorsque le sort des armes allait le rendre maître de Constantinople.

Le reïss-effendi, effrayé du message que lui transmettaient les commissaires turcs, réunit dans une conférence les ambassadeurs de France et d'Angleterre, au ministre de Prusse, M. de Royer, car l'envoyé extraordinaire prussien, M. de Muffling, était parti, le 5 septembre, regardant sa mission comme heureusement terminée et supposant

que la paix devait déjà être signée au quartier-général du comte de Diebitsch. Les trois ministres, que le reïss-effendi avait convoqués, lui conseillèrent, d'une commune voix, de conclure la paix à tout prix et sans retard : c'était là, selon eux, l'unique moyen de conjurer la ruine de la Porte Ottomane.

Sur les instances du reïss-effendi et des ambassadeurs de France et d'Angleterre, le ministre de Prusse consentit, non sans avoir longtemps refusé, à se rendre auprès du général en chef de l'armée russe. Le sultan, pour obtenir que M. de Royer se chargeât de cette démarche conciliante, lui avait écrit dans les termes les plus pressants, en déclarant qu'il acceptait les conditions du traité, et qu'il avait ordonné à ses plénipotentiaires de ne mettre aucun obstacle à la signature de la paix. M. de Royer s'embarqua, le 9 septembre, pour Rodosto, qui était déjà occupé par les Russes, et se rendit à franc étrier au quartier-général de Diebitsch, où il arriva dans la soirée du 11 septembre.

Les négociations étaient entièrement suspendues depuis trois jours, et on les considérait comme avortées et rompues. Le ministre de Prusse se mit en rapport, sur-le-champ, avec le comte de Diebitsch et se porta garant du consentement de Mahmoud à toutes les conventions que les plénipotentiaires russes voudraient lui tracer; il exprima seulement, de la part des ambassadeurs de France et d'Angleterre, le désir de ne pas voir figurer dans le traité d'Andrinople un article spécial relatif aux affaires de la Grèce, qui seraient réglées à part ultérieurement, sur les bases du traité de Londres, garanti par les trois Puissances médiatrices.

Le ministre prussien ne dissimula pas au général russe que l'apparition de ses troupes aux portes de Constanti-



nople serait le signal d'un soulèvement du peuple et d'un massacre des chrétiens. « Le grand-seigneur, dit-il, m'a prié de vous répéter qu'il se confiait absolument à la justice et à la modération du Roi sage (c'est ainsi que les Turcs appellent l'empereur Nicolas), qui, au milieu des victoires que Dieu lui avait données, a montré tant de bonté et n'a pas permis qu'on persécutât les Musulmans. »

Sur la foi de ces assurances formelles, Diebitsch envoya l'ordre de faire halte, aux troupes qui étaient en marche sur Constantinople.

Le lendemain, M. de Royer, ayant convoqué les commissaires turcs, leur représenta la nécessité de céder à toutes les demandes de la Russie, qui se montrait encore généreuse et modérée; il leur fit comprendre que de plus longues hésitations ne serviraient qu'à augmenter les exigences du vainqueur et que, d'ailleurs, le sultan leur enjoignait de se soumettre aux volontés du tzar.

Cependant, les pleins pouvoirs que les commissaires avaient demandés à leur Gouvernement n'étaient pas arrivés; ils n'arrivèrent que la veille de l'expiration de l'armistice, et dès lors, les commissaires renonçant à toute idée de résistance, la paix fut signée, le 14 septembre, au moment où Diebitsch se préparait à marcher sur Constantinople.

Cette grande nouvelle fut apportée à l'empereur par son aide de camp, le colonel Tschevkine, qui était arrivé, le 28 septembre, à Tzarskoé-Sélo.

L'empereur commençait à s'étonner de ne pas la recevoir, car le baron de Muffling, en quittant Constantinople, lui avait écrit, à la date du 6 septembre, que la paix était certaine et qu'il le savait de la bouche même du sultan. Nicolas s'était empressé de répondre à cette lettre



du général prussien, pour le remercier d'avoir si bien réussi dans sa mission officieuse :

« Vous avez réussi, par la sagesse de vos discours et la persévérance de vos efforts, à convaincre enfin le Divan du danger de sa situation, ainsi que de notre désir sincère de préserver l'Empire Ottoman des suites funestes que pouvaient avoir pour lui les progrès ultérieurs de Nos armes victorieuses. Sachant apprécier vos conseils et juger ses véritables intérêts, le Divan a résolu d'entrer en négociations pour le rétablissement de la paix. Les soins que vous avez mis à obtenir ce résultat si désiré, vous ont acquis des droits incontestables à Notre bienveillance particulière, et pour vous en donner une preuve marquante, Nous vous avons nommé grand-croix de l'ordre de Saint-Vladimir de la première classe, dont Nous vous envoyons ci-joint les insignes pour les porter conformément aux statuts.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 10 (22, nouv. st.) septembre 1829. »

L'empereur n'avait pas attendu que la paix fût signée, pour adresser ce rescrit mémorable au comte de Diebitsch, qui avait si glorieusement mené à bonne fin la guerre de Turquie :

« Depuis l'ouverture de la campagne actuelle, l'armée victorieuse, confiée à votre commandement, n'a cessé de se signaler par les plus brillants faits d'armes. La victoire complète remportée à Koulevtcha sur les principales forces du grand-vizir, la conquête de la forteresse de Silistrie, le passage à jamais mémorable des Balkans, la prise de toutes les places fortes du golfe de Bourgas et l'occupation d'An-



drinople, seconde capitale de la Turquie, telles sont les opérations qui ont couvert cette armée d'une gloire impérissable. Mais, loin de vous contenter de ces succès, vos grands talents militaires ont étonné le monde par un événement qui a surpassé toute attente. Vous avez, sans perdre de temps, porté Nos victorieux drapeaux jusque sous les murs de la capitale de l'ennemi, et en appuyant votre droite sur Nos forces navales stationnées dans l'Archipel, et votre gauche sur Notre flotte de la mer Noire, vous avez contraint la Porte Ottomane à reconnaître enfin solennellement l'impuissance où elle se trouve de résister aux armes russes et à s'en remettre entièrement à la clémence du vainqueur.

« Les brillants et signalés services que vous avez ainsi rendus à Nous et à la patrie, vous ont mérité toute Notre gratitude et Notre bienveillance particulière, en témoignage desquelles Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Saint-George de la première classe, dont Nous vous transmettons ci-joint les insignes, en vous ordonnant de les revêtir et porter conformément aux statuts.

« Convaincu que cette récompense, à laquelle vous vous êtes acquis de si justes titres, sera pour vous un motif de redoubler de zèle à supporter les fatigues consacrées au service de la patrie, Je suis, pour toujours et bien sincèrement, votre affectionné,

« NICOLAS.

« Alexandrie, près Péterhow, le 12 (24, nouv. st.) septembre 1829. »

Le 29 septembre, à midi, le canon de la forteresse de Saint-Pétersbourg avait annoncé aux habitants que la paix était conclue avec la Porte Ottomane.

Deux jours après, la population de la capitale, qui pre-



nait vivement part à l'éclatant succès des armes russes, s'embrassait dans les rues et poussait des hourras d'allégresse, en lisant ce noble et touchant Manifeste du tzar à ses peuples et à ses armées :

« Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, etc., etc., etc.;

« Grâce aux décrets de la divine Providence, le traité de paix perpétuelle entre la Russie et la Porte Ottomane vient d'être conclu et signé à Andrinople, le 2 (14, nouv. st.) septembre, par les plénipotentiaires respectifs des deux Empires.

« Le monde entier connaît assez l'irrésistible nécessité qui seule a pu Nous forcer à recourir aux armes. Dans cette guerre légitime, entreprise pour la défense des droits de Notre Empire, Nos fidèles sujets, animés sans cesse d'un dévouement ardent pour le trône et la patrie, se sont empressés de Nous offrir le tribut de leurs biens, de Nous seconder de tous leurs efforts, et Dieu a béni Notre cause.

« Nos intrépides guerriers ont donné, en Europe et en Asie, sur terre et sur mer, de nouvelles preuves de leur héroïque valeur. Ils ont triomphé à la fois des obstacles élevés par la Nature et de la résistance désespérée de l'ennemi. S'élançant de victoire en victoire, ils ont franchi la chaîne des monts Saganlou; ils ont vu s'abaisser devant eux la cime des Balkans, et ne se sont arrêtés qu'aux portes mêmes de Constantinople. Redoutables seulement à l'ennemi armé, ils ont été, pour l'habitant paisible, pleins de clémence, d'humanité et de douceur.

« Dans ces jours de combats et de gloire, constamment



étranger à tout désir de conquêtes, à toute vue d'agrandissement, Nous n'avons jamais cessé d'inviter la Porte à concourir au rétablissement de la bonne harmonie entre les deux Empires. Les chefs de Nos deux armées, à chaque victoire, se hâtaient, par Notre ordre, de lui offrir paix et amitié. Nos efforts néanmoins restèrent toujours stériles. Ce ne fut qu'en voyant flotter Nos drapeaux non loin de sa capitale, que le sultan reconnut enfin, par Notre conduite, que Notre but n'était pas de renverser son trône, mais d'obtenir l'accomplissement des traités. Convaincu dès lors de la pureté de Nos intentions, il tendit la main pour recevoir la paix qui lui avait été si souvent proposée.

« Cette paix promet à la Russie des résultats heureux et prospères ; le sang de ses guerriers est racheté par de nombreux avantages. Le passage des Dardanelles et du Bosphore est désormais libre et ouvert au commerce de toutes les nations du monde ; la sûreté de Nos frontières, spécialement du côté de l'Asie, est à jamais garantie, par l'incorporation à l'Empire des forteresses d'Anapa, de Poti, d'Akhaltsykh, d'Atzkhour et d'Akhalkalaki ; Nos traités antérieurs avec la Porte sont confirmés par elle et rétablis dans toute leur vigueur ; de justes indemnités sont assurées pour les frais de la guerre et les pertes individuelles essuyées par Nos sujets ; le fléau de la peste, qui a si souvent menacé les contrées méridionales de la Russie, sera contenu à l'avenir par une double barrière, moyennant l'établissement, convenu de part et d'autre, d'une ligne de quarantaines sur les bords du Danube.

« Notre sollicitude s'est également étendue sur le sort des peuples coreligionnaires soumis à la domination ottomane. Les anciens priviléges des Principautés de Moldavie et de Valachie ont été sanctionnés, et leur bien-être a



été consolidé par de nouveaux avantages. Les droits accordés aux Serviens par le traité de Bukharest, et confirmés par la convention d'Ackerman, se trouvaient encore suspendus dans leur application : ces stipulations seront désormais fidèlement observées. L'existence politique de la Grèce, déterminée par la Russie d'un commun accord avec les cours alliées de France et d'Angleterre, a été formellement reconnue par la Porte Ottomane.

« Telles sont les bases fondamentales d'une paix, qui a heureusement terminé une guerre sanglante et opiniâtre.

« En faisant connaître à tous Nos sujets bien-aimés cet heureux événement, nouveau don des bénédictions du ciel répandues sur la Russie, Nous adressons avec eux de ferventes actions de grâces au Tout-Puissant, qui a daigné élever, par ses divins décrets, Notre chère patrie à un si haut degré de gloire. Puissent les fruits de cette paix se développer et se multiplier de plus en plus à l'avantage de Nos fidèles sujets, dont le bien-être sera toujours le premier objet de Notre constante sollicitude !

« NICOLAS. »

« Donné à Saint-Pétersbourg, le 19 septembre (1er octobre, nouv. st.) l'an de grâce 1829, de Notre règne le quatrième. »

Trois jours plus tard, la conclusion de la paix était célébrée à Saint-Pétersbourg, par une fête religieuse et militaire, qui eut pour spectateurs tous les habitants de la capitale.

Le dimanche 4 octobre, le haut clergé s'était rassemblé, à huit heures du matin, dans la cathédrale de Notre-Dame de Kasan, pour se rendre processionnellement à l'église de



la Transfiguration, où la messe fut célébrée en présence de l'empereur et de son auguste fils.

Sa Majesté et le grand-duc héritier allèrent ensuite au champ de Mars : vingt-six bataillons d'infanterie et vingt-neuf escadrons de cavalerie, avec quarante pièces de canon, y étaient réunis, sous les ordres de l'aide de camp général Demidoff. Une estrade, richement décorée, avait été disposée au centre du champ de Mars, pour la célébration du *Te Deum;* les troupes formèrent un carré autour de cette estrade, où se placèrent l'empereur et le grand-duc héritier, environnés des drapeaux et des étendards, qui y furent apportés successivement par des officiers de tous les corps présents à cette fête religieuse et militaire.

Les membres du Conseil de l'Empire, les ministres, les sénateurs, la cour et le corps diplomatique, avaient été convoqués à la cérémonie. On remarquait, parmi les invités, le feld-maréchal comte Osten-Sacken, commandant en chef de la 1re armée, lequel avait été mandé, disait-on, en prévision d'une guerre en Europe au printemps, et l'ambassadeur de Perse, Khosrew-Mirza, qui attendait son audience de congé, pour retourner auprès du schah et lui rendre compte du succès de sa mission.

Le *Te Deum* fut chanté par le clergé; la musique de tous les régiments alternait avec la voix des prêtres, et l'artillerie, rangée en bataille, répondait avec fracas aux canons de la forteresse et des bâtiments de guerre stationnés dans la Néwa.

Après le *Te Deum*, les hourras des troupes, mille fois répétés, se confondirent avec les joyeuses acclamations des spectateurs; acclamations et hourras redoublèrent, quand on apporta, au milieu du carré formé par les troupes, les derniers trophées pris sur les Turcs. Ces trophées, promenés



ensuite dans les principales rues de la capitale, furent déposés dans l'église de la Transfiguration, qui devenait le panthéon des gloires militaires de la Russie. La fête se termina, par le magnifique défilé des troupes devant l'empereur et par l'illumination générale de la ville.

CXXXVI

L'impératrice Alexandra n'avait pu paraître au *Te Deum*, à côté de son auguste époux et de son fils aîné, et son absence à la solennité du champ de Mars avait été remarquée avec une sollicitude générale. On la disait souffrante : elle n'était pas, en effet, encore remise de la fatigue qu'elle avait eue à supporter pendant son voyage de Varsovie et de Berlin ; elle restait donc à Tzarskoé-Sélo, renfermée avec ses enfants qui grandissaient sous ses yeux et faisaient le charme de sa vie intime et solitaire.

L'aînée des filles, Marie, avait alors dix ans et offrait le vivant portrait de sa mère ; la seconde, Olga, âgée de sept ans à peine, promettait déjà d'être un modèle accompli de beauté ; la troisième, Alexandra, n'avait que quatre ans, et Constantin, le plus jeune des cinq enfants de l'empereur, achevait sa deuxième année.

L'impératrice s'était réjouie plus que personne de la signature de cette paix glorieuse, qui semblait devoir être l'inauguration d'une ère de repos, de bien-être et de prospérité pour l'Empire ; mais ce qui la touchait surtout, c'était la certitude de n'avoir plus à craindre le départ toujours imminent de l'empereur pour l'armée.

— Dieu soit loué ! avait-elle dit à son auguste époux, en



apprenant la fin de la guerre de Turquie : Sire, puisque nous avons la paix, je puis maintenant vous pardonner toutes les inquiétudes que vous m'avez causées, depuis l'année dernière, avec cette affreuse guerre qui a fait tant de veuves et d'orphelins.

Le grand-duc Michel avait demandé inutilement à l'empereur la permission de prendre part à la campagne qui venait de se terminer d'une manière si brillante. On assure que le comte de Diebitsch, qui n'aurait pu sans doute s'attribuer toutes les prérogatives du commandement en chef, si le grand-duc Michel s'était trouvé placé auprès de lui en qualité de grand-maître de l'artillerie, exigea que son autorité ne fût ni gênée ni diminuée par la présence d'un des deux frères de l'empereur, car il savait bien que ses plans et ses opérations eussent subi alors un contrôle plus ou moins capable de les paralyser, dans le cas même où l'un ou l'autre des grands-ducs aurait consenti à se mettre sous ses ordres.

Le grand-duc Michel, si l'on en croit les bruits de la cour, avait été réellement affligé de la décision qui l'empêcha de partir pour l'armée. Il n'était pas revenu avec l'empereur à Saint-Pétersbourg, et il attendait, d'un jour à l'autre, en inspectant les dépôts de l'artillerie, le prochain retour de sa femme et de sa fille. La grande-duchesse Hélène, après avoir pris les bains de mer à Scheweningen, en Hollande, se trouvait en Allemagne depuis la fin d'août, où elle voyageait sous le nom de comtesse de Romanoff ; elle avait l'intention de rentrer en Russie, en passant par la Pologne. Elle s'était arrêtée, en effet, ainsi que la princesse Marie, à Varsovie, où elles avaient trouvé le grand-duc Constantin prêt à partir, avec sa femme, pour les bains d'Ems.

Le départ imprévu du césarévitch avait vivement ému



l'opinion publique en Pologne, d'autant plus qu'on faisait courir le bruit de l'arrivée de l'empereur pour l'ouverture presque immédiate de la Diète, et cette nouvelle imaginaire, qui ne reposait pas même sur une probabilité apparente, avait rencontré des sympathies aussi ardentes que crédules dans tous les rangs de la nation polonaise. On fixait déjà au 15 octobre cette prétendue ouverture de la Diète, sous les auspices de l'empereur en personne.

Il fallut donner un motif à l'absence du césarévitch, dans des circonstances si intéressantes pour le royaume de Pologne; on eut bien vite imaginé que le voyage du grand-duc Constantin aux bains d'Ems était un exil que son auguste frère lui avait imposé, après avoir constaté les abus de pouvoir que ce prince s'était permis dans l'exercice de son mandat comme chef de l'armée polonaise.

Ces bruits ridicules circulèrent partout et furent répétés avec les plus étranges commentaires dans les journaux français; on alla jusqu'à dire que le césarévitch s'était opposé opiniâtrement à la réouverture de la Diète et que, plutôt que de consentir à la marche régulière des institutions constitutionnelles en Pologne, il avait déposé sa démission dans les mains de l'empereur. On ignorait que, dans ce moment-là même, le grand-duc, que son mariage avec la princesse de Lowicz avait fait sincèrement Polonais de cœur, poursuivait avec ténacité une négociation qu'il avait entamée directement auprès de l'empereur, afin d'obtenir que les anciennes provinces polonaises, encore soumises à l'administration russe, fussent enfin réunies au royaume de Pologne et incorporées avec lui comme autrefois.

Plusieurs sénateurs, qui connaissaient les démarches insistantes que le grand-duc Constantin avait faites pour atteindre ce but auquel le patriotisme polonais n'avait pas



cessé d'aspirer depuis plus d'un demi-siècle, ne furent pourtant pas les derniers à croire à la démission et à la retraite du césarévitch; ils essayèrent d'empêcher ce qu'ils considéraient comme un malheur pour le pays, et, dans des lettres anonymes adressées aux journaux de France et d'Angleterre, ils n'hésitèrent pas à déclarer que, « malgré le caractère impétueux du grand-duc et sa haine pour toute institution libre, les Polonais devaient souhaiter le voir revenir à Varsovie, où sa présence rehaussait l'importance de cette capitale aux yeux de la Russie et même de l'Europe. » Ils faisaient remarquer, au reste, que ces bruits d'exil, qu'on s'obstinait à répandre, n'avaient pas encore acquis le moindre degré de certitude, et qu'ils semblaient d'ailleurs peu conformes au caractère de l'empereur Nicolas et à sa position personnelle vis-à-vis de son frère aîné, aussi bien qu'aux désirs et aux intérêts des Polonais.

Le grand-duc Constantin n'était allé à Ems, que pour accompagner sa femme, que les médecins y envoyaient prendre les eaux, et après avoir prévenu l'empereur qui l'avait pleinement autorisé à faire ce voyage. Quant à l'ouverture de la Diète, il n'en avait pas été question de nouveau entre son frère et lui, et c'était un projet ajourné, d'un commun accord, à l'année suivante.

Toutes les rumeurs mensongères, inventées par la malveillance et propagées par la crédulité, cessèrent tout à coup, quand on eut appris que le césarévitch reviendrait à Varsovie dans le courant d'octobre, et que le grand-duc Michel, que l'empereur avait chargé d'une inspection militaire dans les provinces du centre, rentrerait à Saint-Pétersbourg vers la même époque et presque en même temps que la grande-duchesse Hélène, qui voyageait à petites journées depuis qu'elle avait quitté Varsovie.



Il est vrai, cependant, que le grand-duc Michel, dont les talents militaires et le courage intrépide s'étaient signalés avec éclat dans la précédente campagne de Turquie, ne laissait pas que de garder un vif ressentiment contre le général Diebistch, qu'il accusait de l'avoir empêché de faire campagne, et, comme il le répétait souvent avec amertume, de prendre Schumla.

La forteresse de Schumla, en effet, n'avait pas été prise; elle serait tombée certainement au pouvoir des Russes, si le siége eût continué quelques jours de plus; la nombreuse garnison, renfermée dans le camp fortifié qui attenait à la ville, manquait de vivres, de fourrages et de munitions.

Le général Krassowsky, commandant le corps de siége, était décidé à donner l'assaut, lorsque le célèbre capitaine Hussein-Pacha, qui dirigeait la défense sous les ordres du grand-vizir, fit demander au général russe une entrevue, qui eut lieu, le 13 septembre, entre la ville et la tranchée. Hussein-Pacha y vint avec Naschid-Bey, le secrétaire intime du grand-vizir. L'objet de leur mission était de connaître le résultat des négociations entamées à Andrinople; le grand-vizir ne recevant plus aucune nouvelle de ce qui se passait au delà du Balkan, depuis que ses communications avec la capitale se trouvaient interceptées. Krassowsky ne fit pas difficulté d'apprendre à Hussein-Pacha, que les négociations se poursuivaient amicalement entre les plénipotentiaires, et que, dans peu de jours, la paix serait conclue, sinon que Diebitsch se porterait avec toute son armée sur Constantinople.

Hussein-Pacha répondit, avec beaucoup de déférence, qu'il ne doutait point, dans tous les cas, du succès des négociations; car la nation et l'armée musulmanes avaient été vaincues par la générosité des Russes plus encore que par leurs



armes. Il s'enquit, toutefois, avec insistance, de ce qu'on savait des conditions de la paix. Le général Krassowsky n'en avait pas connaissance, mais il répondit que l'on pouvait se fier à la magnanimité de l'empereur, qui ne voudrait pas abaisser la dignité ni blesser l'honneur de l'Empire Ottoman, et qui, au milieu des horreurs de la guerre, n'avait cessé d'adresser les plus sévères recommandations à ses généraux, pour que les habitants et les individus désarmés fussent traités avec douceur. Hussein-Pacha se plut alors à rendre témoignage de l'humanité que le prince Madatoff avait surtout montrée à l'égard des populations musulmanes dans sa dernière expédition.

Ce jour-là même, ce brave et estimable général était à l'agonie, par suite d'un anévrisme qui l'avait forcé de quitter son commandement.

Hussein-Pacha exprima hautement ses regrets sur la perte d'un si digne officier.

Le général Krassowsky ayant tiré sa tabatière d'or enrichie de diamants, que l'empereur lui avait récemment envoyée en présent, Hussein-Pacha vit le portrait qui ornait cette tabatière et s'écria, en prenant la main du général : « Nous adorons, nous vénérons votre empereur ! » Il donna les plus touchantes marques de respect, en examinant le portrait du tzar, que toutes les personnes de sa suite contemplèrent aussi avec autant d'émotion que de curiosité.

— Le sceau de Dieu est marqué sur cette belle et noble tête! dit-il en s'inclinant; quiconque verra ce portrait reconnaîtra l'empereur!

Une sorte de trêve fut convenue verbalement, et les batteries ne rouvrirent plus le feu. Krassowsky avait poussé la courtoisie jusqu'à offrir au général turc du fourrage pour ses chevaux qui mouraient de faim.



On attendit encore quatre jours, avant de recevoir la nouvelle de la paix. Krassowsky, à la tête de son état-major, alla lui-même l'annoncer au grand-vizir, qui accueillit, dans Schumla, avec de grands honneurs, le chef de l'armée assiégeante.

Le grand-vizir voulut voir à son tour le portrait de l'empereur, qui avait fait l'admiration de Hussein-Pacha; il l'approcha de ses lèvres, en disant : « Que les bénédictions du ciel l'accompagnent pendant un long et glorieux règne! »

La garnison et les habitants de Schumla étaient dans la joie. Le 20 septembre, jour anniversaire de la mémorable bataille livrée dans les plaines de Kroulikow, le rétablissement de la paix entre la Russie et la Turquie fut célébré par un *Te Deum* solennel, en présence de toutes les troupes, dans le camp des assiégeants.

A la suite de cette cérémonie religieuse, une superbe parade, à laquelle assistèrent le grand-vizir, Hussein-Pacha et un grand nombre d'officiers turcs, leur donna l'idée la plus flatteuse de l'excellente tenue et de l'étonnante instruction du militaire russe. Ces troupes, qui avaient pris part aux pénibles opérations de l'armée active depuis près de cinq mois, et qui, la veille encore, se livraient aux travaux du siége, semblaient être en aussi bon état, hommes et chevaux, que si la campagne ne faisait que de commencer.

Le lieutenant-général prince Madatoff était mort, la nuit même. Krassowsky exprima le désir de faire inhumer, dans Schumla, ce vaillant officier, qui s'affligeait, sur son lit de souffrances, de n'être pas entré, par la brèche, dans cette forteresse. Le grand-vizir s'empressa de donner des ordres pour que les obsèques du prince Madatoff fussent célébrées avec pompe dans l'église de l'Assomption de la Vierge. Après le service funèbre, qui s'était fait selon le

rite gréco-russe, le grand-vizir voulut rendre en personne, à la tête de ses troupes, les honneurs militaires aux restes mortels d'un intrépide guerrier, qui avait laissé dans la mémoire des Bulgares et des Mahométans le souvenir de sa justice, de sa générosité et de sa sagesse. Ce fut donc le général Madatoff, qui, le premier, suivant une ingénieuse image empruntée au discours prononcé sur sa tombe par son ami le général Krassowsky, prit possession de Schumla, au nom de l'empereur.

Le comte de Diebitsch, dès l'ouverture des négociations d'Andrinople, avait envoyé un courrier au général en chef de l'armée du Caucase, pour l'inviter à suspendre les hostilités.

Avant que Paskewitch eût reçu les dépêches dont ce courrier était porteur, il aurait eu le temps de s'emparer de Trébizonde, s'il avait pu conduire son armée devant cette grande ville maritime. Il avait fait occuper Gumish-Khane par le colonel comte Simonitch, qui y était entré le 25 août, après avoir rejeté l'ennemi en déroute dans les montagnes. Paskewitch ne craignait plus d'être inquiété dans sa marche, lorsqu'il sortit de son camp, afin d'opérer sa jonction avec le détachement du colonel Simonitch, qui le retrouva au village de Balakhor; le général en chef laissa dans ce village ses bagages et même son artillerie, pour faire une pointe sur Trébizonde, où les troupes turques s'étaient portées en toute hâte.

Paskewitch s'engagea malheureusement dans un pays montagneux, hérissé de difficultés presque insurmontables. Il eût fallu six mille travailleurs pour lui frayer une route. Les obstacles se multipliaient à chaque pas; on avait à franchir de rapides escarpements et des rochers sauvages, en suivant des sentiers à peine tracés, au milieu d'épaisses



forêts, et souvent encombrés d'énormes quartiers de roc. Les soldats, animés par la présence de leur général, ne se décourageaient pas : ils démontaient et portaient à bras les obusiers de montagne, en les soutenant avec des cordes. Enfin, le détachement était arrivé, le 3 septembre, dans un défilé horrible, nommé Harakaban, à quarante werstes de Trébizonde.

On reconnut qu'il n'était plus possible de pénétrer plus avant, sur des rochers nus et glissants, au milieu des torrents et des précipices. L'automne d'ailleurs s'approchait, et les troupes pouvaient se trouver emprisonnées par les pluies et les orages dans ces gorges inhospitalières, où les vivres leur manquaient déjà. Paskewitch jugea prudent de revenir sur ses pas et de retourner à Erzeroum.

Pendant sa retraite, il apprit que le général-major Hesse, qu'il avait envoyé dans le sandjakat de Kaboulet pour tenir en bride les habitants révoltés, s'était emparé du camp retranché des Turcs près de Moukha-Estate, le 6 août, et les avait mis en pleine déroute, en leur enlevant canons, drapeaux et munitions.

Ce ne fut pas là le dernier fait d'armes de la campagne d'Asie. Paskewitch, en arrivant à Erzeroum, apprenait indirectement que la paix était signée ou allait l'être; mais il n'avait pas encore reçu l'un des deux courriers que Diebitsch s'était hâté de lui expédier à la fois par terre et par mer. Il pouvait donc, avant de déposer les armes, entreprendre une expédition qu'il jugeait nécessaire, un de ces coups de main énergiques qui lui avaient toujours si bien réussi.

Les Russes s'étaient vus forcés d'abandonner la forteresse de Beïbourt, après la mort du général-major Bourtzoff, car ils n'auraient pas soutenu longtemps les attaques



continuelles d'un ennemi qui se renouvelait et se multipliait sans cesse. Beïbourt avait donc été réoccupé par les Turcs, qui, maîtres de cette position facile à défendre, appelaient aux armes les habitants de tous les pachaliks soumis à la domination russe. Paskewitch, qui préparait les quartiers d'hiver de son armée, ne voulut pas qu'elle fût sans cesse menacée, pendant la mauvaise saison, par la garnison de Beïbourt. Il savait aussi que le séraskier s'était remis en campagne avec dix-huit ou vingt mille hommes d'infanterie et de cavalerie, pour favoriser un soulèvement général des provinces conquises par les Russes, comme si le commandant des forces turques en Asie ne se souciait pas d'obéir aux conventions du traité de paix signé à Andrinople.

Le comte Paskewitch d'Érivan rassembla de nouveau son corps d'armée et le divisa en deux colonnes; il prit le commandement de la première et plaça la seconde sous les ordres de l'aide de camp général Potemkine : les deux colonnes, sorties d'Erzeroum le 6 octobre, se portèrent, par deux routes différentes, sur Beïbourt; elles culbutèrent en chemin plusieurs partis de cavalerie ennemie et enlevèrent plusieurs villages dont la possession leur fut vigoureusement disputée.

Quand le drapeau russe parut devant Beïbourt, les Turcs qui étaient dans la place et aux environs se déployèrent sur les hauteurs voisines, que couronnaient leurs retranchements. Paskewitch leur laissa achever ce mouvement offensif, en se promettant de les refouler dans leurs lignes de défense et d'y pénétrer avec eux. C'est ce qu'il fit exécuter par l'aide de camp général Potemkine, qui avait rangé les troupes en bataille, formant trois divisions sous le commandement des généraux-majors Mourawieff, prince Galitsyne et Serguéieff.



L'artillerie, qui commença l'action, eut bientôt mis le désordre et l'effroi dans les rangs de l'ennemi. Les Turcs voulurent se retirer derrière leurs retranchements et se replier dans la ville : ils y furent poursuivis par l'infanterie et la cavalerie russes, qui leur donnaient la chasse dans les rues et jusque dans les maisons, où ils essayèrent inutilement de se défendre. Quand ils eurent évacué Beïbourt, en se dispersant dans trois directions, le colonel Aurep, à la tête de ses hulans, leur coupa la retraite, et le général Serguéieff les rejeta du côté de la ville. Leur défaite fut alors complète; ils perdirent huit cents hommes, mille deux cents prisonniers, six pièces de canon et douze drapeaux.

Le séraskier, qui marchait en personne au secours de Beïbourt, rebroussa chemin et n'osa rien entreprendre, quand il sut que la forteresse avait été reprise par les Russes. Il venait, d'ailleurs, de recevoir l'avis officiel de la paix, et il envoya demander au comte Paskewitch une suspension d'armes.

Le général russe hésitait à y consentir, lorsque la conclusion définitive de cette paix glorieuse lui fut attestée par un officier d'état-major, que le comte Diebitsch lui avait envoyé au moment de la signature du traité. Il donna donc l'ordre de cesser les hostilités et se mit en relation avec le séraskier pour l'exécution immédiate des clauses du traité d'Andrinople.

La nouvelle de la paix avait réjoui surtout les chrétiens des provinces turco-asiatiques, car ils ne doutaient pas que leur religion ne fût désormais protégée contre l'envahissement et les férocités de l'islamisme.

Ce fut sous l'influence de cette pieuse pensée, que le professeur Parrot, qui était alors (4 octobre) dans le couvent de Saint-Georges, au pied du mont Ararat, avec l'expédi-

tion scientifique chargée d'étudier cette célèbre montagne et d'en déterminer la hauteur, planta une grande croix de bois au milieu des glaces, à quinze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et y attacha, par ordre du comte Paskewitch, cette inscription gravée sur une épaisse table de plomb :

NICOLAO PAULI FILIO
TOTIUS RUTHENIÆ AUTOCRATORE
JUBENTE
HOC ASYLUM SACROSANCTUM
ARMATA MANU VINDICAVIT
FIDEI CHRISTIANÆ
JOANNES FRIDERICI FILIUS
PASKEWITCH AB ERIVAN
ANNO DOMINI MDCCCXXIX.

CXXXVII

Le traité d'Andrinople ne fut pas connu en Europe, dans son ensemble et dans tous ses détails, dès qu'il eut été signé, et le gouvernement russe n'en fit publier le texte que vers la fin de novembre; mais on en connaissait approximativement les principaux articles, ceux surtout que la Porte Ottomane n'avait acceptés que contrainte et forcée. On ignorait, cependant, qu'un traité spécial exclusivement relatif aux Principautés danubiennes avait été conclu en même temps et signé à la même date.

Voici quelle était la teneur du premier traité, que le sultan s'empressa de ratifier :

L'empereur et autocrate de toutes les Russies et l'empereur des Ottomans, « animés d'un égal désir de mettre un terme aux calamités de la guerre et d'établir sur des bases solides et immuables la paix, l'amitié et la bonne harmonie entre leurs Empires, » avaient, d'un commun accord, confié à leurs plénipotentiaires le soin de régler leurs différends, sous les auspices du Dieu tout-puissant.

En conséquence, toute inimitié et tous différends qui avaient pu jusqu'alors exister entre les deux Empires, de-



vaient cesser, à compter de la date dudit traité, qui établissait à perpétuité paix, amitié et bonne intelligence, entre l'empereur et le sultan, leurs héritiers et successeurs au trône, ainsi que leurs Empires respectifs. Les deux hautes parties contractantes porteraient désormais toute leur attention à empêcher ce qui pourrait faire renaître la mésintelligence entre leurs sujets et à exécuter scrupuleusement les conditions du présent traité.

L'empereur, désirant donner un gage de la sincérité de ses dispositions à l'égard du grand-seigneur, s'engageait à rendre à la Sublime-Porte les Principautés de Moldavie et de Valachie, le banat de Kraïova, la Bulgarie, la Dobrutscha, depuis le Danube jusqu'à la mer, toute l'étendue du Balkan, et généralement toutes les villes, bourgs, villages et forteresses, occupés par les troupes russes.

La limite des deux Empires n'était pas changée d'une manière notable; le Pruth continuant à la former jusqu'à l'endroit où cette rivière fait jonction avec le Danube, et le cours du Danube indiquant ensuite la ligne frontière jusqu'à l'embouchure de Saint-Georges; mais les îles comprises entre les différents bras de ce fleuve appartiendraient à la Russie, qui n'y pourrait établir que des quarantaines; quant à la rive droite du Danube, qui restait, comme anciennement, en la possession de la Porte Ottomane, elle demeurerait inhabitée, sans qu'il fût permis d'y créer aucun établissement d'aucune espèce. Les bâtiments marchands des deux Puissances auraient la liberté de parcourir le Danube dans tout son cours; mais les navires de guerre russes, en remontant ce fleuve, n'iraient pas au delà du point de sa jonction avec le Pruth.

La Géorgie, l'Imérétie, la Mingrélie, le Gouriel et plusieurs autres provinces du Caucase étaient depuis longtemps



réunis à l'empire de Russie, qui avait acquis en dernier lieu, par suite de son traité avec la Perse, les khanats d'Érivan et de Naktchivan; mais il avait paru nécessaire, à l'empereur et au sultan, d'établir, entre leurs États respectifs, sur la ligne du Caucase, une frontière bien déterminée, qui pût à l'avenir empêcher toute discussion à ce sujet, et qui, en même temps, opposât des obstacles insurmontables aux incursions et aux déprédations des tribus voisines. Cette frontière nouvelle était donc tracée sur le territoire ottoman, à travers le pachalik d'Akhaltsykh et les autres provinces conquises dans la dernière guerre, en sorte que tous les pays, situés au nord et à l'est de cette ligne de démarcation, vers la Géorgie, l'Imérétie et le Gouriel, ainsi que le littoral de la mer Noire, depuis l'embouchure du Kouban jusqu'au port Saint-Nicolas inclusivement, se trouvaient incorporés à l'Empire russe. Moyennant cette concession de territoire, la Porte obtenait la restitution d'une partie du pachalik d'Akhaltsykh, sinon de la capitale de ce pachalik, et la restitution intégrale des pachaliks de Bajazet, de Kars et d'Erzeroum.

Les Principautés de Moldavie et de Valachie conserveraient tous les priviléges et immunités, qui leur avaient été accordés antérieurement, et demeureraient, comme par le passé, sous la suzeraineté de la Porte et sous la protection immédiate de la Russie. Au surplus, un acte additionnel, annexé au traité, posait les bases de leur organisation politique et assurait à ces deux provinces la jouissance de leurs droits garantis par les deux hautes parties contractantes.

Quant à la Servie, dont le traité d'Ackerman avait réglé définitivement la destinée, la Porte promettait d'exécuter, dans le plus bref délai, les clauses de ce traité, relati-



vement à cette nation fidèle et soumise, dont la Russie voulait maintenir la tranquillité et le bien-être.

La liberté de commerce, pleine et entière, que le traité d'Ackerman et les traités précédents avaient garantie aux sujets russes, tant par mer que par terre, dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman, leur était de nouveau assurée, dans la plus large acception, sans qu'il fût permis de l'entraver ou de l'interrompre, en aucun cas.

La Sublime-Porte se proposait, en outre, de veiller soigneusement à ce que la navigation dans la mer Noire n'éprouvât pas la moindre entrave, d'une nature quelconque. Daus ce but, elle déclarait le passage du canal de Constantinople et le détroit des Dardanelles, entièrement libres et ouverts aux bâtiments russes sous pavillon marchand, qu'ils voulussent sortir de la mer Noire ou y entrer. En vertu de ce principe, tous les bâtiments marchands des Puissances en paix avec la Sublime-Porte, seraient admis, chargés ou non, de même que les bâtiments russes, à traverser librement le canal de Constantinople et le détroit des Dardanelles.

Enfin la Porte, reconnaissant le droit que la cour impériale de Russie faisait valoir pour obtenir une garantie de cette pleine liberté de commerce et de navigation dans la mer Noire, déclarait solennellement que, jamais et sous aucun prétexte, elle n'y apporterait le moindre obstacle, sous peine de voir cette infraction au traité, considérée comme un acte d'hostilité directe contre la Russie, donner lieu à des représailles immédiates sur l'Empire Ottoman.

Le traité d'Ackerman avait stipulé une indemnité au profit des sujets russes qui avaient éprouvé des pertes depuis la guerre de 1806, par le fait du gouvernement turc, mais cette indemnité n'était pas encore payée; de plus, les su-



jets russes avaient souffert de nouveaux dommages, imputables à la Turquie, dans la dernière guerre. La Porte consentait donc à payer, comme réparation pour ces pertes et dommages, et ce, dans le délai de dix-huit mois, la somme de 1,500,000 ducats de Hollande. L'indemnité des frais de guerre n'était pas comprise dans cette somme, et la Porte, reconnaissant que cette indemnité devait être proportionnée aux dépenses considérables que la prolongation de la guerre avait imposées à la Russie, s'engageait à payer, en outre, une autre somme, dont le montant serait fixé de concert entre les parties belligérantes.

La Porte, en donnant son adhésion entière aux stipulations du traité de Londres (6 juillet 1827), adhérait également à l'acte du 22 mars 1829, dans lequel les trois Puissances protectrices de la Grèce avaient, d'un assentiment mutuel, réglé les mesures de détail relatives à l'exécution du précédent traité. La Porte, aussitôt après l'échange des rectifications du traité d'Andrinople, nommerait des plénipotentiaires pour seconder les intentions conciliatrices de la Russie, de la Grande-Bretagne et de la France, à l'égard de la nation grecque.

Dès que la délimitation nouvelle des frontières aurait été loyalement achevée sur le Danube et dans le Caucase, suivant les stipulations des articles 3 et 4 du traité, la cour impériale de Russie procéderait à l'évacuation du territoire ottoman. Jusque-là, le territoire occupé par les troupes russes serait administré et régi, comme il l'était au moment de la signature du traité, sous l'influence de la cour impériale de Russie, sans que le gouvernement turc eût rien à y voir.

Les hautes Puissances contractantes, en rétablissant entre elles des relations de sincère amitié, accordaient un pardon général et une amnistie pleine et entière à ceux de leurs



sujets qui, dans le cours de la guerre, auraient pris part aux opérations militaires, ou manifesté, soit par leur conduite, soit par leurs opinions, leurs sympathies pour l'une ou l'autre des parties belligérantes. Aucun de ces individus ne pourrait être inquiété ni poursuivi, et il aurait, pendant l'espace de dix-huit mois, la liberté de se transporter avec sa famille et sa fortune dans le pays qu'il voudrait choisir, sans éprouver aucune entrave ou vexation. Le même intervalle de dix-huit mois était accordé aux habitants des territoires restitués à la Sublime-Porte ou cédés à la Russie, pour se retirer, à leur choix, dans les États d'une des deux Puissances contractantes.

Tous les prisonniers de guerre seraient rendus, de part et d'autre, sans aucune rançon, à l'exception des chrétiens qui auraient embrassé la religion mahométane dans les États de la Porte, et des Mahométans qui auraient embrassé la religion chrétienne sur le territoire de l'Empire russe.

Tous les traités, conventions, et stipulations, conclus à diverses époques entre la Russie et la Turquie, à l'exception de ceux qu'annulait le présent traité de paix, étaient confirmés dans toute leur force et tout leur effet, et les parties contractantes s'engageaient à les exécuter religieusement et inviolablement. L'échange des ratifications dudit traité devait avoir lieu, entre les plénipotentiaires, dans un délai de six mois, et plus tôt, si faire se pouvait.

Ce traité ne précisait pas la somme que la Porte aurait à payer à la Russie comme indemnité de frais de guerre. Cette somme avait été fixée, avant la signature du traité, à 10 millions de ducats (119 millions 300,000 fr.), mais elle ne fut pas maintenue dans la convention secrète, signée le même jour et annexée au traité pour déterminer le sens et la portée de certains articles.

Suivant cette convention, la somme de 1,500,000 ducats, représentant les indemnités dues aux sujets et commerçants russes, serait payée en quatre termes : 100,000 ducats immédiatement, à l'échange des ratifications; 400,000, six mois après; 500,000, dans les six mois suivants, et le reste au bout de six autres mois, de manière que la somme totale pût être acquittée dans l'espace de dix-huit mois. Quant à l'indemnité pour les frais de guerre, la Porte Ottomane s'étant déclarée absolument incapable de payer les 10 millions de ducats de Hollande, que réclamaient les plénipotentiaires russes, la cour de Russie, pour alléger autant que possible le fardeau de cette dette, avait offert de prendre, comme déduction, des équivalents en nature et en objets, qu'on s'accorderait à trouver acceptables.

En attendant, comme les villes turques situées sur la rive gauche du Danube, Turnow, Giurgewo, Braïlow, etc., devaient être réunies à la Valachie, il fut réglé que Giurgewo, qui se trouvait encore au pouvoir des Turcs, serait évacué et remis aux troupes russes, quinze jours après la signature de la paix. Les troupes turques devaient alors se retirer à Routschouk, sur la rive droite du Danube, avec leur artillerie, leurs munitions et leurs biens, emmenant avec elles les habitants de Giurgewo qui voudraient les suivre.

L'évacuation du territoire ottoman par les troupes russes commencerait, aussitôt après le premier payement des indemnités, par la remise d'Andrinople, de Kirklissia, de Lulé-Bourgas, de Midia, d'Iniada, et des autres places les plus voisines de la capitale, entre les mains des autorités turques. Puis, à la suite du second payement des indemnités, l'armée russe évacuerait le pays depuis le Balkan jusqu'à la mer Noire et au golfe de Bourgas. Le troisième payement, effectué six mois plus tard, amènerait l'évacua-



tion définitive de toute la Bulgarie et des villes et villages situés sur la Dobrutscha, depuis le Danube jusqu'à la mer Noire. Dix-huit mois après l'échange des ratifications, le dernier payement effectué, la forteresse de Silistrie et les Principautés de Moldavie et de Valachie, que la Russie garderait en dépôt jusqu'au parfait acquittement de l'indemnité de guerre, seraient enfin évacuées dans un délai de deux mois et remises ponctuellement aux autorités de la Porte.

L'évacuation des provinces d'Asie, que le traité de paix restituait à la Porte, commencerait trois mois après l'échange des ratifications et serait entièrement terminée cinq mois plus tard.

Cette convention explicative du traité de paix resta secrète, aussi bien que le traité séparé relatif aux Principautés danubiennes. Ce traité confirmait toutes les conditions du traité d'Ackerman et en ajoutait de nouvelles, destinées à augmenter l'influence russe en Moldavie et en Valachie.

Pour donner à l'administration de ces provinces une base plus stable; il était dit, dans l'acte complémentaire du traité d'Andrinople, que la durée du gouvernement des hospodars ne serait plus bornée à sept ans, comme par le passé, et que ces chefs électifs seraient investis de leur dignité pour leur vie, sauf les cas d'abdication volontaire ou de destitution motivée. Les hospodars régleraient librement toutes les affaires intérieures des Principautés, en consultant leurs Divans respectifs, sans pouvoir porter atteinte néanmoins aux droits garantis à ces deux pays par les traités.

La Porte promettait scrupuleusement de veiller à ce que les priviléges accordés à la Moldavie et à la Valachie ne fussent enfreints ni attaqués d'aucune manière. L'inviolabilité du territoire moldave et valaque était garantie par le gouvernement turc, qui s'engageait à ne conserver aucun



point fortifié, à ne tolérer aucun établissement de ses sujets, sur la rive gauche du Danube ; en conséquence, sur toute cette rive, nul Mahométan ne pourrait prendre domicile, et les marchands turcs, munis de firmans, y seraient seuls admis, d'une manière transitoire et exceptionnelle, pour les besoins de leur commerce.

Les villes turques, situées sur la rive gauche du Danube, étant restituées à la Valachie, ainsi que leurs rajahs; les Mahométans qui y posséderaient des biens-fonds étaient tenus de les vendre aux indigènes, dans le délai de dix-huit mois. Le gouvernement des deux Principautés, jouissant de tous les droits d'une administration indépendante, pourrait établir des quarantaines ou des cordons sanitaires le long du Danube, et les étrangers, tant musulmans que chrétiens, n'auraient pas le droit de se soustraire à l'observance des règlements prescrits dans l'intérêt de la santé publique.

La Moldavie et la Valachie étaient dispensées pour toujours de fournir les grains et les autres denrées, bestiaux, bois de construction, etc., qu'elles avaient été jusqu'alors tenues de livrer gratuitement pour la consommation de Constantinople et l'approvisionnement des forteresses du Danube. Mais, pour dédommager le Trésor ottoman des pertes que l'abandon de ces redevances obligatoires allait lui faire éprouver, la Moldavie et la Valachie auraient à payer annuellement, outre le tribut annuel que leur imposaient les précédents traités, une somme d'argent, dont on débattrait ultérieurement la quotité. Outre ce tribut annuel, il ne serait exigé, du pays ni des hospodars, aucun tribut, redevance ou cadeau, à quelque titre que ce fût.

Les habitants des Principautés jouiraient dorénavant de la pleine liberté du commerce pour toutes les productions de leur sol et de leur industrie : ils pourraient naviguer li-

brement sur le Danube et commercer, sans craindre d'être molestés ni rançonnés, dans tous les ports de la Turquie. De plus, en considération des calamités de tout genre que les Principautés avaient eu à supporter pendant la guerre, la Sublime-Porte consentait à exempter, pour deux années, les Moldaves et Valaques, du payement des impôts annuels à verser dans son Trésor.

Enfin la Sublime-Porte, désirant assurer de toutes manières le bien-être futur des Principautés, s'engageait solennellement à confirmer tous les règlements administratifs, qui, dans le cours de l'occupation russe, auraient été faits et mis en usage d'après le vœu exprimé par les assemblées des notables du pays, en tant que ces règlements ne porteraient aucune atteinte aux droits de souveraineté de la Porte Ottomane.

Cette convention, qui ne fut pas publiée immédiatement, allait inaugurer un ordre de choses entièrement nouveau dans les Principautés danubiennes, où la domination turque cédait la place à l'influence russe.

Le traité de paix, avec ses annexes, était signé, et on annonçait déjà que le grand-seigneur n'avait pas attendu, pour le ratifier, l'expiration des délais qui lui étaient accordés. L'opinion publique en Europe s'obstinait à croire que la Russie n'avait pu s'arrêter au milieu de ses victoires, sans y être forcée, soit par la crainte d'un retour de fortune, soit par les menaces de l'Angleterre. On persistait à répéter, dans les journaux, que les troupes russes n'évacueraient jamais le territoire qu'elles avaient conquis et qu'elles occupaient jusqu'aux portes de Constantinople. On ne pouvait se persuader que l'empereur Nicolas renonçât au projet qu'on lui attribuait d'expulser les Turcs de l'Europe et de rendre Sainte-Sophie à la religion grecque orthodoxe.

CXXXVIII

L'empereur Nicolas, en ce moment, ne songeait qu'à récompenser tous ceux qui avaient pris part à cette double campagne, conduite avec tant d'énergie et de talent, achevée avec tant d'éclat et de bonheur dans la Turquie d'Asie comme dans la Turquie d'Europe.

Dans un ordre du jour du 22 septembre (4 octobre, nouv. st.), afin de signaler les exploits à jamais mémorables du commandant en chef de la deuxième armée, comte de Diebitsch-Zabalkansky, et du commandant en chef du corps d'armée détaché du Caucase, comte Paskewitch d'Érivan, ainsi que les services distingués qu'ils avaient rendus pendant la guerre contre la Porte Ottomane, il avait élevé ces deux généraux à la dignité de feld-maréchal.

Par le même ordre du jour, des étendards commémoratifs de la prise d'Enos étaient accordés au 4e régiment des hulans, en récompense de la brillante valeur qu'il avait déployée, surtout à l'attaque de cette place.

L'aide de camp général comte Toll était nommé chef du 20e régiment de chasseurs, et, pour mieux caractériser la part d'action et d'initiative que cet officier supérieur avait eue, comme chef de l'état-major de la deuxième armée, dans



la plupart des opérations de la campagne, l'empereur lui adressa, peu de jours après, le rescrit suivant, en témoignage d'estime, de reconnaissance et d'affection :

« Pendant la campagne de cette année, qui a mis fin à la guerre contre la Porte Ottomane, vous vous êtes signalé par le zèle le plus ardent pour le service. En remplissant avec un dévouement exemplaire et une infatigable activité les nombreux et pénibles devoirs que vous imposaient vos fonctions de chef de l'état-major de l'armée d'opération, vous vous êtes aussi acquis les mêmes droits à Notre considération particulière, par votre bravoure personnelle et votre intrépidité à toute épreuve dans les affaires et les rencontres avec l'ennemi. En témoignage de Notre haute satisfaction et de Notre reconnaissance pour des services si distingués, Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Saint-Georges de la deuxième classe, dont Nous vous transmettons ci-joint les insignes, et en vous assurant de Notre bienveillance impériale, Nous sommes pour toujours votre affectionné,

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, 29 septembre (11 octobre, nouv. st.) 1829. »

Une nouvelle organisation de l'armée russe avait permis d'y faire entrer comme chefs de corps d'infanterie et de cavalerie une partie des généraux qui s'étaient fait remarquer par leur bravoure et leur habileté dans la dernière campagne : l'aide de camp général comte Pahlen et son frère, comme lui général de cavalerie, le général Roth et les lieutenants-généraux Krassowsky et Rudiger. Une vingtaine de généraux-majors furent élevés au grade de lieutenant-général. Il y eut aussi un grand nombre de mutations



parmi les chefs de divisions militaires et commandants de brigades.

Les promotions dans les ordres de Saint-Alexandre-Newsky, de Saint-André et de Saint-Vladimir, récompensèrent non-seulement les services rendus sur le champ de bataille, mais encore ceux qui avaient eu pour théâtre l'administration et la diplomatie. Le vice-chancelier comte de Nesselrode et le général comte de Worontzoff, gouverneur général de la Nouvelle-Russie, furent compris dans ces promotions, ainsi que les conseillers privés de Ribeaupierre et Frédéric Pahlen, le conseiller d'État Fonton, et le général comte Orloff, que l'empereur envoyait à Constantinople avec le titre d'envoyé extraordinaire et les pouvoirs de ministre plénipotentiaire.

L'ordre du jour suivant, adressé aux troupes de la deuxième armée, à celles du corps d'armée du Caucase, et aux escadres des flottes de la Baltique et de la mer Noire, qui avaient pris part aux deux dernières campagnes, institua une médaille militaire, en mémoire de la guerre de Turquie :

« Braves soldats et braves marins!

« Les bénédictions toutes-puissantes de la divine Providence ont mis un terme à cette guerre, dans laquelle vous vous êtes de nouveau couverts d'une gloire immortelle; et, grâces à vos efforts, la Russie célèbre une paix glorieuse.

« Deux parties du monde ont constamment retenti du bruit de vos victoires; les forces nombreuses d'un ennemi opiniâtre dans sa résistance ont été anéanties sur tous les points, et devant vous s'est évanouie l'antique renommée de ces inexpugnables remparts, qui, jusqu'à vous, n'avaient point connu de vainqueur. Franchissant avec audace des



chaînes de montagnes impraticables, et frappant l'ennemi jusque dans ses asiles les plus inaccessibles, vous l'avez contraint, aux portes mêmes de Constantinople, de reconnaître solennellement son impuissance à s'opposer à votre valeur. Vous vous êtes également distingués par votre modération envers les vaincus, par votre conduite envers les paisibles habitants des contrées soumises à vos armes, en leur offrant protection et amitié; par la constante observance de l'ordre le plus exemplaire et de la plus stricte discipline, enfin par un religieux accomplissement de tous vos devoirs. C'est ainsi que vous vous êtes montrés dignes du nom de guerriers russes!

« Désirant signaler tant de services éminents rendus par vous au trône et à la patrie, J'ordonne à tous ceux qui ont pris part aux opérations militaires contre les Turcs, dans les campagnes de 1828 et 1829, de porter, suspendue au ruban de l'ordre de Saint-Georges, la médaille que Je viens d'instituer pour la guerre de Turquie.

« Que cette marque d'honneur soit à jamais un monument de votre gloire et de Ma reconnaissance! Qu'elle soit pour l'avenir un nouveau garant de la fidélité de vos services!

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, le 1er (13, nouv. st.) octobre 1829. »

Cette médaille excita au plus haut degré l'ambition du soldat, car elle rappelait les nombreuses victoires qui avaient signalé sur terre et sur mer les deux campagnes de 1828 et 1829.

Les marins qui avaient servi sur la flotte de la Méditerranée avant la déclaration de guerre à la Porte Ottomane, adressèrent une réclamation à l'empereur, pour être com-



pris au nombre de ceux qui auraient le droit de porter la médaille. Cette réclamation fut présentée et appuyée par l'aide de camp général Menchikoff.

Menchikoff, après la guérison de sa terrible blessure, avait repris ses fonctions de chef de l'état-major de la marine, en disant à l'empereur : « Enfin, Sire, après dix mois de traitement et d'impatience, je suis assez bien guéri pour être en état de recevoir encore dix blessures au service de Votre Majesté ! Malheureusement, il faut attendre une autre occasion, car la paix est faite, et je doute fort qu'on ose maintenant recommencer la guerre contre la Russie. »

Nicolas voulut bien, par un ukase du 6/18 octobre, autoriser les réclamants à porter une marque de distinction, attribuée exclusivement à ceux qui avaient servi dans la guerre de Turquie : « Les services que ces marins ont rendus à la religion, au trône et à la patrie, dit-il à Menchikoff, sont antérieurs, sans doute, à la déclaration de guerre, mais ils en étaient le prélude, mais ils émanaient de la même pensée religieuse et patriotique, qui animait les vainqueurs de Braïlow, de Varna et de Silistrie. »

La marine russe avait joué un rôle considérable dans cette guerre où la marine turque eût été incapable de se mesurer avec elle. La flotte de la mer Noire avait admirablement secondé les mouvements de l'armée de terre, et le contre-amiral Heyden, chargé du blocus des Dardanelles pendant une année entière, avait dignement soutenu l'honneur de son pavillon vis-à-vis des marines étrangères, et surtout de la marine anglaise, qui était toujours sur le point de violer le blocus.

L'empereur avait donc adressé au chef d'état-major de la flotte, comme un témoignage de satisfaction à toute la marine russe, ce rescrit, qui portait la date du jour où la



paix d'Andrinople avait été célébrée solennellement à Saint-Pétersbourg :

« D'après l'attention toute paternelle que J'ai donnée aux services que la flotte a rendus à la patrie; à ses faits d'armes, à la bataille de Navarin, dans l'Archipel, à la prise d'Anapa, et lorsqu'elle a contribué au siége de Varna, des forteresses du Danube, ainsi qu'à la conquête de Sizoboli et des côtes de la Roumélie, Je me fais, en ce jour de fête pour la paix avantageuse qui est désormais assurée à Nos sujets et coreligionnaires, un vrai plaisir de témoigner Ma reconnaissance particulière aux officiers de pavillon et capitaines de vaisseau, qui ont commandé, dans cette guerre, les escadres, les divisions et les bâtiments, ainsi qu'aux officiers qui ont combattu sous leurs ordres, et d'ordonner, en faveur des simples marins, ce qui suit :

« 1° Les marins qui servent sans reproche depuis vingt ans dans l'équipage de la garde et depuis vingt-deux ans dans celui de la ligne, des transports, etc., dans les brigades d'artillerie et la compagnie de la mer Caspienne, peuvent avoir leur congé, comme le règle la loi relative aux années complètes de service ; 2° ceux qui, ne voulant pas faire usage de cette faculté, désireront continuer leur service, recevront double solde, indépendamment du supplément accordé, par les règlements antérieurs, aux simples marins qui restent volontairement au service, après avoir fait leur temps; 3° ceux qui, de cette manière, ont servi cinq ans, recevront le double de leur traitement intégral, et la moitié du total leur sera payé comme pension à vie, lorsqu'ils prendront leur congé. S'il y a lieu, à raison de maladie ou d'un état de mutilation, et non pour autre cause, alors la totalité du traitement augmenté sera convertie pour



eux en une pension viagère ; 4° les traitements additionnels ci-dessus seront payés, indépendamment et en outre des pensions que l'un ou l'autre de ces marins pourrait avoir obtenu pour les décorations de l'Ordre militaire, de celui de Saint-André, et pour d'autres marques particulières de distinction.

« Je vous charge d'exécuter ma volonté à cet égard et de la faire connaître à qui il appartiendra. »

« Saint-Pétersbourg, 22 septembre (4 octobre, nouv. st.) 1829. »

L'empereur Nicolas était si heureux de la conclusion de cette paix avantageuse, qui réalisait toutes les espérances et tous les efforts de la politique russe depuis le règne de Catherine II, qu'il semblait avoir à cœur de témoigner de la reconnaissance à tous ceux dont la participation à ce grand résultat pouvait se manifester à ses yeux avec quelque caractère de dévouement, de courage ou de fidélité.

Il serait bien difficile de recueillir tous les rescrits qu'il écrivit de sa main ou qu'il dicta à ses secrétaires, pendant les deux mois qui suivirent la conclusion de la paix : on retrouverait dans ces rescrits l'expression chaleureuse de sa gratitude pour les héros de la guerre de Turquie.

L'empereur ne se borna pas à remercier et à récompenser ceux qui s'étaient distingués sur le champ de bataille : ses sympathies s'étendaient à tous les genres de services qu'on avait pu rendre à l'armée de Turquie, car le comte de Diebitsch ne lui avait pas caché que le succès de ses opérations, dans le cours de la campagne, était dû surtout à l'exacte et abondante distribution des approvisionnements. Or, la plupart de ces approvisionnements venaient de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie.

Ce n'est qu'au mois de décembre que l'empereur accorda,

par plusieurs ukases, diverses exemptions et dispenses de paiement d'arriérés d'impôts et redevances, aux gouvernements, qui avaient eu à supporter de fortes charges par suite du passage et du cantonnement des troupes, et qui avaient concouru à la fourniture des vivres de l'armée ; mais, dès les premiers jours de la paix, il avait adressé aux habitants d'Odessa cet ukase si honorable pour eux :

« L'époque de la guerre avec la Porte Ottomane Nous a donné de nouvelles preuves du zèle exemplaire qui anime Nos fidèles sujets de toutes les classes, et particulièrement les habitants des provinces limitrophes de la Turquie, lesquels se sont empressés particulièrement de contribuer à tout ce qui pouvait augmenter la gloire de Nos braves armées. Au milieu de cette émulation générale, Nous avons remarqué, avec la plus vive satisfaction, que les habitants de la ville d'Odessa ont fait tous les sacrifices qui pouvaient être utiles pour le service public. Outre les vivres qu'ils ont fournis aux armées, il a été établi, par leurs soins, des hôpitaux pour les malades et les blessés, et les braves défenseurs de la patrie ont reçu les secours les plus actifs et les plus généreux.

« En rendant une parfaite justice au zèle des habitants d'Odessa, Nous Nous faisons un plaisir de les assurer de Notre reconnaissance, et Nous sommes convaincus, en même temps, que leur dévouement pour le trône et leur affection pour la patrie les rendront toujours plus dignes de Notre attention et de Notre bienveillance impériale. »

« Saint-Pétersbourg, 13 (25, nouv. st.) octobre 1829. »

Ce rescrit en accompagnait un autre, adressé au général



comte de Witt, chef des colonies militaires de l'Ukraine et des provinces méridionales :

« Le général d'infanterie, comte Diebitsch-Zabalkansky, commandant en chef de la deuxième armée, M'a représenté que le zèle et la constante activité des membres du Comité, dont vous êtes le président, et qui a été établi pour assurer les approvisionnements de l'armée active, y ont continuellement maintenu l'abondance et le service régulier du magasin mobile, résultat qui est dû en partie à vos travaux infatigables et à l'ordre exemplaire que vous avez introduit dans cette administration. D'après ce témoignage du commandant en chef, il M'est agréable de vous assurer de Mon entière reconnaissance pour vos utiles travaux. Je vous charge en même temps de témoigner Ma bienveillance à vos dignes collaborateurs, les membres du Comité.

« Je suis toujours votre affectionné,

« NICOLAS. »

« Saint-Pétersbourg, 4 (16, nouv st.) octobre 1829.

La reconnaissance du tzar ne resta pas renfermée dans les limites de son Empire. Il envoya son adjudant-général le prince Troubetzkoï, à Berlin, pour remercier le roi de Prusse, son auguste beau-père, de lui avoir prêté l'appui d'une sympathique intervention auprès des cabinets européens, et de s'être employé au rétablissement de la paix, par l'entremise de son ministre à Constantinople et surtout par la mission du général Muffling : il lui faisait offrir, comme marque de cordiale amitié, six des plus belles pièces de canon prises aux Turcs.

Le président de la Grèce, Capo d'Istria, avait écrit à l'empereur de Russie, au nom de l'assemblée nationale des



Hellènes, pour le féliciter de la glorieuse issue de cette guerre, qui avait consacré, par les armes russes, la pacification du Levant, l'indépendance de la Grèce et le triomphe de la religion orthodoxe. Nicolas lui répondit qu'il envoyait au gouvernement grec, comme témoignage de la haute bienveillance et de la protection qu'il accordait à ce nouvel État, douze canons et six mille fusils turcs.

Nicolas (ce qui fut généralement remarqué et commenté) ne fit aucun présent du même genre à la Pologne, pour remplacer les douze canons pris à Varna, qu'il avait destinés au monument élevé à la mémoire du roi Wladislas et qui étaient retombés dans les mains des Turcs, le bâtiment qui les portait ayant fait naufrage sur la côte de Bourgas. Il est permis d'attribuer à un sentiment de délicatesse toute fraternelle les motifs qui empêchèrent l'empereur de faire passer en Pologne quelques-uns des trophées de ses victoires : il se rappelait que son frère Constantin avait refusé de prendre le commandement de l'armée de Turquie, et que l'armée polonaise était restée entièrement étrangère aux deux campagnes que couronnait la paix d'Andrinople. On assure, cependant, que les Polonais ne se montrèrent pas indifférents aux brillants succès des armes russes et se souvinrent que le tzar, dont l'Europe proclamait la gloire, était roi de Pologne.

Le césarévitch, en adressant ses félicitations à son auguste frère, lui avait annoncé qu'il serait de retour à Varsovie vers la fin du mois d'octobre, et qu'il se tiendrait dès lors à sa disposition pour l'ouverture de la Diète.

Le grand-duc Michel, dont l'absence avait été regrettée à la cour dans les fêtes auxquelles donnait lieu la paix d'Andrinople, ne revint à Saint-Pétersbourg que le 26 octobre. L'empereur ne lui fit aucun reproche et l'accueillit



avec plus d'empressement et de cordialité que dans toute autre circonstance.

— La guerre qui vient de se terminer d'une manière si glorieuse et si favorable pour la Russie, lui dit-il avec amitié, est une satisfaction donnée à la mémoire de notre auguste bienfaiteur feu l'empereur Alexandre, qui eût fait cette guerre s'il eût vécu, car il la regardait comme nécessaire à la dignité et à l'intérêt de l'Empire. C'est donc à notre bien-aimé frère Alexandre qu'il faut rapporter tout l'honneur et tous les avantages de la paix d'Andrinople.

La grande-duchesse Hélène était revenue dans la capitale, avec sa fille Marie, neuf jours avant le grand-duc Michel. L'empereur et l'impératrice lui avaient témoigné affectueusement le plaisir de la revoir en bonne santé, après une si longue absence.

Nicolas, qui avait toujours montré beaucoup de confiance dans le jugement sûr et le tact exquis de sa belle-sœur, trouva l'occasion de dire alors à M. de Nesselrode, que les conseils de la grande-duchesse lui avaient souvent fait défaut depuis un an : « Mais, ajouta-t-il d'un air de confidence, Michel m'a quelquefois communiqué les lettres que sa femme lui écrivait des différents endroits de l'Europe où elle a séjourné, et j'ai puisé, dans ces lettres, où elle parlait à cœur ouvert, des idées très-justes et très-pratiques, dont j'ai fait mon profit. »

L'empereur, en effet, reconnaissait chez la grande-duchesse Hélène, entre autres qualités de son esprit sérieux et réfléchi, un sens politique vraiment supérieur, et comme il l'avait dit un jour à son frère Michel, qui le répétait souvent, avec toute l'admiration que lui inspirait la haute intelligence de son épouse : « Si la grande-duchesse n'était pas



si jeune et si belle, il faudrait absolument en faire un ministre d'Etat. »

Ce n'était pas seulement la politique qui avait des charmes pour cette princesse : ses goûts et ses aptitudes l'attiraient de préférence vers les sciences et les lettres ; aussi, ne s'était-elle pas lassée, durant son séjour en Italie, comme l'a raconté Chateaubriand, de visiter les musées, les galeries de tableaux, les bibliothèques et tous les établissements scientifiques ou littéraires.

L'écuyer de la cour, d'Opotchinine et sa femme, qui avaient accompagné la grande-duchesse dans ce voyage à l'étranger, reçurent, à leur arrivée un témoignage de la bienveillance particulière de l'empereur et de l'impératrice : l'empereur fit présent à M. d'Opotchinine d'une tabatière avec son portrait enrichie de diamants, et l'impératrice nomma Madame d'Opotchinine dame de la petite croix de l'ordre de Sainte-Catherine, en considération des services qu'ils avaient rendus l'un et l'autre à la princesse.

— Il n'y a certainement pas en Italie, dit l'empereur à M. d'Opotchinine, une seule antiquité, un seul monument, un seul tableau, que la grande-duchesse ait négligé de voir ; elle est infatigable, quand il s'agit de s'instruire. Ce n'est pas tout, il y avait là tout un monde de savants... Tenez, ajouta-t-il gaiement, ne me trahissez pas, mais j'ai devin pourquoi la grande-duchesse était revenue ici en grande hâte, neuf jours avant le grand-duc. Elle a su que le baron de Humboldt arrivait de son voyage dans l'Oural, et elle n'a pas voulu perdre un seul jour, qu'elle pourrait employer à interroger, à écouter l'illustre savant.

En effet, Humboldt était de retour avec ses compagnons de voyage, les professeurs Ehrenberg et Rose, et cette expédition scientifique devait avoir les résultats les plus



avantageux, non-seulement pour la minéralogie et l'astronomie, mais encore pour l'agriculture et pour le commerce. L'empereur, en nommant le baron de Humboldt membre de son conseil privé, lui adressa le rescrit suivant :

« Désirant signaler les éminents services que vous avez rendus aux sciences naturelles, services reconnus dans tout le monde savant, et les travaux que vous avez, à Notre grande satisfaction, consacrés à l'investigation des richesses que possèdent les monts Ourals et les monts Altaï, Nous vous nommons chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de la première classe, dont Nous vous transmettons ci-joint les insignes ornés de la couronne impériale, pour être portés conformément aux statuts.

« Je suis votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 1er (13, nouv. st.) novembre 1829. »

La grande-duchesse Hélène, comme l'avait dit l'empereur, prenait le plus vif intérêt aux entretiens du baron de Humboldt ; elle voulut connaître dans les moindres détails le grand voyage que le savant venait d'exécuter aux frais du gouvernement russe et dont il rédigeait déjà la relation par ordre de l'empereur. Elle racontait ensuite, dans les réunions intimes de la famille impériale, quelques-unes des particularités les plus remarquables de ce voyage ; elle apprit ainsi à l'impératrice Alexandra, qui en éprouva une surprise et une joie naïves, que, grâce à la science du célèbre voyageur, la Russie pouvait compter désormais le diamant parmi ses productions naturelles.

Humboldt, en étudiant les montagnes de l'Oural, avait



constaté que la nature de ces montagnes était absolument conforme à celle des montagnes du Brésil; en conséquence, il établit en principe que le diamant devait se trouver également dans les unes comme dans les autres. Il pria donc le comte de Polier, chambellan de l'empereur, avec lequel il voyageait, de faire faire des recherches dans ses propriétés situées sur le versant occidental de l'Oural. Le comte de Polier n'eut qu'à suivre les indications que Humboldt lui avait laissées, en se séparant de lui, pour découvrir dans un lavage d'or, exploité par ses paysans, six ou sept diamants de la plus belle eau.

Le baron de Humboldt eut donc l'honneur d'être le commensal ordinaire du palais de la Tauride, pendant son passage à Saint-Pétersbourg, et comme il l'écrivait à son ami Varnhagen, le confident de ses pensées et de ses travaux, « il se persuadait tous les jours davantage, dans ses longues conversations avec la grande-duchesse Hélène, que le savoir sans pédanterie, sans ennui et sans fatigue, n'existait que dans les cours et chez les princesses d'Allemagne. » Il ne put, toutefois, se dispenser d'assister à la séance extraordinaire, qui fut tenue en son honneur par l'Académie impériale des sciences, le samedi 28 novembre, séance à laquelle la grande-duchesse Hélène assista aussi avec le grand-duc Alexandre de Wurtemberg.

Cette séance, qui fut présidée par le comte d'Ouvaroff, avait attiré un nombreux et brillant concours de dames, de membres du haut clergé et du corps diplomatique, de savants, d'hommes de lettres et de personnes de distinction. Après la lecture de plusieurs mémoires qui se rattachaient aux travaux scientifiques de Humboldt, celui-ci prit la parole et improvisa, avec une rare facilité d'élocution, un discours plein de faits et de renseignements précieux sur les progrès



de l'étude des sciences naturelles en Russie; sur les voyages scientifiques faits avant le sien dans l'Asie centrale; sur les résultats généraux de ce dernier voyage, qu'il avait accompli dans l'espace de neuf mois, en parcourant deux mille trois cents milles géographiques; sur l'importance des observations magnétiques et météorologiques, et sur celles qui restaient à faire pour bien reconnaître le niveau de la mer Caspienne. Pendant une heure entière, l'assemblée attentive ne se lassa pas de suivre l'orateur dans ces contrées lointaines, presque inconnues, que la Russie commençait à civiliser sur les frontières de la Chine. En terminant la séance, le président offrit, au nom de l'Académie, à l'illustre voyageur, la grande médaille d'or frappée à l'effigie de l'impératrice Marie Feodorovna.

L'empereur, sous les auspices de qui s'était exécuté le voyage du baron de Humboldt dans les montagnes de l'Oural et de l'Altaï, n'eût pas manqué d'honorer de sa présence cette intéressante et mémorable séance de l'Académie des sciences, s'il s'était trouvé en état de quitter ses appartements. On disait qu'il était indisposé depuis quelques jours, mais on ignorait encore, même à la cour, que sa vie, par suite d'un accident, avait été réellement en danger.

Dans la nuit du 9 au 10 novembre, il s'était éveillé en sursaut, au bruit d'un vase qui se brisait en éclats. Le bruit partait de la chambre voisine, où couchait le grand-duc héritier. Il ne put se défendre d'un triste pressentiment, en se rappelant la vieille superstition polonaise du vase brisé, superstition qui lui avait été contée au château de Grégorowska, lors de la naissance du grand-duc Alexandre; il craignit qu'un malheur ne fût arrivé : il s'élança hors de son lit, tout en moiteur, sans prendre le temps de se vêtir, et il courut à la chambre de son fils.

Il avait à traverser, pour y arriver, un salon dont le parquet ciré était fort glissant; il fit un faux pas dans l'obscurité et tomba de toute sa hauteur. Sa tête avait porté contre un meuble : il perdit connaissance et resta sans mouvement sur le plancher. Il y resta sans doute assez longtemps, car il était froid comme du marbre, quand on le trouva encore évanoui. On le transporta dans son lit : on eut beaucoup de peine à le réchauffer, et dès qu'il fut revenu à lui, en proie à une agitation violente, il demanda quel nouveau malheur avait frappé sa famille : il voulut voir l'impératrice et ses enfants, pour s'assurer qu'ils étaient tous sains et saufs.

On lui apprit que le bruit qu'il avait entendu provenait de la chute accidentelle d'un tableau sur une console garnie de porcelaines. Il crut qu'on lui cachait quelque chose, et ses inquiétudes, loin de se calmer, prirent un caractère d'exaltation fébrile.

Ses trois premiers médecins, Chrichton, Rauch et Arendt, se préoccupaient à la fois de la secousse générale que l'empereur avait ressentie dans sa chute et du refroidissement qui avait suivi son évanouissement prolongé. Ils ordonnèrent une saignée, et réussirent ainsi à détourner la congestion cérébrale. Mais ils eurent plus de peine à triompher des premiers symptômes d'une pleurésie, qui fut sur le point de se déclarer.

L'auguste malade, en sortant de ces deux crises, qui auraient pu lui être funestes, entra tout à coup dans une période de fièvre intermittente, accompagnée d'accidents nerveux et de pénibles hallucinations. C'était toujours à propos de ses enfants, que son cerveau affaibli se créait des chimères désolantes; il les voyait sans cesse, dans des rêves qui le poursuivaient tout éveillé; il les voyait souffrants,



débiles, blessés, morts. Rien ne pouvait alors calmer son anxiété et sa douleur.

L'impératrice le veillait jour et nuit; elle ne lui parlait que de ses enfants, et elle les faisait venir l'un après l'autre ou tous ensemble auprès de son lit. Il les regardait fixement et les embrassait avec émotion, comme s'il eût craint de les perdre.

On avait d'abord tenu secret l'état de l'empereur; on s'était appliqué surtout à cacher l'accident qui avait été la cause de sa maladie. Lorsque des rumeurs fâcheuses circulèrent sur le danger qui pouvait menacer la vie de Sa Majesté, on essaya d'arrêter ces rumeurs, en publiant des bulletins quotidiens sur la santé de l'auguste malade. Mais ces bulletins, quoique aussi rassurants que possible, répandaient trop d'émotion parmi le peuple; on les suspendit, au bout de quelques jours, en annonçant qu'on pouvait regarder l'empereur comme convalescent.

Sans doute, la maladie aiguë et caractérisée semblait céder aux remèdes; mais elle avait changé de nature et devenait chronique. Les symptômes, pour être moins terribles, n'en étaient pas moins inquiétants. Le malade était miné par une fièvre lente; il avait perdu toutes ses forces physiques, toute son énergie vitale; il restait, durant des journées entières, plongé dans un pénible assoupissement; il avait des intervalles de sommeil profond, interrompu tout à coup par des rêves affreux.

Les médecins craignirent plus d'une fois, qu'un dépôt ne se formât dans la tête, par suite du contre-coup que l'empereur avait éprouvé dans sa chute. Enfin, sa constitution robuste vint au secours de l'art, pour conjurer le mal, et l'on vit s'éloigner et disparaître les accidents nerveux qui accusaient l'inflammation du cerveau. La fièvre ne cessa

pas encore, mais l'empereur reprit successivement l'usage de ses facultés mentales, et, malgré son extrême faiblesse, entra par degrés en convalescence. Sa vie avait été en danger pendant dix ou douze jours, et il eut besoin, pour se rétablir, de plusieurs semaines, qu'il passa renfermé dans ses appartements.

CXXXIX

La consternation s'était répandue par toute la Russie, avec la nouvelle de la maladie de l'empereur; elle était encore profonde dans la capitale : le mouvement de la vie publique semblait suspendu; un morne silence régnait dans les rues, où ne circulaient ni charrois ni équipages; les boutiques restaient fermées ou désertes; le peuple se portait aux alentours du palais d'Hiver et en contemplait les fenêtres avec une tristesse muette. On ne s'abordait, on ne se parlait, que pour s'informer de l'état de santé de l'auguste malade. On appréhendait généralement une catastrophe.

Les craintes n'étaient pas moins vives à l'étranger, car l'Europe entière se préoccupait, en ce moment, des redoutables conséquences que pourrait avoir la mort du tzar, non-seulement dans son propre Empire, mais encore dans tous les États qui étaient engagés avec la Russie à maintenir le pacte européen de la Sainte-Alliance. On se demandait déjà de tous côtés quel serait le successeur de Nicolas. Cette question menaçante se présentait avec une double alternative : verrait-on encore une fois le grand-duc Constantin abdiquer, comme il l'avait fait à la mort d'Alexandre,



et renoncer sincèrement aux droits de sa naissance? Laisserait-il à un neveu âgé de treize ans la couronne qu'il avait abandonnée naguère à un frère cadet, qui lui paraissait digne de régner à sa place?

Le bruit courait que le césarévitch, averti de l'issue inévitable que devait avoir la maladie de l'empereur, était revenu en toute hâte à Varsovie et n'attendait qu'un courrier de Saint-Pétersbourg, pour se transporter immédiatement dans cette capitale. On assurait que Nicolas était mort et qu'on avait caché son décès, afin de mieux préparer l'avénement de son héritier naturel.

Un article du *Journal des Débats*, qui produisit une grande sensation, surtout dans les sphères élevées de la politique, exposait de la manière la plus saisissante, quoique un peu déclamatoire, la situation de la Russie en présence de la perte imminente de son empereur : « Nous ne voudrions pas, disait le journaliste anonyme, propager des inquiétudes exagérées; nous ne voudrions pas sonner les premiers l'alarme dans toute l'Europe; mais l'esprit encore frappé de la disparition soudaine de l'empereur Alexandre, comment refouler dans son cœur tous les pressentiments qu'y fait naître la seule probabilité d'un nouveau malheur dans la famille impériale de Russie? » Le journaliste examinait ensuite avec anxiété ce qui pourrait résulter des prétentions probables du grand-duc Constantin à la succession au trône : « La Prusse, dans le cas d'une contestation sérieuse, appuierait-elle les prétentions de l'impératrice et de son fils? La Pologne attendrait-elle une occasion plus favorable d'émancipation, que des dissensions armées dans l'intérieur de la Russie? La haine envieuse et impuissante de l'Autriche dans le cours de la dernière guerre ne fomenterait-elle pas le principe de la dissolution d'un Empire qui pèse



aujourd'hui de tout son poids sur les frontières autrichiennes? L'Angleterre, à peine remise de la terreur que lui ont causée les drapeaux moscovites au cœur de l'Arménie, ne précipiterait-elle pas de ses vœux et de ses efforts une suite d'événements si favorables à ses possessions et à sa domination des deux mers? Que Dieu détourne de la Russie et du monde ce germe de nouveaux malheurs! On ose à peine en calculer toute l'étendue, en sonder toute la profondeur!... Non. Espérons encore que l'empereur Nicolas n'aura pas été montré à ses peuples, pour être sitôt enlevé à leur repos et à leur amour, et que les chants de triomphe d'Andrinople ne se confondront pas avec les chants de deuil de Pétersbourg. »

Mais dès lors, le danger qui avait menacé les jours de l'empereur n'existait plus; sa convalescence avait été longue et incertaine; les soins affectueux dont l'impératrice n'avait cessé de l'entourer, pendant plus de cinq semaines, triomphaient enfin de la langueur et du dépérissement, qui avaient succédé aux violentes atteintes du mal.

On put annoncer la prochaine guérison du tzar. La foule, qui avait rempli les églises de Saint-Pétersbourg pour demander au ciel la conservation du monarque, s'y précipita de nouveau pour remercier Dieu qui avait exaucé ses prières. L'heureuse nouvelle du rétablissement de Nicolas fut accueillie en Europe avec une sympathie unanime.

Une lettre qui parut alors dans la *Gazette d'Augsbourg*, et qui était datée *des bords du Danube*, fut considérée comme un programme de la politique du gouvernement russe sous le règne de l'empereur Nicolas, et l'on attribua cet important document à un homme d'Etat que l'empereur lui-même avait initié à ses idées et à ses vues. « Les inquiétudes répandues par la nouvelle de la maladie de l'empe-



reur se sont dissipées, disait-on dans cette lettre dont la portée ne pouvait échapper aux bons esprits, Sa Majesté est en pleine convalescence. Cependant, ces inquiétudes mêmes servent à démontrer combien le repos de l'Europe est attaché à la conservation d'un individu. Au milieu des intérêts rivaux qui se combattent de toutes parts, soit dans les nations elles-mêmes, soit dans leurs rapports entre elles, avec la nécessité reconnue d'un mouvement progressif qui suive celui du siècle, pour conserver la puissance de le diriger, on n'a pas à démontrer l'importance, pour le monde, de la conservation d'un prince, distingué par ses lumières, par la force de son caractère et par sa modération dans la victoire. La garantie qui existe dans un tel prince tire encore une nouvelle force de ce qu'il n'appartient que par ses souvenirs à un temps, où les passions politiques ont jeté partout le désordre et empêché, par leurs excès, le développement même de la civilisation. L'empereur Nicolas ne connaît cette époque, que comme *historique*. Il a vu dans toute leur faiblesse les efforts tentés pour la renouveler. Le jeu des partis ne saurait lui paraître sérieux. Elevé au-dessus de tous ces souvenirs, il appartient à une ère nouvelle qui commence avec lui et qui porté déjà avec elle la preuve d'efforts couronnés de succès pour la cause de la civilisation, sans avoir besoin d'appeler à son aide les passions révolutionnaires. L'empereur Nicolas a déjà prouvé par lui-même, que les grands intérêts de l'Europe ont besoin de la protection puissante d'un pouvoir sagement établi. Ce n'est donc pas l'espérance des partis, c'est la confiance de tous les gens éclairés, qui s'attache à sa personne. »

Ce concert d'éloges et de vœux, qui s'élevaient de tous les points de l'Europe en l'honneur de l'empereur Nicolas, était sans doute une récompense bien flatteuse de la sage

et habile direction qu'il avait donnée aux affaires publiques, depuis qu'il était monté sur le trône; mais la droiture de ses intentions et la noblesse de ses sentiments l'avaient préservé des tendances de l'orgueil et de l'ambition; il n'avait au fond du cœur, que la satisfaction d'un devoir accompli.

Pendant les intervalles d'exaltation fébrile qui fut un des symptômes les plus douloureux de sa maladie, il oubliait sans cesse qu'il était souverain, pour se rappeler seulement qu'il était père; il parlait à toute heure de ses enfants, et ne parlait jamais de sa couronne ni de sa puissance impériale. Quand son état se fut amélioré et que son esprit eut retrouvé un peu de calme, il se souvint presque exclusivement des bontés que son frère aîné, l'empereur Alexandre, avait eues pour lui dès son enfance et des bienfaits qui devaient lui rendre éternellement chère la mémoire de ce frère bien-aimé; il s'accusa d'ingratitude, en se disant qu'il n'avait pas encore consacré un monument au grand empereur, qui l'avait appelé au trône, qui lui laissait un si glorieux exemple à suivre et dont l'âme semblait souvent se communiquer à la sienne.

Aussitôt il ordonna que ce monument serait érigé, à la mémoire d'Alexandre Ier, au centre même de la place du palais d'Hiver. On peut dire qu'il en traça lui-même le plan, lorsqu'il en confia l'exécution à M. de Montferrand, architecte en chef de la magnifique église de Saint-Isaac, qui était en construction depuis plus de onze années.

Le monument devait être une colonne d'ordre dorique, semblable, pour la forme, à la colonne Trajane de Rome, mais dans des proportions si colossales, que le fût en granit rouge d'un seul morceau n'aurait pas moins de quatre-vingt-quatre pieds de haut, et que la hauteur totale, y com-



pris le piédestal et la croix dorée surmontant la colonne, serait de vingt-deux sagènes ou cent cinquante-quatre pieds. Le piédestal en granit aurait un revêtement de bronze, provenant des canons pris à l'ennemi, et représentant en relief des trophées d'armes russes anciennes et modernes groupées avec des panoplies grecques et romaines. Cette inscription serait gravée en caractères et en langue russes, sur une des faces : *A Alexandre Ier, la Russie reconnaissante.* Les travaux commencèrent sur-le-champ, et l'architecte Monferrand promit de les achever dans un délai de deux ans.

La maladie de l'empereur se prolongea pendant six semaines, avec des alternatives de mieux et de pire; mais telle était la force de volonté et l'énergie morale du malade, qu'il passa peu de jours sans travailler avec ses ministres, surtout avec le comte de Nesselrode, qui le suppliait en vain de ne pas s'imposer une telle fatigue, et qui obtenait à peine la permission de réduire les heures de travail.

Les circonstances, il est vrai, étaient impérieuses, et depuis la signature de la paix d'Andrinople, les plus graves questions politiques avaient été soulevées, par l'Autriche et l'Angleterre, entre les cabinets européens, questions hérissées de périls et de difficultés, que la diplomatie était chargée de soumettre directement à l'empereur de Russie, par l'intermédiaire de son ministre des affaires étrangères. Il fallait donc que le comte de Nesselrode, dans ses conférences journalières avec lord Heytesbury, le duc de Mortemart et les autres ambassadeurs, eût d'abord consulté son auguste maître, à l'avis duquel il conformait religieusement son propre avis.

La principale des questions qui se traitaient ainsi à la cour de Russie, celle qui les renfermait toutes, c'était l'existence même de la Porte Ottomane; car le ministère anglais,



qui n'avait pas mis obstacle ouvertement à la guerre que le tzar avait faite à la Turquie, protestait avec une sorte d'acrimonie contre la plupart des articles du traité d'Andrinople, en déclarant que, par le fait seul de ce traité, la Turquie cessait d'exister comme puissance indépendante. L'opinion s'était prononcée dans ce sens, en Angleterre, où les journaux les plus influents répétaient que la Turquie d'Europe n'était plus qu'une province ou une réunion de provinces sous la domination immédiate de la Russie.

Le ministère anglais, malgré les sympathies particulières de son chef, lord Wellington, pour l'empereur Nicolas, se voyait forcé d'obéir au sentiment public et de faire entendre au tzar, que, si l'annexion déguisée de la Turquie à l'Empire russe constituait un motif suffisant d'alarmes pour le reste de l'Europe, ce serait peut-être autoriser et justifier des mesures d'hostilités combinées contre un gouvernement envahisseur.

L'empereur, indigné de cette espèce de menace, fit répondre à lord Heytesbury, qu'il avait fait la paix comme il avait fait la guerre, sans prendre conseil de personne, et qu'il ne souffrirait pas que ses alliés ou ses ennemis intervinssent d'une manière ou d'autre dans ses affaires. L'ambassadeur n'insista pas et dut se borner à représenter au vice-chancelier, que la Turquie ne pourrait jamais payer les sommes énormes que la Russie exigeait d'elle; par conséquent, l'occupation de son territoire par les troupes russes durerait toujours.

Nesselrode répliqua, en souriant : « Est-ce que le gouvernement britannique aurait l'intention de payer pour la Turquie, ou du moins de nous offrir sa garantie ? »

L'ambassadeur de France se garda bien de suivre lord Heytesbury dans cette campagne diplomatique contre le



traité d'Andrinople; il déclara seulement que le roi Charles X s'en rapportait à la générosité de l'empereur de Russie, qui ne voudrait pas que la Turquie cessât d'exister comme puissance européenne, quoique cette puissance affaiblie et désorganisée ne fût plus un contre-poids dans la balance de l'Europe. Le vice-chancelier répondit que l'empereur, qui ne s'était point emparé des châteaux des Dardanelles et de Constantinople, était assez magnanime pour ne pas abuser de ses victoires.

Une réponse plus explicite, où l'on trouvait le véritable mot de la situation, parut alors dans la *Gazette d'Augsbourg*, sous la forme d'une lettre anonyme qu'on attribua aux meilleures plumes du cabinet russe : « Depuis longtemps, disait-on dans cette lettre remarquable, la Turquie a perdu son rang de Puissance, quoique l'intérêt de l'Angleterre en ait voulu longtemps conserver le fantôme. Depuis les victoires des Russes, il n'y a donc, à vrai dire, qu'une illusion détruite en Europe. Or, on ne fonde pas le bien général sur un mensonge. Puisque la vérité est enfin au grand jour, il ne dépend ni de la magnanimité ni de la volonté de l'empereur, de faire renaître l'illusion. »

Cependant, la paix était faite, et les conventions préliminaires du traité s'exécutaient avec la même exactitude, sinon avec le même empressement, par les deux parties contractantes.

Dès le 30 septembre, le contre-amiral de Heyden avait notifié aux amiraux et commandants maritimes de diverses nations la levée du blocus des Dardanelles, et, quelques jours plus tard, la flotte russe, en quittant sa station, avait arboré le drapeau turc à côté des pavillons de France et d'Angleterre et l'avait salué de vingt et un coups de canon.



Les prisonniers turcs, au nombre de trente-cinq à quarante mille, internés dans les provinces méridionales de la Russie, où ils n'avaient pas eu à se plaindre de mauvais traitements, furent dirigés, en plusieurs détachements, sur Constantinople, pour être rendus à la Porte Ottomane, par l'entremise du baron de Hubsck, ministre du Danemarck. Les pachas et les officiers supérieurs musulmans, qui étaient en liberté sur parole dans différentes villes de l'Empire, reçurent l'autorisation de rentrer dans leur patrie, avec l'argent nécessaire pour leurs frais de route.

De son côté, le grand-seigneur ne voulut pas demeurer en reste de générosité avec son magnanime vainqueur. Il y avait au bagne et à l'île de Halki deux mille cinq cents soldats ou officiers russes de tous grades, qui mouraient de faim et de misère, quoique Mahmoud eût ordonné expressément qu'ils y fussent traités suivant l'usage des nations civilisées. Ces prisonniers furent mis sur-le-champ en liberté : on leur donna des vêtements et des secours, avant leur départ, et des bâtiments sardes et autrichiens les transportèrent à Odessa.

Les ratifications du traité d'Andrinople avaient été échangées plus vite qu'on ne le croyait; mais la Turquie se trouvait en présence d'un embarras presque insurmontable : il fallait payer le premier terme de l'indemnité de guerre, et le Trésor était entièrement vide.

On n'était pas sans inquiétude, au quartier-général du comte de Diebitsch, sur les événements qui pouvaient naître à l'improviste : soit à Constantinople, où la vie du sultan semblait être menacée par une conspiration ou par une révolte du peuple; soit à Giurgewo, où le pacha Kutschuk-Achmet refusait de rendre la place aux Russes; soit à Philippopoli, où le pacha de Scutari, s'obstinant à rester sur la défensive avec



ses Albanais, au lieu de licencier son armée, recevait tous les jours des renforts. On prétendait que ce pacha conservait l'espoir de faire la guerre à lui seul, en dépit du traité de paix, et ses troupes sauvages commettaient mille cruautés et mille exactions dans le pays.

Le sultan eut besoin de toute son énergie et de toute son adresse, pour sortir de cette situation difficile : il avait compris que la puissance ottomane serait annihilée, tant que les Russes n'auraient pas évacué leurs positions et repassé les Balkans. Il se mit donc en mesure de remplir les engagements du traité, pour que l'évacuation d'Andrinople commençât le 15 novembre.

Le pacha de Scutari céda enfin aux injonctions réitérées de son souverain irrité et licencia ses troupes, au moment où plusieurs brigades russes avaient reçu l'ordre de marcher contre lui. Le commandant de Giurgewo se vit contraint également de se soumettre aux volontés du sultan, et il annonça l'intention de remettre la forteresse entre les mains du général russe, qui n'avait cessé de la bloquer étroitement, bien que les hostilités fussent arrêtées de part et d'autre.

Mais ce n'était pas tout : on ne pouvait demander à un impôt extraordinaire la somme de 500,000 ducats, représentant le tiers de l'indemnité due aux marchands et aux sujets russes, indemnité exigible en totalité dans le délai de dix-huit mois. Ces premiers 500,000 ducats, le sultan les trouva dans une de ces réserves pécuniaires que ses prédécesseurs avaient formées, et où il puisait à pleines mains depuis le commencement de son règne. Quant à l'indemnité de guerre, il avait été convenu entre les parties, que la Russie accepterait un payement en nature, et l'on songeait déjà, dans le Divan, à faire face à ce payement,



avec les produits des riches mines de cuivre de Beïbourt, que le général Paskewitch d'Érivan allait restituer à la Turquie.

En ce moment même, les grandes Puissances faisaient une démarche collective auprès de la cour de Russie, afin d'obtenir du tzar quelques concessions amiables en faveur de la Porte Ottomane. Tous les membres de la légation russe à Constantinople se rendaient à leur poste, et le général comte Orloff, qui avait négocié la paix avec les plénipotentiaires turcs, était parti d'Andrinople, chargé d'une mission secrète et porteur d'une lettre autographe de l'empereur Nicolas pour le sultan.

Mahmoud jugea que l'occasion était favorable pour envoyer à son tour, au tzar, un ambassadeur extraordinaire : il choisit, pour remplir cette mission délicate, dont il espérait les plus avantageux résultats, un de ses bons généraux, Halil-Pacha, qui s'était distingué dans les deux campagnes de Turquie. Mahmoud avait fait savoir son intention au commandant en chef de l'armée russe, en le priant d'approuver l'envoi de cet ambassadeur et de lui donner des passe-ports pour se rendre à Saint-Pétersbourg. Diebitsch s'abstint d'exprimer un avis au sujet de l'ambassade projetée et se retrancha prudemment dans l'insuffisance de ses pouvoirs : il conseilla seulement au sultan de s'entendre avec le général comte Orloff, qui se chargerait sans doute de demander à la cour de Russie les passe-ports nécessaires pour l'ambassadeur turc et sa suite, car cette démarche spontanée de la part du grand-seigneur témoignerait certainement d'un désir sincère de consolider la paix.

On apprit tout à coup que Halil-Pacha était parti pour Odessa, avec une suite de soixante et onze personnes, la plupart revêtues de hautes dignités dans l'Empire Ottoman.



avec un immense et magnifique attirail de chevaux et de serviteurs, et surtout avec une merveilleuse collection d'objets précieux destinés à être offerts en présent à l'empereur, à la famille impériale et à tous les grands personnages de la cour du tzar.

Les passe-ports qu'on avait demandés à Saint-Pétersbourg ne pouvaient arriver à Constantinople, que cinq ou six semaines après le départ du courrier, que le comte Orloff avait adressé au comte de Nesselrode. Il était donc certain d'avance que l'ambassade turque serait retenue à Odessa pendant plus de deux mois, lors même que la maladie de l'empereur n'eût pas mis un obstacle de force majeure à la prompte solution de cette grave difficulté diplomatique, car on devait bien supposer que le cabinet russe n'avait pas envoyé le comte Orloff en qualité de ministre plénipotentiaire auprès du sultan, pour que la mission de ce ministre fût prévenue, contrebalancée et peut-être paralysée par la venue inopinée d'un ambassadeur extraordinaire de la Porte à Saint-Pétersbourg.

Le comte de Nesselrode ne se pressa donc pas de faire droit à la demande de passe-ports, que l'ambassade russe se vit obligée d'attendre à Odessa jusqu'à la fin de l'année. La longue et grave indisposition de l'empereur fut l'explication et l'excuse naturelles de ce retard.

Malgré tous les fâcheux pronostics que la malveillance continuait à répandre en Europe sur la reprise imminente des hostilités en Turquie, le traité de paix d'Andrinople allait recevoir son exécution : non-seulement le premier tiers de l'indemnité aux sujets russes était arrivé, en vieille monnaie d'or, au quartier-général de Diebitsch, mais encore le gouvernement turc commençait à recueillir le second tiers, qui ne devait être payé que six mois plus tard, en frappant



d'une contribution forcée les pauvres et les riches, malgré les résistances des uns et les plaintes des autres.

Le Divan n'avait pas hésité à prendre des mesures de rigueur, pour trouver les 1,500,000 ducats que la Turquie avait à payer, avant d'être tout à fait délivrée de l'occupation étrangère. Le mécontentement était général dans les États du sultan, et l'on entrevoyait avec inquiétude le moment où le départ de l'armée russe livrerait le pays en proie aux représailles, aux luttes religieuses et politiques, aux émeutes et aux insurrections. Cependant, le pacha de Scutari, après avoir licencié ses Albanais, en ne conservant, à Philippopoli, que quelques milliers d'hommes pour prendre possession d'Andrinople au nom de la Porte, avait adressé aux Musulmans une proclamation pour les inviter à la concorde et pour promettre une amnistie complète à tous les sujets du grand-seigneur qui avaient pris part aux événements de la dernière guerre. Mahmoud, de son côté, avait fait annoncer, par un firman envoyé aux autorités turques, dans les provinces, qu'il prenait les raïas sous sa protection spéciale, et qu'il imposait une terrible responsabilité à quiconque oserait les maltraiter à cause de leur religion.

Le comte de Diebitsch, il est vrai, avait donné le premier l'exemple de ce respect du droit des gens, quelles que fussent leur nationalité et leur religion. Les Grecs et les Bulgares chrétiens s'étaient permis d'abord de menacer et même de tyranniser la population musulmane d'Andrinople. Diebitsch fit rechercher et punir les auteurs de ces excès; dans un ordre du jour aux habitants de la Roumélie, il annonça que son auguste maître, qui avait été surnommé par les Turcs eux-mêmes le Roi sage et clément, ne reconnaissait pas de différence entre un mahométan et un chrétien,



devant la justice. En conséquence, il se déclarait prêt à faire droit à toute réclamation, qui lui serait présentée, même contre ses propres officiers et ses propres soldats.

La discipline la plus sévère régnait parmi les troupes russes; la moindre violence, le moindre outrage aux personnes était puni du knout. Un Grec, qui avait porté la main sur un iman pour lui arracher la barbe, fut puni de mort. Andrinople se félicitait donc de cette administration régulière et paternelle, qui lui donnait la sécurité et le repos. Les familles riches se préoccupaient avec raison du prochain départ des Russes, et quelques-unes se préparaient à les suivre, pour ne pas retomber sous l'arbitraire de l'administration turque. La cruauté trop connue de Mustapha, pacha de Scutari, était bien faite pour justifier les craintes de la population honnête et paisible. Diebitsch avait averti le Divan, que l'évacuation d'Andrinople serait terminée à la fin du mois de novembre : elle avait commencé dès le payement du premier terme de l'indemnité; elle devait continuer sans interruption, aussitôt que la forteresse de Giurgewo serait entre les mains des Russes, et lorsque le firman pour la restitution des six districts détachés de la Servie aurait été expédié, conformément au traité d'Ackerman.

Le Divan fit savoir à Diebitsch, que ce firman avait été communiqué à la cour de Russie et que des commissaires turcs étaient envoyés pour faire exécuter, avec la plus scrupuleuse exactitude, les clauses de l'ancien acte séparé relatif à la Servie. En même temps, le général Negro, commandant la flottille russe du Danube, annonçait au général en chef, que le pacha qui commandait dans Giurgewo avait enfin obéi aux ordres du sultan, et que, le 15 novembre, la garnison turque était sortie de la forteresse, pendant que les troupes russes entraient dans la ville, tambour battant,

aux acclamations des habitants qui se réjouissaient d'échapper pour toujours à l'oppression musulmane.

Fidèle à ses promesses, le comte de Diebitsch, qui avait déjà fait partir successivement plusieurs des corps cantonnés aux environs d'Andrinople, écrivit au reïss-effendi, que la ville serait évacuée le 20 novembre et qu'il n'y laisserait que ses hôpitaux; mais, pour la sûreté des malades placés sous la sauvegarde du gouvernement turc, il demandait, au nom des habitants, que la remise de la place fût faite en d'autres mains que celles du pacha de Scutari. En attendant la réponse du Divan, le général Krassowsky reçut l'ordre de surveiller les mouvements de ce redoutable pacha, qui, depuis la conclusion de la paix, semblait vouloir à chaque instant reprendre l'offensive. Le Divan eut l'air de comprendre les défiances du général russe, et un détachement de troupes régulières, sous les ordres d'Alisch-Pacha, fut envoyé pour rentrer en possession d'Andrinople.

Après une grande revue des forces actives qui composaient encore l'armée ou plutôt l'avant-garde de l'armée d'opération, revue qui réunissait quinze mille hommes d'infanterie, dix mille de cavalerie et vingt-quatre batteries d'artillerie, Diebitsch fit ses adieux à la population d'Andrinople et transporta son quartier-général à Bourgas, tandis que l'armée se dirigeait par détachements sur Karnabat, pour repasser les Balkans.

L'évacuation de la Roumélie s'opéra ainsi assez rapidement sans accident et sans désordre. La saison n'était pourtant pas favorable à une retraite, et le passage des montagnes déjà couvertes de neiges offrait de sérieuses difficultés. Diebitsch ne demanda ni délai ni concession. Malgré les pluies, malgré les mauvais chemins, malgré les froids et les ouragans, il eut évacué, en moins d'un mois, tout le

pays que ses troupes occupaient depuis le Balkan jusqu'à la mer Noire et au golfe de Bourgas. Ces troupes prirent leurs quartiers d'hiver en Bulgarie et dans les Principautés, ou bien furent ramenées sur le territoire russe et cantonnées en Bessarabie.



CXL

Ce fut, par un bienfait de la Providence, que la peste, qui avait fait tant de ravages en Moldavie et en Valachie, épargna l'armée russe, qu'elle aurait trouvée, en quelque sorte, toute préparée à fournir au fléau une immense hécatombe, après les fatigues de cette laborieuse campagne.

La peste n'avait pas traversé les Balkans, et les premiers froids l'avaient fait disparaître partout, même dans les Principautés où elle avait eu son principal foyer. C'était à l'administration russe qu'il fallait faire honneur des mesures sanitaires qui avaient fini par arrêter la marche de l'épidémie et par en triompher.

Désormais, les Principautés étaient devenues des provinces russes, quoiqu'elles dussent retourner, au bout de deux ans, sous la domination turque. Ces belles provinces, que la guerre avait fait cruellement souffrir en les écrasant de prestations en tout genre, allaient en deux ans acquérir une prospérité matérielle et une puissance politique, qu'elles n'avaient jamais possédées dans leurs meilleurs jours.

L'aide de camp général Paul de Kisseleff était nommé, à la satisfaction générale de ses nouveaux administrés, commandant de l'armée d'occupation, avec le titre de président



plénipotentiaire des Divans de Valachie et de Moldavie. Le lieutenant-général Jeltoukhine, qui était avant lui président des Principautés, décédé à Bukharest le 24 octobre, à la suite d'une longue maladie, avait appris, seulement la veille de sa mort, par un courrier de Saint-Pétersbourg, que sa démission était acceptée et que l'empereur lui donnait le successeur qu'il s'était choisi lui-même.

Le général Kisseleff se trouvait encore à Sophia, pour surveiller les mouvements du pacha de Scutari; quand il se fut assuré que ce chef audacieux renonçait à recommencer les hostilités et que d'ailleurs le général Krassöwsky, par ordre de Diebitsch, s'avançait avec des forces capables de contenir les bandes indisciplinées des Albanais et des Bosniens, il ramena une partie de ses troupes dans les provinces danubiennes, en allant prendre possession de la présidence des Principautés.

Peu de jours après les funérailles de Jeltoukhine, qui avaient été célébrées avec une grande pompe à Bukharest, il arriva, accompagné d'un seul aide de camp, dans cette ville où la peste faisait encore beaucoup de victimes, et il réunit sur-le-champ les membres du Divan. Voici le discours qu'il leur adressa, sans préparation aucune, avec cette franchise militaire et cette bienveillance affable, qui ajoutaient tant de puissance à ses paroles :

« L'empereur mon maître a daigné me confier l'administration supérieure de ces provinces. Je ne me fais point illusion sur l'étendue des devoirs qui me sont imposés, et je m'estimerais heureux de pouvoir justifier le choix de mon auguste souverain, votre puissant protecteur.

« La guerre, qu'a faite la Russie, est maintenant terminée par une paix honorable pour cet Empire et avantageuse pour



vous. L'empereur a consolidé la protection que ses ancêtres vous avaient accordée. Vous êtes appelés à jouir d'une existence qui est basée sur des droits et des priviléges généralement reconnus. C'est à vous maintenant, Messieurs, à mettre la dernière main à cet ouvrage; car la plus puissante protection, les plus sages institutions ne suffisent pas pour le bien-être d'un peuple, qui ne cherche point sa régénération dans celle de ses mœurs et de son esprit public.

« Au commencement de la guerre, le dessein de l'empereur était de la rendre onéreuse le moins possible aux Principautés, et certainement les charges en auraient été peu sensibles, si les fonctionnaires eussent été pénétrés de l'idée, qu'il était nuisible à l'intérêt général de les aggraver. Ayant été chef de l'état-major de l'armée, je puis en parler avec connaissance de cause. J'ai pu apprécier la valeur de vos prestations, et pendant mon commandement sur la rive gauche du Danube, j'ai eu connaissance de la manière dont elles ont été extorquées au peuple. Je n'ai pas besoin d'ajouter que si le système des dons était frappé de la malédiction publique, et si l'honneur d'être utile à la patrie l'emportait sur le désir de la mettre à contribution pour des intérêts particuliers, alors la présence de l'armée, loin d'être un fardeau pour ce pays, l'eût, au contraire, enrichi, en donnant à son industrie et à son commerce un nouvel essor, que son état ordinaire ne favorisait pas.

« En conséquence, je vous invite, Messieurs, à ne pas me seconder uniquement par vos lumières et votre zèle, mais encore par votre influence morale, si nécessaire pour la marche d'une administration, qui, je vous en préviens, aura invariablement pour but l'intérêt général du pays, et non les avantages personnels, qui, prenant leur source dans des abus, ne peuvent être maintenus que par d'autres abus. Le



travail de contrôle et de révision a commencé et se continue avec une louable activité; mais il ne doit pas entraver les efforts tendant aux perfectionnements possibles dans les différentes branches de l'administration qui a été introduite par le digne président que je remplace. Je vous préviens donc, Messieurs, que cette administration sera maintenue exactement, jusqu'à ce qu'on ait la conviction de la nécessité ou de l'utilité d'améliorations positives.

« Enfin, j'ose espérer que, guidés par la sagesse du brave chef de l'armée, nous accomplirons les magnanimes desseins de l'empereur, votre auguste protecteur, et que ce peuple, heureux un jour, transmettra à la postérité la plus reculée le souvenir de cette grande et mémorable époque. »

Les membres du Divan accueillirent avec sympathie les sages et loyales communications du président des Principautés et s'engagèrent à seconder ses efforts pour la régénération de ces belles provinces, qui, depuis bien des années, étaient livrées à une effroyable anarchie administrative et morale. La domination de la Porte avait été désastreuse pour le pays, où toutes les sources de la richesse et de la prospérité semblaient taries, lorsque l'occupation russe avait mis fin à un régime odieux d'injustice, de violence et de déprédation.

Cependant, durant les deux premières années de cette occupation, tous les fléaux, la famine, l'épizootie, la peste, s'étaient déchaînés sur ces malheureuses contrées, comme si le ciel eût voulu attacher à la présence des Russes une terrible responsabilité.

La nuit même de l'arrivée du général Kisseleff à Bukharest, on avait craint que cette ville ne fût renversée par un tremblement de terre, qui se fit sentir dans toute la Vala-



chie. Le peuple superstitieux, effrayé de ce fatal présage, crut y voir l'annonce de nouveaux malheurs. Mais déjà le président des Principautés était à l'œuvre et venait en aide aux misères et aux souffrances de la population. Ses efforts énergiques pour combattre à la fois la peste et la famine ne tardèrent pas à produire des résultats inespérés.

Dès les premiers jours de son administration active, honnête et bienfaisante, il s'annonça, par des actes efficaces, comme le sauveur du pays. Un cordon sanitaire établi sur le Danube, et des mesures d'hygiène et de purification, scrupuleusement exécutées, eurent bientôt arrêté la marche recrudescente de l'épidémie, qui ne devait pas tarder à disparaître. Une commission avait été chargée de faire venir de l'étranger une quantité de céréales suffisante pour attendre la récolte prochaine, et, au bout de quelques semaines, les habitants ne manquaient plus de pain.

Le général Paul de Kisseleff avait voulu, en prenant la présidence des Divans, qu'une ligne de démarcation profonde et définitive séparât son administration des administrations précédentes. Il nomma donc, à cet effet, des commissions, composées des hommes les plus estimables, pour rechercher dans chaque district les exactions qui auraient été commises depuis l'occupation russe, et pour les signaler à la vindicte des lois, en faisant indemniser les parties lésées. Le fait seul de l'établissement de ces commissions, qui commencèrent à fonctionner avec prudence, témoignait assez des principes d'équité et de probité, que le nouveau président était résolu à faire prévaloir dans son gouvernement. Les abus étaient attaqués d'une manière si vigoureuse, le chef donnant l'exemple à tous ses subordonnés, qu'un changement radical s'opéra en peu de temps, non-seulement dans les institutions, mais encore dans les mœurs.



On vit alors s'éveillér parmi la jeunesse valaque et moldave une émulation patriotique, qui se traduisait par des œuvres de générosité et de dévouement; chacun avait à cœur de mettre son zèle, sa fortune, sa vie, au service de la patrie. C'était une ère nouvelle qui commençait pour les Principautés danubiennes, sous la protection du drapeau russe.

Le traité d'Andrinople ne devait pas tarder à porter ses fruits, quoique l'opinion publique eût encore des doutes sur la bonne foi du sultan Mahmoud, qui se guidait, disait-on, d'après les conseils secrets de l'Angleterre. Le général comte Orloff était enfin arrivé à Bouyukdéré, le 20 novembre, sur un bateau à vapeur venant de Ridosto. On l'attendait avec d'autant plus d'impatience et d'anxiété, que M. de Ribeaupierre n'était pas encore revenu à son poste, comme ministre de Russie auprès de la Porte Ottomane. Le cabinet de Saint-Pétersbourg avait désiré que l'envoyé extraordinaire de l'empereur aplanît d'abord bien des difficultés préliminaires pour l'exécution du traité.

Le comte Orloff était accompagné de M. de Boutinieff, qui devait remplir, par intérim, les fonctions de chargé d'affaires à Constantinople. On en concluait que, malgré la paix signée, les rapports réguliers de bonne intelligence n'étaient pas encore rétablis entre les deux cours. La mission d'Orloff, disait-on, avait pour objet de rapprocher définitivement les deux souverains et de faire disparaître, à l'avenir, tout prétexte de différend et de rupture.

La suite de l'envoyé russe était toute militaire et n'avait rien de cet apparat et de ce luxe, qui caractérisent ordinairement la solennité d'une ambassade extraordinaire. On ne voyait autour de lui que des uniformes qui rappelaient la guerre de Turquie, et le comte Orloff, qui s'était distingué lui-même dans la campagne de 1828, sous les ordres de

l'empereur, rehaussait sa réputation récente de négociateur habile, par celle qu'il avait acquise auparavant, sur les champs de bataille, comme soldat intrépide et comme bon général.

Depuis son arrivée à Bouyukdéré, il s'était refusé absolument à se rendre à Constantinople, tant que le jour de sa présentation au grand-seigneur ne lui serait pas notifié. Il ne se souciait pas de s'exposer à subir l'injure de ces interminables retards, qui avaient naguère suspendu pendant deux mois l'audience que M. de Ribeaupierre, ministre plénipotentiaire de Russie, eut tant de peine à obtenir du sultan. Il savait, d'ailleurs, que l'ambassadeur extraordinaire de la Porte, Halil-Pacha, était toujours retenu à Odessa, faute de passe-ports pour Saint-Pétersbourg; il ne voulait donc pas qu'on fît dépendre de la délivrance de ces passeports le succès de sa mission. Il s'était, du reste, exprimé à cet égard avec beaucoup de franchise et de fermeté.

Le reïss-effendi s'empressa de céder aux désirs exprimés par Orloff, en lui faisant annoncer que sa réception était fixée au 5 décembre, et qu'elle aurait lieu au camp de Ramisch-Tschifflick. Aussitôt, le comte Orloff alla s'établir à Péra, avec sa suite, et, une heure après son arrivée, le reïss-effendi le fit complimenter, selon l'usage, au nom de la Porte, par un officier d'un grade supérieur à celui de drogman, en lui envoyant des présents de fruits et de confitures. On avait à peine eu le temps de préparer, à Ramisch-Tschifflick, l'appartement où le sultan devait recevoir l'envoyé extraordinaire de l'empereur de Russie. Le reïss-effendi s'en excusa, en faisant valoir que cette audience sans apparat aurait un caractère plus intime.

Le 5 décembre, à neuf heures du matin, le comte Orloff arriva, sans suite et sans cortége, à la principale porte du



camp; il n'avait pour escorte que deux sous-officiers du régiment des Cosaques du Don; il n'était accompagné que du conseiller d'État Franchini, en qualité d'interprète, et de deux aides de camp, le capitaine d'état-major Kotzebue, et le lieutenant Bakhmétieff. Un aide de camp du sultan l'attendait pour le conduire au palais. Une compagnie de soldats d'infanterie régulière, rangée en haie, lui rendit les honneurs militaires. Il fut introduit chez le sélictar-aga, et le reïss-effendi, qui vint à sa rencontre, après un échange mutuel de politesses et de paroles obligeantes, lui annonça que le gouvernement turc s'était fait un devoir de donner des ordres aux autorités d'Andrinople, pour que les malades russes qui étaient restés dans les hôpitaux de cette ville, après l'évacuation, fussent entourés de tous les soins et de tous les égards auxquels ils avaient droit. Orloff répondit que cette communication, toute spontanée de la part du gouvernement turc, serait particulièrement agréable à l'empereur. Il adressa donc ses remercîments au reïss-effendi.

L'entretien fut interrompu par Achmet-Bey, un des aides de camp de Sa Hautesse, qui l'avait autorisé à faire entrer sur-le-champ l'envoyé du tzar. Toutes les formalités de l'ancienne étiquette de la cour ottomane avaient été mises de côté pour la première fois.

Le comte Orloff, introduit par le reïss-effendi dans la salle d'audience où le grand-seigneur était assis sous un dais, s'inclina d'abord à l'européenne devant Sa Hautesse, et, s'étant approché, lui présenta la lettre autographe de l'empereur de Russie. Le reïss-effendi reçut cette lettre des mains de l'ambassadeur et la remit, à genoux, dans les mains du sultan, qui ne l'ouvrit pas. Alors le comte Orloff, prenant la parole, dit que son auguste maître l'avait

chargé de présenter cette lettre comme gage de ses sentiments pour le sultan, et d'exprimer verbalement, en son nom, à son nouvel allié et ami, combien il désirait que la paix si heureusement conclue à Andrinople fût une paix d'éternelle durée. Il ajouta que, l'union étant désormais rétablie entre les deux nations, l'empereur avait à cœur de former des rapports d'amitié personnelle avec le sultan, et que le soin de faire naître ces relations de confiance réciproque était le principal objet de la mission qu'il s'honorait de remplir au nom de son glorieux souverain.

Mahmoud, qui avait conservé un air grave et sérieux, fit répondre, par le reïss-effendi, qu'il recevait avec gratitude la lettre de l'empereur et l'expression des sentiments d'amitié qu'elle contenait; il déclara que, quant à lui, depuis le rétablissement de la paix, il n'avait eu rien de plus à cœur que de la conserver, la stricte exécution du traité d'Andrinople étant désormais le but unique de tous ses vœux.

Le sultan était toujours soucieux et préoccupé. Le comte Orloff, au lieu de toucher un seul des points sur lesquels devaient porter les négociations qu'il était chargé de diriger en personne, eut recours à son heureuse facilité d'élocution, pour faire un tableau séduisant des résultats avantageux qu'on pouvait espérer d'une entente réciproque entre deux souverains également animés des plus loyales intentions. Mahmoud interrompit l'orateur, pour témoigner le vif plaisir qu'il éprouvait de voir se renouer des relations amicales avec un monarque juste et magnanime, auquel il ne saurait offrir une meilleure preuve de son estime et de sa sympathie, qu'en lui envoyant une ambassade extraordinaire à Saint-Pétersbourg.

Orloff évita de s'étendre sur un sujet que ses instructions



ne mentionnaient pas; il se borna donc à dire que la mission, qui avait été confiée spontanément à un des plus illustres généraux de l'armée turque, Halil-Pacha, ne pouvait qu'être agréable à l'empereur, dès que Sa Majesté en aurait avis; puis, donnant adroitement un autre tour à l'entretien, il adressa de vifs et respectueux remercîments au sultan, pour la bonté toute particulière avec laquelle Sa Hautesse avait daigné le recevoir à Ramisch-Tschifflick, « au milieu, pour ainsi dire, de ses enfants, s'écria-t-il, au milieu de ses belles troupes régulières, qui sont vraiment son propre ouvrage. »

Cet éloge indirect fut particulièrement sensible au sultan, dont le front se dérida tout à coup et qui, s'animant graduellement jusqu'à la fin de l'audience, adressa la parole au conseiller d'État Franchini, pour lui donner un témoignage de souvenir personnel; puis, se tournant vers les officiers qui accompagnaient le comte Orloff, il leur demanda s'ils étaient contents de la tenue de ses troupes régulières.

Orloff ne leur laissa pas le temps de répondre et, voyant que ce sujet de conversation était surtout agréable au sultan, il y revint avec beaucoup de tact et de finesse, en insistant sur les efforts prodigieux de volonté, d'énergie et de persévérance, au prix desquels on avait obtenu la réforme de l'armée turque; il félicita Sa Hautesse d'avoir imité Pierre le Grand, qui s'était fait, comme lui, l'instructeur et le modèle de ses soldats.

Mahmoud, dont ces derniers mots avaient surtout caressé l'amour-propre, témoigna sa satisfaction de ce qu'il venait d'entendre, et, en prenant congé d'Orloff, il lui dit gracieusement qu'il espérait que le reïss-effendi n'épargnerait rien, pour que l'envoyé du tzar n'eût qu'à se louer de son voyage à Constantinople. Au moment où le comte Orloff s'inclinait



devant lui, le sultan ajouta qu'il l'invitait à revenir à Ramisch-Tschifflick, pour y voir manœuvrer ses troupes.

L'audience n'avait pas duré moins d'une heure. Le comte Orloff, en repassant dans l'appartement du sélictar-aga, y fut suivi par le reïss-effendi, par Mustapha-Bey et par tous les aides de camp du sultan. Le reïss-effendi lui annonça que le grand-seigneur avait fait seller et harnacher un de ses chevaux favoris, qu'il le priait d'accepter comme une marque de sa bienveillance. Le comte Orloff monta ce magnifique cheval, dont deux officiers turcs tenaient la bride et l'étrier, et quitta le camp de Ramisch-Tschifflick, en recevant, à son départ, les mêmes honneurs qui lui avaient été rendus à son arrivée.

Cette réception si honorable et si bienveillante, qui faisait un contraste frappant avec les habitudes de l'étiquette ottomane, ne permettait pas de croire, comme on le répétait dans les gazettes étrangères, que la guerre fût encore possible et même prochaine entre l'empereur de Russie et la Porte Ottomane.

Le traité d'Andrinople, en effet, s'exécutait rigoureusement de part et d'autre, et la Porte donnait enfin satisfaction aux commissaires russes, sur le point le plus délicat et le plus difficultueux de ce traité, à savoir la réunion des six provinces naguère détachées de la Servie. Les autorités turques avaient repris possession des villes de la Roumélie, à mesure que Diebitsch se retirait, avec ses troupes, de l'autre côté des Balkans. L'armée russe d'occupation était cantonnée dans ses quartiers d'hiver, et l'on travaillait à raser les fortifications de Schumla et de plusieurs places fortes qui ne devaient être que des places ouvertes. Quant aux Principautés, elles étaient déjà tranformées par l'administration russe, sous la présidence du général Kisseleff.



Le général comte Paskewitch n'avait pas exécuté moins fidèlement les conventions du traité dans la Turquie d'Asie : il avait évacué tout le territoire qui devait être remis au pouvoir des Turcs, et il n'avait pas hésité à abandonner quelques-unes de ses plus belles conquêtes.

Le sultan Mahmoud comptait profiter de cette paix, qui lui coûtait assez cher, pour continuer avec plus de succès les réformes qu'il avait commencées dans son armée, dans sa marine et dans toute l'administration de l'Etat. Il se proposait, disait-on, d'avoir bientôt cent bataillons réguliers et une flotte plus considérable que celle qui avait été détruite à Navarin. En attendant que cette flotte fût créée comme par miracle, l'escadre russe de la Méditerranée avait laissé sortir du port d'Alexandrie seize bâtiments turcs de diverses grandeurs, qui y étaient restés bloqués pendant toute la durée de la guerre.

Les conseils de l'Autriche avaient fait trop de mal à la Porte Ottomane, pour que le grand-seigneur y eût recours désormais; il n'avait pas à se fier davantage aux promesses de l'Angleterre, et il était bien déterminé à s'appuyer dorénavant sur l'alliance russe. Il avait donc rappelé dans ses Etats et à Constantinople un grand nombre de bannis, entre autres les Arméniens catholiques auxquels il accordait le libre exercice de leur culte. On lui avait fait comprendre que rien ne pouvait être plus agréable à l'empereur de Russie, que la protection accordée par le gouvernement turc à ses sujets chrétiens. Il leur avait donc, par un firman spécial, assuré une amnistie pleine et entière, en formulant ce principe qui renfermait toute une réforme au point de vue religieux : « Les raïas sont, dans toute l'étendue de mon Empire, un bien que Dieu a mis sous ma haute protection. » Mahmoud ne se montrait pas éloigné d'admettre la liberté

des cultes dans ses Etats. Le matin du 13 décembre, les habitants de Constantinople avaient vu, avec un profond sentiment d'horreur, cette inscription attachée au-dessous d'une tête qui fut exposée sur les murs du vieux sérail : *Ici est la tête du brigand Osman, qui a été cruel envers les pauvres raïas.*

Ce n'était donc pas dans la prévision d'une nouvelle guerre contre la Porte, que l'empereur Nicolas donnait un énorme accroissement à sa marine. Depuis la signature du traité d'Andrinople, on avait lancé trois ou quatre vaisseaux de haut bord, à Saint-Pétersbourg, en présence de l'empereur ou du grand-duc héritier, et quoique la navigation fût fermée par les glaces, les travaux se poursuivaient avec un redoublement d'activité dans les chantiers couverts de l'Amirauté et du port de Cronstadt. On annonçait que la Russie devait avoir au printemps trois escadres formidables, l'une dans la Baltique, l'autre dans la Méditerranée et la troisième dans la mer Noire. Evidemment, la Russie voulait être en état de protéger son commerce et de faire respecter son pavillon sur toutes les mers.

L'Angleterre était encore alliée de fait avec la Russie, mais c'était une alliée indécise et à coup sûr envieuse et malveillante, comme elle n'en avait donné que trop de preuves pendant la guerre de Turquie, malgré les dispositions personnellement amicales de lord Wellington, à l'égard de l'empereur. Elle n'avait pas caché son dépit et son hostilité, depuis le traité d'Andrinople, et l'on pouvait croire qu'elle ne supporterait pas longtemps l'agrandissement de la puissance russe en Orient.

En cet état de choses, l'empereur ne songeait pas à diminuer son armée, et l'on assurait, dans les journaux de Londres, que les préparatifs militaires, loin d'être inter-



rompus en Russie, avaient reçu une nouvelle impulsion, qu'on tenait secrète, en les renfermant dans les arsenaux et les grands établissements de la guerre et de la marine. Les cabinets de l'Europe avaient les yeux ouverts, avec une certaine inquiétude, sur ces armements; car ils ne devaient pas ignorer que le recrutement partiel avait fait plus que de combler les vides de l'armée russe, laquelle s'était accrue, dans les derniers mois, de cent cinquante mille hommes.

L'empereur revenait naturellement à son idée d'augmenter l'effectif de la garde, en y ajoutant quatre régiments d'infanterie et trois de cavalerie. Pour former ces nouveaux régiments, il avait demandé aux feld-maréchaux Paskewitch et Diebitsch un état de tous les militaires, qui, depuis le général jusqu'au capitaine, s'étaient distingués dans la dernière campagne par leur bravoure et leur fidélité.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg répondit aux observations qui lui furent faites par les Puissances alliées de la Russie, au sujet de ces armements : « La Russie ne songe pas à mettre une armée en campagne, mais il faut qu'elle ait toujours deux armées prêtes à marcher, l'une pour sa propre défense, l'autre pour celle de ses alliés; car elle est décidée plus que jamais à maintenir en Europe les principes et les droits de la Sainte-Alliance. »



CXLI

L'empereur Nicolas était enfin presque rétabli de la grave maladie, qui, pendant plus de six semaines, l'avait tenu confiné dans ses appartements.

Le 18 décembre, jour de sa fête, on espérait qu'il serait en état de paraître à la messe solennelle célébrée dans la chapelle du palais d'Hiver; mais il se trouva encore si débile, que l'impératrice y parut seule avec le grand-duc héritier et le grand-duc Michel.

L'absence de l'empereur servit de texte aux plus fâcheux bruits; mais l'impératrice, à qui les membres du corps diplomatique présentèrent leurs félicitations, les assura que son auguste époux était en pleine convalescence et qu'il l'avait chargée de les remercier d'avoir pris tant d'intérêt à sa santé.

On ne pouvait pas douter, cependant, que l'empereur, quoique invisible, s'occupait personnellement des affaires de l'État, quand on vit paraître ce rescrit adressé au duc Alexandre de Wurtemberg, dirigeant en chef les voies de communications:

« Le compte rendu de la régie générale des voies de communications, que j'ai reçu de Votre Altesse Royale pour l'année qui va expirer, renferme les détails les plus satisfaisants sur les opérations et les travaux de cette régie dans



toutes les branches qui la composent. Je vois, avec une reconnaissance toute particulière, que, d'après les dispositions de Votre Altesse, les travaux considérables que nécessite l'établissement des communications par terre et par eau nouvellement entreprises, ont encore été exécutés, dans le cours de cette année, avec tout le succès désirable. Dans le système des communications existantes, on a opéré d'importantes améliorations et écarté les obstacles naturels qui entravaient jusqu'à présent la libre navigation de quelques rivières. En même temps, des recherches propres à ouvrir de nouvelles voies à l'industrie nationale et à perfectionner les diverses institutions qui sont du ressort de la régie générale, ont été poursuivies avec cette attention éclairée et cette exactitude scrupuleuse qui distinguent toutes les opérations et toutes les entreprises de Votre Altesse Royale, dans la partie qui Lui est confiée, et Je remplis un devoir bien agréable pour Moi, en témoignant à Votre Altesse ma parfaite reconnaissance pour les travaux infatigables, la sollicitude et les soins qu'Elle ne cesse de consacrer au bien de l'Empire, et en l'assurant, d'ailleurs, de Ma constante considération.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 8 (20, nouv. st.) décembre 1829. »

Peu de jours après, l'empereur assistait, avec la famille impériale, à la grande messe de Noël, qui était toujours suivie d'un *Te Deum* en actions de grâces pour l'évacuation du territoire russe par les armées ennemies à pareil jour de l'année 1812. Les membres du Conseil de l'Empire, les ministres, les sénateurs, les généraux, la cour et un grand nombre de personnes de distinction étaient présents à cette cérémonie, qui fut d'autant plus touchante, que chacun appropriait le *Te Deum* à l'heureuse convalescence de l'au-



guste malade. La salle Blanche et la salle Saint-Georges étaient remplies, comme d'habitude, de tous les officiers et soldats, qui avaient pris part à la guerre de 1812. L'empereur les passa en revue, en faisant le tour de ces deux salles; il était si faible, qu'il s'appuyait, en marchant, sur le bras de l'impératrice.

L'accueil sympathique et enthousiaste que lui firent ces vieux braves l'émut jusqu'aux larmes :

— Je me sens bien, très-bien, dit-il affectueusement à ceux qui s'informaient de l'état de sa santé; mais, si vous m'aviez perdu, mes amis, le grand-duc héritier était en âge de me remplacer, sous les yeux et la tutelle de l'impératrice, avec l'appui du grand-duc Constantin et du grand-duc Michel. »

Il se rendit dans la salle des Portraits, où le clergé devait dire des prières pour la conservation des jours de la famille impériale et pour le repos de l'âme de feu l'empereur Alexandre. Là, il s'évanouit de fatigue ou d'émotion, mais cette défaillance n'eut aucune suite et ne retarda pas même la marche rapide de sa convalescence.

Le 12 janvier, l'empereur se sentit capable d'assister, pour la première fois, à la parade. C'était un bataillon du régiment de la garde Ismaïlowsky, qu'on avait commandé pour le service au palais d'Hiver. On ne put empêcher l'empereur de sortir de son appartement et de descendre dans la cour d'honneur, malgré un froid de vingt-deux degrés.

La musique militaire, exécutant l'air national de Russie, annonça l'arrivée inattendue de l'empereur. Il portait l'uniforme de chef du régiment d'Ismaïlowsky, sous sa pelisse de fourrure. Rien n'était changé dans sa démarche fière et imposante, mais sa figure amaigrie et pâle conservait les



traces de sa longue maladie. Au moment où il parut devant le front des troupes, elles poussèrent un immense hourra en signe de joie, car on persistait encore à croire, dans le peuple et dans l'armée, que l'empereur était toujours grièvement malade et qu'on pouvait craindre de ne le voir jamais se rétablir.

Nicolas voulut imposer silence à ces acclamations, mais elles redoublèrent malgré ses ordres et continuèrent longtemps, quoiqu'il voulût les faire cesser en commandant l'exercice.

Le prince Albert de Prusse, son jeune beau-frère, arrivé de Berlin l'avant-veille, se trouvait à ses côtés :

— Voilà une étrange infraction à la règle ! dit l'empereur, en se tournant vers le prince. Mais je n'ai pas le courage de les punir de l'attachement qu'ils me témoignent, au mépris des lois de la discipline ; ils se réjouissent de me voir vivant, comme si la nouvelle de ma mort eût été déjà mise à l'ordre du jour.

— Ce sont des enfants qui ont retrouvé leur père ! reprit avec émotion le prince de Prusse. Dieu soit béni ! nous ne craignons plus maintenant de vous perdre !

Le rétablissement de l'empereur fut à la cour le signal de fêtes brillantes, qui se succédèrent jusqu'à la fin du carnaval. Ces fêtes n'auraient pu, d'ailleurs, commencer plus tôt, la cour ayant pris le deuil pour quatre semaines à l'occasion de la mort du jeune prince Alexandre de Holstein-Oldenbourg, décédé, le 16 novembre, à la suite d'une courte maladie.

L'empereur n'était pas encore hors de danger lui-même, lorsqu'on lui annonça cette triste nouvelle : il y fut d'autant plus sensible, que sa sœur Catherine, devenue reine de Wurtemberg par un second mariage, ayant recommandé à



l'empereur Alexandre les deux fils qu'elle avait eus d'une première alliance avec le prince Pierre-Frédéric-Georges d'Oldenbourg, Nicolas n'attendait que la majorité de l'aîné de ces deux orphelins, jeune prince qui donnait de grandes espérances, pour le faire venir en Russie et l'admettre dans la famille impériale. Cette mort prématurée n'avait pas causé moins d'affliction à la famille de Holstein-Oldenbourg.

Le deuil avait fini avant la nouvelle année russe (1/13 janvier 1830) et le soir du premier de l'an, où la messe solennelle avait été suivie d'une réception chez l'empereur et chez l'impératrice, il y eut bal masqué, pour la noblesse et les marchands, au palais d'Hiver, et souper à l'Ermitage. Mais Leurs Majestés, après les fatigues de la journée, s'abstinrent de prendre part à un divertissement qui eut toujours beaucoup d'attrait pour l'empereur. Il avait voulu pourtant décider l'impératrice à y aller sans lui, en disant :

— Quand on saura que vous êtes au bal, tout le monde croira que j'y dois être aussi, et l'on sera tout à fait rassuré sur l'état de ma santé.

— Sire, répondit l'impératrice, je n'ai jamais eu grand goût pour les bals masqués, mais je m'y déplairais davantage dans cette circonstance, puisque je n'aurais pas le plaisir d'y être avec vous.

L'arrivée de l'ambassade turque à Saint-Pétersbourg devait donner lieu à des fêtes splendides. L'empereur avait enfin consenti à recevoir cette ambassade qui attendait depuis plus de six semaines à Odessa ses passe-ports, et Halil-Pacha s'était mis en route, avec une suite nombreuse, le 26 décembre, pour traverser toute la Russie, dans la plus rude saison.

Des ordres avaient été transmis aux gouverneurs civils et



militaires des principales villes qui se trouvaient sur la route que l'envoyé extraordinaire du sultan Mahmoud allait parcourir ; il devait être accueilli partout avec les plus grands honneurs. Son voyage ne pouvait durer moins d'un mois.

On commençait, d'après des lettres venues d'Odessa, où Halil-Pacha laissait les souvenirs les plus flatteurs, à se faire une idée avantageuse de l'homme d'État, que le sultan avait choisi pour obtenir du cabinet russe un certain nombre de concessions importantes, sinon la révision complète du traité d'Andrinople. On savait déjà, à Moscou et à Saint-Pétersbourg, que toutes les personnes qui avaient eu l'occasion de voir et d'approcher l'envoyé turc étaient charmées de ses manières pleines de noblesse, d'agrément et de dignité.

On eût vainement cherché en lui un Asiatique : on ne trouvait qu'un Européen, d'un esprit cultivé, accoutumé à la délicatesse et aux convenances de la bonne compagnie ; son sourire affable formait un contraste frappant avec la physionomie grave et austère que les Turcs se donnent ordinairement. Sa conversation fine et agréable, aussi bien que celle de son adjoint Nedjib-Effendi, répondait à l'urbanité de son caractère et témoignait d'un rare savoir-vivre. Une politesse exquise envers les femmes n'était pas la moindre qualité des deux représentants de la cour de Turquie.

On racontait aussi des merveilles de l'immense quantité de présents qu'ils apportaient avec eux et dont la valeur était estimée à plus de 30 millions. On publiait déjà l'énumération, vraiment éblouissante, de ces présents, destinés non-seulement à l'empereur et à la famille impériale, mais encore aux ministres, aux grands dignitaires et à toutes les personnes de la cour. C'étaient les tissus les plus pré-



cieux, les joyaux les plus magnifiques, les raretés les plus singulières, qu'on avait pu rassembler dans l'ancien trésor des sultans, pour en remplir deux cents caisses. On remarquait surtout, parmi cet amas de richesses dignes des *Mille et une Nuits*, les objets réservés pour l'empereur et l'impératrice; entre autres, une selle, une housse et une bride de cheval, toutes brodées en pierreries; une boîte d'or, avec de gros diamants enchassés dans les arabesques de la ciselure; un peigne garni de gros brillants solitaires; un sabre d'une trempe admirable, dans un fourreau d'or étincelant de pierres précieuses; des châles de cachemire d'une beauté incomparable, etc. Les journaux étaient pleins de la description de ces merveilles, qui firent pendant un mois l'entretien de la Russie et de toute l'Europe.

On attribua ces réflexions sages et judicieuses à Nicolas, qui aurait dit, au sujet des présents que lui envoyait le grand-seigneur : « Tout cela est fort beau assurément, mais tout cela, je le crains, nous coûtera trop cher. J'aimerais mieux que l'ambassadeur turc nous arrivât les mains vides, il aurait moins de chances de s'en retourner les mains pleines; car le sultan, qui veut bien m'offrir gracieusement ces éblouissantes bagatelles, me demande en même temps de lui faire remise de l'indemnité de guerre, qu'il ne peut pas ou ne veut pas payer. »

Tel était, en effet, le véritable objet de l'ambassade extraordinaire d'Halil-Pacha; mais la Russie, même en renonçant à une partie ou même à la totalité des sommes que la Porte Ottomane s'était engagée à lui donner, en vertu du traité d'Andrinople, devait retirer de ce traité tant d'avantages pour sa prépondérance en Europe et pour son commerce en Asie, qu'elle n'avait pas lieu de regretter ce que la guerre lui avait coûté.



Déjà, par son influence directe et personnelle, l'empereur Nicolas avait atteint le but que les trois Puissances, signataires du traité de Londres, poursuivaient inutilement depuis trois années. Le sultan reconnaissait l'indépendance de la Grèce et adhérait à toutes les conditions, si humiliantes, si onéreuses qu'elles fussent, des protocoles de la Conférence de Londres. Le prince de Lieven n'avait pourtant fait aucune difficulté de déclarer, au sein de la Conférence, que l'article 10 du traité d'Andrinople, exclusivement relatif à la pacification de la Grèce, n'invalidait pas les droits des alliés du tzar, n'entravait en rien les délibérations ultérieures de leurs ministres plénipotentiaires, et ne mettait aucun obstacle aux arrangements que les trois Cours, d'un commun accord, jugeraient être les plus utiles et les mieux appropriés aux circonstances.

On décida donc, dans un protocole du 3 février, que la Grèce, formant un État indépendant, jouirait de tous les droits politiques, administratifs et commerciaux attachés à une indépendance complète ; que les limites du nouvel État européen seraient tracées par les Puissances protectrices elles-mêmes, avec l'adhésion de la Porte Ottomane ; que le gouvernement de la Grèce monarchique, héréditaire, par ordre de primogéniture, serait confié à un prince choisi parmi les familles régnantes des souverains qui avaient signé le traité du 6 juillet 1827. Les autres articles du protocole établissaient les garanties à exiger et les précautions à prendre pour assurer la pacification définitive de la Grèce.

« Les trois Cours, disaient les plénipotentiaires, arrivées ainsi au terme d'une longue et difficile négociation, se félicitent sincèrement d'être parvenues à un parfait accord, au milieu des circonstances les plus graves et les plus délicates. Le maintien de leur union, dans de tels moments, offre

le meilleur gage de sa durée, et les trois Cours se flattent que cette union, stable autant que bienfaisante, ne cessera de contribuer à l'affermissement de la paix du monde. »

Les plénipotentiaires de Russie, de France et d'Angleterre, avaient dès lors arrêté leur choix sur le prince Léopold de Saxe-Cobourg, qui devait être nommé souverain de la Grèce; mais, aussi, on pouvait prévoir que ce prince, habile politique, reculerait devant les répugnances de la nation grecque, peu jalouse de se placer sous la domination anglaise en acceptant un roi allié à la famille royale d'Angleterre.

Le président Capo d'Istria, d'ailleurs, conseillé peut-être secrètement par le cabinet russe et agissant de concert avec le sénat grec, ne se montrait pas trop disposé à faire un roi de Grèce et protestait, au nom des libertés publiques et de la religion nationale, contre les décisions arbitraires de la Conférence de Londres. « Nous devons, avait-il dit dans son discours de clôture du Congrès national (18 août 1829), nous devons espérer en toute confiance, que le Seigneur, dans sa miséricorde, exaucera les vœux de la Grèce. Croyons toujours que les Puissances alliées feront tout ce qui est en leur pouvoir pour accomplir nos désirs, dans un moment où elles redoublent d'efforts pour terminer le grand œuvre de la pacification de l'Orient. »

Capo d'Istria ne découvrait pas toute sa pensée, qui était, si l'on s'en rapporte au témoignage de ses partisans, de pacifier l'Orient, par l'expulsion des Turcs hors de l'Europe et par la création d'un empire grec à Constantinople.

Dans tous les cas, la Grèce était libre, délivrée de l'oppression et de la guerre, se gouvernant elle-même avec l'énergique et intelligente coopération de son président, qu'on accusait sans cesse d'être l'instrument docile de la

Russie, et qui néanmoins, animé d'un zèle incorruptible et infatigable, ne cessait de défendre le territoire, les institutions, les droits, et surtout la religion de ses compatriotes.

Les Grecs pouvaient-ils oublier que l'empereur Nicolas, en consentant à conclure la paix avec le sultan, avait stipulé expressément que leur indépendance serait reconnue par la Porte Ottomane dans le traité d'Andrinople?

CXLII

Les avantages que le traité d'Andrinople promettait au commerce russe, en lui ouvrant tous les marchés de l'Asie, avaient été déjà compris et appréciés, grâce à l'initiative que le Gouvernement ne manquait jamais de prendre dans les grandes discussions économiques, sous l'inspiration du ministre des finances.

Dès les premières séances du Conseil du commerce, lequel, en vertu de l'ukase de sa création, se réunit, au commencement de janvier 1830, dans la salle de l'Exposition de l'industrie, le comte de Cancrine représentait, dans un discours, l'état florissant du commerce russe, qui avait pris en Asie une importance considérable, et qui tendait à s'accroître, du côté de la mer Caspienne, par suite des mesures que le Gouvernement avait adoptées pour favoriser la navigation marchande. Le ministre invitait donc le Conseil à examiner avec soin quels étaient les produits dont l'industrie nationale pouvait approvisionner la Géorgie et les provinces au delà du Caucase.

C'était, de l'avis des hommes pratiques, le premier bénéfice que la Russie devait retirer de la paix, et déjà, malgré la peste qui avait infecté successivement les Principautés,



la Turquie et le littoral de la mer Noire, malgré le choléra-morbus qui s'avançait vers l'Europe en dévorant les populations, le commerce extérieur n'avait cessé, dans les derniers mois de l'année 1829, d'étendre et d'agrandir sa sphère d'activité dans les contrées asiatiques. Aussi, le Gouvernement s'appliquait-il à signaler aux négociants russes les ressources incalculables que leur offrait l'exportation par la mer Caspienne, qui mettait la Russie en rapport direct avec la Perse.

Suivant un mémoire instructif, publié dans la *Gazette académique de Saint-Pétersbourg*, à l'instigation du comte de Cancrine, cette mer intérieure, exclusivement ouverte au commerce russe, lui offrait la route la plus naturelle et la plus commode pour pénétrer jusqu'au centre de l'Asie, en lui promettant de tels résultats, qu'aucune nation (c'est-à-dire l'Angleterre) ne pourrait rivaliser à cet égard avec les Russes. « Les communications par mer, lisait-on dans le même document, assurent au commerce de la région du Caucase la plus brillante perspective, en sorte que ce pays deviendra peut-être, avec le temps, le centre du commerce entre l'Asie et la Russie. Il n'est pas douteux, du moins, que la Russie ne doive bientôt acquérir une prépondérance marquée sur toutes les nations commerçantes de l'Europe, pour le débouché de ses productions indigènes, tant dans le nord de la Perse que dans l'Arménie turque et l'Anatolie. » L'auteur de ce mémoire, qui fut cité et commenté avec malveillance dans les feuilles anglaises, n'avait fait, d'ailleurs, que constater les résultats immédiats du traité d'Andrinople, en disant : « La mer Noire nous met en contact avec la Turquie d'Europe et d'Asie, ainsi qu'avec la Grèce, et nous ouvre en même temps la route de l'Égypte et de tous les pays situés le long de la Méditerranée. »



Quelle que fût l'activité croissante du commerce en Russie, la plupart des propriétaires fonciers étaient, depuis plusieurs années, dans un état de gène qui ne faisait que s'aggraver, par suite de la difficulté d'écouler leurs produits agricoles, soit au dedans, soit au dehors de l'Empire. Ces propriétaires, ne vendant pas ou vendant mal leurs récoltes, voyaient diminuer la valeur de leurs terres et devaient souvent recourir à des emprunts onéreux. Cependant, le numéraire s'accumulait dans les banques, qui absorbaient toute la richesse du pays, et l'élévation du taux de l'intérêt engageait les particuliers à placer leur fortune en prêts hypothécaires et surtout en rentes sur les établissements de crédit public.

L'empereur, averti par les plaintes que lui adressaient de toutes parts les propriétaires de biens-fonds, reconnut que de grands capitaux étaient enlevés au commerce et à l'industrie pour aller s'enfouir dans les banques de l'État, qui assuraient aux dépositaires des intérêts bien supérieurs à celui que l'exploitation des terres pouvait produire. Les banques elles-mêmes, surchargées de capitaux, qu'elles laissaient souvent oisifs, faute de leur trouver un placement à la fois sûr et avantageux, supportaient des sacrifices qui devenaient tous les jours plus ruineux.

L'empereur ne voulut pas tarder de porter remède à cet état de choses, et, de concert avec le comte de Cancrine, qui partageait ses vues en matière économique, il chercha les moyens de développer l'exploitation du sol en faisant hausser la valeur des immeubles, de rendre des capitaux improductifs à la féconde participation du commerce et de l'industrie, d'alléger les charges des emprunts hypothécaires, et d'affranchir les banques impériales d'un service d'intérêts exagérés. Le ministre des finances n'hésita pas à

proposer de réduire l'intérêt des dépôts et des emprunts aux établissements de crédit.

Sans doute, la réduction des rentes devait frapper également les capitaux primitifs de dotation, qui appartenaient aux banques impériales; bien plus, un grand nombre d'établissements publics et de fondations pieuses, qui avaient confié leurs capitaux à ces banques, allaient éprouver, par suite de la mesure proposée, une diminution d'un cinquième dans leur revenu. Mais l'empereur ne fut pas arrêté par ces considérations, qui ne pouvaient l'emporter sur d'autres d'un ordre supérieur et d'une importance générale : il décida seulement que les établissements publics et les fondations pieuses, que la mesure financière atteindrait d'une manière fâcheuse, seraient indemnisés par l'État et recevraient un juste dédommagement. Quant aux particuliers dont le revenu se trouvait diminué par la réduction de l'intérêt légal, le Gouvernement ne pouvait que leur donner la faculté de retirer leurs capitaux placés en rentes sur l'État.

Le manifeste impérial, annonçant la réduction de l'intérêt des capitaux empruntés aux banques de l'Empire ou placés dans ces établissements, fut publié le 13 janvier 1830, avec les règlements pour les dépôts et les emprunts, ceux-ci portant intérêt à 5 pour cent, ceux-là à 4 pour cent. Voici ce manifeste, dans lequel sont exposés, avec autant de franchise que de clarté, les motifs de la nouvelle mesure qui était devenue absolument nécessaire et urgente :

« Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc.

« Les emprunts aux banques impériales, sous hypothèque de biens immeubles, ont été établis primitivement dans le double but de favoriser les développements de l'industrie



agricole et manufacturière, et de procurer aux capitaux oisifs un emploi sûr et utile, au moyen des dépôts aux banques.

« Maintenir une juste proportion entre les bénéfices provenant des dépôts et les charges imposées par les emprunts, tel a été le principe fondamental qui a toujours servi de base aux opérations des banques; de là les changements introduits, à diverses époques, selon les circonstances, et dans les termes et dans le taux de l'intérêt des dépôts ainsi que des emprunts.

« Quoique le règlement sur les emprunts, existant depuis l'année 1824, offrît un grand nombre d'avantages sous le rapport de la fixation des termes de remboursement; l'expérience a démontré que, par suite de la diminution des revenus des terres et de la baisse que les prix des produits agricoles ont éprouvé, baisse qui n'est point particulière à la Russie, mais commune à tous les pays, le taux des intérêts était devenu pour les emprunteurs une charge très-onéreuse. Cette circonstance a eu pour conséquence inévitable, d'une part, l'accumulation, dans les banques, de dépôts auxquels il était impossible de trouver de l'emploi, et de l'autre, une gêne extrême pour les débiteurs, ainsi que la détérioration des immeubles eux-mêmes donnés en hypothèque.

« Afin de mettre un terme à cet état de choses et de rétablir entre les dépôts et les emprunts cette balance qui a toujours été la première règle des opérations de nos établissements de crédit, Nous avons jugé indispensable d'apporter tous les allégements possibles dans les conditions des emprunts et de ramener en même temps le taux des intérêts des dépôts à une échelle proportionnée à ces nouvelles dispositions. Tous ceux qui, par suite de ces mesures, ne consentiront point à laisser leurs capitaux dans les banques, auront la faculté d'en exiger le rembourse-



ment, aux termes des règlements existants. La paix dont jouit la Russie, grâce aux bénédictions du Très-Haut, et la situation prospère des revenus de l'Etat offrent des ressources disponibles et suffisantes pour faire face à ces remboursements.

« En conséquence, après avoir renvoyé à l'examen du Conseil de l'Empire les règlements détaillés sur les dépôts et les emprunts, dressés par un comité spécial, Nous les transmettons ci-joints au Sénat-dirigeant et lui ordonnons de les mettre à exécution.

« En favorisant, par cette décision, les intérêts de la noblesse et de tous les propriétaires d'immeubles en général, Nous avons eu pour but de leur donner un nouveau gage de Notre constante sollicitude à l'égard de leur bien-être, dans la ferme espérance que, loin d'encourager par là les dissipateurs à contracter de nouvelles dettes, les facilités qui sont accordées aux emprunteurs serviront au perfectionnement de l'économie rurale et amèneront, dans la manière de vivre des propriétaires, cette sage mesure, seule capable d'accroître les fortunes bornées et de les transmettre aux enfants de leurs sages possesseurs, mais sans laquelle s'écroulent les fortunes héréditaires les plus considérables.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 1er (13, nouv. st.) janvier 1830. »

La réduction du taux des intérêts en Russie ne frappait pas seulement les capitaux russes ; depuis la conversion des rentes en France, sous le ministère Villèle, l'intérêt avait diminué proportionnellement sur la plupart des valeurs étrangères, et les fonds russes étaient en hausse dans toutes les bourses de l'Europe, parce qu'ils présentaient le placement le plus sûr et le plus avantageux. L'ukase, qui réduisait



à 4 pour cent les intérêts de la rente sur les banques impériales, n'entraîna qu'un nombre restreint de remboursements et n'ébranla pas le crédit public; mais beaucoup de capitaux, qui restaient oisifs et dont les banques ne trouvaient pas l'emploi, refluèrent dans des spéculations utiles et apportèrent un soulagement immédiat aux charges de la propriété foncière.

Cependant le numéraire continuait à disparaître de la circulation, et la monnaie d'or et d'argent, quelle que fût l'abondance des émissions faites par l'Etat, tendait de plus en plus à se transformer en papier de crédit, ce qui causait des embarras inévitables dans les transactions commerciales et dans les habitudes de la vie privée. On ne savait à quoi attribuer cette disparition de la monnaie d'échange, et on était fort embarrassé pour y mettre obstacle. Il y avait évidemment un trafic clandestin sur les espèces monnayées, qu'on fondait et qu'on exportait hors de l'Empire, malgré la loi, souvent remise en vigueur, qui défendait, sous les peines les plus sévères, l'exportation du numéraire.

Le comte de Cancrine n'avait pas encore trouvé moyen d'assurer la facilité des échanges, en retenant dans la circulation la monnaie d'or et d'argent qu'on avait frappée en si grande abondance avec le métal provenant de l'indemnité de guerre payée par la Perse.

Nicolas eut recours à un expédient qu'il avait déjà employé, deux ans auparavant, sans obtenir les résultats qu'il en espérait; par un ukase du 30 novembre 1829 (21 décembre, nouv. st.), adressé au Sénat-dirigeant, il avait créé une nouvelle monnaie de platine, de six roubles, ayant la grandeur d'un demi-rouble d'argent; mais cette monnaie, que les marchands n'acceptaient qu'avec répugnance, fut bientôt abandonnée comme la précédente, quoi-



que l'empereur, persévérant dans une idée qui lui paraissait bonne, ait depuis ordonné d'autres essais de monnayage en platine, qui ne réussirent pas davantage.

L'empereur se prêtait volontiers aux tentatives de réformes financières ou économiques, que Cancrine lui proposait, quelquefois sans les avoir étudiées suffisamment. De là des tâtonnements inévitables et des efforts infructueux pour atteindre un but incertain ou illusoire. Aussi, l'empereur faisait-il exécuter d'abord, dans le département des apanages, certaines mesures qu'il voulait juger d'après leurs résultats, avant de leur donner une application générale.

Il pensait, par exemple, que le mode de répartition des redevances le plus favorable à l'État était celui qu'on établirait en proportion et au *prorata* des terrains alloués aux paysans. Il déclara donc au ministre de sa maison (ukase du 24 janvier/5 février 1830) que ce mode de perception des redevances, non par tête, mais proportionnellement à la nature et à la quotité des terres, devait remplacer, dans les domaines de la Couronne, la redevance par tête, qui, disait-il, pèse inégalement sur les paysans. Mais, néanmoins, jusqu'à ce que l'expérience eût donné raison à la nouvelle mesure, la capitation au profit de l'État continuerait à être perçue, comme par le passé, dans tout l'Empire.

Au reste, la perception des redevances et des impôts n'était pas si rigoureuse en Russie, que dans les États constitutionnels de l'Europe; le paysan qui ne pouvait payer l'*obrok*, par suite de circonstances malheureuses indépendantes de sa volonté, ne se voyait pas dépossédé, ni ruiné par les frais de justice : on lui accordait du temps pour s'acquitter avec le produit de son travail. Dans nombre de cas, l'arriéré des impôts ou redevances se liquidait par des



exemptions partielles ou totales de payement, que les débiteurs obtenaient de la munificence impériale.

C'est ce qui avait eu lieu pour les gouvernements de la Nouvelle-Russie, de Pultava et des Slobodes d'Ukraine, quand l'empereur, par un ukase du 4/16 décembre 1829, leur avait fait remise de tous les impôts et redevances qui pouvaient être arriérés, et cela en considération des pertes que la guerre de Turquie avait causées à leur commerce extérieur, et des charges de toute nature qu'ils avaient eu à supporter, tant par des fournitures de vivres que par le passage et le cantonnement des troupes.

Les habitants de Smolensk avaient obtenu, pour d'autres causes, un dégrèvement analogue. Nicolas ne se lassait pas de venir en aide à cette ville, qui se ressentait toujours des malheurs de la guerre de 1812 et ne parvenait pas à reprendre son ancienne prospérité. Un ukase du 6/18 janvier 1830 autorisa le ministre des finances à proposer un projet relatif à des prêts d'argent, sans hypothèques et sans intérêts, qui pourraient être faits aux bourgeois et marchands de cette malheureuse ville, pour soutenir et relever leurs manufactures et même pour en créer de nouvelles.

Le ministre des finances, qui secondait avec tant de zèle les intentions généreuses de l'empereur à l'égard de l'industrie et du commerce, travaillait alors avec le Conseil des manufactures à préparer un nouveau règlement concernant l'apposition des marques de fabrique sur les produits russes. Le ministre voulait que cette apposition de la marque de fabrique devînt obligatoire, mais le Conseil des manufactures demanda qu'elle restât entièrement facultative, selon les besoins de chaque fabricant. L'ukase du 5/17 février sanctionna le règlement destiné à compléter



et à perfectionner les lois relatives aux marques de fabrique, qui, auparavant, n'étaient exigibles que pour les marchandises exportées en Pologne. Les marchandises russes ayant des marques de fabrique pourraient seules être réimportées de l'étranger, sans payer aucun droit. Cependant certaines marchandises essentiellement russes n'avaient pas besoin de la marque de fabrique, si leur origine était facile à constater par ministère d'experts. La contrefaçon des marques de fabrique sur des produits russes devait être punie comme crime de faux : les marchandises ainsi marquées en fraude seraient confisquées et délivrées au fabricant dont la marque aurait été contrefaite. Quant à la contrefaçon des marques russes sur des marchandises étrangères, elle entraînait une pénalité plus grave et une amende beaucoup plus forte.

Ce règlement, aussi juste que sage, qui ne devait être mis en vigueur que le 1/13 janvier 1831, fut considéré, bien à tort, par le commerce étranger, comme un surcroît de sévérité dans le système de prohibition, que la Russie persistait à conserver dans l'intérêt de l'industrie et du commerce russes. L'empereur, aussi bien que le comte de Cancrine, était partisan déterminé de ce système de prohibition, qui favorisait une branche importante de revenus publics, en maintenant des droits de douane très-élevés sur la plupart des articles d'importation étrangère. Cancrine demandait même, avec instances, que ces droits fussent augmentés et mieux répartis. Il avait à tenir tête, dans le Conseil du commerce et dans le Conseil des manufactures, à des utopistes, qui réclamaient la liberté commerciale absolue et le libre-échange.

— La liberté absolue du commerce serait la ruine de la Russie, dit un jour l'empereur en tranchant la question que



le ministre des finances avait cru devoir lui soumettre. Il y a un fait qui me frappe et qui répond à tout : plus la fabrication russe s'accroît et se perfectionne, plus l'importation étrangère diminue.

En conséquence, l'empereur avait ordonné à son ministre des finances de rédiger un nouveau tarif de douanes pour les marchandises dont l'importation était permise. Ce tarif fut confirmé par le Conseil de l'Empire, et l'empereur, en adressant ce tarif au Sénat-dirigeant, le fit précéder de cet exposé de motifs (ukase du 26 mars/7 avril 1830) : « Notre ministre des finances Nous a représenté qu'en suivant avec attention la marche de l'industrie manufacturière et celle du commerce intérieur de l'Empire, plusieurs circonstances lui ont démontré, d'un côté, l'insuffisance des droits de douane sur plusieurs articles pour protéger la fabrication indigène, et, de l'autre, les désavantages qui résultent de la prohibition de certains objets, dont l'importation, moyennant un droit de douane proportionné, aurait excité l'émulation de Nos fabriques. »

Cette augmentation des droits de douane sur les marchandises étrangères, dont un très-petit nombre restait frappé de prohibition absolue, avait pour but de favoriser la production indigène et de donner aux fabricants russes les moyens de lutter contre le commerce d'importation à l'intérieur de l'Empire.

Les manufactures nationales pouvaient déjà soutenir la concurrence, en raison de la bonne qualité et du bon marché de leurs produits, et il ne s'agissait plus que d'ouvrir à ces produits le plus de débouchés possible. Ce fut donc dans cette vue, que le ministre présenta au Conseil de l'Empire un règlement concernant la construction des bâtiments marchands et la navigation marchande.

Ce règlement, qui fut approuvé par un ukase du 12/24 février 1830, accordait une entière liberté à tous les sujets russes pour établir des chantiers de construction navale, pour y construire des navires d'après des plans à leur choix, et pour transporter des marchandises sur des bâtiments construits en Russie. Le Gouvernement, en faisant disparaître différentes formalités qui causaient la décadence de la navigation marchande, n'avait voulu accorder à cette navigation, ni prérogatives, ni droits exclusifs, ni primes, ni avantages de douanes, afin d'éviter toute violation du principe de réciprocité généralement adopté en Europe. Le ministre des finances justifia en ces termes les dispositions de la nouvelle loi : « Il ne convenait ni à l'esprit du temps, ni aux démonstrations de l'expérience, ni même aux relations et à la position actuelle de la Russie, de revenir à un système suranné et de faire des sacrifices inutiles en faveur d'une branche d'industrie, qui, moyennant la suppression des obstacles et la jouissance des facilités accordées, doit par elle-même atteindre un degré de perfection qui lui est propre, et ce serait en vain qu'on aspirerait à obtenir, par des moyens artificiels, un succès auquel s'oppose la nature des choses. »

Ces facilités et les encouragements donnés à la construction des navires coïncidaient, il est vrai, avec la création d'une École de marine marchande à Saint-Pétersbourg. Cette École, à laquelle devait être réunie l'École de navigation et de construction, alors existante, avait été créée, au mois de janvier 1830, par l'empereur, qui la plaça sous la direction supérieure du ministre des finances et sous l'inspection du département des manufactures et du commerce intérieur.

Le but de cet établissement était de former des con-



structeurs de navires marchands, des capitaines et des pilotes pour la marine marchande. Le nombre des élèves de la Couronne était fixé à trente-deux; les pensionnaires pouvaient y être admis au nombre de douze à vingt. La durée des études serait de quatre années, et les élèves, ainsi que les pensionnaires, recevraient, à leur sortie de l'École, les titres de pilotes ou d'aides-pilotes, pour achever leur instruction dans la marine marchande et pour se mettre en état de passer, au bout de quatre ans, un examen qui leur donnerait le droit de devenir capitaines de bâtiments marchands. Les plus distingués de ces élèves étaient destinés à suivre des cours de construction navale. Le Gouvernement n'avait affecté qu'une somme de 40,000 roubles à l'entretien annuel de l'École; mais cette École étant autorisée à recevoir des dons en effets et en sommes d'argent, il y eut bientôt un capital considérable, dont les intérêts furent employés à fournir des secours aux élèves sortants, à fonder une bibliothèque, à acquérir une collection d'instruments de mathématiques, d'astronomie et de physique.

Ce n'était pas seulement le détroit des Dardanelles que le traité d'Andrinople avait ouvert au commerce russe; ce n'était pas seulement la mer Caspienne qui offrait désormais à ce commerce les débouchés les plus avantageux : l'Euphrate allait lui fournir une voie facile pour pénétrer dans la mer des Indes et pour s'emparer de tous les comptoirs asiatiques. Ainsi l'empereur avait atteint, à la suite de la guerre de Turquie, un grand but d'économie politique, que les États européens n'eussent pas de long-temps soupçonné, si l'Angleterre eût dissimulé son dépit et son désappointement.

On comprit le pas immense que la puissance moscovite



avait déjà marqué, dans l'Asie mineure, en occupant temporairement le pachalik d'Erzeroum, lorsqu'on apprit que l'administration faisait bénir avec pompe les eaux de l'Euphrate, comme celles de la Newa, d'après le rite grécorusse. Cette solennité mémorable avait eu lieu le 20 janvier 1830, en présence d'une foule immense de spectateurs qui couvraient les deux rives, et qui manifestèrent encore plus de curiosité que d'enthousiasme, quand l'aumônier de l'armée russe, accompagné de son clergé et de l'évêque arménien, sembla prendre possession du fleuve, en le bénissant au nom de la religion grecque et du tzar, chef temporel de cette religion. Les troupes étaient sous les armes et ajoutaient ainsi une pensée militaire à la cérémonie religieuse. Ce fut, en quelque sorte, la conquête pacifique après la conquête guerrière.

CXLIII

Nicolas, en s'occupant des travaux de la paix, n'oubliait pas son armée, à laquelle il devait cette paix glorieuse.

Il avait distribué, à l'occasion du premier de l'an, un grand nombre de décorations et des sabres d'honneur, parmi les officiers supérieurs qui s'étaient distingués dans la guerre de Turquie; il compléta les promotions auxquelles avaient droit de braves militaires, que le hasard ou la faveur n'avait pas mis en évidence, et dont les services n'étaient pas moins dignes de récompense. Il s'appliqua surtout, suivant une expression qu'il employait souvent, à payer scrupuleusement les dettes de la patrie.

Aussi, on le vit récompenser des faits d'armes, qui remontaient à plus d'une année, et qui n'étaient venus que tardivement à sa connaissance. Ayant appris la bravoure dont le 1er régiment des Cosaques de la mer Noire avait fait preuve à l'ouverture de la campagne de 1828, il s'empressa d'accorder à ce régiment, par un ordre du jour du 19/31 janvier 1830, un drapeau portant cette inscription : *Pour s'être distingué, le 19 mai 1828, à la défaite de la flottille turque, sous les murs de Braïlow.*

Sa reconnaissance pour les feld-maréchaux Diebitsch et



Paskewitch, qui avaient forcé la Turquie à demander la paix, n'avait pas de plus grands honneurs à leur offrir, mais on assure qu'il leur laissa un souvenir de sa munificence, en leur assignant à chacun un million de roubles sur l'indemnité que la Porte Ottomane avait prise à sa charge en signant le traité d'Andrinople, indemnité qu'elle se déclarait déjà incapable d'acquitter.

Le roi de Prusse vint encore en aide, pour ainsi dire, à la reconnaissance du tzar envers les deux illustres généraux en chef de l'armée russe ; il leur envoya les insignes en diamants de l'ordre de l'Aigle-Noir, avec des lettres autographes, où il les félicitait de s'être montrés grands capitaines dans la guerre de Turquie. Une seule de ces deux lettres nous a été conservée ; c'est celle adressée au comte de Diebitsch Zabalkansky :

« Mon très-honoré feld-maréchal,

« Je ne puis, à la fin de cette année, si fertile en événements, jeter les yeux sur les exploits qui ont illustré, sous votre commandement, les armées de mon auguste ami et gendre Sa Majesté l'empereur de Russie, sans prendre vivement en considération les services que, par la conclusion d'une paix glorieuse, juste et modérée, vous avez rendus à la tranquillité de l'Europe. C'est dans votre propre conscience et dans la bienveillance de votre souverain, que vous pourriez seulement trouver la récompense de vos efforts. Mais je ne saurais, de mon côté, me dispenser de vous donner des preuves de l'estime et de l'affection que m'inspire une gloire si bien acquise, et je vous prie, en conséquence, d'accepter les insignes en diamants ci-joints de mon ordre de l'Aigle-Noir, comme un nouveau témoignage de ces



sentiments, ainsi que de la sincère bienveillance avec laquelle je suis, mon très-honoré feld-maréchal,

« Votre affectionné,

« FRÉDÉRIC GUILLAUME.

« Berlin, 30 décembre 1829. »

On attendait à Saint-Pétersbourg le héros des Balkans, et on se préparait à lui faire le plus brillant, le plus sympathique accueil, mais sa présence était encore indispensable à la tête de l'armée, qui devait continuer, au printemps, son mouvement de retraite, dès que le second terme de l'indemnité de guerre serait acquitté par la Turquie. Ce fut le chef de l'état-major général de l'armée, l'aide de camp général comte Toll, qui revint, à la place du général en chef, avec la garde impériale, et l'empereur qui savait que le succès de la dernière campagne était dû en grande partie aux savantes combinaisons de cet habile homme de guerre, le nomma membre du Conseil de l'Empire.

Les premiers régiments de la garde, revenant de Turquie, firent leur entrée dans la capitale le 1er février. C'étaient les gardes Préobragensky et de Moscou et la première brigade d'artillerie. L'empereur, accompagné du prince Albert de Prusse, était allé à leur rencontre, avec un nombreux état-major, auquel s'étaient joints les ambassadeurs de France et d'Autriche et les ministres de Danemarck et de Hanovre. L'empereur se mit lui-même à la tête de ces braves régiments qui avaient pris une si belle part aux deux campagnes de Turquie.

Les nobles fatigues que le soldat avait supportées étaient empreintes sur son visage amaigri, au teint brûlé par le soleil d'Orient. Bien des fronts portaient de glorieuses cicatrices; mais rien, d'ailleurs, dans l'habillement ni dans la



tenue, n'accusait le long et pénible voyage que ces troupes avaient fait à travers la Russie, pendant trois mois de marche. On aurait pu croire qu'elles sortaient de leurs casernes, pour paraître devant l'empereur. Leur entrée dans la capitale fut saluée par d'immenses acclamations : tous les habitants de Saint-Pétersbourg étaient sur pied, pour les recevoir avec des transports unanimes d'enthousiasme et de joie. L'impératrice et le grand-duc héritier n'avaient pas manqué d'assister à cette fête nationale.

Le jour même de cette entrée triomphale, l'empereur accepta, au nom du comité des Invalides, le don d'une somme de 500,000 roubles en assignats de banque, que le conseiller de collége Paul Demidoff avait offerte à ce comité, en faveur des veuves et orphelins de tous les soldats qui avaient passé les Balkans.

D'autres régiments de la garde arrivèrent les jours suivants et furent reçus avec les mêmes honneurs et les mêmes sympathies. Le 3 février, le grand-duc Michel, représentant l'empereur, se mit à la tête de la deuxième brigade d'artillerie et de l'escadron des pionniers à cheval; le 4, arrivèrent les régiments des gardes Semenowsky et les grenadiers de la garde; le 5, l'artillerie à cheval de la garde, conduite encore par le grand-duc Michel, en sa qualité de grand-maître de l'artillerie.

La population de Saint-Pétersbourg était trop émue et trop absorbée par le retour de la garde impériale, pour donner beaucoup d'attention à l'arrivée des envoyés turcs Halil-Pacha et Nedjib-Suleyman-Effendi, qui firent aussi leur entrée dans la capitale, le 6 février, à sept heures du soir, avec moins de pompe et de fracas que les vainqueurs de la Turquie.

Le voyage des envoyés turcs à travers la Russie avait

duré plus de six semaines. Ils ne voyageaient, il est vrai, qu'à petites journées, et ils séjournaient volontiers dans les principales villes de l'Empire, où les attendait une brillante réception. Ils s'étaient arrêtés deux jours à Krementchug, où le gouverneur militaire de la Petite-Russie les avait invités à un dîner et à un bal. Ils passèrent un jour à Kharkow, pour y visiter l'Université et la foire qui se tenait alors dans cette ville. Ils prirent le plus vif intérêt à l'examen des colonies militaires, qu'ils visitèrent avec le général comte de Witt, commandant de ces colonies dans la Russie méridionale. Ils ne pouvaient assez exprimer leur étonnement et leur admiration, en voyant la superbe cavalerie que le comte de Witt fit manœuvrer devant eux. Ce général leur offrit un dîner à l'européenne, servi avec un tel luxe, que Halil-Pacha, tout en s'excusant de n'être qu'un voyageur de passage, voulut rivaliser de magnificence avec son hôte, qu'il invita aussi à dîner avec les chefs des colonies militaires.

L'accueil que les envoyés turcs trouvèrent à Moscou ne fut pas moins cordial ni moins somptueux. Le maître de police les reçut à la barrière et les conduisit, en voiture de gala, au domicile qui leur avait été préparé. Le gouverneur civil et le commandant militaire de la ville vinrent leur rendre visite. Le soir, ils allèrent au théâtre. Le lendemain, après la parade à laquelle ils assistèrent avec plaisir, ils se rendirent au Kremlin, où on leur fit voir la salle des armures et toutes les merveilles d'art que renferme ce vieux palais historique. Halil-Pacha parcourut la ville en traîneau et monta sur le clocher d'Ivan-Véliki, pour embrasser d'un coup d'œil le panorama de Moscou. Les envoyés turcs se rendirent, le soir, au bal que donnait pour eux l'Assemblée de la noblesse. Ils restèrent encore trois jours à Moscou, portant tour à tour leur attention sur les édifices publics,



sur les établissements de bienfaisance et d'éducation, sur les bazars, et sur les principaux centres du commerce et de l'industrie.

Aussitôt après leur arrivée à Saint-Pétersbourg, les envoyés turcs avaient fait leur première visite au vice-chancelier et lui avaient demandé de leur faire connaître le jour qui aurait été fixé par Sa Majesté pour leurs audiences. Le lendemain, un maître des cérémonies vint leur annoncer que ces audiences auraient lieu le 9 février avec le cérémonial en usage à la cour de Russie.

Dès le matin du 9 février, les officiers généraux et les personnes des deux sexes ayant entrée à la cour et les personnes invitées munies de billets se rassemblèrent au palais d'Hiver, dont les grands appartements étaient traversés par une double haie formée par les régiments des chevaliers-gardes et de la garde à cheval. A dix heures, le colonel comte Strogonoff, aide de camp de l'empereur, alla chercher, avec les équipages de la cour, les deux envoyés turcs, à l'hôtel qu'ils occupaient sur le grand quai de la Newa. Les envoyés, montant dans le premier carrosse, prirent place au fond de la voiture, et l'aide de camp de l'empereur sur le devant. Les personnes de la suite montèrent ensuite dans les autres carrosses qui longèrent le grand quai, passèrent devant l'Amirauté et vinrent s'arrêter, sur la place du palais impérial, devant le perron situé en face de l'État-major général.

Les envoyés turcs étant descendus de voiture, les honneurs militaires leur furent rendus par les troupes qui se trouvaient sur leur passage. Un maître des cérémonies les attendait en haut de l'escalier, pour les conduire dans la chambre des Gardes à cheval, où le maréchal de la cour les fit passer dans la Salle à colonnes, destinée à servir de salle



d'attente. Là, le grand-maréchal et le grand-maître des cérémonies les invitèrent à s'asseoir, et on leur présenta du café et des rafraîchissements. L'empereur ayant donné au grand-chambellan l'ordre de les faire entrer, on les conduisit à l'audience, entre une double haie de la garde à cheval, par la chambre des Diamants, la salle des Chevaliers-gardes, la chambre des Dames d'honneur, la salle Blanche et la salle des Portraits.

Dans la salle de Saint-Georges, l'empereur et l'impératrice avaient déjà pris place, debout, en avant de la dernière marche du trône; le grand-duc héritier, ainsi que la famille impériale et le prince Albert de Prusse, occupaient, à la droite de Leurs Majestés, le devant d'une tribune où les dames d'honneur étaient placées en arrière; auprès de l'empereur se tenaient, à quelque distance, le grand-duc Michel, le ministre de la maison, le vice-chancelier, le major général des troupes de terre, le major général de la marine et l'aide de camp de service. A côté de la tribune impériale étaient le Conseil de l'Empire et le Sénat; plus loin, les généraux et officiers de la garde; à la droite du trône, tout l'état-major de terre et de mer; vis-à-vis de la famille impériale, à gauche du trône, le corps diplomatique, dans une tribune spéciale. Le reste de la salle était rempli par les personnes de la cour et par les invités des quatre premières classes.

Le grand-chambellan introduisit les envoyés dans la salle du trône. Halil-Pacha marchait le premier, portant les lettres de créance du sultan; il était suivi du second envoyé et des principaux officiers de leur suite, qui portaient en grand appareil les superbes présents destinés à l'empereur, à l'impératrice et au grand-duc héritier. A leur entrée dans la salle du trône, les deux plénipotentiaires firent leur pre-



mière révérence; ils la renouvelèrent, au milieu de la salle où leur suite s'arrêta pendant toute l'audience, et, s'étant approchés de l'empereur, ils le saluèrent profondément pour la troisième fois.

Alors Halil-Pacha prononça, en langue turque, d'une voix claire et sonore, ce discours, dont la traduction en russe fut lue ensuite à haute voix par un interprète de la chancellerie ottomane :

« Très-puissant, très-majestueux et très-magnanime empereur.

« Le haut, puissant et magnifique padischah et monarque des Ottomans, notre souverain, seigneur et maître, mu par un désir sincère d'imprimer un sceau plus solennel à la pacification qui vient d'être récemment et heureusement conclue entre la Sublime-Porte et la cour impériale de Votre Majesté, et de fonder sa garantie et sa perpétuité sur des rapports d'une parfaite intelligence et d'une véritable harmonie entre Sa Hautesse et Votre Majesté, a daigné nous charger d'une mission spéciale et de deux lettres que nous avons l'honneur de présenter aujourd'hui très-respectueusement à Votre Altesse Impériale, avec ses présents royaux, en témoignage de sa haute estime pour l'auguste personne de Votre Majesté.

« Sa Hautesse a recommandé très-expressément de lui offrir les assurances les plus sincères et les plus positives sur le grand prix qu'Elle attache à l'amitié de Votre Majesté. Les vertus éclatantes de Votre Majesté Impériale ne lui permettent pas de douter, un moment, de sa justice et de sa magnanimité. Sa Hautesse se plaît à recourir et à s'en référer à la sagesse et à la générosité de Votre Majesté, pour



tout ce qui tend à rétablir, d'une manière solide et inaltérable, une concorde parfaite et une confiance intime entre Elle et Votre Majesté Impériale.

« Quant à nous, puissant empereur, le comble de notre bonheur est d'avoir l'honneur d'être l'organe des relations de bienveillance réciproque, d'une liaison intime et d'une correspondance amicale et sincère entre deux aussi grands monarques, et de contempler de si près respectueusement les grandes qualités de Votre Majesté, qui fixent l'attention et l'admiration du monde. »

Cette lecture terminée, Halil-Pacha présenta ses lettres de créance à l'empereur, qui les reçut en inclinant la tête avec bienveillance et qui les remit au vice-chancelier, en l'invitant à prendre la parole pour répondre au discours du représentant de Sa Hautesse. Le comte de Nesselrode, ayant déposé sur une table les lettres de créance que l'empereur lui avait remises, s'exprima ainsi en langue russe :

« L'empereur, mon auguste maître, accepte, avec une vive satisfaction, les témoignages des sentiments que Sa Majesté l'empereur des Ottomans vous a chargés de lui exprimer. Vos assurances à cet égard sont d'autant plus agréables à Sa Majesté Impériale, que, dans les principes et les dispositions qu'elles annoncent, la Russie et la Porte trouveront le gage du maintien de la paix qui vient de leur être rendue. En la concluant, l'empereur n'a consulté que sa ferme intention de la rétablir sur des bases solides. Cette paix tient aujourd'hui à l'observation du traité d'Andrinople, mais vous pourrez, Messieurs, assurer votre auguste monarque, que sa confiance dans l'amitié de Sa Majesté Impériale et les assurances données par Sa Hautesse elle-même à l'aide de camp

général comte Orloff, en seront toujours la meilleure garantie.

« Sa Majesté Impériale se félicite que ce soit vous que Sa Hautesse ait chargé d'une mission, qui (l'empereur aime à l'espérer) cimentera les relations si heureusement rétablies entre les deux Cours. »

La réponse du vice-chancelier fut traduite en turc et lue immédiatement par un interprète du ministère des affaires étrangères. Puis, l'empereur passa dans une chambre attenante à la salle du trône, et les envoyés turcs, qu'il avait invités à le suivre, eurent l'honneur de lui présenter les personnes attachées à leur mission : Salim-Effendi, secrétaire d'ambassade, deux colonels et deux chefs d'escadron, aides de camp d'Halil-Pacha, et quatre interprètes.

Pendant ce temps, l'impératrice, précédée de la cour et suivie de ses dames d'honneur, s'était rendue, par la salle des Chevaliers-Gardes, dans la petite salle du Trône; elle se plaça devant les dernières marches du trône, ayant les dames à sa droite et les hommes à sa gauche. Les envoyés turcs, accompagnés des grands-officiers qui les avaient introduits dans la salle de Saint-Georges, furent admis à présenter leurs hommages à l'impératrice.

Voici le discours que Halil-Pacha prononça en turc et qui fut ensuite traduit en russe par un de ses secrétaires-interprètes :

« A l'occasion de la paix si heureusement conclue entre la Sublime-Porte et la Cour impériale de Russie, notre auguste souverain et maître, nous ayant fait l'honneur de nous charger de présenter à Votre Majesté Impériale l'hommage de ses sentiments et de lui offrir ses présents, nous



nous estimons des plus heureux d'être nommés pour les offrir en personne à la grande impératrice de Russie et à la fille d'un monarque qui a donné des preuves non équivoques de l'intérêt qu'il prend à la prospérité de l'Empire Ottoman.

« Daignez agréer, Madame, cet hommage, comme une marque de la haute estime de notre souverain pour la personne auguste de Votre Majesté Impériale. »

Le vice-chancelier fut chargé aussi de répondre au nom de l'impératrice, et sa réponse, traduite en turc par un interprète de son ministère, était conçue en ces termes :

« Sa Majesté Impériale me charge de vous exprimer la satisfaction avec laquelle elle reçoit les marques des sentiments que lui porte votre auguste monarque. Sa Majesté Impériale vous prie de lui en faire parvenir ses remercîments les plus sincères; mais elle est surtout profondément sensible à l'hommage que vous venez de rendre aux intentions d'un souverain, uni par les liens les plus chers à Sa Majesté Impériale et à son auguste époux.

« Pendant votre séjour ici, l'impératrice saisira, avec un vrai plaisir, toutes les occasions de vous donner des témoignages de sa haute bienveillance. »

Après la lecture de cette réponse, la présentation des personnes de l'ambassade, à l'impératrice, eut lieu dans la même forme que la présentation à l'empereur. Les envoyés turcs, en se retirant, firent les trois révérences d'usage et furent ramenés, avec le même cérémonial, dans la salle d'attente, où ils se reposèrent un moment, avant de retourner à leur hôtel.

Ils parurent, le soir, au grand bal qui fut donné, dans la



salle Blanche au palais d'Hiver, pour fêter l'anniversaire de naissance du grand-duc Michel, et comme la ville avait été illuminée à cette occasion, ils s'imaginèrent naturellement que ces brillantes illuminations étaient ordonnées pour eux. Ils en furent très-flattés, et ils écrivirent à leur Gouvernement, que leur réception par le tzar avait été entourée d'honneurs exceptionnels.

Cette réception, dont le Divan fit publier la relation officielle à Constantinople, eut pour effet immédiat de déterminer le sultan à fixer le jour de l'audience que M. de Ribeaupierre attendait avec dépit, depuis qu'il était venu reprendre son poste d'ambassadeur.

Cette audience du sultan, dans laquelle l'ambassadeur remit ses lettres de créance à Sa Hautesse, eut lieu, comme celle que le comte Orloff avait obtenue, au camp de Ramisch-Tschifflick; elle fut des plus simples, mais des plus amicales. Mahmoud exprima plusieurs fois, avec un air de franchise qui ne lui était pas ordinaire, le désir de consolider de plus en plus les liens d'amitié qui le rattachaient à la cour de Russie; il pria M. de Ribeaupierre de transmettre à l'empereur les assurances du dévouement le plus sincère et il lui témoigna personnellement sa satisfaction de le voir de retour. Il envoya en présent à l'ambassadeur une tabatière garnie de brillants qu'on estimait 20,000 piastres, et aux drogmans Wolkoff et Franchini, des tabatières de la valeur de 5,000 piastres.

M. de Ribeaupierre s'était plaint du mauvais vouloir qu'il trouvait chez le reïss-effendi, relativement aux affaires de la Grèce; le reïss-effendi fut invité à se démettre de ses fonctions et remplacé par Mehemet-Hamid-Bey-Effendi, qui avait déjà occupé deux fois cette charge éminente, et l'on apprit bientôt que la Porte Ottomane avait adhéré purement



et simplement à toutes les décisions de la Conférence de Londres.

L'ambassade turque devait résider deux ou trois mois à Saint-Pétersbourg; les deux plénipotentiaires avaient à traiter avec le vice-chancelier de l'Empire les questions difficiles à résoudre, qui concernaient l'exécution de certaines clauses de la paix d'Andrinople.

La plus importante de ces questions était l'indemnité, que la Turquie, épuisée par les réformes administratives et militaires du sultan plutôt encore que par deux années de guerre sur son territoire, n'était pas capable de payer à la Russie. La Porte Ottomane offrait à l'empereur toutes les compensations qu'il pourrait exiger. Le comte de Nesselsode avait ordre de traîner en longueur les négociations relatives à la réduction de l'indemnité de guerre; quant à l'indemnité due aux sujets et négociants russes, il avait tout d'abord déclaré que le tzar n'en rabattrait pas un sequin. Or, le second tiers de cette indemnité devait être payé à la fin d'avril, et le payement effectué au terme convenu pouvait seul obliger les troupes russes à évacuer le pays depuis le Balkan jusqu'à la mer Noire, et à se retirer en Bulgarie et dans la Dobrutscha.

On comprend que le sultan attachait le plus grand prix à l'évacuation de son territoire; il s'empressa donc, d'après l'avis de ses envoyés, de faire savoir au cabinet russe, que l'indemnité serait régulièrement acquittée à l'epoque fixe. Alors le comte de Nesselrode ne cacha plus à Halil-Pacha, que l'empereur avait l'intention de réduire l'indemnité de guerre, sans dire, toutefois, quelle serait cette réduction.

Les deux envoyés profitèrent de leur long séjour dans la capitale de la Russie, pour étudier avec soin tous les détails de l'organisation militaire et maritime du pays; ils visitè-



rent, de manière à s'éclairer et à s'instruire, les établissements dépendant des ministères de la guerre et de la marine ; ils parcoururent les casernes, les arsenaux, les dépôts d'équipement, les ateliers, les écoles et les prisons.

Ils visitaient aussi les établissements de bienfaisance et d'éducation, les collections d'art, et tout ce qui pouvait leur donner idée des améliorations à introduire dans les États du grand-seigneur. Leur visite à l'École des mines les intéressa au plus haut degré, et, en se retirant, ils écrivirent, sur le registre-journal de la maison, une note en français, dans laquelle ils félicitaient la Russie de posséder des institutions aussi utiles et aussi florissantes, sous le règne du « Roi juste et clément. »

Les deux envoyés ne perdaient pas une occasion de voir les troupes sous les armes, et ils suivaient, avec le plus vif intérêt, les exercices et les manœuvres de la garnison. L'empereur les invitait souvent à venir à la parade, où il allait lui-même, et aux revues, où il commandait en personne. Il se plaisait à s'entretenir, au champ de Mars, avec Halil-Pacha, qui était un homme de guerre très-expérimenté.

Le peuple s'accoutumait à rencontrer, partout dans la ville, les deux envoyés turcs, dont l'habillement, orné d'une élégante broderie en or au collet, ressemblait à la veste des Cosaques et ne différait de cet uniforme que par le fez en drap rouge à gland bleu, qui avait remplacé le turban traditionnel.

Halil-Pacha et son collègue se montraient au théâtre et dans les réunions de la haute société, qui les accablait de prévenances et de politesse. Ils ne refusèrent pas, malgré les austères prescriptions de leur loi religieuse, de prendre part à la plupart des fêtes du carnaval, qui fut un des plus brillants qu'on eût encore vus à Saint-Pétersbourg ; ils pa-

rurent dans une foule de bals, plus magnifiques les uns que les autres, qui se succédèrent avec une sorte d'émulation de plaisir, que justifiaient la situation prospère des affaires publiques et l'accroissement des fortunes particulières. On les vit, revêtus de superbes costumes orientaux, figurer au grand bal masqué, que donna, le 23 février, à l'hôtel des Apanages, le prince Wolkonsky, ministre de la maison de l'empereur.

Ce bal, que l'empereur et la famille impériale honorèrent de leur présence, ne fut pas moins remarquable, par la richesse et la variété des costumes, par la splendeur et le choix des quadrilles, que par l'élégance, le goût et la somptuosité de la décoration de l'hôtel. Rien n'égalait l'illumination de la façade et l'aspect de l'escalier formant un berceau de verdure et de roses. Cette fête, une des plus belles dont on ait gardé le souvenir, se termina par un souper de trois cents couverts.

Les derniers régiments de la garde qui avaient fait campagne en 1828 et 1829, savoir ceux de Finlande et des chasseurs, étaient rentrés dans la capitale, le 21 février. Trois jours après, l'empereur réunit, dans un grand dîner, tous les généraux et officiers de la garde qui avaient pris part à la guerre de Turquie et dont la plupart portaient des croix qu'ils avaient obtenues en récompense de leurs services dans cette guerre mémorable. Quelques-uns, encore souffrants de leurs blessures ou gravement atteints dans leur santé, n'avaient pu se rendre à l'auguste invitation de leur souverain. On regrettait aussi, parmi les convives, l'absence du gouverneur-général militaire de Saint-Pétersbourg, l'aide de camp général Golenistcheff-Koutousoff, qui avait dû, pour cause de santé, disait-on, résigner ses fonctions dans les mains de l'empereur, et dont le succes-

seur, le général d'infanterie Essen, précédemment gouverneur militaire d'Orenbourg, n'était pas encore arrivé à son poste.

L'empereur avait adressé ce rescrit au général Golenistcheff-Koutousoff, en acceptant sa démission :

« Par un ukase donné aujourd'hui au Sénat-dirigeant, Je vous ai autorisé, conformément à votre désir et à raison du mauvais état de votre santé, à résigner les fonctions de gouverneur-général militaire de Saint-Pétersbourg. Je vous remercie de l'activité constante et remarquable, avec laquelle, depuis mon avénement au trône, vous avez rempli, à Ma parfaite satisfaction, pendant plus de quatre ans, les nombreux et pénibles devoirs de votre place et contribué à la prospérité de la capitale et du gouvernement confiés à vos soins. Je ne doute pas qu'en conservant les fonctions de Mon aide de camp général et de membre du Conseil de l'Empire, vous ne continuïez à vous rendre aussi utile au service, que J'ai droit de l'attendre de votre zèle et de votre longue expérience.

« Je suis toujours votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 7 (19, nouv. st.)février 1829. »

D'autres rescrits non moins flatteurs furent envoyés alors, avec des décorations ou des présents, à plusieurs personnages, qui s'étaient distingués à différents titres, et dans des circonstances différentes : le conseiller d'État Guédéonoff obtint les insignes de l'ordre de Sainte-Anne de la première classe, pour avoir dirigé avec beaucoup de tact et d'intelligence les constructions du Kremlin ; l'aide de camp général Strekaloff, gouverneur militaire de Tiflis, reçut une tabatière en or garnie de diamants avec le portrait de l'em-



pereur, pour le zèle infatigable avec lequel il avait rempli ses nombreuses et pénibles fonctions, pendant toute la dernière guerre, en assurant la tranquillité de la Géorgie, en écartant des provinces du Caucase le fléau de la peste, en administrant la province confiée à ses soins, suivant les instructions du feld-maréchal Paskewitch.

On remarqua surtout ce rescrit adressé à un chef indigène du Daghestan :

A notre ami et féal Vali-Mekhti-Kan, schamkhal souverain de Tarkow, en Daghestan, lieutenant-général de nos armées.

« La fidélité constante et le dévouement à Notre trône, dont vous avez donné de fréquentes preuves, vos longs services et vos soins infatigables pour la bonne administration de cette partie du Daghestan, placée par Notre haute confiance sous votre gouvernement immédiat, vous ont concilié Notre estime. Désirant vous en donner un témoignage, Nous vous avons nommé chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre-Newsky, dont Nous vous transmettons ci-joint les insignes, en vous ordonnant de vous en revêtir et de les porter conformément aux statuts.

« Nous sommes, avec une haute bienveillance, votre affectionné,

« NICOLAS.

« Donné à Saint-Pétersbourg, le 19 mars (1er avril, nouv. st.) 1830. »

L'empereur Nicolas, qui voulait annexer d'une manière indissoluble à l'Empire les provinces asiatiques conquises par ses armes et placées sous sa domination par les traités, comprenait la nécessité de gagner l'affection des chefs de ses nouveaux sujets. Il était servi admirablement, à cet égard, par le comte Paskewitch d'Érivan, qui avait déjà,



grâce à l'administration militaire, transformé le pays et les habitants.

Paskewitch, en ce moment même, venait d'achever en personne une expédition contre les Lesghis montagnards, ces tribus indomptables qui, depuis que la Géorgie avait passé sous la protection de la Russie, interrompaient sans cesse, par leurs incursions, les relations commerciales de Tiflis avec le Noukha et le Schirvan, détruisaient la production agricole de la Kakhétie, et opprimaient les Géorgiens professant la religion grecque. Les hostilités des Lesghis avaient redoublé, pendant les dernières guerres contre la Perse et la Turquie. Leur conduite déloyale avait épuisé la patience du Gouvernement, et les rendait indignes du droit qu'il leur avait accordé de s'administrer eux-mêmes. Le feld-maréchal Paskewitch jugea indispensable d'opérer leur soumission définitive, pour garantir de leurs brigandages la Kakhétie et la Géorgie. Il rassembla des troupes sur les bords de l'Alazagne, près du monastère de Saint-Étienne, et il entra, le 8 mars, sur le territoire des Lesghis. Sa marche rapide et imprévue contre leurs villages les plus populeux et les plus riches leur ôta toute pensée de résistance, et ils se soumirent au général russe, qui leur promettait, au nom de l'empereur, le pardon et l'oubli du passé.

Les anciens de toutes les tribus ayant été convoqués, la ligue de ces tribus fut anéantie et remplacée momentanément par une régence, composée des notables habitants et d'employés russes, sous la direction du général-major prince Bekovitch-Tcherkasky. Le but de l'expédition avait été atteint, en moins de six jours, sans verser une goutte de sang.

Peu de semaines auparavant, Paskewitch avait fait exécuter une expédition du même genre, mais plus meurtrière,



contre les montagnards du Kouban, qui commettaient des déprédations continuelles sur le territoire des Cosaques de la mer Noire, et qui, malgré la paix conclue avec la Porte, se livraient avec plus d'audace que jamais à leurs habitudes de brigandage. Par ordre du général en chef, le général de cavalerie Emmanuel, commandant sur la ligne du Caucase, avait châtié ces pillards, en attaquant la plus redoutable de leurs peuplades, celle des Schapsoughs, en brûlant leurs villages et dispersant leurs centres de population. D'autres peuplades, aussi coupables, ne devaient pas davantage échapper à la juste punition qu'elles avaient méritée et que leur réservait Paskewitch.

L'empereur, quoique comptant sur la durée de la paix générale en Europe, avait à cœur de maintenir ses armées sur un pied respectable, sinon sur le pied de guerre, et, dans ce but, il voulait que le corps des officiers fût assez nombreux, pour permettre d'armer, au besoin, deux fois plus de troupes que les cadres existants n'en comportaient alors.

Le projet d'établissement du corps de cadets dans les gouvernements de l'intérieur se rattachait à une intention bien arrêtée de faire, de la noblesse russe, l'âme de l'armée, en réservant aux nobles tous les grades d'officiers. Ces corps de cadets, qui furent institués par un ukase impérial du 1er/13 février 1830, devaient être placés dans les villes de Novogorod, Toula, Tambow, Polotzk, Pultava et Élisabethgrad, et se composer chacun de quatre cents cadets, pris parmi les enfants nobles de ces gouvernements et des gouvernements voisins participant aux frais d'établissement, de concert avec le Trésor. Les gouvernements de Moscou, Kasan, Nijni-Novogorod, Kostroma, Vologda et l'Esthonie, ne concourant point aux frais de ces corps de cadets, en-



verraient leurs enfants à l'École des cadets de Paul Ier, à Moscou, et à celle des cadets de la Marine à Saint-Pétersbourg. L'École militaire d'Alexandre, à Toula, prendrait le nom de Corps des cadets d'Alexandre, et le Corps noble de Tambow celui des Cadets de Tambow. La noblesse des différents gouvernements était invitée à présenter de préférence, pour être placés dans ces corps de cadets, les enfants des nobles qui auraient servi dans les armées russes.

Cette belle création de l'empereur Nicolas fut accueillie avec enthousiasme par toutes les familles nobles, qui se firent un honneur de l'aider par des dons volontaires; ces dons s'élevaient, pour le seul corps des cadets de Toula, à un million 25 mille roubles; les autres corps de cadets avaient été moins favorisés par la noblesse des gouvernements qui devaient coopérer à leur création; mais le Trésor allait désormais attribuer à ces établissements les sommes qu'il payait annuellement pour l'entretien des sous-enseignes, dans les cinq premiers régiments, où les jeunes gens nobles ne seraient plus admis dorénavant, les corps de cadets étant désormais exclusivement destinés à former les officiers de l'armée de terre et de mer.

Nicolas considérait la noblesse comme la force vitale de la nation : il fit publier, par un ukase du Sénat-dirigeant (26 mars/7 avril 1830), un avis du Conseil de l'Empire, sanctionné par lui, portant que les ordres de chevalerie conférés par l'empereur, donnant les droits de la noblesse héréditaire aux fonctionnaires ainsi qu'aux ecclésiastiques, qui en étaient décorés, ces droits s'étendaient également aux enfants nés ou à naître de ces nouveaux nobles; il en serait de même à l'égard des enfants de marchands qui auraient été nommés chevaliers, avant le règlement du 30 octobre 1826.



CXLIV

Le prince Albert de Prusse était toujours à Saint-Pétersbourg, où le retenait l'accueil sympathique de son auguste beau-frère; il se trouvait, dans la famille impériale, entouré de tant d'amitié et de prévenances, qu'il avait annoncé à son père, qui le rappelait à Berlin, l'intention de passer encore deux ou trois mois avec sa sœur l'impératrice Alexandra.

Ce prince manifesta, un jour, le désir de voir Moscou, et l'empereur lui offrit aussitôt de l'y accompagner. L'empereur profita, pour exécuter ce voyage à l'improviste, d'une tournée d'inspection qu'il avait à faire dans les colonies militaires de Novogorod, où s'étaient manifestés, disait-on, quelques symptômes d'insubordination.

Nicolas partit de Saint-Pétersbourg, le soir du dimanche 2 mars, avec le général Benkendorff et quelques officiers de sa maison militaire. Le prince Albert était parti, le même jour, pour se rendre directement à Moscou, en se gardant bien de laisser soupçonner que l'empereur dût l'y rejoindre. Nicolas employa trois jours à visiter les colonies et à s'assurer, par lui-même, que, si quelques désordres s'y étaient



produits avant son arrivée, tout était rentré dans le devoir, et que l'on n'apercevait plus aucune trace d'agitation ou d'indiscipline. L'empereur n'eut donc pas à punir, mais il adressa de sévères admonitions aux chefs aussi bien qu'aux subordonnés.

Il se remit en route et courut la poste, sans s'arrêter nulle part, et, arrivant, dans la nuit du 19, à Moscou, il descendit presque incognito au Kremlin, où Albert de Prusse l'avait devancé de deux jours seulement. Personne, dans Moscou, pas même le prince de Galitsyne, gouverneur militaire de cette ville, ne s'attendait à une visite de l'empereur, ni ne pouvait la prévoir. Quand le gouverneur militaire et les principales autorités, qu'il avait fallu éveiller au milieu de la nuit pour leur apprendre l'arrivée du tzar, accoururent au palais, en toute hâte, l'empereur, qui se couchait, leur fit dire qu'il leur savait gré de leur empressement, mais qu'il était trop fatigué pour les recevoir avant le lendemain matin. Il les rassura, toutefois, en leur faisant savoir que son voyage imprévu n'avait pas d'autre motif que celui de faire une visite à ses enfants de Moscou.

A la pointe du jour, la nouvelle de l'arrivée du tzar s'était répandue avec rapidité jusqu'aux extrémités de la capitale; la population tout entière se porta vers le Kremlin, où la vue de l'étendard impérial arboré sur la tour d'Ivan-Veliki ne laissait plus douter de la présence de l'empereur. Depuis ce moment, le Kremlin et toute la ville présentèrent l'aspect d'une fête nationale. Les habitants, vêtus de leurs plus beaux costumes, se pressaient aux portes du palais, pour contempler les traits de leur bien-aimé souverain et pour le saluer du doux nom de père, au milieu d'un tonnerre de hourras. Tous les cœurs battaient à l'unisson dans cette immense foule, qui n'exprimait qu'un seul



et unanime sentiment, l'amour le plus ardent et le plus respectueux pour son monarque.

L'empereur, tenant par la main le prince de Prusse, se rendit à la cathédrale, en traversant les flots du peuple qui l'enveloppait en le comblant de bénédictions.

— Mes enfants, disait-il avec une touchante bonté, je vous avais promis, lors du couronnement, de venir bientôt vous revoir, et j'ai pu enfin vous tenir parole.

Nicolas daigna assister, ce jour-là, à un concert donné en son honneur, dans lequel se firent entendre les premiers musiciens amateurs de Moscou. Il n'avait pas manqué d'abord de visiter les hôpitaux, les écoles et les casernes. La ville fut illuminée spontanément, tous les soirs, pendant la durée de son séjour. Il se montra plusieurs fois au théâtre, et il honora de sa présence une soirée des plus brillantes chez la princesse Alexis Tscherbatoff.

L'empereur, dans une audience particulière qu'il accorda, le 22 mars, au baron de Meyendorff, employé du ministère des finances, exprima le regret de ne pouvoir, à cause de son prochain départ, s'assurer par lui-même de l'état de l'industrie nationale à Moscou.

Le baron de Meyendorff eut l'idée de préparer, en moins de vingt-quatre heures, dans les salles du palais impérial, une exposition sommaire des produits de cette industrie. Il réunit sur-le-champ les principaux négociants et chefs de manufactures, et il leur proposa de rassembler, sous les yeux de l'empereur, tout ce qui pourrait lui offrir une preuve éclatante des progrès que Moscou avait faits, depuis le commencement du règne, dans l'industrie et dans l'instruction. Cette proposition fut acceptée avec enthousiasme ; ce projet fut exécuté comme par enchantement. On accumula, on déploya, on étala, dans quatre ou cinq salles



disposées et ornées avec beaucoup de goût, une quantité d'échantillons de soies et de laines indigènes, de soieries fabriquées, des draps, des cotonnades, des étoffes en tout genre, des toiles peintes et imprimées, du linge de table, des articles en acier, des aiguilles, des gants, des tabatières, de la porcelaine, des bronzes, des châles, des produits chimiques et un grand nombre d'autres objets qui ne le cédaient en rien aux marchandises d'importation étrangère.

Le 23, à midi, l'empereur fut averti qu'il pouvait, avant son départ, juger, par ses propres yeux, de la situation de l'industrie nationale à Moscou. Le gouverneur civil et le baron de Meyendorff le conduisirent dans les salles de l'exposition, où la plupart des grands fabricants s'étaient rendus pour lui en faire les honneurs. L'empereur parut émerveillé de la diversité, de la qualité, de la perfection des produits. Il les examina avec la plus grande attention, il interrogea les fabricants, il écouta leurs observations avec cette aménité qu'il savait mettre au besoin dans ses paroles et dans sa manière d'être. Il se fit rendre compte, par le baron de Meyendorff, des importants résultats que l'industrie manufacturière avait obtenus dans le gouvernement de Moscou : il apprit, avec plaisir, que, dans le cours de 1829, on avait filé en Russie cinquante-cinq mille pouds de coton et que les filatures de Moscou pouvaient revendiquer la moitié de cette production; il apprit aussi que, sur les trente-deux mille pouds de soie que les fabriques de Moscou employaient annuellement, elles en tiraient quatorze mille des provinces du Caucase et surtout des districts cédés par la Perse à la Russie. L'auguste visiteur put aussi se convaincre que les laines de mérinos, provenant des bergeries russes, n'étaient pas inférieures aux meilleures laines de Saxe.

Nicolas remercia gracieusement le baron de Meyendorff



et les fabricants de Moscou, auxquels il devrait, leur dit-il, une connaissance plus exacte et plus étendue des richesses de l'Empire et des nobles efforts industriels de ses sujets.

L'empereur et le prince Albert de Prusse étaient de retour à Saint-Pétersbourg, le 26 mars.

Les fêtes de Pâques arrivèrent bientôt avec leur cortége ordinaire de promotions, de nominations, de dons et de faveurs, qui se répandirent non-seulement sur les officiers, mais encore sur les différents corps de l'armée pour récompenser leurs services dans la dernière guerre contre la Porte Ottomane. L'empereur accorda, en cette circonstance, à plus de cent régiments de la seconde armée, des marques d'honneur : drapeaux, étendards, trompettes de Saint-Georges, avec diverses inscriptions commémoratives. Par un ordre du jour du 6/18 avril, dix colonels furent nommés généraux-majors, pour s'être distingués dans plusieurs combats contre les Turcs. On remarqua, dans le nombre des officiers supérieurs qui reçurent l'ordre de Sainte-Anne de la première classe, le lieutenant-général Golovine, le général-major Lubomirski et le prince Bekovitch-Tcherkasky.

Le lendemain du jour de Pâques, une intéressante cérémonie eut lieu, au palais d'Hiver, avec une noble et simple solennité. L'empereur avait accordé un drapeau de Saint-Georges à la compagnie des grenadiers du palais. Cette compagnie, créée en 1827 pour le service intérieur du palais, où elle était toujours logée, se composait de sous-officiers et de soldats de la garde, qui avaient achevé leur temps de service sous les drapeaux et qui s'étaient rendus dignes de cette faveur par leur bravoure, non moins que par leur bonne conduite. Le commandant et les officiers de cette compagnie de vétérans, placés sous les ordres immé-



diats du ministre de la maison de l'empereur, étaient pris parmi les officiers parvenus à leurs grades après avoir servi en qualité de sous-officiers dans la garde. Aussi, tous ces vieux représentants de la gloire militaire de l'armée russe portaient-ils sur leurs poitrines, comme pour couvrir leurs cicatrices, deux ou trois rangs de décorations, de médailles et de marques d'honneur.

Le 19 avril, le riche drapeau que l'empereur leur avait donné et qui avait cette inscription : *En souvenir des exploits de la garde russe*, fut cloué à sa hampe, dans la salle Saint-Georges, où étaient réunis d'illustres invités. L'empereur fixa de sa propre main le premier clou; les autres clous furent fixés successivement par l'impératrice, le grand-duc héritier, le grand-duc Michel, le prince Albert de Prusse, le duc de Mortemart, ambassadeur de France, et ensuite par tous les aides de camp généraux et aides de camp de l'empereur, et tous les généraux de la garde, suivant le rang d'ancienneté. Puis, l'empereur attacha de sa main la croix de Saint-Georges à la hampe du drapeau, qui fut porté dans la galerie militaire et déposé près du portrait de l'empereur Alexandre, « le premier des souverains russes, comme le fit observer à haute voix l'empereur Nicolas, le premier qui, depuis Pierre le Grand, eût conduit en personne à la victoire la garde russe. »

— Dieu soit loué! s'écria le grand-duc Michel : l'exemple de S. M. l'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, a été déjà dignement suivi par son successeur.

Nicolas parut mécontent de cette brusque repartie, qui avait provoqué un murmure d'approbation dans l'assemblée; il en fit doucement reproche à son frère, qui s'excusa, en ajoutant, avec un air grondeur, qu'on avait bien raison de dire que la vérité blessait toujours les souverains.



Le jour suivant, la bénédiction du drapeau se fit dans la salle de Saint-Georges, en présence de l'empereur et des mêmes personnes qui avaient assisté à la cérémonie de la veille. Ce drapeau, qu'on pouvait regarder comme le premier drapeau de l'armée russe, fut remis par Nicolas lui-même, aux braves, qui jurèrent de le défendre jusqu'à la mort, et la compagnie des grenadiers du palais, commandée par le prince Pierre Wolkonsky, ministre de la maison de l'empereur, défila en parade devant Sa Majesté et alla reporter son drapeau dans la galerie militaire, près du portrait d'Alexandre Ier.

L'honneur que l'empereur avait fait à l'ambassadeur de France, en le priant de fixer un des clous de ce drapeau, qui était pour l'armée russe une espèce d'oriflamme, cet honneur insigne n'était pas seulement, comme on l'avait dit, attribué au duc de Mortemart en sa qualité de capitaine-colonel des gardes du corps à pied du roi de France, institution militaire analogue à celle des grenadiers du palais de l'empereur; c'était un témoignage particulier des sympathies du tzar pour le roi Charles X, qui avait contracté avec lui une alliance secrète, destinée à réagir sur la politique générale des États de l'Europe. Cette alliance ne reposait peut-être pas encore sur un traité en forme, mais elle existait de fait, et elle devait se traduire, avant peu, par des actes et des faits significatifs.

Ainsi, le roi de France, ayant résolu d'entreprendre une expédition contre le dey d'Alger, qui l'avait insulté dans la personne de son agent diplomatique, n'avait trouvé, de la part de l'Angleterre, que des entraves et des obstacles, qui accusaient une malveillance évidente, quoique déguisée. L'empereur de Russie, au contraire, s'était rappelé que Charles X, avant la guerre de Turquie, avait établi en prin-



cipe, dans le droit européen, qu'un souverain serait toujours libre de venger ses propres griefs, sans faire intervenir dans sa cause personnelle l'action collective de la Sainte-Alliance; Nicolas approuva donc, vis-à-vis de tous les cabinets qui protestaient ou qui restaient en balance, l'expédition d'Alger, et la flotte française, qu'on achevait d'équiper dans le port de Toulon, devait bientôt mettre à la voile, pour anéantir, au nom de l'humanité et de la civilisation, la piraterie barbaresque dans la Méditerranée.

Ce n'est pas tout; le cabinet de Saint-Pétersbourg se montrait tout disposé à soutenir, dans un nouveau congrès, les réclamations de la France demandant aux Puissances alliées le redressement des injustices du Congrès de Vienne à son égard et la restitution de ses anciennes frontières du Rhin. Ce nouveau congrès, auquel la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre semblaient peu favorables, fut alors proposé par la France; mais, sans le repousser tout à fait, les cabinets étrangers trouvèrent mille raisons pour l'ajourner indéfiniment : on invita toutefois la France à en indiquer les bases, et le cabinet des Tuileries, après s'être concerté avec celui de Saint-Pétersbourg, annonça aux parties intéressées, que l'objet principal de ce congrès serait de constituer un système de politique générale à l'égard des nouveaux rapports de l'Orient avec l'Europe; à l'égard de la fermentation menaçante de l'Italie et de l'Espagne, travaillées par les Sociétés secrètes; à l'égard de la propagande révolutionnaire, qui avait son centre d'action en France, et enfin à l'égard des républiques naissantes de l'Amérique du Sud.

Les cabinets reconnurent, d'un commun accord, que les graves questions d'intérêt général, qu'on voulait soumettre à leur examen, méritaient toute leur attention; mais chacun fit valoir un prétexte de prudence, pour renvoyer le

congrès à l'année suivante ou du moins à la fin de la présente année, en avouant qu'il était impossible de prévoir la marche des événements abandonnés à eux-mêmes et de garantir la paix de l'Europe.

Le bruit courut, en France, que l'empereur Nicolas aurait écrit à Charles X : « Faites votre expédition d'Alger, sans vous soucier du mauvais vouloir de vos voisins; tâchez qu'elle réussisse vite et bien; ayez sur pied une bonne armée de deux à trois cent mille hommes, prête à marcher, et nous n'aurons besoin de personne, vous et moi, pour assurer à nous deux le repos du monde. Il faut que l'équilibre européen soit maintenu par la France en Occident, en Orient par la Russie. Nous n'avons l'un et l'autre qu'un seul et même ennemi, ennemi éternel, toujours vaincu et toujours renaissant, la Révolution. »

Un fait, de peu de valeur en apparence, avait prouvé combien était dès lors solidement fondée l'alliance intime de la Russie et de la France.

Dans les premiers jours de février, un Français, voyageur de commerce, arrivé depuis quelques jours à Saint-Pétersbourg, avait eu le tort de tenir quelques propos inconsidérés, au sortir d'un repas, où le vin de France avait donné à sa langue une liberté que sa raison ne modéra pas. Ce Français fut arrêté, avant d'avoir eu le temps de dissiper les fumées du vin, et, quand il revint à lui, n'ayant plus qu'un souvenir vague de ce qui s'était passé durant son ivresse, il se trouva dans une prison, à Cronstadt, où il avait été envoyé par ordre du gouvernement militaire de la capitale, pour être exporté sur le premier bâtiment qui retournerait en France à la réouverture de la navigation.

L'ambassadeur de France fut averti qu'un de ses nationaux avait été violemment expulsé de Saint-Pétersbourg,



quoique sa protection eût été vainement réclamée par la victime de cette mesure arbitraire. Le duc de Mortemart, ne sachant pas encore quel était le délit imputé à cet homme, écrivit aussitôt au comte de Nesselrode, pour lui demander qu'à l'avenir on procédât avec moins de rigueur en pareil cas et d'une manière plus conforme aux rapports d'amitié qui existaient entre les deux pays.

Le vice-chancelier porta la lettre du duc de Mortemart à l'empereur, qui envoya chercher le maître de police et se fit rendre compte du fait. On lui apprit, en effet, qu'un jeune homme, qu'on sut depuis être un voyageur qui se disait Français et représentant une maison de commerce de Bordeaux, était sorti, le soir, dans la rue, échauffé par le vin, en chantant des chansons peu décentes et en parlant de l'empereur dans des termes inconvenants.

— Chantait-il, parlait-il en russe? demanda Nicolas.

— Non, Sire, en français, répondit le maître de police.

— Eh bien, reprit l'empereur, on n'est pas bien sûr de ce qu'il disait, et, en tous cas, il ne s'est trouvé là personne qui pût comprendre.

— J'ai dû le faire conduire chez Son Excellence le gouverneur militaire, répliqua le maître de police, parce que cet individu se réclamait toujours, et avec beaucoup d'arrogance, de son ambassadeur.

— Il était dans son droit, repartit Nicolas avec impatience, et je ne m'explique pas comment le général Golenistcheff-Koutousoff a usé de tant de rigueur à l'égard d'un ivrogne. C'était moi que ce pauvre diable injuriait, dit-on, sans avoir conscience de ses paroles; c'était donc à moi qu'il fallait en référer, avant de le punir.

L'empereur fit mettre en liberté sur-le-champ l'individu arrêté et lui accorda la permission de revenir à Saint-Pé-



tersbourg pour ses affaires de commerce, en lui recommandant d'être plus sobre et plus prudent à l'avenir, du moins tant qu'il résiderait en Russie.

On prétendit que cette affaire avait été une des causes de la démission du gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. Dans tous les cas, le duc de Mortemart n'éprouva pas la moindre difficulté à faire accepter par l'empereur une convention, en vertu de laquelle les Français, voyageant avec un passeport régulier, ne pourraient être inquiétés ni arrêtés dans l'Empire de Russie, sans qu'il eût été donné connaissance à leur ambassadeur des griefs à leur charge. En outre, le maître de police avait été tenu de faire des excuses au duc de Mortemart; quant au gouverneur militaire, il était remplacé, sa démission pour cause de santé ayant été acceptée par l'empereur.

On ne savait pas encore, en Russie, que le tzar se proposait de se rendre à Varsovie, vers le mois de mai, pour y ouvrir en personne la Diète de Pologne.

Cette détermination n'avait pas rencontré peu d'opposition de la part du grand-duc Constantin. Le césarévitch avait essayé inutilement de dissuader son frère d'un projet, qu'il regardait, disait-il dans ses lettres, comme inopportun et même dangereux. Le moment était mal choisi, selon lui, pour réveiller dans le royaume les espérances des libéraux, qui sapaient le gouvernement dans sa base, en se faisant une arme perfide de tout ce que la Constitution renfermait de libertés et de concessions généreuses. Constantin alla jusqu'à dire à l'empereur, pour l'empêcher de rétablir la publicité des séances de la Diète, que ces séances seraient l'occasion de troubles sérieux, d'une émeute redoutable et peut-être d'une tentative de révolution.

« Est-il bien certain, écrivait-il dans une de ses lettres,



que nous soyons délivrés du fléau des Sociétés secrètes? Je crains bien que les Polonais ne soient incorrigibles; c'est à nous de les traiter comme des enfants gâtés, qui brisent et changent en instruments de destruction tous les jouets qu'on leur met entre les mains. J'aime la Pologne, je l'aime comme ma seconde patrie : voilà pourquoi je veux l'empêcher de se perdre elle-même. »

Nicolas, tout en appréciant ce qu'il y avait de juste et de sage dans les objections de son frère, ne chercha pas à les combattre et se contenta de répondre : « J'ai fait une promesse, je dois la tenir, coûte que coûte. Nous sommes là pour régler l'usage des libertés publiques et pour en réprimer l'abus. »

Le grand-duc Constantin fut profondément attristé, en recevant ce décret de convocation de la Diète, qu'il fit publier aussitôt dans le journal de Varsovie :

« Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas Ier, empereur de toutes les Russies, roi de Pologne, etc.

« Savoir faisons à tous et à chacun et à qui il appartient :

« Considérant les articles 31 et 37 de la Charte constitutionnelle de Notre royaume de Pologne, et vu les articles 90, 91 et 93 du statut organique de la représentation nationale, Nous avons décidé de convoquer les deux Chambres de la Diète dans Notre capitale de Varsovie.

« La Diète sera ouverte le 16/28 mai, et la clôture aura lieu le 16/28 du mois de juin de l'année courante.

« Les nonces et les députés des communes se réuniront dans Notre susdite capitale, sept jours avant l'ouverture de la Diète, pour légitimer, par-devant le Sénat, la validité de leurs élections respectives.



« Sénateurs, nonces et députés,

« Douze années se sont déjà écoulées, depuis que l'immortel restaurateur de votre patrie vous a rassemblés pour la première fois autour de son trône, et vous a appelés à jouir du plus précieux des priviléges qu'il vous ait accordés.

« En héritant de son sceptre, ainsi que de ses sentiments à votre égard, Nous vous convoquons de nouveau et pour la même fin.

« Trois diètes vous ont déjà fait assez connaître, et le but vers lequel doivent tendre tous vos efforts, et tout ce qu'il vous faut éviter.

« L'expérience a démontré les avantages des discussions calmes et les conséquences funestes de la discorde. Cette expérience ne sera pas perdue pour vous.

« Dans vos délibérations, vous agirez, Nous n'en doutons pas, avec cet amour du bien public, qui vous a toujours animés, avec cet esprit d'ordre et d'union, qui a présidé à vos travaux pendant le cours de votre dernière session.

« A ces causes, Nous vous assurons de Notre bienveillance royale, en appelant sur vous la divine protection du Très-Haut.

« Donné à Saint-Pétersbourg, le 25 mars (6 avril, nouv. st.) de l'an de grâce 1830 et de Notre règne le cinquième.

« NICOLAS. »

L'annonce de la prochaine convocation de la Diète fut accueillie avec des transports de joie par toute la Pologne. Aux yeux des amis véritables de la nationalité polonaise, c'était un témoignage de confiance, d'estime et d'affection, que le roi de Pologne donnait à ses sujets; aux yeux des hommes de parti, c'était une victoire gagnée par le patriotisme polonais sur l'autocratie russe.

On doit le dire à l'honneur des Polonais, la nouvelle de



l'arrivée de l'empereur à Varsovie ne fit renaître aucun complot régicide dans le sein de la Société secrète des Enfants de la Pologne, où Wisoçky et ses complices avaient conservé toute leur influence : on voulait toujours, dans cette Société secrète, la révolution, mais on la voulait pure de tout excès odieux, de toute exécution sanglante. Les Brutus de l'indépendance polonaise avaient remis leurs poignards dans le fourreau ; ils n'en étaient que plus redoutables, et le Gouvernement, par prudence ou par insouciance, semblait fermer les yeux, pour ne pas voir, dans son propre sein, des conspirateurs et des conspirations.

On apprit alors, avec étonnement, que le césarévitch, qui ne se montrait plus à la parade du matin, comme il en avait l'habitude, semblait accablé d'un grand chagrin et portait sur ses traits l'empreinte d'une morne tristesse. Il ne sortait pas du palais du Belvédère, et à peine si ses officiers les plus intimes pouvaient pénétrer jusqu'à lui.

On disait qu'il était atteint d'une maladie organique et qu'il n'attendait que la bonne saison pour se rendre aux eaux d'Ems, où il passerait une partie de l'été avec la princesse de Lowicz. « Il est en désaccord avec l'empereur, au sujet de la Pologne! » pensaient les uns; « Il est en disgrâce, il est exilé ! » répétaient les autres. On finit par croire qu'il était réellement malade et qu'il songeait à se démettre de ses fonctions de commandant en chef de l'armée polonaise.

L'opinion publique se prononça tout à coup en sa faveur et fit des vœux unanimes pour qu'il conservât ses prérogatives de lieutenant du roi de Pologne. « Si nous perdions le grand-duc, disait-on dans la rue comme dans les salons, nous perdrions aussi la princesse de Lowicz ! »

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE CXL.

CHAPITRE CXII.



CHAPITRE CXIII.



CHAPITRE CXIV.



CHAPITRE CXV.



CHAPITRE CXVI.

CHAPITRE CXVII.

CHAPITRE CXVIII.





CHAPITRE CXIX.

Prospérité croissante de la Russie. — Les frais de la guerre n'avaient absorbé que les deux premières séries de l'emprunt de Hollande. — Le numéraire était rare, mais le taux de l'argent avait diminué. — Le papier-monnaie circulait sans dépréciation. — Développement des travaux publics à Saint-Pétersbourg. — Sommes énormes consacrées à la nouvelle cathédrale de Saint-Nicolas. — L'architecte français Montferrand. — Plan du nouvel hôtel des Douanes. — L'hôtel de l'Académie des sciences, sur le quai de la Newa, à peu près terminé. — Salles provisoires pour la première Exposition des produits de l'industrie russe. — Installation du ministre des finances dans les bâtiments neufs de l'État-major général. — Agrandissement de l'Institut forestier. — Construction des bâtiments de l'Institut technologique pratique. — La nouvelle Douane et la Bourse aux bois, à Cronstadt. — L'Entrepôt des marchandises d'importation à Riga. — Les magasins en pierres, à Kiakhta. — Nouveaux établissements de bienfaisance et d'éducation à Moscou. — Le marchand Starkoff fait bâtir à ses frais un hôpital à Bougoulma. — Théodore et Basile Nabilkoff, marchands à Friedricksham, donnent à la ville de Moscou un terrain et 11,000 roubles pour fonder un hôpital. — L'empereur fait publier ces actes de charité. — Examens de l'Institut patriotique (janvier 1829). — L'impératrice Alexandra y assiste avec sa fille Olga. — L'empereur arrive à l'improviste. — Le docteur Ruhl, premier médecin de feu l'impératrice Marie, placé à la tête du service médical des établissements charitables. — L'empereur continue à ces établissements les dons annuels que leur accordait sa mère. — Rescrit au Conseil de curatelle des établissements de charité (24 mars/5 avril 1829). — Création de la Société de bienfaisance des dames de la Nouvelle-Russie. — Le comte Worontzoff donne ses soins au grand hôpital de l'armée. — Rescrit à cet habile administrateur (10/22 avril). — Le souvenir de l'impératrice-mère dirige les décisions de l'empereur. — Il saisit toutes les occasions de rendre hommage à la mémoire de son père. — Il fait célébrer tous les ans, le 11 mars, un service funèbre anniversaire de la mort de Paul Ier. — Il se plaît à rappeler la création des établissements utiles, due à ce souverain. — Son jugement sur le règne de Paul. — Rescrit au grand-duc Constantin, pour que la maison des Orphelins militaires, à Varsovie, prenne le nom de *Corps des Cadets de Paul* (19 février/3 mars 1829). — L'Université de Dorpat, fondée par Paul Ier, faillit être détruite par un incendie dans la nuit du 12 février. — L'empereur fait réparer les dégats, sur sa cassette. — Il annonce au régent de Dorpat que l'empereur Paul a laissé un fonds affecté aux dépenses de cette Université. — Nicolas avait à cœur l'accroissement des institutions scientifiques. — Il accorde une subvention annuelle à la Société d'économie rurale. — Le comte Worontzoff président de cette Société. — Séance annuelle du mois de janvier. — Nicolas s'occupe d'enrichir les musées de la Russie. — Fouilles des *tumuli* dans l'ancienne Chersonese Taurique. — L'empereur ordonne d'envoyer au musée de l'Ermitage les antiquités les plus précieuses. — Augmentation du Musée lapidaire de Kertch. — Worontzoff fait surveiller les fouilles. — Il charge le docteur Blaramberg de recueillir à Varna et aux environs les inscriptions antiques. — Le trésor du Kremlin à Moscou reçoit les objets d'art conquis pendant les campagnes d'Asie. — La Bibliotheque impériale publique de Saint-Pétersbourg a pour sa part les beaux manuscrits des bibliothèques d'Ardebil et d'Akhaltsykh. — Musée d'armes an-



ciennes créé par l'empereur dans les jardins de Tzarskoé-Sélo. — Musée et bibliothèque du feu comte Roumiantzoff légués à la ville de Saint-Pétersbourg. — L'Académie des beaux-arts placée, par ukase (9/21 février 1829), sous la direction du ministre de la maison de l'empereur. — Nicolas examine et approuve le plan d'un voyage archéographique en Russie. — L'archéologue Stroïeff avait présenté ce plan à l'Académie des sciences. — Objet du voyage destiné à compléter celui de Muller en Sibérie. — Expédition au mont Ararat, proposée par le professeur Parrot. — L'impératrice Marie s'intéresse à cette expédition et la subventionne. — La trésorerie impériale doit en supporter les frais. — Expédition minéralogique aux monts Ourals et Altaï. — L'empereur, qui en avait eu l'initiative, la confie au baron de Humboldt. — Cet illustre savant arrive à Saint-Pétersbourg. — Il est reçu par la famille impériale, comme un ami du roi de Prusse. — Les professeurs Ehrenberg et Rose l'accompagnent. — Humboldt n'accepte, pour compagnons de voyage, que Menschenine, employé du corps des mines, et le comte de Polier, chambellan de l'empereur. — Mot de l'empereur sur le despotisme et la jalousie des savants. — Développement du commerce d'importation. — Souffrances du commerce intérieur. — Préjugé des Russes contre les marchandises de fabrication indigène. — Injustice de ce préjugé. — Succès des produits russes à la foire de Leipzig. — L'empereur indigné des préventions de ses sujets. — Il y voit un motif de maintenir le système prohibitif en matière d'importation. — Il s'efforce de favoriser la vente au détail et d'augmenter le nombre des consommateurs. — L'entrée de Moscou permise aux juifs. — Priviléges et indemnités accordés aux inventeurs. — Prêts hypothécaires du Trésor aux grandes fabriques. — On attend, pour la fin de mai, l'ouverture de l'Exposition des produits de l'industrie russe. — Le Conseil des manufactures créé en 1828 sous le patronage de l'empereur. — L'Institut technologique fondé simultanément pour former des directeurs et des maîtres de fabrique. — Établissement-modèle, à Moscou, pour le triage et l'assortiment des laines. — La Colonie d'Anhalt, dans la Nouvelle-Russie, établissement à la fois industriel et agricole. — Prospérité des fabriques de draps. — L'empereur élève les droits d'entrée sur les laines étrangères. — État satisfaisant des manufactures de soieries. — Les fabriques d'étoffes de lin ne sont pas encouragées. — Beauté du linge de table confectionné à Neuenhahn. — La Russie soutient la concurrence avec l'industrie des autres États de l'Europe. — Ses marchandises indigènes alimentent son commerce d'importation en Asie. — Commerce de la mer Caspienne. — La politique de l'Angleterre dirigée en Orient par ses intérêts commerciaux. — L'empereur se préoccupe de l'extension de la marine marchande. — Il accorde toutes les facilités possibles pour la construction des navires de commerce, même dans les chantiers de l'État. — Le nombre de ces navires est plus que triplé en 1828. — La production forestière commence à se régulariser en Russie. — L'empereur encourage la plantation des bois. — Le jardin impérial de Nikita. — Distribution gratuite de graines et de plants aux paysans. — Progrès de l'Institut forestier de Saint-Pétersbourg. — Cancrine l'organise sur le modèle de l'Académie forestière de Berlin. — Quatre élèves de cet Institut envoyés à Berlin pour suivre les leçons du professeur Pfeil. — Examen public des élèves, en présence du ministre des finances. — L'empereur fait expérimenter tous les procédés d'agriculture dans les domaines de la Couronne. — Il est partisan des colonies agricoles. — Colons suisses et allemands en Crimée et en Bessarabie. — Fondation de la Compagnie agronomique par le colonel en retraite Skélékhoff. — L'empereur en approuve les statuts. — Vice-présidents de



CHAPITRE CXX.



Il est remplacé à l'intérieur par le secrétaire d'État Novossiltzoff. — Le général Zakrewsky, ministre de l'intérieur, obtient un congé. — Le secrétaire d'État Engel est chargé de l'intérim. — Le comte de Nesselrode, devant accompagner l'empereur à Varsovie, charge le sénateur Diwoff de diriger le collége des affaires étrangères. — Le ministre de la maison de l'empereur, P. Wolkonsky, est invité aussi à assister au couronnement. — La direction du cabinet impérial confiée au général Séliavine. — L'empereur signe les statuts de l'ordre de Sainte-Anne, et adresse un manifeste au Sénat. — Origine de l'ordre de Sainte-Anne. — Son institution, en 1735, par Charles-Frédéric, duc de Schleswig-Holstein, en l'honneur de la duchesse Anne, fille de Pierre Ier. — Sa devise en l'honneur de cette princesse. — Distinction des trois classes de l'ordre. — La marque d'honneur destinée aux sous-officiers et soldats. — Conditions exigées pour faire partie de l'ordre. — Nombreuses promotions dans l'ordre, entre autres le général-major Beboutoff. — Rescrit à ce général (29 mars/11 avril 1829). — Beau fait d'armes, par lequel Beboutoff avait ouvert la campagne en Asie (4 mars). — Vingt mille Turcs, sous les ordres d'Akhmet-Beg-d'Ajar essayent de s'emparer, par surprise, de la forteresse d'Akhaltsykh. — Attaque nocturne. — L'ennemi, déjà maître des faubourgs, est repoussé. — Beboutoff demande des renforts à Paskewitch. — La place bloquée et assaillie pendant treize jours consécutifs. — Paskewitch envoie au secours de la forteresse une colonne commandée par le colonel Bourtzoff. — Cette colonne rencontre un détachement turc qui lui barre le passage. — Elle se fait jour au travers de la cavalerie asiatique et passe une rivière rapide et profonde. — Les Turcs lèvent le siége d'Akhaltsykh. — Le prince Beboutoff se met à leur poursuite et les défait. — Les renforts amenés par Bourtzoff entrent dans la forteresse (16 mars). — Le pacha de Trébizonde, Keya-Oglou, inquiète la province du Gouriel. — Son mouvement offensif coïncide avec l'émeute de Tehéran. — Le général-major Hesse, avec un faible détachement, attaque le camp retranché du pacha et l'emporte de vive force. — Ce coup de main audacieux avait été exécuté par la milice indigène. — L'empereur accorde au général Hesse, comme récompense, un des drapeaux du pacha de Trébizonde. — Emissaires turcs envoyés dans le Caucase. — Les populations restent paisibles. — Leurs chefs prêtent serment au tzar. — Les anciens Tchetchenes et leur chef Beïboulat. — Le schamkal de Tarki, lieutenant-général dans l'armée russe, demande à venir rendre hommage à l'empereur. — Ses ancêtres naturalisés russes par le tzar Michel. — Paskewitch, par ordre de l'empereur, ajourne l'entrée en campagne. — Le prince Tchevtchévadzé forme des camps d'observation sur la frontière de Perse. — Tout se prépare à Tehéran pour la mission du jeune prince Khosrew-Mirza. — Lettre du schah à Nicolas pour désavouer les malheureux événements du 12 février. — Khosrew-Mirza se met en route. — Il arrive à Tiflis (20 mai), et Paskewitch lui fait une pompeuse réception. — La campagne s'ouvre en Turquie un mois plus tôt qu'en Asie. — Le quartier-général de Diébitsch quitte Jassy (14 avril) et se transporte à Galatz. — Préparatifs du passage du Danube. — Diebitsch passe le fleuve en bateau (6 mai), et l'armée le traverse en trois corps. — Le camp de Tchernovodi. — État de l'armée réorganisée. — Système nouveau d'approvisionnements ambulants. — Départ de l'empereur et de sa famille pour Varsovie. Pag. 119 à 134

CHAPITRE CXXI.

Nicolas ignorait les dangers auxquels il s'exposait en allant se faire sacrer roi



de Pologne. — Le grand-duc Constantin, inspiré par la princesse de Lowicz, avait essayé indirectement de s'opposer à ce voyage, après l'avoir souvent conseillé lui-même. — Le couronnement était la consécration des vues généreuses d'Alexandre Ier à l'égard de la Pologne. — Le césaréwitch demande que le couronnement soit précédé de la réouverture de la Diète et par conséquent retardé jusqu'à fin de la guerre. — L'agitation produite par le procès des Huit patriotes polonais n'était pas calmée. — L'arrêt, rendu depuis neuf mois, est enfin ratifié (18 mars 1829). — Acquittement de tous les accusés. — Krzyzanowski condamné seul à une peine correctionnelle. — Triomphe de l'Opposition. — Le sénateur Pierre Biélinski meurt, en prophétisant la résurrection de la Pologne (6 mars). — Ses funérailles donnent lieu à une grande manifestation. — Tous les habitants de Varsovie en habits de deuil. — Cris séditieux, discours provocateurs. — Le prince Adam Czartoryski recouvre sa popularité en prononçant l'oraison funèbre du défunt. — Attitude passive de la troupe. — La populace insulte le général Krasinski. — On brise les vitres de l'hôtel de Valentin Sobolewski. — Condamnation des coupables appartenant à la Lithuanie et au grand-duché de Posen. — Le général Uminski détenu dans une forteresse. — Nicolas croyait que les Sociétés secrètes n'existaient plus en Pologne. — Constantin ne le croyait pas. — La police du césaréwitch n'avait pourtant pas signalé l'existence d'une nouvelle Société secrète. — Le général Gendre, directeur de la police générale. — Le colonel baron de Sass chargé de la police militaire. — Le général Fenshawe, chef du bureau secret des affaires étrangères. — Une lettre de France annonce la réorganisation des Sociétés secrètes en Pologne. — La police cherche et ne découvre rien. — On constate beaucoup d'exaltation patriotique parmi la jeunesse. — Le général Gendre et le baron Sass ferment les yeux et les oreilles, pour être agréables à la princesse de Lowicz. — Nombreuses arrestations préventives. — Constantin étranger à ces arrestations arbitraires. — On l'en rend seul responsable. — Condamnations excessives. — Bourgeois et marchands enchaînés, traînant la brouette sur la place d'armes. — L'empereur apprend que les prisons de Varsovie sont remplies de détenus non jugés. — Il ordonne de les juger ou de les mettre en liberté. — Constantin obéit au désir de l'empereur. — Cinq cents personnes sortent à la fois de prison. — Cet acte de clémence paraît de bon augure aux Polonais. — Calomnies atroces et ridicules contre le césaréwitch. — Récits fantastiques sur les cachots du palais du Belvédère. — Disparition de Lukasinski. — On raconte que Constantin s'était fait le geôlier de ce conspirateur. — Nicolas est averti que deux Polonais sont encore enfermés au secret. — Ses démarches auprès de son frère pour leur élargissement immédiat. — Constantin résiste, en supposant que les deux détenus avaient voulu l'assassiner. — L'empereur insiste cependant. — Constantin cède à regret et avoue que ces misérables avaient prémédité un attentat contre l'empereur. — Il les fait surveiller par le général Gendre, mais il se reproche de ne les avoir pas fait fusiller. — Il y avait alors d'autres complots et d'autres conspirateurs.

CHAPITRE CXXII.

Le patriotisme polonais aveuglé par la doctrine de l'assassinat politique. — Formation, dans ce but, d'une nouvelle Société secrète. — Pressentiments de l'opinion publique. — Prodromes révolutionnaires. — Les deux chefs de la Société secrète. — Pierre Wisocki, officier à l'École des porte-enseignes. — Joseph Za-



liwski, officier dans l'armée polonaise. — Leur propagande pour la délivrance de la Pologne. — Première réunion des conjurés chez Wisoçki (15 décembre 1828). — Premiers adhérents de l'association : Charles Karsnicki, Camille Mochnacki, Stanislas Poninski, Severin Cichowski, Alexandre Laski, Charles Paszkiewicz, Joseph Gurowski et Joseph Dobrowski. — Société des Enfants de la Pologne. — Seconde réunion au mois de janvier 1829. — Accroissement de la Société secrète. — Nouveaux adhérents : Titus Dzialynski et Bernard Potoçki. — Discours de Wisoçki. — Il veut que la conspiration éclate pendant la guerre de Turquie. — Zaliwski juge le moment peu opportun. — Suivant lui, la conspiration serait fatale à l'indépendance de la Grèce. — Troisième réunion. — Dzialynski y figure. — Il annonce l'arrivée prochaine de l'empereur Nicolas. — Wisoçki propose de dresser « le programme du couronnement. » — Adam Gurowski se fait fort de trouver quelques hommes courageux qui « voudront bien agir sans cérémonie avec la famille impériale. » — Effet produit par ces abominables paroles. — Wisoçki déclare que le massacre de la famille impériale doit être fait par tous les coopérateurs de l'œuvre. — Dans une autre réunion, Gurowski propose de chercher des auxiliaires dans la Chambre des nonces. — Il nomme Valentin Zwierkowski, François Trzcinski et Gustave Malachowski. — Wisoçki demande à faire une ouverture au prince Adam Czartoryski. — Suivant lui, les conseils du prince peuvent être utiles et son nom peut servir de drapeau. — On a lieu de croire que cette démarche ne fut jamais faite. — Le nom du prince mis en jeu dans les préludes de la conspiration. — Dzialynski dit à Gurowski que le prince Adam pourrait être roi ou dictateur de la Pologne. — Valentin Zwierkowski a l'air de prendre à cœur le complot et s'offre comme médiateur auprès de ses collègues de la Diète. — Trzcinski et Malachowski entrent dans la Société. — Le parti monarchico-constitutionnel-légal. — Antagonisme et rivalité entre Wisoçki et Zaliwski. — Pourparlers entre les délégués des porte-enseignes et les principaux meneurs. — On cherche à répandre dans le peuple et dans l'armée le feu sacré du patriotisme. — Le complot à plusieurs têtes est tiraillé en sens divers. — Dzialynski et Zaliwski semblent vouloir entraver sa marche. — Ils se montrent surtout hostiles à Malachowski et à Bernard Potoçki. — Conférence chez Zwierkowski. — Projets de propagande. — Dzialynski doit se rendre à Berlin pour savoir de source certaine les dispositions du cabinet de Saint-James. — Potoçki doit aller à Vienne pour sonder le cabinet autrichien. — Malachowski va en Gallicie pour y préparer l'insurrection. — On se sépare jusqu'au 1er mai. — Aveuglement incompréhensible de la police. — Elle n'avait arrêté que les deux officiers que l'empereur fit remettre en liberté. — Ces officiers, étant ivres, avaient proféré des menaces de mort contre le tzar. — Mais il fut impossible de leur arracher aucun aveu. — On croit que la princesse de Lowicz était instruite de la conspiration. — Elle invite son mari à tenir à distance de l'empereur tous les Polonais. — Constantin s'abusait sur les sentiments des Polonais à son égard. — Nicolas avait cherché à se rendre populaire en Pologne. — Il suivait les traditions d'Alexandre, en introduisant une foule d'améliorations dans le royaume. — Sa sévérité vis-à-vis de la Diète. — Il s'était déclaré l'ennemi de toute révolte. — Il avait été sans pitié pour les conspirateurs. — Mais il se montrait plein de bienveillance pour les Polonais. — Il comblait de bienfaits le pays et les individus. — Il répandait surtout ses faveurs sur l'aristocratie. — Constantin se posait comme le représentant de la nationalité polonaise. — Il réclamait sans cesse des privilèges pour la Pologne. — Cordial et affable avec les gens du peuple. — Ses bizarreries



CHAPITRE CXXIII.



CHAPITRE CXXIV.



qui fait relâcher tous les individus arrêtés. — Explication naturelle de l'incurie de la police. — La Société des Enfants de la Pologne fut toujours sur pied jusqu'au couronnement. — Les réunions se succèdent. — Les conspirateurs se rencontrent en pleine rue. — Personne n'est compromis, on n'arrête personne. — On put croire à la connivence de la police polonaise avec les conjurés. — Les vrais patriotes avaient essayé d'obtenir de Wisoçki l'abandon de ses projets de régicide. — Wisoçki soutient que le massacre de la famille impériale est une rigoureuse nécessité. — Les complices mêmes de Wisoçki évitent de parler de ce massacre. — Assemblées des conspirateurs. — Joseph Zaliwski, chef d'un groupe libéral qui correspond avec les libéraux français. — Ses théories sur l'opportunité d'une révolution. — Wisoçki répond que la révolution doit éclater en Russie et en Pologne à la fois. — Zaliwski est d'avis d'attendre que la révolution éclate en France. — Wisoçki demande seulement que la Chambre des nonces se tienne prête, en prévision de la vacance du trône. — L'obstination de Wisoçki afflige et indigne les hommes politiques. — Le général Chlopicki use de son influence pour désorganiser la conspiration. — Le général Krukowiecki menace de dénoncer le complot au césarévitch. — Le général Szembek a recours à la persuasion pour empêcher toute entreprise violente. — Le prince Czartoryski fait venir Adam Gurowski et déclare qu'il se dénoncera lui-même pour faire échouer le complot. — Les autres nonces, Malachowski, Dzialynski, Zwierkowski, protestent avec énergie contre les projets de Wisoçki. — Le grand-duc Constantin n'avait aucun soupçon. — Tous les jours il assistait à la parade sur la place de Saxe avec l'empereur. — Il commandait la manœuvre, mais il surveillait tous les spectateurs. — Nicolas ne se lassait pas d'admirer la tenue des troupes polonaises. — Un ukase ordonne que le 2ᵉ régiment de chasseurs à cheval portera le nom de l'impératrice Alexandra. — Grande parade du 21 mai, près de la barrière de Powaski. — Le grand-duc héritier et le grand-duc Michel à la tête de leurs régiments. — L'École des porte-enseignes figurait à cette parade. — On dit que leurs fusils étaient chargés. — Les troupes et le peuple acclament avec transport le roi de Pologne. — Les chefs de corps demandent à faire campagne en Turquie. — Constantin a le pressentiment de l'existence d'un complot. — La princesse de Lowicz l'excite à se tenir sur ses gardes. — On signale la présence d'étrangers suspects à Varsovie. — La princesse ne devait pas paraître à la cérémonie du couronnement. — Elle ne se montre pas dans les réceptions de la cour. — L'empereur lui rend visite tous les jours. — Il lui présente le grand-duc héritier et l'impératrice. — Portrait de la princesse. — Sa distinction et son élégance. — L'Egérie du césarévitch. — L'impératrice est touchée de l'union des deux époux. — La princesse fait l'éloge des qualités de son mari. — Constantin, malgré ses défauts, était réellement bon. — La calomnie l'entoure d'une légende de faits odieux. — Officiers et soldats passés par les baguettes. — Bords des chapeaux et moustaches coupés par le grand-duc. — Son aversion pour les longues chevelures. — Comment Constantin aimait les Polonais, suivant Lelewel. — Cri des hérauts d'armes dans les rues de Varsovie. — Proclamation du couronnement. — Arrivée des insignes royaux. — On s'attend à voir reparaître les joyaux de l'ancienne couronne de Pologne. — Le sabre de Boleslas et les cinq couronnes historiques de Cracovie. — Les nouveaux insignes avaient été fabriqués à Saint-Pétersbourg. — Ce qu'on racontait de la disparition du Trésor national de Varsovie. — Cette légende circule dans les masses. — Wisoçki continue à négocier avec le parti de l'Opposition dans la Chambre des nonces. — Ceux-ci s'effor-



CHAPITRE CXXV.





l'Angleterre.— Projet d'une triple alliance entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. — L'Autriche hésite et recule. — La conférence des trois souverains est remise à l'automne.— On répand des bruits fâcheux sur des échecs que les Russes auraient éprouvés. — On parle de la reprise de Varna par les Turcs. — Pas de nouvelles de Diebitsch. — Arrivée du prince Guillaume de Prusse à Varsovie (31 mai). — Son mariage avec la princesse Augusta de Saxe-Weimar devait être célébré dans peu de jours. — Il venait, au nom de sa famille, prier l'impératrice d'assister à à la cérémonie. — L'entrevue de Sibyllenort n'aurait pas lieu, par la faute de l'empereur d'Autriche. — Mais on attribuait l'ajournement de cette entrevue à une indisposition du roi de Prusse. — L'impératrice Alexandra demande à l'empereur la permission de se rendre à Berlin avec le grand-duc héritier. — L'empereur prend subitement la résolution d'y aller avec eux. — L'impératrice prie son frère de garder le secret sur le voyage de l'empereur. — L'imprévu est un des charmes de la vie.— Le grand-duc Michel demande à rester avec Constantin. — Il était inquiet de la santé de la grande-duchesse Hélène, qui revenait d'Italie pour prendre les eaux en Allemagne. — L'empereur reçoit à la fois deux rapports de Diebitsch, datés du 18 et du 22 mai, annonçant deux victoires remportées le même jour. — Marche de l'armée sur Silistrie. — Le lieutenant-général baron Kreutz, envoyé en reconnaissance, ne rencontre pas l'ennemi. — Il s'établit à Kaourgou pour maintenir des communications entre les différents points occupés par les Russes. — Diebitsch parvient, le 17 mai, à cinq verstes de Silistrie qu'il veut investir. — La flottille, commandée par le contre-amiral Pataniotti, remonte le Danube et intercepte les communications de la ville, du côté du fleuve. — Diebitsch divise son armée en trois colonnes. — La première colonne, commandée par le général Bartholomé, s'avance par la route de Kouzghoun. — Elle se trouve en face des redoutes que les Russes avaient construites pendant le dernier siége. — Les régiments de Tchernigow et de Pultava s'efforcent d'en déloger l'ennemi. —Les Cosaques mettent en déroute la cavalerie et l'infanterie turques.— L'enseigne Gabo mitraille la position dont les régiments de Tchernigow et de Pultava n'avaient pu s'emparer, et les Russes s'en rendent maîtres. — La colonne du centre, commandée par le colonel-major Lyschkévitch, débouche par la route de Bazardjik. — Les Cosaques de Karpow reprennent possession des anciennes redoutes construites par les Russes. — La troisième colonne, sous les ordres du lieutenant-général Krassowski, occupe les routes de Schumla, de Rasgrad et de Tourtoukaï. —Pendant que les troupes se reposent, les Cosaques du lieutenant-général Syssoïeff engagent des escarmouches. — La colonne, rangée en bataille, enlève les batteries turques, et force la cavalerie à se replier en désordre. — Silistrie était dès lors investie de tous côtés. — Le pacha, qui commandait dans cette ville, demande des renforts. — Le grand-vizir, Reschid-Pacha, était sorti de Schumla pour surprendre une division russe qui se concentrait près d'Eski-Arnaoutlar.— Le 17 mai, les avant-postes cosaques sont attaqués à l'improviste. — La division du général Roth, cernée par des forces considérables. — Elle soutient leur choc pendant plusieurs heures. — Les Turcs n'avaient jamais montré autant de résolution et de solidité. — Le général-major Wachten amène de Devno quelques troupes fraîches. — L'ennemi bat en retraite.—Mais le grand-vizir reçoit des renforts qu'il attendait de Schumla et veut rengager le combat. — Il envoie un corps de cavalerie pour tourner les positions du général russe. — Roth fait sortir de ses lignes le régiment d'Okhotsk et un régiment de chasseurs. — Ces deux régiments, enveloppés par la cavalerie turque, se forment en carré. — Ils perdent leur artillerie,



CHAPITRE CXXVII.



le *Mercure*, contre deux vaisseaux de ligne turcs (27 mai). — Ces deux vaisseaux donnent la chasse au brick. — Le capitaine lieutenant Kozarsky réunit en conseil de guerre les officiers du *Mercure*. — Le lieutenant Prokofieff propose de faire sauter le bâtiment. — Kozarsky y consent, mais seulement après avoir fait une résistance désespérée. — L'équipage se prépare à la mort. — Le *Mercure* accepte la bataille et refuse de se rendre. — Il soutient le feu des deux vaisseaux. — Il force celui de 110 canons d'abandonner le combat. — Le second vaisseau le serre de près et menace de le couler bas. — Kozarsky saisit un pistolet et se dirige vers la sainte-barbe. — Un dernier boulet cause de telles avaries au vaisseau turc, qu'il cesse son feu et s'éloigne. — Le brick avait reçu plus de cent soixante-dix boulets, mais n'avait perdu que quatre hommes. — Kozarsky, dans son rapport, attribue ce succès à l'esprit qui anime la marine russe. — L'empereur, ému jusqu'aux larmes, songe à récompenser les officiers du brick : le commandant Alexandre Kozarsky, le pilote Jean Prokofieff, les lieutenants Serge Skariatine et Théodore Novosselsky, le midshipman Dmetri Pritoupouff. — Projet d'ukase au ministre de la marine, pour immortaliser le souvenir du *Mercure*. — Le tzar confère à ce brick le pavillon de Saint-Georges et nomme Kozarsky son aide de camp. — Les officiers reçoivent de l'avancement. — Ils sont autorisés à ajouter à leurs armoiries un pistolet, en mémoire de leur projet de faire sauter leur bâtiment. — Indignation de Nicolas, en apprenant qu'une frégate russe, commandée par le capitaine Stroïnikoff, s'est rendue à l'ennemi sans combattre. — Succès partiels obtenus par le corps d'armée du général Roth, autour d'Eski-Arnaoutlar. — Sa position fortifiée résiste à plusieurs attaques. — Le lieutenant-général Kreutz disperse, à Rasgrad, un dépôt de milices turques. — Le général-major Schérémèteff met en déroute un gros d'ennemis près d'Eskimelé. — Le grand-vizir sort encore une fois de Schumla pour s'emparer de Pravodi. — Diebitsch se décide à se réunir au général Roth avec les troupes qu'il jugeait inutiles devant Silistrie. — Le lieutenant-général Krassowsky chargé de continuer le siége de cette place. — Les travaux de siége sont poussés avec vigueur. — Dans la petite Valachie, l'avantage reste aux Russes. — Le général Gheismar est sur le point de s'emparer de Rakhova. — La peste envahit les Principautés et se déclare à Bukharest. — Le grand-duc héritier, nommé chef d'un régiment de lanciers, passe en revue et fait manœuvrer son régiment devant Leurs Majestés (12 juin). — Tous les assistants, enchantés de l'aisance et de l'aplomb du nouveau chef, âgé de onze ans. — Dernière journée passée en famille. — Conférences politiques de l'empereur avec son beau-père. — Le tzar déclare aux cabinets européens qu'il maintiendra les principes de la Sainte-Alliance. — Entente avec la Prusse, en prévision d'une coalition de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Turquie. — Le lieutenant-général baron de Muffling, chargé d'une mission confidentielle par Nicolas, doit se rendre à Constantinople. — L'impératrice prolonge d'un mois son séjour à Berlin. — Elle craint qu'en son absence l'empereur ne retourne sur le théâtre de la guerre. — Elle le supplie de ne pas s'approcher des lieux où règne la peste. — Le bruit courait que le tzar irait reprendre le commandement de l'armée de Turquie. — Nicolas déclare qu'il laissera Diebitsch achever la campagne. — Il espère que la paix se fera, sans qu'il faille l'imposer sous les murs de Constantinople. — Il raconte le combat du *Mercure*. — Le roi de Prusse porte la santé des héros de ce fait d'armes. — Accueil que l'empereur et l'impératrice reçoivent au théâtre. — Grand nombre d'ordres prussiens distribués aux généraux russes et aux personnes de la suite impériale. — Nicolas part, la nuit même, ainsi que le grand-duc héri-



CHAPITRE CXXXII.



CHAPITRE CXXIX.





CHAPITRE CXXX.

Grandes manœuvres à Krasnoé-Sélo. — Un pacha et douze bimbachis prisonniers y assistent. — L'empereur leur rend la liberté. — Le prince Dadianoff, aide de camp de Paskewitch, apporte des nouvelles de l'armée d'Asie. — Paskewitch se porte à la rencontre du séraskier d'Erzeroum. — Passage des montagnes de Saganlou. — Le séraskier opère, de concert avec Hagki-Pacha. — Paskewitch projette de les combattre l'un après l'autre. — Il tourne la position d'Hagki-Pacha. — Il marche contre le séraskier par des chemins impraticables. — Il se trouve en face de lui dans la vallée de Kaïnli (30 juin). — Le corps d'armée russe divisé en quatre colonnes sous les ordres de Bourtzoff, Pankratieff, Raïewski et Mourawieff. — La colonne de Bourtzoff attaque l'infanterie turque. — Elle est assaillie par la cavalerie et les tirailleurs ennemis. — Elle se forme en bataillon carré. — Paskewitch dirige le feu de son artillerie sur ces masses compactes. — Les Cosaques et les dragons se précipitent dans la trouée. — Le séraskier se retire dans ses retranchements. — Les trois colonnes de Bourtzoff, Mourawieff et Raïewski attaquent les campements du séraskier et les enlèvent presque sans combat. — Les fuyards sont arrêtés par la colonne de Pankratieff. — Paskewitch se remet en marche au point du jour. — Le camp retranché d'Hagki-Pacha à Milli-Duzé. — Il est entouré par les Russes. — Hagki-Pacha apprend la défaite du séraskier et demande à capituler. — Attaque du camp. — Hagki-Pacha et son état-major faits prisonniers par Pankratieff. — Les généraux Léonoff, Osten-Sacken et Mourawieff poursuivent l'ennemi jusqu'à l'Araxe. — Paskewitch continue sa marche sur Erzeroum. — Rescrit à ce général en chef (16/28 juillet). — L'empereur nomme la comtesse Paskewitch dame d'honneur de l'impératrice. — *Te Deum* et réjouissances publiques à l'occasion de ces victoires. — Audience de l'ambassadeur d'Autriche au palais d'été d'Yélaguine. — Le comte de Fiquelmont avait pour mission de réconcilier la Cour de Vienne avec la Cour de Russie. — L'Angleterre se trouve isolée dans la question d'Orient. — On parle d'une alliance de la Russie avec la France et la Prusse. — On croit généralement que le tzar n'accordera pas la paix au sultan. — Négociation d'un armistice par les soins du conseiller d'État Fonton. — La Russie accusée de suivre le programme du Testament de Pierre le Grand. — Quel est ce prétendu Testament. — On prétend qu'il fut esquissé en 1719 et complété en 1732. — On en attribue la publication au chancelier Ostermann, en 1730. — Il reproduit quelques-unes des idées du tzar Pierre. — Cette pièce fausse employée comme une arme de guerre par les ennemis de la Russie. — L'empereur Nicolas lecteur assidu du *Journal des Débats*. — Il demande au comte de Nesselrode quel est ce Testament de Pierre le Grand. — Il le déclare assez ingénieux. — Son opinion sur la conquête de Constantinople. — « La Russie est une puissance du Nord et non du Midi. » — Il eût voulu pourtant rendre Sainte-Sophie au culte de la religion orthodoxe. — L'empereur s'en tiendra aux conditions imposées à la Turquie dans le manifeste du 26 avril 1828. — Il le fait savoir aux ambassadeurs de France et d'Angleterre, près la Porte Ottomane. — Entrée des réserves russes en campagne. — Continuation des armements en Russie. — Les dépenses de la guerre font ajouter quatre séries aux trois premières de l'emprunt de Hollande. — Motifs de cet emprunt, exposés dans un ukase. — Confiance des capitalistes. — La maison Hope, d'Amsterdam, souscrit le nouvel emprunt. — Discours de Cancrine devant le Conseil des établissements de crédit, sur les finances



CHAPITRE CXXXI.



CHAPITRE CXXXII.



— Krassowsky surveille les mouvements du grand-vizir renfermé dans son camp de Schumla. — Hourra général poussé par les troupes, du haut des Balkans. — Etablissement d'une route protégée par des fortins.—Pénible descente du Balkan. — La fusillade des buissons et des rochers. — Le séraskier Abdouraam-Pacha veut s'opposer au passage de l'avant-garde de Rudiger. — Il est chassé par la mitraille. — Son camp est enlevé. — Roth marche sur Mezembri et somme le pacha Osman de rendre la place. — Il dispose ses batteries pendant la nuit. — Le matin, la flotte de Greig, embossée devant le port, fait sauter un magasin à poudre. — Le commandant turc envoie les clefs de la place. — La forteresse d'Akhiola est prise par quelques matelots. — Le général Roth, en se dirigeant sur Aïdos, enlève un camp ennemi. — Il se saisit des grands magasins militaires de Daoutli. — Le général-major Nabel va prendre possession d'Akhiola.—Il rencontre la garnison de Bourgas et entre avec elle dans cette ville. — Le général-major Jiroff aperçoit l'ennemi et prévient le général Rudiger. — Ce général est attaqué par toute la cavalerie d'Ibrahim-Pacha et de Mehmet-Pacha. — Il emploie l'artillerie pour en venir à bout. — Le prince Gortchakoff poursuit les fuyards. — Il se trouve en face du camp retranché des Turcs. — Il réengage le combat aux portes d'Aïdos. — Le camp est pris. — La ville est occupée. — Rescrit à Diebitsch, en lui conférant le surnom de Zabalkansky (30 juillet/11 août). — Khosrew-Mirza arrive à Péterhow (13 août). — Il est reçu par le vice-chancelier au palais du jardin anglais. — Les équipages de la cour le conduisent au petit palais de Monplaisir. — Il y passe deux jours, sans se montrer. — Il s'embarque le soir sur un yacht de la cour et remonte la Newa. — Il s'étonne de n'être pas salué, comme à Moscou, par le canon. — Le palais de la Tauride préparé pour le recevoir. — Quatre escadrons des chevaliers-gardes lui rendent les honneurs militaires. — Le grand-maréchal de la cour, Naryschkine, l'introduit dans ses appartements. — Le gouverneur de Saint-Pétersbourg vient le complimenter. — L'envoyé du schah de Perse, mécontent et inquiet. — Il ne paraît pas au *Te Deum* célébré le 18 dans l'église de la Transfiguration. — Cette église, reconstruite après un incendie, est inaugurée par ce *Te Deum* solennel. — Glorieux trophées de la guerre de Turquie, tirés de l'Arsenal, pour la décoration de la nouvelle église. — L'audience de l'envoyé persan, par l'empereur, fixée au 22 août. — L'aide de camp général comte de Suchtelen remplit les fonctions d'introducteur. — Cortége de l'ambassadeur, se rendant du palais de la Tauride au palais d'Hiver. — Cérémonial de l'introduction de Khosrew-Pacha. — Sa réception par l'empereur et l'impératrice. — Portrait de l'ambassadeur. — Son discours à l'empereur. — Réponse du vice-chancelier, au nom de l'empereur. — Entretien particulier de Khosrew-Mirza avec le tzar. — Echanges de témoignages d'amitié. — Nicolas invite le schah à intervenir auprès du sultan dans l'intérêt de la paix. — Réception de l'ambassadeur par l'impératrice. — Khosrew-Mirza, touché des bontés du tzar, regrette seulement de n'avoir pas entendu les salves d'artillerie. — Il est reçu par l'impératrice au palais d'Yélaguine. — Ce qui l'avait le plus étonné depuis son arrivée à Saint-Pétersbourg. — Ce qui lui plaisait davantage en Russie. — Il reste deux mois dans la capitale. — Affluence des marchands persans à la foire de Nijni-Novogorod. — Exportation des indiennes de Schouïa et d'Ivanow, des étoffes en laine et en fil de Remezow et de Moscou. — On disait pourtant que le schah donnait secrètement la main au sultan. . . . . Pag. 295 à 310.



CHAPITRE CXXXIII.

La prolongation de la guerre pouvait être fâcheuse pour la paix européenne. — Hostilité de la presse étrangère contre le tzar. — Elle l'accuse de vouloir s'emparer de Constantinople. — Concessions à l'Angleterre, relativement au blocus des Dardanelles. — Augmentation de la flotte russe dans la Méditerranée. — Déclaration aux Puissances alliées. — Ni trêve, ni armistice, si le sultan n'accepte pas les conditions posées avant la guerre. — Ukase pour la levée de trois hommes sur cinq cents âmes dans tout l'Empire. — Nouveaux succès de Diebitsch. — Quartier-général à Aïdos. — Chaleurs excessives. — Les récoltes sèchent sur pied. — Diebitsch organise l'administration russe dans les provinces conquises. — Il invite la population bulgare à reprendre ses travaux agricoles. — Il rappelle la population turque et lui promet aide et protection. — Noble proclamation qu'il lui adresse (19/31 juillet). — Mesures protectrices en faveur des Musulmans. — Diebitsch déclare que les Turcs sont et resteront sujets du sultan. — Cette déclaration fait cesser les faux bruits sur les intentions du tzar à l'égard de la Turquie. — Les autorités locales continuent leurs fonctions dans les villes et villages. — La guerre perd alors le caractère de fanatisme qu'elle avait eu de la part des Turcs. — Rudiger occupe, sans coup férir, la ville de Karnabat. — On apprend que les troupes musulmanes se rassemblent près de Jamboli. — Le général Schérémétoff va reconnaître la position de l'ennemi. — Il se trouve en face d'un corps d'armée commandé par Halil-Pacha. — Il tient tête à ce corps d'armée. — Son artillerie met en déroute la cavalerie turque. — Pendant la nuit les Turcs se retirent vers Slivno. — Jamboli, abandonnée sans défense, est envahie par cent Cosaques. — Le corps de Roth couvrait le quartier-général d'Aïdos. — L'avant-garde du corps de réserve était à Faky. — Krassowsky, campé à Jéni-Bazar, observait toujours la garnison de Schumla. — Diebitsch se préparait à marcher sur Constantinople. — Paskewitch envoie d'Erzeroum deux expéditions. — L'une contre le pacha de Mouschk, du côté de Kniss ; l'autre, du côté de Beïbourt, contre les pachas Yagbia et Tystchi-Oglou. — La ville de Kniss ouvre ses portes au colonel Leman. — Le général-major Bourtzoff se saisit des mines de cuivre de Beïbourt. — Les habitants de Beïbourt lui livrent leur ville. — Effet produit sur les Musulmans par la prise d'Erzeroum. — Le pacha de Van, qui assiégeait Bajazet, prend la fuite. — La défense de Bajazet avait été héroïque. — Pendant dix jours et dix nuits, les braves, commandés par le général-major Popoff, n'avaient pas quitté la brèche. — Beau trait de valeur et de dévouement. — Le jeune enseigne Sélivanoff, blessé de deux balles, refuse de quitter sa batterie. — Il meurt en exhortant ses soldats. — L'empereur récompense la famille de ce héros. — Il accorde des drapeaux de Saint-Georges à plusieurs régiments, pour la défense de Bajazet. — Il tremble de voir la peste se propager dans ses États. — La peste semble s'arrêter au cours du Danube. — L'armée d'opération en est exempte. — Elle fait des victimes dans les corps des généraux Gheismar et Kisseleff. — On essaye de faire croire aux populations que la peste n'est qu'une fièvre contagieuse. — Ukase du 1/13 août, adressé au comte Worontzoff, pour la rigoureuse exécution des règlements sanitaires. — Toute personne arrivant des Principautés soumise à la purification des quarantaines. — Les contraventions punies criminellement. — On reçoit à Saint-Pétersbourg la nouvelle d'une victoire remportée le 12 août. — Le général Krassowsky prépare le siége de Schumla. — Il occupe les défilés de Tchenghé et de Tchélikarak. — Il enferme le grand-vizir dans la place.



— L'armée turque se concentre au camp de Slivno. — On y attend le grand-vizir, et son fils Hussein-Pacha y vient avec l'avant-garde. — Le camp était sous les ordres d'Halil-Pacha et de deux autres pachas. — Importance et situation de la ville de Slivno. — Diebitsch se propose de la cerner en occupant les routes qui y conduisent. — Il réunit toutes ses forces. — Son quartier-général établi à Dragodanovo. — L'aile droite commandée par le général Roth; l'aile gauche, par le général Rudiger; la réserve, par le général Pahlen. — Ces trois corps rayonnent autour de Slivno (12 août), sans que leur approche eût été signalée à l'ennemi. — Diebitsch se met à la tête de l'avant-garde de Rudiger. — Les hussards commandés par les généraux-majors Nabel et Suchtelen; les lanciers, par le général major Petrischeff. — La cavalerie turque sort du camp et s'élance sur le corps de Rudiger. — L'artillerie à cheval lui fait un rude accueil. — Le général en chef se met à la tête de l'infanterie commandée par le général-major Gortchakoff. — Il fait braquer de grosses pièces de canon contre la place. — L'ennemi renonce à se défendre dans son camp et s'enfuit dans les montagnes. — Il est poursuivi par les Cosaques des généraux Syssoïeff et Jiroff et par les lanciers des colonels Khomoutoff, Aurepp, d'Engelhardt et de Suitten. — Il abandonne toute son artillerie. — Il tente de se rallier et de faire résistance. — Le général Roth le culbute et le disperse. — Comment Diebitsch apprécie sa victoire. — La ville de Slivno, quoique prise d'assaut, ne subit aucune violence. — Le clergé grec vient processionnellement à la rencontre du général russe. — *Te Deum* célébré sur le champ de bataille. — Diebitsch maître de tous les passages des Balkans. — L'amiral Greig annonce à l'empereur que la forteresse d'Iniada s'était rendue le 19 août. — Cette forteresse bombardée par une division de la flotte sous le commandement du capitaine-lieutenant Baskaroff. — La flotte entière spectatrice de cette brillante affaire. — Le major Crammer détruit la fonderie de Samakow. — La ville de Démotika se soumet au commandant de la flotte. — Le colonel Khomoutoff va occuper cette ville où Pierre le Grand avait résidé. — Les Turcs se résignent aux décrets de la Providence. . . . . Pag. 311 à 426.

CHAPITRE CXXXIV.

L'empereur, fidèle à sa parole, ne pense pas à imposer des conditions plus dures à la Porte. — Il attend avec impatience les résultats de la mission du baron de Muffling. — Le grand-seigneur était au camp de Bouyukdéré. — On lui prêtait l'intention de s'enfuir en Asie. — Il affecte de vouloir se réconcilier avec la Russie. — Le reiss-effendi tient un autre langage à sir Gordon, ambassadeur d'Angleterre. — Il demande des subsides et des soldats anglais pour continuer la guerre. — Sir Gordon presse le Divan d'adhérer au traité de Londres du 6 juillet 1827. — Le gouvernement turc ne veut pas admettre le protocole du 22 mars. — Le président de la Grèce, à qui ce protocole est notifié par un envoyé anglais, refuse d'y adhérer. — La flotte anglaise dans les eaux de Constantinople. — L'empereur recommande à l'amiral Greig d'éviter la rencontre des navires de la marine britannique. — Audience accordée par le sultan à sir Gordon. — Honneurs rendus à cet ambassadeur. — Sir Gordon se défend de faire aucune démarche auprès du gouvernement russe. — Il conseille d'employer l'intermédiaire du général Muffling. — Ce général était arrivé malade à Constantinople. — Sa mission essentiellement pacifique. — Bruits de paix pour cacher la politique ex-



pectante du sultan. — Il comptait sur l'intervention de l'Angleterre. — La peste et la mauvaise saison devaient amener la retraite de l'armée russe. — Nicolas avait fait partir deux plénipotentiaires, l'adjudant-général comte Orloff et le conseiller privé Frédéric de Pahlen. — Ils s'embarquent à Odessa le 23 août. — Diebitsch envoie les clefs d'Andrinople à l'empereur, avec un rapport sur la prise de cette ville (9 septembre). — Nicolas croit entrevoir le rétablissement de la religion grecque en Turquie. — Son idée fixe de rendre Sainte-Sophie au culte orthodoxe. — Il fait placer une des clefs d'Andrinople parmi les reliques du couvent de Saint-Alexandre-Newsky. — Le capitaine comte Tolstoï apporte vingt-cinq drapeaux et huit queues de cheval pris sur l'ennemi. — *Te Deum* célébré le 11 septembre à Saint-Alexandre-Newsky. — Récit de la prise d'Andrinople. — Marche pénible de l'armée. — Les colonnes russes en vue d'Andrinople, le 16 août. — Diebitsch établit son quartier-général au palais d'Eski-Saraï. — Les deux autres corps prennent position devant la ville. — Nombreuse garnison, fortifications en mauvais état. — Le pacha d'Andrinople, Schefik-Ali-Mehmed demande une capitulation. — Conditions rigoureuses que lui impose Diebitsch. — Délai de quatorze heures accordé aux défenseurs d'Andrinople. — Le 20 août, Diebitsch prend ses dispositions pour l'attaque générale. — Schefik-Ali-Mehmed et les pachas Ibrahim et Halil essayent encore de négocier. — Les Grecs et les Arméniens sortent de la place, au-devant des Russes. — La garnison jette ses armes et se disperse. — Diebitsch accorde aux troupes turques la permission de retourner dans leurs foyers. — Occupation d'Andrinople par une garnison russe. — Excès commis par les Grecs contre les Musulmans. — Diebitsch se promet d'être dans dix jours à Constantinople. — Rescrit que lui adresse l'empereur (28 août/9 septembre). — La comtesse de Diebitsch nommée, par ukase, dame d'honneur de l'impératrice. — Echecs éprouvés par les armes russes en Asie. — La population musulmane fanatisée par les agents du sultan. — Le pacha de Trébizonde menace la forteresse de Beïbourt. — Le général-major Bourtzoff, qui y commandait, veut prévenir l'ennemi. — Il sort de la place et marche sur Khart. — Son détachement est enveloppé par des forces supérieures. — Il tombe frappé d'une balle. — Le lieutenant-colonel Lindelfeld prend le commandement à sa place et se replie sur Beïbourt. — Bourtzoff ne survit pas à sa blessure — Paskewitch envoie le général-major Mourawieff au secours de Beïbourt. — Il part lui-même pour châtier les tribus soulevées de l'Arménie. — Son expédition contre les Lazes. — Leurs huit villages fortifiés. — Le village de Khart. — Les Lazes s'y enferment et jurent de s'y défendre jusqu'à la mort. — Paskewitch n'emploie que le canon. — Sortie des Lazes pendant la nuit. — Ils se font tuer ou se donnent la mort. — Lutte effrayante au milieu des ténèbres. — Les généraux Potemkine, Gullendschmidt et Mourawieff font usage de l'artillerie. — Khart est évacué et reste au pouvoir des Russes. — Combat dans un défilé, près de Balakhor, contre une partie des troupes d'Osman-Oglou. — Le général-major Raïewsky disperse à coups de canon la cavalerie asiatique. — Le camp d'Osman est enlevé de vive force. — Paskewitch voulait faire une tentative contre Trébizonde, que l'amiral Greig allait bombarder. — Diebitsch attendait à son quartier-général les plénipotentiaires russes et turcs. — Il assure ses positions stratégiques, en faisant occuper toutes les places du littoral. — La forteresse de Midia emportée par les marins de la flotte sous les ordres du lieutenant-colonel Abramoff. — Le général-major Sievers chargé d'ouvrir une communication avec l'escadre du vice-amiral Heyden. — Le général Moukanoff porte des dépêches de Diebitsch au vice-amiral. — Partout la population livre ses armes. — Sievers somme



CHAPITRE CXXXV.



mais. — L'ambassadeur d'Angleterre mis en demeure d'arrêter l'armée victorieuse. — Il s'excuse de ne pas être autorisé à intervenir. — Le sultan n'a pas d'armée pour défendre sa capitale.— Calme et résignation des Turcs. — La chute de l'Empire Ottoman semblait imminente.— L'étendard du Prophète n'a plus de prestige.—Le vieux parti turc menace la vie et la couronne du sultan.—L'incendie avant-coureur de l'insurrection.—Conspiration près d'éclater.— Le Divan se réunit. — Les ministres étrangers font une démarche chez le reïss-effendi. — Ils invitent Diebitsch à suspendre sa marche sur Constantinople. — Ils déterminent l'envoyé prussien à faire de nouvelles tentatives pacifiques. — M. de Muffling ne craint pas de dire au sultan, qu'il est perdu, s'il tarde à faire la paix. — Constantinople deviendra une ville chrétienne, sinon une ville russe. — Influence du général Muffling sur le sultan. — Le defterdar Mehmet-Sadi-Effendi et Aboul-Kadir-Bey partent pour le quartier-général de Diebitsch. — M. de Kuster, secrétaire de la légation prussienne, les accompagne. — Les commissaires turcs chargés simplement de préparer les bases du traité. — Nouvelle conspiration des janissaires contre le sultan et son fils. — Cette conspiration est étouffée dans le sang. — Le commandant des châteaux du Bosphore, Hussan-Aga, est décapité. — Nombreuses exécutions capitales. — Les murs du sérail bordés de têtes sanglantes. — La terreur règne à Constantinople. — Des bâtiments de guerre anglais, appelés dans le port, braquent leurs canons sur la ville. — On prétend que la conspiration n'était pas réelle, et que le séraskier Khosrew-Pacha l'avait inventée. — Il débarrasse Mahmoud de ses ennemis. — Les commissaires russes ne sont pas encore arrivés. — Les commissaires turcs expriment la reconnaissance du grand-seigneur pour la magnanimité du tzar. — Le général prince Gortchakoff et le conseiller Fonton ouvrent les conférences préliminaires avec les envoyés du sultan (30 août). — Diebitsch leur adjoint le baron Brunoff. — Il consent à suspendre les hostilités. — Il se borne à prendre des positions stratégiques. — Ses avant-postes poussés à quinze lieues de la capitale. — Arrivée des plénipotentiaires russes. — Bases du traité de paix. — Les commissaires turcs cherchent à traîner en longueur les négociations. — Le chiffre de l'indemnité de guerre fixé à 200 millions de francs. — Discussion à ce sujet. — Le chiffre est abaissé à 137,195,000 fr.— Les commissaires turcs prétextent de l'insuffisance de leurs pouvoirs. — Sur ces entrefaites, Diebitsch apprend la marche du pacha de Scutari, que poursuivent les généraux Kisseleff et Gheismar. — Il exige que le traité soit signé dans un délai de cinq jours. — Courrier envoyé à Constantinople. — Dangers de la situation du sultan. — L'opinion de la chrétienté réclame l'expulsion des Turcs et la destruction de l'islamisme. — Modération et générosité de Nicolas. — Conférence du reïss-effendi avec les ambassadeurs.— Le ministre de Prusse, M. de Royer, consent à se rendre auprès de Diebitsch. — Le général Muffling était parti, croyant sa mission terminée. — M. de Royer s'embarque pour Rodosto, et arrive le 11 septembre au quartier-général russe. — Il s'abouche avec Diebitsch et se porte garant du consentement de Mahmoud. — Il demande, au nom des ambassadeurs de France et d'Angleterre, que le traité ne contienne pas d'article relatif aux affaires de la Grèce. — Le grand-seigneur se fie à la justice du Roi sage, surnom donné à Nicolas par les Turcs. — Diebitsch fait faire halte à ses troupes.— M. de Royer convoque les commissaires turcs et leur enjoint, de la part du grand-seigneur, de céder sur tous les points. — Les pleins pouvoirs n'arrivent que la veille de l'expiration de l'armistice.— Le traité est enfin signé le 14 septembre. — Le baron de Muffling avait écrit à l'empereur, sous la date du 6, que la



CHAPITRE CXXXVI.





ceux qui auraient changé de religion pendant leur captivité. — Les anciens traités entre la Russie et la Turquie, à l'exception de ceux qu'annulait le traité d'Andrinople, étaient confirmés. — L'indemnité de guerre, fixée à 10 millions de ducats, se trouva réduite dans une convention annexée au traité. — Le gouvernement russe consentait à accepter des équivalents en nature. — Quant à l'indemnité pour les sujets russes, elle devait être acquittée en quatre termes dans un intervalle de dix-huit mois. — Les villes turques de la rive gauche du Danube étaient réunies à la Valachie. — Giurgewo serait d'abord remis aux Russes après la signature du traité. — Les Turcs se retireraient alors à Routschouk. — L'évacuation du territoire ottoman par les troupes russes aurait lieu successivement, à la suite du payement de chaque terme des 1,500,000 ducats. — La forteresse de Silistrie et les Principautés resteraient dans les mains des Russes jusqu'au dernier payement de l'indemnité. — L'évacuation des provinces d'Asie s'effectuerait dans un intervalle de cinq mois. — Analyse du traité séparé relatif aux Principautés. — Les hospodars seraient nommés à vie. — Ils gouverneraient librement en consultant leurs Divans. — L'inviolabilité du territoire garantie par le gouvernement ottoman. — Aucun établissement turc ne serait toléré sur la rive gauche du Danube. — Les Mahométans n'y pourraient posséder de biens-fonds. — Le gouvernement des Principautés aurait le droit d'établir des quarantaines et des cordons sanitaires le long du Danube. — Les Principautés dispensées de fournir des prestations en nature à la Porte Ottomane. — Ces redevances remplacées par un tribut annuel à fixer ultérieurement. — Liberté commerciale assurée aux sujets moldaves et valaques. — Exemption de toute espèce d'impôts envers la Porte pendant deux années. — La Porte acceptait d'avance tous les actes de l'administration russe dans les Principautés. — La domination turque cédait ainsi la place à l'influence russe. — Ratification du traité par le grand-seigneur. — L'opinion publique en Europe ne voulait pas croire que le tzar consentît à évacuer le territoire conquis. — On attribuait toujours à Nicolas le projet d'expulser les Turcs et de s'emparer de Constantinople. . . . Pag. 375 à 384.

CHAPITRE CXXXVIII.

L'empereur récompense ceux qui se sont distingués dans la guerre de Turquie. — Les deux généraux en chef nommés feld-maréchaux. — Etendards commémoratifs de la prise d'Énos. — Rescrit au général Toll (29 septembre/11 octobre). — Les généraux Pahlen, Roth, Krassowsky et Rudiger nommés chefs de corps d'infanterie et de cavalerie. — Vingt généraux-majors nommés lieutenants-généraux. — Promotions dans les ordres de Saint-Alexandre-Newsky, de Saint-André et de Saint-Vladimir. — Ordre du jour de l'empereur aux troupes de la 2e armée pour la création d'une médaille militaire, en mémoire de la guerre de Turquie (1er/13 octobre). — Les marins qui avaient servi dans la Méditerranée, avant la guerre, réclament cette médaille. — Le général Menchikoff reprend ses fonctions de chef de l'état-major de la marine. — Ukase du 6/18 octobre en faveur des marins qui avaient réclamé la médaille militaire. — Rôle considérable joué par la marine russe dans la guerre. — Rescrit au chef de l'état-major de la marine, en faveur des marins de la flotte (22 septembre/4 octobre). — Nombreux rescrits de l'empereur pour récompenser les héros de la guerre de Turquie. — Sa gratitude s'étend à tous les genres de services. — Ukases pour alléger ou supprimer les



CHAPITRE CXXXIX.



Lettre anonyme publiée par la *Gazette d'Augsbourg*, contenant le programme de la politique russe sous le règne de Nicolas. — Eloges et vœux unanimes en l'honneur du tzar. — Nicolas pendant sa maladie s'accuse d'ingratitude à l'égard de son frère Alexandre. — Il forme le projet de lui élever un monument sur la place du palais d'Hiver. — Il confie l'exécution de ce monument à l'architecte français M. de Montferrand. — Plan et proportions de ce monument colossal. — L'inscription : *A Alexandre Ier la Russie reconnaissante.* — Quoique malade, il ne cesse de travailler avec M. de Nesselrode et ses autres ministres. — Graves questions politiques soulevées par l'Autriche et l'Angleterre, entre les cabinets européens. — Conférences de Nesselrode avec lord Heytesbury et le duc de Mortemart. — Le ministère anglais proteste contre le traité d'Andrinople. — Il y voit la ruine de la Turquie et la perte de son indépendance. — Il menace la Russie d'une coalition armée. — L'empereur, indigné, répond qu'il ne souffrira pas que ses alliés ou ses ennemis interviennent dans ses affaires. — Lord Heytesbury se borne alors à signaler l'énormité des sommes exigées de la Turquie. — M. de Nesselrode invite l'Angleterre à se porter caution pour la Porte Ottomane. — L'ambassadeur de France déclare que Charles X s'en rapporte à la générosité du tzar. — Le vice-chancelier répond que son maître n'abusera pas de ses victoires. — Lettre anonyme publiée dans la *Gazette d'Augsbourg* et attribuée aux meilleures plumes du cabinet russe. — Le fantôme de la puissance ottomane. — Une illusion détruite. — Levée du blocus des Dardanelles, notifiée par le contre-amiral de Heyden. — Le pavillon turc arboré et salué par la flotte russe. — Mise en liberté des prisonniers turcs internés en Russie. — Ils sont rendus par l'entremise du baron de Hubsck, ministre du Danemark. — Les prisonniers russes au bagne et à l'île de Halki. — Le sultan s'efforce de n'être pas moins généreux que le tzar. — Inquiétudes au quartier-général de Diebitsch. — Crainte d'une conspiration ou d'une révolte à Constantinople. — Kutschuk-Achmet refuse de rendre Giurgewo aux Russes. — Le pacha de Scutari s'obstine à rester à Philippopoli avec ses Albanais. — Cruautés et pillages de ces troupes sauvages. — Mahmoud, à force d'énergie et d'adresse, triomphe de tout. — Le pacha de Scutari licencie ses troupes. — Le commandant de Giurgewo annonce qu'il est prêt à remettre la place entre les mains du général russe. — Pour payer le tiers de l'indemnité due aux sujets russes, Mahmoud puise dans le trésor particulier des sultans. — Le Divan propose d'affecter au payement de l'indemnité de guerre le produit des mines de cuivre de Beibourt. — Les Puissances sollicitent quelques concessions en faveur de la Turquie. — Le général comte Orloff part pour Constantinople, en mission extraordinaire auprès du sultan. — Celui-ci juge le moment bon pour envoyer aussi un ambassadeur extraordinaire au tzar. — Il choisit pour remplir cette mission le général Halil-Pacha. — Il fait demander à Diebitsch des passeports pour cet ambassadeur et les personnes de sa suite. — Diebitsch s'excuse de n'avoir pas les pouvoirs nécessaires pour obtempérer au désir du sultan. — Il lui conseille de s'entendre avec le général Orloff, au sujet de l'ambassade projetée. — On apprend tout à coup que Halil-Pacha est parti pour Odessa avec tout le personnel de l'ambassade. — On pouvait donc prévoir que les passe-ports demandés à Saint-Pétersbourg n'arriveraient pas avant six semaines. — Le cabinet russe ne voulait pas que la mission d'Orloff fût contrebalancée et paralysée par celle de Halil-Pacha. — La maladie de l'empereur devait être l'explication naturelle du retard des passe-ports. — Le premier tiers de l'indemnité arrive en or au quartier-général de Diebitsch. — Le second tiers est demandé à une contribution

forcée. — Mécontentement général dans les États du sultan. — Le pacha de Scutari publie une proclamation aux Musulmans pour les inviter à la concorde et pour promettre à tous amnistie complète. — Mahmoud annonce par un firman adressé aux autorités turques qu'il prend les raïas sous sa protection. — Diebitsch donne l'exemple du respect pour le droit des gens. — Il punit les Grecs et les Arméniens qui voulaient tyranniser la population musulmane d'Andrinople. — Nicolas surnommé par les Turcs le *Roi sage et clément*. — Diebitsch déclare que son maître ne connaît pas de différence entre un mahométan et un chrétien devant la justice. — Discipline sévère parmi les troupes russes. — Un Grec puni de mort pour avoir arraché la barbe d'un iman. — Les familles riches d'Andrinople se préparent à suivre les Russes. — Diebitsch annonce que l'évacuation de cette ville sera terminée à la fin de novembre. — La Porte fait exécuter scrupuleusement les clauses du traité relatif à la Servie. — Le général Negro prend possession de Giurgewo (15 novembre). — Diebitsch, avant de quitter Andrinople, place ses malades sous la sauvegarde du gouvernement turc. — Il demande que la remise de la place ne soit pas faite au pacha de Scutari. — Le général Krassowsky surveille les mouvements de ce général. — Le Divan charge Atisch-Pacha de rentrer en possession d'Andrinople. — Grande revue des troupes russes et adieux de Diebitsch à la population de cette ville. — La retraite commence par détachements. — Elle s'opère sans désordre et sans accidents, malgré la rigueur de la saison. — Évacuation de la Roumélie. — Cantonnements de l'armée en Bulgarie et dans les Principautés . Pag. 403 à 418.

CHAPITRE CXL.

La peste épargne l'armée russe. — Elle disparaît dans les Principautés, grâce à l'emploi des mesures sanitaires. — Nouvelles destinées des Principautés devenant des provinces russes. — L'aide de camp général Paul de Kisseleff nommé président plénipotentiaire des Divans de Valachie et de Moldavie. — Son prédécesseur, le général Jeltoukhine, décédé à Bukharest, le 24 octobre. — Le général Kisseleff était encore à Sophia, pour surveiller les mouvements du pacha de Scutari. — Il arrive à Bukharest avec un seul aide de camp. — Il réunit les membres du Divan. — Discours qu'il leur adresse pour leur demander leur concours et leur exposer ses intentions. — État déplorable du pays, au moment où le général Kisseleff en devient président. — La famine, l'épizootie, la peste. — L'arrivée du nouveau président coïncide avec un affreux tremblement de terre. — Cordon sanitaire et quarantaines sur le Danube. — Céréales exportées de l'étranger. — Le président nomme des commissions pour rechercher les exactions commises depuis l'occupation russe. — Principes d'équité et de probité, qu'il est résolu de faire prévaloir. — Il donne l'exemple à ses subordonnés. — Émulation patriotique qu'il excite parmi la jeunesse. — Les Principautés sous la protection du drapeau russe. — Le traité d'Andrinople porte ses fruits. — Le comte Orloff arrive de Ridosto à Bouyukdéré. — M. de Ribeaupierre encore absent. — M. de Boutinieff chargé de le remplacer par intérim. — Objet de la mission d'Orloff. — Il refuse de se rendre à Constantinople, avant que le jour de sa réception ait été fixé. — Il ne veut pas s'exposer à attendre longtemps une audience du sultan. — Sa réception devant avoir lieu le 5 décembre, il va s'établir à Péra. — Le reiss-effendi lui rend visite. — Relation de l'audience du comte Orloff. — Son arrivée



CHAPITRE CXLI.



CHAPITRE CXLII.



CHAPITRE CXLIII.



première visite au vice-chancelier. — Audience de l'empereur fixée au 9 février. — Cérémonial de cette audience. — Le colonel Strogonoff, aide de camp de l'empereur, chargé d'accompagner les envoyés turcs. — Leur marche à travers les salles du palais. — Disposition des spectateurs dans la salle du trône. — Les envoyés y sont introduits. — Les trois révérences d'usage. — Discours d'Halil-Pacha à l'empereur. — Réponse du comte de Nesselrode au nom de l'empereur. — Présentation des personnes de la suite à Sa Majesté. — Audience particulière de l'impératrice. — Discours d'Halil-Pacha. — Réponse du vice-chancelier. — Les envoyés turcs assistent au grand bal donné pour l'anniversaire de la naissance du grand-duc Michel. — Ils s'imaginent que les illuminations de la capitale ont été ordonnées pour eux. — Le Divan fait publier à Constantinople la relation officielle de l'audience des ambassadeurs. — Le grand-seigneur s'empresse alors de recevoir M. de Ribeaupierre, qui attendait depuis un mois son audience. — Il l'accueille avec autant de distinction que d'aménité. — Il lui fait présent d'une tabatière garnie de brillants. — Sur une plainte de M. de Ribeaupierre, le reiss effendi se démet de ses fonctions. — Il est remplacé par Mehemet-Hamid-Bey-Effendi. — L'ambassade turque installée pour plusieurs mois à Saint-Pétersbourg. — Elle négocie avec le comte de Nesselrode pour obtenir une réduction de l'indemnité de guerre. — La Turquie offre des compensations. — Les envoyés turcs sont avertis que l'on ne rabattra pas un sequin sur l'indemnité due aux sujets et négociants russes. — Le second terme de cette indemnité allait échoir à la fin d'avril. — Halil-pacha annonce que le payement aura lieu. — Nesselrode lui fait savoir alors que l'indemnité de guerre sera réduite. — Les envoyés profitent de leur séjour dans la capitale pour étudier l'administration russe, et visiter les établissements publics. — Ils vont à l'Ecole des mines. — Note en français qu'ils écrivent sur le journal de la maison. — Ils assistent aux revues et aux parades. — Ils s'intéressent aux manœuvres des troupes. — L'empereur s'entretient souvent au champ de Mars avec Halil-Pacha. — Leur uniforme. — Leur présence au théâtre et dans les salons. — Ils se montrent au grand bal masqué donné par le prince Wolkonsky, ministre de la maison de l'empereur. — Souvenir de ce merveilleux bal. — Dîner offert par l'empereur aux généraux et officiers de la garde, revenus de Turquie. — L'aide de camp général Golenistcheff-Koutousoff, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, renonce à cette place. — Il est remplacé par le général d'infanterie Essen. — Rescrit à l'ex-gouverneur de Saint-Pétersbourg. — Rescrits flatteurs à différents personnages. — Au conseiller d'État Guédéonoff, pour avoir dirigé les constructions du Kremlin. — A l'aide de camp général Strékaloff, gouverneur militaire de Tiflis, pour avoir maintenu pendant la guerre la tranquillité de la Géorgie. — Rescrit à Vali-Mekti-Kan, schamkal souverain de Tarkow en Daghestan. — L'empereur cherche à s'attacher les chefs indigènes des provinces du Caucase. — Expédition contre les Lesghis montagnards. — Paskewitch rassemble ses troupes sur les bords de l'Alazagne. — Il entre sur le territoire des Lesghis et marche contre leurs villages. — Il les force à se soumettre sans combattre. — La ligue de ces tribus anéantie. — Régence composée des notables habitants et d'employés russes sous la direction du général Bekovitch-Tcherkasky. — Expédition plus meurtrière contre les montagnards du Kouban. — Le général Emmanuel, commandant sur la ligne du Caucase, châtie les pillards. — Il brûle les villages de la peuplade des Schapsoughs. — D'autres peuplades sont vouées au même châtiment. — L'empereur juge utile d'augmenter le nombre des officiers de son



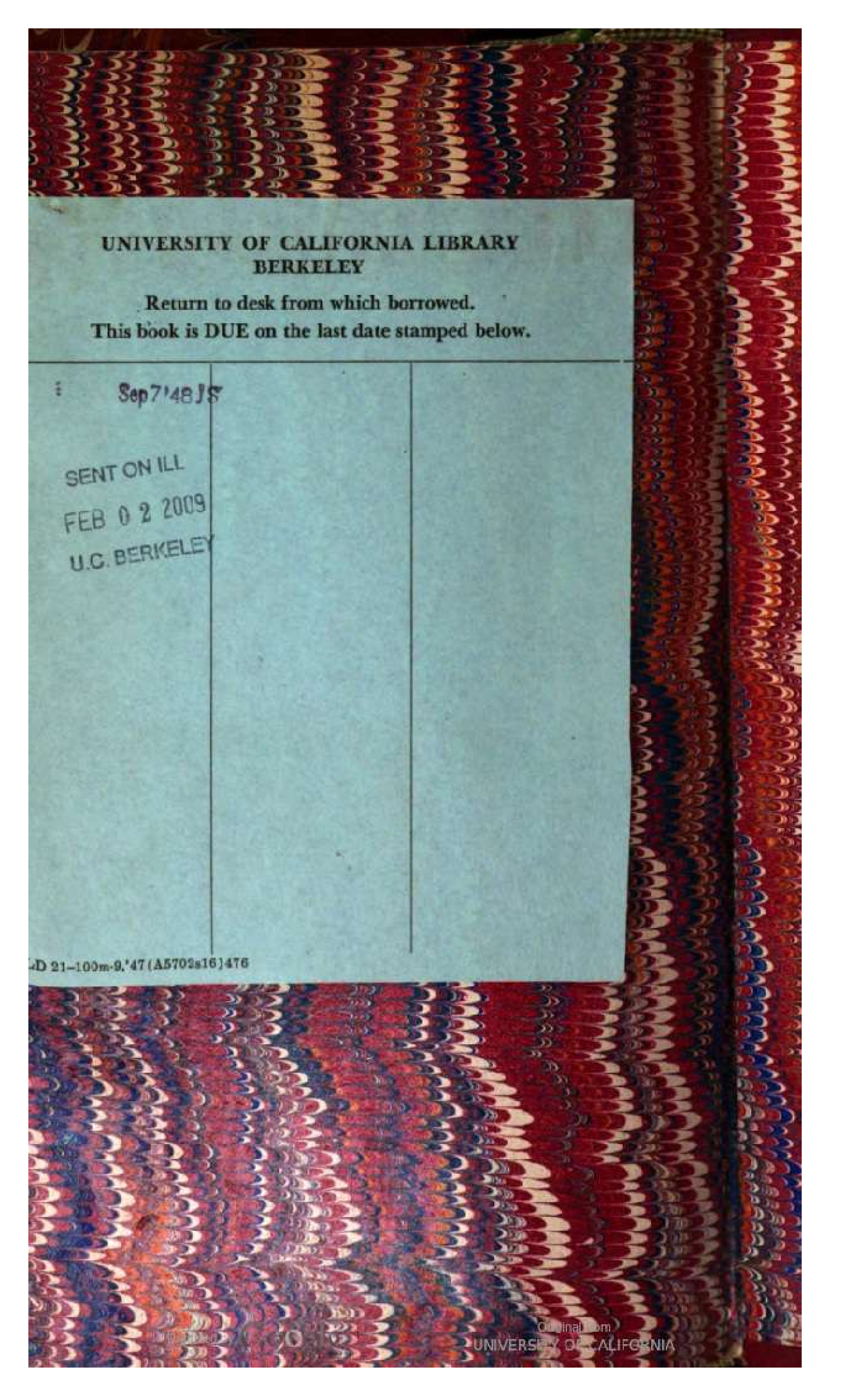
CHAPITRE CXLIV.

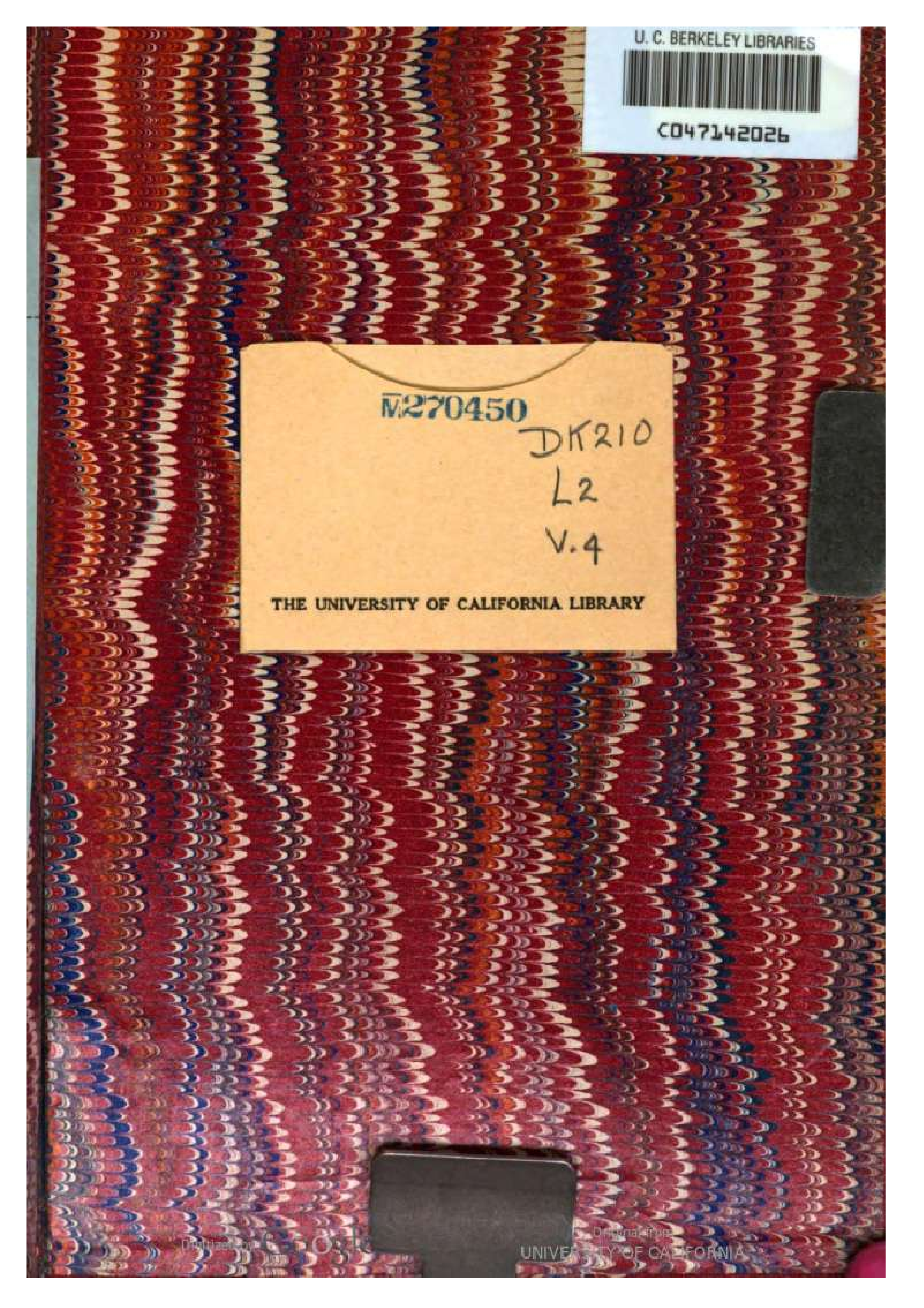


FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1867.




UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY
Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.
Sep 7'48 JS
SENT ON ILL
FEB 0 2 2009
U.C. BERKELEY
LD 21-100m-9,'47 (A5702s16)476
Original from
UNIVERSITY OF CALIFORNIA


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C047142026
M270450
DK210
L2
V.4
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

